

D'HAÏTI AU QUÉBEC

QUELQUES PARCOURS DE FEMMES

D'HAÏTI AU QUÉBEC

QUELQUES PARCOURS DE FEMMES



LES ÉDITIONS DU CIDIHCA

430, Sainte Hélène, bureau 401

Montréal, Québec, H2Y 2K7

Téléphone : 514-845-0880

cidihca.com

D'Haïti au Québec : quelques parcours de femmes

ISBN papier : 978-2-89454-500-3

e-ISBN : 978-2-89454-501-0

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Couverture et mise en pages : Jean François Gédéon (info@numerilab.ca)

Illustration de la 4^e de couverture : Crilaphoto (crilaphoto@gmail.com)

Illustrations : page 102 (*Reine Soleil* de Myrtille Chéry)
page 103 (*En Toute Liberté* d'Aliette Saint-Jean Flavien)
page 104 (*La Charmeuse* d'Evelyn Moïse-Carrénard)
page 105 (*Les Soeurs* de Ginette Doura)
page 106 (*Igloo* de Michèle Bertol)
page 107 (*Centre Agricole en Haïti* d'Aliette Honorat Moisset)

Lecture : Gary Klang

Réalisation : le Collectif →

Rose-Marie Gautier
Josette Jean-Pierre Rousseau
Béatrice Longchamps
Alexandra Philoctète
Maud Pierre-Pierre
Marlène Rateau
Aliette Saint-Jean Flavien

© 2016 Les Éditions du Cidihca

Tous droits réservés

Imprimé au Québec, Canada

Préface

Par Michaëlle Jean

Je pense à ma mère, Luce Depestre. À tous les obstacles qu'elle a dû surmonter. Seule, deux enfants en bas âge sur les bras. Affrontant l'exil à 38 ans, l'arrachement brutal à sa terre natale. Seule, divorcée de peine, de colère et de misère, mais avec un optimisme invincible, digne et battante qu'importe les déboires. Enseignante de profession, mais ne pouvant pas trouver un travail stable autre que de la suppléance, elle ne reculera devant rien, ne se laissera pas abattre. Courageuse et digne, elle assumera deux, trois petits boulots, pour joindre les deux bouts, disposée à apprendre de toutes les circonstances de la vie et à les surmonter. Elle embrassera la profession d'infirmière en milieu psychiatrique, dur métier qu'elle assumera avec amour pour ses patients. Quand, à son tour, la maladie mentale d'Alzheimer lui ravira toute son autonomie et toute son existence, elle s'abandonnera aux soins des professionnels dont elle reconnaissait les gestes pour les avoir si souvent posés.

Le Québec, notre lieu d'enracinement au Canada, pays où nous avons trouvé refuge, deviendra vite le havre de tous nos espoirs et de tous les possibles. Ma mère m'a appris que la citoyenneté n'était pas qu'une attestation sur papier, ni une simple formalité. La citoyenneté se gagne et se forge dans l'implication sociale, la volonté de contribuer et de participer à l'édification du bien commun, là où nous sommes et chaque fois que nous pouvons ou que le devoir l'exige, disait-elle.

Ma mère m'introduira très jeune à la cause féministe, ensemble nous militerons dans un refuge pour femmes victimes de violence conjugale à Montréal et nous avons été là pour des centaines d'entre elles et pour leurs enfants. Oui, nous savions qu'il était possible de renaître des épreuves les plus difficiles, de recommencer à zéro, à condition d'avoir confiance en soi, de rassembler nos forces, d'être bien informées de nos droits et de croire. Croire en ce qui est à notre portée et qu'il faut saisir. Croire en ce que nous avons de précieux à offrir.

Ma mère aura été la gardienne du phare qui éclairait l'horizon de tous mes rêves, par vents et marées. Elle a su m'inculquer une seule et grande ambition : celle de croire en ma capacité de relever les défis les plus grands. « À une condition, disait-elle, quoi que tu accomplisses, assure-toi que ce ne soit pas que pour toi seule, mais pour une cause qui serve le bien commun, pour l'avancement et l'émancipation de



MICHAËLLE JEAN
27^e Gouverneur Général
du Canada (2005-2010)

l'ensemble de la société et tu devras toujours donner l'exemple ». Dès mon plus jeune âge, elle m'introduisait ainsi au devoir d'exemplarité, à l'obligation de résultat, à la responsabilité d'agir et de réagir, l'indifférence ne pouvant jamais être une option. Il fallait aussi savoir assumer ses erreurs comme autant d'occasions d'apprendre, de grandir et de s'instruire sans fin et par tous les moyens. Et quand bien même il lui arrivait d'avoir peur, de craindre pour nous, ses filles, jusqu'à l'extrême intransigeance et la pulsion de surprotection, restait tout de même la marge de confiance et de manœuvre nécessaire pour aller de l'avant, être libres de nos choix et avancer.

Je lui dois d'avoir su et de savoir encore prendre des risques, toujours armée de convictions et d'un désir de dépassement. Elle m'en a donné la force et celle aussi de me relever lorsqu'il m'arrive de trébucher, d'être heurtée ou de douter.

Ma mère n'est qu'une parmi tant d'autres femmes vaillantes que l'exil a poussées d'ailleurs, notamment d'Haïti, jusqu'ici. Je salue toutes celles dont il est question dans ce livre, leurs efforts inestimables, ce qu'elles nous ont donné à nous qui avons marché dans leurs traces. Nous avons été pétries de leurs valeurs et je reconnais la somme des sacrifices auxquels elles ont consenti, leurs souffrances également et tous les sentiers tortueux qu'elles ont dû défricher. Ce sont femmes de parole et de cœur, de bravoure et de persévérance. Non plus des survivantes, mais des héroïnes.

Bref historique de la présence des Noirs au Québec – Quelques faits saillants

Par Alexandra Philoctète

La présence des gens dits de race noire au Québec, contrairement à la croyance populaire, n'est pas un phénomène migratoire récent. Elle a des racines dans les débuts de l'histoire de cette province.

Le premier Noir à franchir les rives du Saint-Laurent est Mathieu Da Costa (homme libre) qui accompagnera Samuel de Champlain en 1606 comme interprète de langues autochtones. Cela porte à croire qu'il n'en était pas à son premier voyage dans cette partie de l'Amérique.

Quelques années plus tard, en 1629, on retrouve le premier esclave noir de la colonie. Il s'agit d'un jeune garçon d'environ sept ans, qui est vendu à un commis français au service des Anglais. Lorsque son maître, Olivier le Baillif, devra quitter la colonie en 1632, il en fera don à un dénommé Guillaume Couillard, résident de Québec. Le garçon bénéficiera d'une éducation de base à l'école du Père Le Jeune, un jésuite français. Il se verra attribuer le nom de son bienfaiteur à son baptême et s'appellera depuis Olivier Le Jeune.

Selon Marcel Trudel (2004), entre 1654 (année du décès de Le Jeune) et 1709 (officialisation de l'esclavage par une ordonnance de l'Intendant Raudot) on ne comptait dans la colonie que 86 esclaves : 11 Noirs et 75 Amérindiens. Les Noirs n'ont donc pas été les seules victimes de ce commerce sordide. Les Panis¹ représentaient environ les trois-quarts des esclaves présents en Nouvelle-France. Ce commerce ignoble ne connaîtra jamais un grand essor dans cette partie d'Amérique, car être propriétaire d'esclaves était un luxe que très peu de colons pouvaient se payer. De plus, certains d'entre eux réprouvaient l'asservissement des Noirs et des Panis. Au cours de l'année 1783, la Conquête amènera une nette augmentation du nombre d'esclaves qui diminuera cependant assez rapidement dès les années 1800.

Les Noirs de la colonie n'étaient pas nécessairement tous esclaves : certains arrivaient à acheter leur liberté, d'autres naissaient libres et, parfois, des propriétaires à l'article de la mort les libéraient.

Les hommes libres gagnaient leur vie comme vendeurs de bougies, maréchaux-ferrants, perruquiers, matelots, armuriers, orfèvres ou coureurs des bois. Le rôle des femmes se limitait à celui de travailleuse domestique.

La dernière vente publique à Montréal date de 1797. Lorsqu'en 1834 le Canada mettra fin à l'esclavage, on ne retrouvera plus aucun esclave au Québec. Ce système d'exploitation aura donc duré deux siècles au Québec.

La période postesclavagiste, allant jusqu'à la Première Guerre mondiale, sera très difficile pour les Noirs du Québec, tout comme pour ceux du reste du Canada. Ils se verront traités en citoyens de deuxième ordre. C'est en grande partie l'apport des Noirs anglophones, originaires des Antilles anglaises, des États-Unis et de la Guadeloupe, qui contribuera à faire évoluer la situation. Il faut souligner que les femmes antillaises anglophones joueront un rôle majeur dans ce développement puisqu'elles seront les premières à mettre sur pied une organisation sociale stable au sein de la communauté noire du Québec.

C'est en 1902 que le *Coloured Women Club* sera fondé dans Saint Henri (Montréal). Ce groupe apportait de l'aide non seulement aux familles noires, mais à tout individu qui avait besoin de secours, quelle que soit son origine ethnique. Elles apporteront également leur contribution lors de la mise sur pied d'autres organismes, comme le *University Negro Improvement Association* en 1919, dont l'objectif était de restaurer la dignité des Noirs ou encore le *Negro Community Center* en 1927.

Quant aux Noirs américains, travaillant comme garçons de cabine et porteurs, qui feront la navette lors de la mise sur pied de la ligne du chemin de fer New York – Montréal (1880), ils ont enrichi Montréal de la musique

¹ Les Panis - représentent la majorité des esclaves en Nouvelle-France. Ils sont Amérindiens originaires des plaines de l'Ouest.

gospel, du *blues*, du *ragtime* et, plus tard, du *jazz*. Aujourd'hui, on ne peut que saluer la contribution de ces pionniers, et plus particulièrement celle des aides familiales en provenance de la Caraïbe dans les années 40 et 50.

La présence haïtienne au Québec est relativement récente. Il est vrai qu'au XVIII^e siècle, durant la période coloniale, il existait des échanges commerciaux entre les colons français de la Nouvelle-France et ceux de Saint-Domingue. On sait que des esclaves de Saint-Domingue ont été vendus en Nouvelle-France. On ne peut cependant pas parler d'une présence significative et de plus, les contacts entre ces deux colonies françaises furent rompus suite à la cession de la Nouvelle France à l'Angleterre et à l'indépendance d'Haïti en 1804.

Les relations entre Haïti et le Québec ne reprendront que dans les années 30 au cours de l'Occupation américaine (1915-1934). Ce contact se fera par le biais de l'Église catholique (Icart, Jean-Claude, 2004). Les premiers étudiants en provenance d'Haïti arriveront au Québec à cette époque.

Qu'en est-il des femmes haïtiennes ?

Les données à ce sujet sont plutôt minces. En fait, il y a le cas de celles qui viendront étudier le piano au Québec dans les années 1934-1950 et quelques unes en puériculture. Plus tard, vers les années 50, on retrouvera quelques étudiantes en sciences infirmières. Sauf de rares exceptions, peu de femmes quitteront Haïti pour aller étudier à l'étranger et celles qui le faisaient, s'empressaient de retourner sur leur île, une fois leurs études terminées.

Malgré cet attachement à leur petit coin de pays, quelques-unes s'intéresseront au Québec, y trouvant des points communs au niveau de la langue et de la religion. En revanche, beaucoup d'entre elles entretiendront des liens épistolaires avec des hommes ou des femmes d'ici (pratique très courante dans les années 50). Autre fait de l'époque, ce sera la dévotion sans bornes d'Haïtiennes à la Vierge du Sanctuaire Notre-Dame-du Cap, situé au Cap-de-la-Madeleine. Plusieurs membres de la classe moyenne et de la petite bourgeoisie se payeront le grand luxe de partir d'Haïti pour se rendre en pèlerinage au sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine. Ces allées et venues ont fini par créer des liens.

L'arrivée du dictateur François Duvalier en 1957 va bouleverser totalement la vie de ces insulaires. Dès les années 60, de plus en plus d'Haïtiennes et d'Haïtiens seront obligés de fuir leur pays. Bon nombre s'établiront au Québec, plus particulièrement à Montréal. Selon Paul Déjean (1978) le nombre de cols blancs en 1976 s'élève à 5 161 et le nombre de cols bleus à 6 167. Les nombreuses difficultés auxquelles devront faire face les nouveaux arrivants seront à l'origine de la mise sur pied en 1972 du Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal (BCCHM), aujourd'hui appelé Bureau de la communauté haïtienne de Montréal (BCHM) et de la Maison d'Haïti, et plus tard, de nombreux groupes communautaires.

Pourquoi un livre sur les femmes haïtiennes ?

Selon moi, il était impératif de laisser une trace du passage et de l'apport au Québec des Haïtiennes de 50 ans et plus. Je me rappelle dans les années 80 avoir lu le mémoire de maîtrise de Verena Halderman, qui m'avait fort impressionnée. Cette sociologue décrivait le vécu des immigrantes haïtiennes de l'époque. Quelques années plus tard, l'idée m'est venue de faire un *WHO'S WHO* des femmes haïtiennes. J'en ai fait part à quelques amies. L'enthousiasme y était, seul le temps faisait défaut en raison d'autres engagements.

Finalement, le projet a pris forme. C'est ainsi que, de concert avec le Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal, cet ouvrage a été produit pour ceux et celles qui nous entourent ou qui nous suivront.

Lectrices et lecteurs seront surpris de constater la variété de contributions des femmes. De plus, ils auront le plaisir de partager leur expérience de vie autant avec la relève d'origine haïtienne qu'avec le milieu d'accueil et d'autres communautés qui peuplent le Québec d'aujourd'hui.

RÉFÉRENCES

AMBROISE Dorina Gabriel, S.J. *En vue de l'action : portrait de la communauté haïtienne au Québec*, Document du SJRM de la Province du Canada français, Octobre 2009.

BESSIÈRE, Arnaud, *La contribution des Noirs au Québec. Quatre siècles d'une histoire partagée*, Les Publications du Québec, Centre de services partagés du Québec, 2012, 174 pages.

De GROOT, Raphaëlle et OUELLET, Elizabeth, *Plus que parfaites – Les aides familiales à Montréal, 1850 – 2000*, Les Éditions du remue-ménage, Montréal, 2001, 178 pages.

DÉJEAN, Paul, *Les Haïtiens au Québec*, Les presses de l'Université du Québec, Montréal, 1978, 190 pages.

ICART, Jean-Claude, *Spécial Communauté haïtienne du Canada*, Haïti Tribune, n° 10 du 18 novembre au 1^{er} décembre 2004, Paris, France 2004.

TRUDEL, Marcel avec la collaboration de D'ALLAIRE Micheline, *Deux siècles d'esclavage au Québec*, Cahiers du Québec, HMH, Collection histoire 2004, 406 pages.

Avant-propos

Par Marlène Rateau

L'émigration haïtienne au Québec a commencé dans les années 60, et parmi ceux qui s'établissaient en plus grand nombre au cours des années 70, les femmes y ont, sans contredit, fait leurs marques. Cependant, peu de textes, produits par des historiens, des sociologues ou autres chercheurs inscrivent les traversées de ces immigrantes dans une historiographie citoyenne, féministe ou autre.

Il s'agit, il est vrai d'une histoire récente et on pourrait laisser au temps le temps de souligner leur présence, laisser à d'autres le soin de tisser la toile de ce parcours à obstacles que constitue souvent l'aventure migrante, mais un proverbe de la terre natale ne dit-il pas que *le couteau seul sait ce qui vit au cœur de l'igname*? En effet, l'expérience de nombreuses communautés de femmes immigrantes, aux États-Unis, nommément, démontre le peu d'intérêt manifesté en général par les historiens pour l'histoire des femmes immigrantes, un domaine qu'ils abandonnent volontiers aux littéraires ou aux spécialistes des sciences sociales. Et, si Haïti est bien connue pour la saignée que lui ont valu toutes les années de dictature et de dérèglement politique, si l'exode des cerveaux ainsi qu'une part trop importante de sa force de travail l'ont affaibli de façon plus que brutale et dramatique, on connaît peu de choses des réalités vécues par les générations d'immigrés, hommes et femmes, qui ont fui ce pays. Aux États-Unis, où ils ont été nombreux à s'établir, les ouvrages qui abordent la question de leur présence et de leur apport sont presque inexistantes. On peut citer *The American Odyssey*¹, sur la diaspora haïtienne, rédigé par le professeur et anthropologue Michel Laguerre, ouvrage dans lequel il aborde la question migratoire d'un point de vue classique en étudiant le rôle de la famille et de l'intégration des immigrants haïtiens grâce au travail, dans la grande métropole newyorkaise. Mais le sort des femmes, leurs conditions de vie, le chemin qu'elles ont parcouru sont analysés globalement dans cet ouvrage dans lequel n'entre en compte aucune perspective de genre.

Alexandra Philoctète a ainsi convaincu le Point de Ralliement des Femmes d'Origine Haïtienne de Montréal (PRFOHM) de mener ce projet de publication soulignant le parcours de plusieurs de ces femmes, établies au Québec, et elle y esquisse un portrait de la présence haïtienne qui jette un éclairage sur la trajectoire de cette communauté. Sans entrer dans une analyse approfondie de la question des femmes, nous sommes persuadées que l'exercice qui consiste à leur offrir l'occasion de prendre la parole et de dire elles-mêmes leur parcours vaut des kilomètres d'analyses.

Si le PRFOHM a accepté de se lancer dans cette entreprise c'est aussi en raison d'une tradition de travail qu'il a déjà établi dans le mouvement des femmes au Québec et qui remonte au début des années 70. En effet, le groupe a toujours participé aux luttes menées pour l'égalité entre les sexes, il s'est activement engagé dans des dossiers tels l'équité salariale, l'accès des femmes aux métiers traditionnellement réservés aux hommes, les luttes contre la violence faite aux femmes et contre la pauvreté, la Marche du Pain et des Roses, la Marche mondiale des femmes...

Il faut admettre que ce genre de publication en collectif fait souvent appel à des choix qui peuvent sembler arbitraires, et il y a sûrement de nombreuses compatriotes qui auraient voulu y prendre part. Pour une raison ou pour une autre, les contacts ne se sont pas faits. Il faut humblement s'en excuser et les assurer qu'elles n'ont pas été écartées volontairement; le but ultime d'un tel ouvrage étant de rendre plus visible dans son ensemble, un groupe de femmes qui, quoique faisant partie des minorités dites visibles, demeure à bien des égards invisible. Il s'agit d'un effort du PRFOHM pour donner à voir et à entendre une frange de cette collectivité; et les voix, qui dans ces pages s'expriment, si elles sont uniques, sont aussi certainement plurielles.

¹ Laguerre Michel S., *AMERICAN ODYSSEY : HAITIANS IN NEW YORK CITY*, Cornell University Press, 1984, 159 pages. Michel Laguerre est Professeur d'Anthropologie sociale et d'Études /Afro-Américaines à l'Université de California-Berkeley.

Dans le cadre de cet ouvrage, le défi à relever a été d'amener un nombre significatif de femmes à parler d'elles-mêmes. Certaines ont décliné l'invitation, d'autres ont eu un long temps de réflexion avant d'adhérer au projet...

Après trois longues années à procéder à la cueillette des textes, il faut se réjouir de compter une centaine de témoignages de femmes provenant de milieux divers. Nous avons fait de notre mieux pour débusquer cette parole nécessaire, tout en étant pleinement conscientes des limites de ce recueil, limites évidentes mais qui n'enlèvent absolument rien aux perspectives féministes qui soutiennent la démarche, ni au message de courage et de persévérance que sous-tend de manière générale les témoignages de ces pionnières.

Mais le pari était de taille. En effet, comment parler de femmes immigrantes, trop souvent marginalisées, sans parler par exemple de pauvreté, sans aborder la question des inégalités systémiques?

Comment passer sous silence les obstacles qu'elles ont rencontrés, ignorer les facteurs discriminants, les préjugés persistants, le sous-emploi, les batailles à mener; l'adaptation au pays d'accueil : emploi de survie, isolement, aide à la famille élargie, racisme, hiver rigoureux. Comment surtout ne pas tenir compte de toutes ces embûches que nous révèlent année après année des études et des enquêtes menées par différents organismes ou institutions gouvernementales. Il nous est difficile, dans cet avant-propos, de ne pas faire une place à cet extrait combien éclairant d'un texte de Myrlande Pierre, Chercheure associée au Centre de recherche sur l'immigration, l'ethnicité et la citoyenneté (CRIEC) de l'Université du Québec à Montréal : *Les facteurs d'exclusion faisant obstacle à l'intégration socioéconomique de certains groupes de femmes immigrées au Québec, un état des lieux*, article remarquable dans lequel Madame Pierre, cite elle-même un rapport de Condition féminine Canada (1998 :) concernant une situation qui n'a pas beaucoup évolué ou encore évolue trop lentement :

Les immigrantes et les réfugiées se heurtent à d'importants obstacles qui entravent leur accès à l'emploi et leurs possibilités d'avancement. Des études menées tant en français qu'en anglais ont souligné que les immigrantes doivent composer avec de multiples niveaux de discrimination en raison de leur sexe et de leur « race » ou de leur origine ethnique. Ce constat semble s'appliquer aux femmes immigrées sans distinction de profils. En effet, il ne s'agit pas d'une situation liée à l'âge ou à la scolarité, comme on pourrait être tenté de le croire lorsque l'on considère les facteurs d'âge et de scolarité comme des indicateurs de la capacité d'adaptation. Ainsi, bien que les femmes immigrées de la région de Québec présentent un profil sociodémographique relativement jeune et très scolarisé, il n'en demeure pas moins que de nombreux obstacles freinent leur insertion professionnelle (Cardu et Bouchamma, 2000). Les auteurs semblent donc quasi unanimes à reconnaître les difficultés d'accès à l'emploi rencontrées par les femmes immigrées, et plus particulièrement par celles des groupes racisés ou appartenant aux minorités visibles. Ces difficultés contribuent à la précarité de leurs situations, car elles retardent aussi leur insertion sociale et culturelle vu qu'elles ne peuvent, par conséquent, pas profiter « des différentes conditions facilitantes du milieu de travail comme microcosme symbolique des [...] valeurs de la société d'accueil » (Jacob et Blais, 1992; Bernier, 1993).

L'obstacle de la discrimination, voire du racisme des employeurs est souvent évoqué aussi; cet obstacle tendrait à exclure surtout les femmes immigrées issues des minorités visibles. Ainsi, le racisme et le sexisme combinés créent des situations d'inégalités dans le domaine de l'emploi. À cet égard, selon le recensement de 1996, 17 % des Canadiennes des minorités visibles détenaient un diplôme universitaire en comparaison de seulement 12 % des autres Canadiennes. Pourtant, 15 % des premières étaient sans emploi contre 9 % des secondes. Comme le souligne un rapport de l'Institut canadien de recherche sur les femmes, *Vivre le racisme au féminin*, le racisme des employeurs pose de gros problèmes à cet égard. Ce rapport établit que beaucoup d'employeurs jugent les femmes immigrées d'après la couleur de leur peau et entretiennent des préjugés sur leurs habitudes de travail, sur leurs aptitudes à occuper certains emplois et sur leurs capacités d'intégration. Leurs compétences sont souvent remises en question par certains employeurs et collègues².

On le comprend sans peine, demeurer debout en situation minoritaire n'est pas une tâche aisée, et elle est sans conteste plus difficile lorsque l'on est femme, immigrante et noire. On comprend dès lors que la pudeur s'installe, qu'il faut crâner, serrer les dents, faire appel à ce quelque chose de ténu et d'innommable mais qui nous protège, qu'on peut sans doute appeler retenue, habileté à enjoliver, détours, artifices propres à ennoblir l'expérience migratoire, la rendre moins âpre, la célébrer. On peut même être poussé à n'en voir que la face polie, sans aspérités, enterrer, loin, au plus profond de notre être ou de la mémoire les difficultés vécues, les

2 Myrlande Pierre, « Les facteurs d'exclusion faisant obstacle à l'intégration socioéconomique de certains groupes de femmes immigrées au Québec - Un état des lieux » in *Racisme et discrimination : perspectives et enjeux*, ERUDIT - *Nouvelles pratiques sociales*, Volume 17, numéro 2, printemps 2005, p. 75-94.

Sociologue de formation, madame Pierre est spécialiste des questions liées à l'immigration et la citoyenneté. Elle est chercheure associée à la Chaire de recherche en immigration, ethnicité et citoyenneté de l'UQAM.

humiliations (cela aussi existe). On comprend dès lors qu'il a été moins facile de faire parler celles qui ont évolué dans des contextes plutôt difficiles (les manufactures, le travail domestique), mais les textes obtenus témoignent, de façon éloquente, d'un parcours de vie fait de grand courage. Et au-delà des mots, c'est entre les lignes, dans le tissage des émotions, les non-dits, les silences, dans les rainures des phrases, les interstices, qu'il nous faut parcourir ces pages dans lesquelles une constante se dégage : le désir de se surpasser, de vaincre, d'aller plus haut.

Malheureusement des participantes au projet n'en auront pas vu la fin puisque décédées après avoir remis leurs textes. Elles rejoignent ainsi toutes celles qui, si elles n'étaient pas parties prématurément, auraient probablement ajouté leurs propos aux nôtres. Un hommage leur est rendu dans cet ouvrage.

Plusieurs jeunes femmes natives du Québec, essaient, à la suite de leurs mères, de se créer un espace afin de s'affirmer pleinement. Certaines y réussissent brillamment, comme on peut le voir dans un texte écrit par l'une d'elles. D'autres, hélas, n'ont pas la vie toujours facile et ce, même lorsqu'elles ont complété des études, le marché du travail leur est souvent moins accessible. Elles font partie malheureusement de ces jeunes qui triment et pour qui l'avenir est moins prometteur. Il faut souhaiter que dans le Québec de demain elles parviennent toutes à trouver une voie pour atteindre leurs objectifs de vie et se réaliser pleinement en tant que Québécoises.

Les femmes d'origine haïtienne, collectivement auteures de cet ensemble de témoignages, ont voulu démontrer leurs actions citoyennes depuis leur arrivée au Québec, persuadées qu'elles sont les mieux placées pour le faire. Leur initiative ne doit pas être interprétée comme de l'enfermement sur soi. En complément, cinq Québécoises d'origines diverses honorent cette publication par le témoignage éloquent qu'elles y font. C'est avec affection que le collectif les remercie.

En terminant, il ne faut pas manquer de souligner la tâche accomplie par chacune d'entre nous pour mener à bien cet exercice d'écriture aboutissant à cette production. Il nous faut féliciter toutes les participantes qui permettent ainsi à celles et ceux qui liront ce livre de découvrir que le Québec a accueilli des femmes en provenance d'Haïti qui sont venues enrichir cette société et grossir le nombre de femmes remarquables qu'elle y comptait déjà.

Quelques parcours de femmes, des années 50 à 2000.

Leurs témoignages se présentent sous des formes variées, selon le cheminement qu'elles ont voulu livrer et comme elles le désiraient, débordant parfois la grille de présentation fournie par le Collectif.

Jeanine Renaud-Murat



Après ses études, Janine Renaud-Murat travaille au ministère des Travaux publics à Port-au-Prince, Haïti. Elle se marie en 1954 et devient la mère de deux enfants avant de s'envoler pour le Canada rejoindre son époux, médecin, parti avant elle pour se spécialiser. Elle arrive ainsi au Québec en 1957, elle s'installe à Saint-Georges-de-Beauce où elle aura cinq autres enfants.

C'est dans ce beau coin de la Beauce qu'elle a commencé à donner des cours de diction en privé, aux enfants et aux adultes. Par la suite, on l'invite à enseigner la diction et la bienséance à l'École des infirmières de l'Hôtel-Dieu de Saint-Georges-de-Beauce; enseignement qui sera de courte durée à cause d'une nouvelle grossesse plutôt difficile.

Un peu plus tard, au Séminaire de Saint-Georges, elle suit les cours de phonétique et de diction dispensés par le professeur Salvator Catta, titulaire depuis plusieurs années d'une charge d'enseignement au Collège Jean-de-Brébeuf à Montréal.

Pendant six mois, elle a également suivi par correspondance des cours de diction et de phonétique de l'École Universelle de Paris.

La famille a demeuré à Saint-Georges durant sept années, pendant lesquelles Janine Renaud-Murat participera à de nombreuses activités. Ainsi, aux côtés de sa grande amie, le juge Thérèse Lemay-Lavoie, elle est nommée vice-présidente de l'Alliance française de Saint-Georges.

En 1961, à l'occasion d'une collaboration à la revue *Châtelaine*, elle raconte la saga qu'elle avait dû vivre lors de ses démarches pour quitter Haïti, alors aux prises avec des problèmes politiques, et les difficultés qu'elle dut affronter au Service d'immigration du Canada, à Dorval.

En 1962, elle ouvre une jardinière « Chez Janine » qui accueille 24 enfants de 3 ½ ans à 4 ½ ans, parmi lesquels se trouvent ses propres enfants. Elle les présente à un programme de télévision bien connu alors Chez tante Margot à Sherbrooke, où ses petits récoltent beaucoup de succès avec leurs comptines et leurs poésies.

Deux ans après avoir ouvert sa jardinière, elle doit laisser la Beauce avec ses sept enfants pour rejoindre son mari qui occupe désormais un poste à l'hôpital Saint-Jean-Eudes de Havre-Saint-Pierre, sur la Côte Nord.

Ce n'est jamais simple de faire venir pour les vacances leurs deux aînés qui sont désormais au pensionnat à Québec. À cette époque le transport n'est assuré que par voie aérienne. Ce qui signifie qu'on est toujours à la merci de la température. Le couple décide donc de s'installer à Québec, où le chef de famille entreprend une spécialisation en radiologie. De son côté, Janine Renaud-Murat, qui vient d'avoir 45 ans, s'inscrit au cours d'infirmière désormais dispensé par les nouveaux collèges d'enseignement général et professionnel (CÉGEP) de la Province.

Dans un récit passionnant, *Ma seconde vie*, elle raconte leurs nombreuses aventures vécues par la famille durant ces dix premières années en région.

À Québec, elle travaille d'abord au Laboratoire Demers, puis à la Fonction publique du Québec, tout en suivant des cours en communication à l'Université Laval.

Après 17 ans à la Fonction publique, elle prend une préretraite et commence une carrière de bénévole : d'abord comme recherchiste à la télévision Télémag 24, et ensuite comme accompagnatrice des personnes âgées, au Centre Communautaire de Saint-Augustin.

Le 15 février 2005, lors d'un événement organisé par Condition féminine Canada en collaboration avec l'ONF sur le thème *Être femme et être noire au Québec*, elle prononce une allocution si remarquée qu'elle doit récidiver à la demande du Cercle russe, la semaine suivante. Elle y relatait ses expériences vécues comme immigrante en région.

Toujours présente auprès de ses petits-enfants, à Québec, à Montréal, et même à Victoria (Colombie-Britannique), elle dit en souriant : « Ma carrière n'est, au fait, qu'un long cheminement qui ne s'achèvera qu'avec moi-même. »

Dans son livre, intitulé *Cuba Libre – Témoignage*, paru en 2001 aux Éditions du CIDIHCA, Liliane Dévieux fait revivre quarante ans plus tard, à partir d'extraits de son journal d'adolescente, l'effervescence de l'été 59 à La Havane où elle passe des vacances, en compagnie de sa mère.

Une promenade dans la campagne cubaine :

« ... nous quitions La Havane par une sorte de grande porte où veillaient des barbudos auxquels il fallut payer quelques centimes pour *la reforma agraria*... Non loin de Celimar... Je crois qu'on ne connaît pas toute l'âme d'un pays si on n'a pas vu le paysan penché vers la terre, si l'on n'a pas vu les cultures qui alimentent ce pays. Et aujourd'hui, j'ai vu tout cela. J'ai vu le paysan cubain labourant la terre, traînant ses bœufs; j'ai vu d'immenses cultures et d'immenses pâturages où broutaient des centaines de vaches... » (pages 61-62)

Jacqueline Damas



Née à Port-à-Piment en Haïti, mon sens du partage se dessine très tôt et c'est ainsi qu'au Lycée des jeunes filles à Port-au-Prince, je fonde le « Club Les Gais Pinsons » pour échanges sociaux entre les internes.

En 1958, mon premier voyage d'études hors du pays sera à Québec, à l'Institut Familial de Sillery que dirigent les Sœurs Jésus-Marie. À l'époque, la présence haïtienne était très rare dans la Province et je n'avais aucun repère compte tenu de mon jeune âge. Après mes études, de retour à Port-au-Prince, je suis nommée directrice des Crèches, des Orphelinats et du bidonville la Saline par le Ministère du Bien-Être Social.

1963 marque le moment où j'ai fondé ma famille. Maman d'une fille et d'un garçon, cela ne m'empêche pas d'entreprendre des études en service social à l'École de Service social de Port-au-Prince. Lauréate, après avoir soutenu mon mémoire de fin d'études, j'obtiens de l'Organisation des Nations Unies (ONU) une bourse de perfectionnement en service social industriel à l'Institut d'Études sociales de

Bruxelles, en Belgique. Deuxième séjour d'études hors d'Haïti ! Divorcée, j'ai la chance de pouvoir alors confier, par procuration, ma fille de quatre ans et mon fils de six mois à ma mère. Dégagée face à l'ONU de l'obligation de retourner dans mon pays en raison de la forte insécurité qui règne sous la dictature de François Duvalier, je reviens au Québec. Dès mon arrivée à Montréal, j'obtiens un poste en service social médical à l'Hôpital Jean-Talon. En même temps, j'étudie à l'Université de Montréal (UdeM) en 1969-1970 pour approfondir mes connaissances au niveau des approches thérapeutiques et de la législation sociale du Québec. Imaginez ma joie de voir arriver ma fille âgée alors de six ans et mon fils de deux ans et demi avec ma mère (j'avais divorcé de mon premier mari en 1968). Je me remarierai en 1974, cette fois avec un Québécois.

Après avoir occupé le poste de directrice intérimaire du Service social de l'Hôpital Rivière-des-Prairies en psychiatrie infantile en 1975, je donne naissance à mon troisième enfant puis je suis affectée à l'Hôpital Charles Lemoyne où j'ouvre le Service Social Médical.

Bien intégrée dans la société d'accueil, ma carrière bifurque vers la Fonction publique québécoise en 1980. D'abord conseillère en réadaptation sociale à la Commission de Santé et de Sécurité au Travail (CSST), je suis chargée des dossiers des accidentés d'automobiles jusqu'à l'ouverture de la Société d'Assurance Automobile du Québec (SAAQ). Grâce à mon expérience et à ma recherche, je deviens en 1984 responsable du petit Hôpital St-Louis (Résidence) qui reçoit uniquement des travailleurs accidentés payés par la CSST.

Dans ma communauté d'origine, en 1987, j'agis comme membre fondatrice et directrice du Club Optimiste Haïtien : Notre-Dame du Perpétuel Secours. Je deviens ensuite présidente fondatrice du Club Optimiste Soleil de Montréal-Nord pour les jeunes Haïtiens et la première présidente fondatrice noire du Club Optimiste International, puis Lieutenant-Gouverneur du Club Optimiste.

D'esprit curieux et toujours prête à me perfectionner, je poursuis mes études et obtiens un Certificat en gestion des ressources humaines, en 1995. Je prends ensuite une retraite anticipée dans le cadre du programme gouvernemental de départ assisté. Je deviens membre de l'Association des professionnels retraités de la Fonction Publique Québécoise et de l'Association des fonctionnaires Retraités de la Fonction Publique Québécoise, en 1999 membre de l'Association des retraités d'origine haïtienne du Québec et du Canada (AROHQC) où j'assumerai la responsabilité du comité intergénérationnel, tout en étant au Conseil d'administration. Pas indifférente à l'Art, la peinture m'attire : je suis des cours et fais partie des membres de l'Association des Artistes Peintres de la Rive Sud. De 1999 à 2002, je prends des cours de danses internationales, mais c'est la peinture qui absorbera une grande partie de mon temps. En 2004-2006, mes toiles feront partie de quelques expositions, notamment de celle des Artistes Peintres de la Rive Sud.

Je demeure active au sein de plusieurs organismes communautaires, par exemple, la Force de l'Amitié, qui organise des échanges de voyages entre ses membres, l'AROHQC, dont je deviens vice-présidente et Gap-

Vies (Groupe d'action pour la Prévention de la Transmission du VIH et l'éradication du Sida) dont je deviens membre du CA. En 2010, je reçois le mandat de Repenser l'AROHQC, en comité, ce qui contribuera à obtenir des améliorations notoires, sur le plan de l'administration et du renforcement des liens entre ses membres. Puis, présente en 2010, dans l'Association Québécoise pour l'avancement des Nations Unies (AQANU) qui oeuvre à Rivière Froide en Haïti, c'est en quelque sorte ma manière de boucler la boucle quand on pense à la bourse d'études reçue de l'ONU en 1967 lorsque j'ai quitté Haïti.

Pour conclure, c'est avec fierté que je suis nommée le 22 octobre 2012 Responsable des Aînés de La Conférence Régionale des Élus (CRÉ) de l'agglomération de Longueuil, incluant St-Bruno, St-Lambert, Boucherville et Brossard. À titre bénévole à ce poste, on travaille à l'amélioration de la qualité de vie des aînés.

L'estime de soi, l'intégration sociale et la qualité de vie ont toujours été les moteurs de mes implications professionnelles et sociales. J'espère avoir apporté quelque chose à tous ceux qui étaient sur mon parcours aussi bien dans ma société d'accueil que dans ma communauté d'origine haïtienne. Je continue à peindre, à voyager, tout en donnant temps et affection à mes enfants et petits-enfants.

Marga, il est vrai, avait hésité face à cette amitié avec Philippe. Sortir avec un homme plus jeune est loin d'être dans ses valeurs. Elle avait été élevée dans la croyance qu'un époux devait être, en quelque sorte, comme un père pourvoyeur et protecteur, par conséquent plus âgé. Mais les derniers événements l'ont poussée à remettre en question cette corrélation entre l'âge et la protection: un mythe, purement et simplement ! Tomas, son ex-mari, n'était-il pas bien plus vieux qu'elle ? Jusqu'à quel point l'avait-il protégée ? Elle repense à ces femmes qui, de nos jours, ont compris une telle réalité et qui, de ce fait, acceptent de se mettre en couple avec des hommes beaucoup plus jeunes. Bien sûr que ceux-ci pourraient bien, dans quelques années, les laisser tomber. Mais le plus vieux des maris pourrait les abandonner tout autant. Et puis, la vie ne se vit qu'au présent, un jour à la fois. Pourquoi refuser le bonheur d'aujourd'hui ? Refuse-t-on le pain de ce jour, sous prétexte que demain il n'y en aura peut-être plus ? Qu'y a-t-il de garanti en ce monde ? Il est vrai que toutes les relations ne sont pas destinées à perdurer; pourtant ce fait-là ne leur enlève rien à l'authenticité.

Extrait du roman *La Confusion des photogéniques* d'Anna Fayonna, Éditions Quart-De-Lune.

Michèle Dhaiti



Aînée de quatre enfants, je suis née à Port-au-Prince (Haïti) et suis arrivée à Montréal à l'âge de trois ans, avec ma mère, mon frère et ma sœur cadette (la seconde ayant vu le jour à Montréal). Mon père y était déjà installé pour parfaire ses études de médecine (cardiologie et médecine interne). J'ai vécu dans le quartier Rosemont jusqu'en 1962. Nous avons alors déménagé pour nous installer à Joliette, où j'ai fait mes études primaires, secondaires et collégiales, de même que des études musicales (solfège, flûte à bec et guitare classique). Au niveau universitaire, j'ai opté pour l'anthropologie. J'ai obtenu mon Bac et terminé ma scolarité de maîtrise dans cette discipline à l'Université Laval, à Québec.

Au début de ma vie professionnelle j'ai occupé plusieurs fonctions, dans des domaines différents. Ainsi, j'ai été responsable du projet *Circuit agro-touristique* (UPA Lanaudière), j'ai été animatrice culturelle de Radio Nord-Joli (Saint-Gabriel de Brandon), puis professeur d'anthropologie au Cégep de Joliette et au Centre collégial de formation à distance du Collège Rosemont. J'ai finalement fixé mon ancre au Collège François-Xavier-Garneau de Québec, où j'enseigne l'anthropologie

depuis 1987. Je contribue ainsi à développer chez plusieurs groupes d'étudiants au cours de toutes ces années le goût d'en apprendre davantage sur les différents peuples et cultures de notre planète.

Parallèlement à ma tâche d'enseignement, j'ai collaboré à la rédaction d'un manuel pédagogique, *Les peuples du monde : cultures et développement international* (Montréal, Groupe Beauchemin, éditeur ltée, 1999) et d'un manuel d'apprentissage du créole *Pale Kreyòl* (Québec, Garneau-International, 1994).

Par goût personnel, mais aussi en raison de ma formation, je suis membre de Garneau-International depuis sa création en 1987 par des enseignants et enseignantes de plusieurs départements du Collège François-Xavier-Garneau. Il s'agit d'un organisme dynamique offrant un service de coopération internationale et de formation qui regroupe plus de 70 membres parmi le personnel et les retraités du Collège.

Partager mes connaissances avec le plus grand nombre fait partie des défis auxquels je demeure très attachée. J'ai eu l'occasion d'être tour à tour formatrice et responsable d'une dizaine de stages interculturels effectués à l'étranger (Haïti, Honduras, Jamaïque, Maroc, Brésil, La Réunion, etc.). J'ai également animé des sessions de formation interculturelle s'adressant à une clientèle variée :

- * le personnel de la Ville de Québec;
- * le personnel de la Commission de transport de Québec (CTQ);
- * le personnel de Parcs Canada;
- * les policiers de la région de Québec;
- * le personnel de gestion des ressources humaines (entreprises privées et publiques, dont la Chambre de commerce de la Rive-Sud de Québec);
- * des étudiants en Sciences de l'éducation à l'Université Laval.

Somme toute, j'aime beaucoup entrer en relation avec autrui et profite de chaque occasion qui m'est donnée de le faire. Cela a constitué pour moi un atout quand j'ai été animatrice culturelle à Radio Nord-Joli (Lanaudière), chroniqueuse à la télévision (TQS, l'actuel canal V) et à la station de radio Sortir FM de la ville de Québec.

Plusieurs causes me tiennent à cœur et j'ai été active au sein de différents organismes (collectif Cinquième monde, Développement et Paix, Accueillons un enfant, Fondation Paul Gérin-Lajoie, Conseil interculturel de la Ville de Québec; conseils d'administration de Carrefour Tiers-Monde, d'Orientation-Travail, du Service interculturel collégial et du Centre R.I.R.E. 2000. En 2004, j'ai été lauréate du Prix *Olivier-Le Jeune*. Décerné par l'Association des communautés culturelles et des artistes de Québec, le Prix Olivier-Le Jeune se veut un hommage à une personne qui représente un modèle d'intégration, quelqu'un qui contribue à l'amélioration de l'image des

immigrants. En 2011, j'ai été honorée pour ma contribution significative à la mission, au développement et au rayonnement du Collège François-Xavier-Garneau.

Me voilà repartie pour un autre périple dans la Haute Arctique Canadienne ... cette année notre destination est le Pôle Nord, eh oui vous avez bien lu. Pour s'y rendre, cela prendra plusieurs semaines; et tout au long du périple nous nous arrêterons pour permettre aux scientifiques de faire leurs prélèvements océanographiques.

Après la dernière mission au Cameroun, j'ai eu un court repos de 3 semaines. La forme physique et mentale revient tranquillement.

Je vous présente donc le contexte de cette mission dans l'Arctique ainsi que du navire sur lequel je me trouve. Un petit rappel pour vous dire que se rendre au Pôle Nord n'est possible que durant l'été, ceci à cause de la rigueur de l'environnement. Deux puissants brise-glaces sont identifiés pour s'y rendre (décision politique à haut niveau), « le Louis St-Laurent et le Terry Fox ». Respectivement le premier (Louis St-Laurent) a la capacité d'accueillir une centaine de membres d'équipage et le deuxième (Terry Fox) une trentaine. Pourquoi deux ? En cas de problèmes ... car nous serons très très très loin et il n'y aura aucun moyen de sortir du pétrin si on est pris dans la glace épaisse de l'Arctique. Les moteurs de ces navires sont puissants, cependant le Terry Fox est un vrai remorqueur (encore plus puissant), sa mission sera d'ouvrir les passages de glace millénaire et de remorquer le « Louis St-Laurent » au besoin. En passant, j'ai navigué à plusieurs reprises sur le « Louis » et nous avons connu toutes sortes de démêlés mécaniques dans l'Arctique. C'est donc une bonne décision d'aller en escorte, et la justification de deux navires s'explique par le fait que nous nous rendons au Pôle Nord; disons que les secours n'arriveront pas facilement et encore moins rapidement là-haut.

Les deux navires ont quitté le port de St-John le vendredi 8 août, nous traversons actuellement la mer du Labrador connue habituellement pour ses agitations ... mer houleuse qui n'épargne personne. La nuit dernière était un peu mouvementée, j'ai découvert au matin une clinique un peu désordonnée (rien de bien grave); j'ai donc demandé au maître d'équipage de sécuriser quelques équipements et matériels. Dans ma chambre on dirait qu'il y avait eu des fantômes la nuit d'avant, des petits articles çà et là dans la salle de bain se sont retrouvés au sol mais je vous rassure... rien sur ma tête.

Extrait des récits du périple de Ghislaine Télémaque au Pôle Nord, été 2014.

Michaëlle Léger-Roy



Par discrétion, je tairai le nom de cette amie très chère, qui depuis quelques temps, ne rate pas une occasion de me rappeler qu'elle m'a demandé de produire un texte d'une page et demie sur mon apport au quotidien de la vie québécoise.

Voilà cinquante cinq ans que je vis au Québec, ce Québec que j'ai appris à connaître et à aimer, où je me suis reconstruit une banque de nouvelles connaissances, fait de nouveaux amis, Haïtiens, et Québécois... mais voilà aussi cinquante-trois ans que je lui suis infidèle... infidèle, oui je le suis puisque, malgré moi, je vis au Québec mais j'habite encore et probablement pour toujours, chez moi, dans mon Pays Haïti...

Que vous raconter, très chère amie, sur mon apport au Québec tout en sollicitant la bienveillance de tous et toutes qui liront ces lignes.

En Mars 1959 mon mari et moi, avons dû quitter Haïti en moins de 24 heures... destination Montréal où notre fils aîné était pensionnaire au Collège Jean-de-Brébeuf... nous pensions alors que ce voyage n'était que touristique et qu'au bout de quelques semaines, nous aurions pris le chemin du retour... bien vite nous avons

compris, non sans chagrin et désespoir, que nous pouvions défaire nos valises et préparer l'arrivée de nos trois autres enfants restés en Haïti... Il y avait alors à Montréal et dans les environs immédiats une dizaine d'Haïtiens.

Si vite que j'aurais du mal à bien vous le décrire, ont commencé à arriver des Haïtiens, des Haïtiennes, pour la plupart des jeunes médecins, des infirmières... si vite que trois ou quatre ans après notre arrivée, la création de l'Association des Haïtiens et Haïtiennes de Montréal devenait impérative. Nous étions les doyens de la petite communauté et c'est dans nos salons qu'elle a vu le jour, m'imposant alors l'exploit de préparer une réception pour plus de 100 personnes...

Beaucoup de ces jeunes médecins et infirmières n'avaient pas la moindre idée de ce qu'étaient la vie et les habitudes de ce pays nouveau, plusieurs d'entre eux n'avaient jamais eu de compte bancaire, donc n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était un chèque, encore moins comment le rédiger, comment tenir le solde de leur compte. Je suis donc vite devenue leur aide attitrée.

Nos enfants arrivés d'Haïti, la famille ainsi réunie, il me fallait maintenant trouver du travail et c'est avec un trac fou que j'ai rempli ma première application à Peugeot Canada... pour m'apercevoir bien vite que je pouvais me permettre de foncer en toute confiance, grâce à une très bonne formation en secrétariat reçue en Haïti.

Trois ou quatre ans et deux ou trois autres emplois plus tard, ayant acquis une certaine assurance je me trouvais un emploi chez un concessionnaire Ford... comme vendeuse de voitures, chose rare comme les beaux jours, à cette époque où les Québécoises gardaient la maison pour s'occuper de leurs enfants.

La communauté se développant rapidement, il m'est venu l'envie de montrer le talent des Haïtiennes aux Québécoises et c'est ainsi que fortement appuyée et aidée par un groupe d'amies, j'ai organisé une exposition de travaux et réalisations des femmes haïtiennes à la Bibliothèque municipale de la rue St-Denis. Exposition qui a connu tant de succès que cela m'a donné l'idée d'ouvrir une boutique haïtienne.

Associée à une amie, nous avons ouvert la « Boutique Créole » sur la rue Crescent... boutique qui ne vendait que de l'artisanat haïtien. L'expérience a duré plus de trois ans, mais on s'est vue obligées de fermer les portes en raison des difficultés d'approvisionnement.

J'ai alors rejoint un bureau (Planagex) qui préparait les jeunes professionnels, particulièrement les jeunes médecins à organiser leur vie professionnelle, à équiper leur bureau... Est arrivé alors le moment tant attendu... après 27 ans... le retour en Haïti... que je pourrais seulement raconter... certaine que je suis que je ne saurais trouver les mots pour décrire toute l'émotion ressentie en foulant le sol natal...

Quelques années plus tard, nous voilà de nouveau en sol québécois, mon compagnon et moi. C'est alors que je me suis engagée dans la création d'un organisme avec le Québécois Réal Rousseau, la Fondation Haïti-Partage... et cela, malgré de nombreuses préoccupations familiales. Aujourd'hui encore, j'en suis un membre d'honneur.

En dépit des épreuves traversées, je peux dire que j'ai été une femme comblée... j'ai été aimée pendant soixante ans par un homme d'exception qui a toujours eu avec moi une relation harmonieuse, empreinte d'égalité.

« Dans la cabane aux couleurs de cuirassés qu'ils occupaient depuis le début de leur vie commune, entre nausées et tranchées, la chair portant des traces sans cesse ravivées des derniers coups reçus de Ti-Jean, Marilène ressassait les promesses oubliées, ses grands yeux ouverts sur le film de ce qui aurait pu être. Elle se voyait aux côtés de son homme, aussi entreprenant qu'à leur première rencontre dans la fraîche intimité de la Félix. Ils étaient là, côte à côte, sous l'épais coussin de vétiver qui devait recouvrir leur chaumière aux volets roses, dans le bouquet de latanier. Grossesses, nuits blanches, corvées d'eau par les berges abruptes de la Trouyac, sarclage (ventre, pas ventre) du lopin de terre à l'arrière de leur maison, où patates, pois, ignames se succédaient au gré des saisons si fantasques de cette région du pays, c'était son rôle, son rôle de femme dont elle s'acquittait comme il se devait... »

Extrait de *Contes des mille et un jours* de Michèle B. Chassagne, Prix Deschamps 2006, Port-au-Prince, Haïti.

Marthe Pierre-Pierre



Marthe Pierre-Pierre participait à notre projet. Malheureusement, elle a été emportée par la maladie avant la publication de ce livre. En guise de témoignage, nous présentons ici un extrait de l'hommage que lui ont rendu les membres de sa famille à l'occasion de son décès survenu le 7 août 2012.

Née à Port-au-Prince en Haïti, troisième d'une famille de treize enfants, elle a été un phare pour les siens.

Marthe fit ses études primaires et supérieures en Haïti. Une de ses tantes qui vivait aux États-Unis lui offrit l'opportunité de poursuivre ses études au Canada. Durant son séjour, elle a étudié la cosmétologie, ce qui lui a permis de faire une belle carrière. Qui ne se souvient de l'atmosphère souriante, marquée par la bonne humeur, du Salon de coiffure de Marthe situé sur le boulevard Décarie ! Bien que fréquenté par une clientèle en majorité québécoise, son studio accueillait aussi des Haïtiennes et des femmes venues d'autres Antilles.

Elle était aimée, respectée, admirée et très appréciée pour son dévouement à sa famille, à ses parents et à ses proches. Elle ouvrit la voie à la plupart de ses frères et sœurs qui désiraient venir au Canada pour terminer leurs études et entreprendre une carrière.

Durant ses premières années à Montréal, dans les années cinquante, elle fut, en quelque sorte, une pionnière dans la défense de la cause des Haïtiens illégaux qui avaient quitté Haïti à la recherche d'une vie meilleure. De nombreuses familles haïtiennes et les membres de sa propre famille pourraient en témoigner. Marthe avait, malgré les risques, accepté de protéger bon nombre de ses compatriotes ayant des problèmes avec l'immigration canadienne, très stricte et même impitoyable à l'époque.

Divorcée et sans support financier, Marthe a lutté pour élever ses enfants et leur permettre de réussir dans la vie.

Elle reçut de la Ville de Montréal, le 21 novembre 1997, un Certificat d'honneur pour son engagement et son rôle de leader au sein de la communauté haïtienne. Une reconnaissance dont elle était très fière.

Marthe aimait vivre, danser, écouter et chanter des chansons populaires françaises et créoles. Très croyante, elle nous a fait partager sa foi à travers les nombreux cantiques qu'elle entonnait d'une voix de stentor.

Toute la famille garde de Marthe le souvenir des bons moments passés avec elle et sera toujours reconnaissante pour les sacrifices qu'elle a consentis afin que les premières années en sol québécois ne soient pas trop difficiles à ses proches.

« Des femmes fortes »

*Par Micheline Corbeil-Laramée**

Mes premiers contacts avec la communauté haïtienne ont lieu au début des années 1970. Invitée à une surprise-partie lors d'un anniversaire, j'ai pu apprécier la cuisine ainsi que la convivialité des hôtes et des participants ; l'ambiance décontractée, la danse et le sens de la fête m'ont vraiment conquise.

J'ai donc maintenu mes rapports à cause de cette convivialité et grâce aux nombreuses invitations que je reçois des membres de cette communauté dont l'hospitalité est presque un phénomène pour moi.

Des Haïtiennes que j'ai eu l'occasion de rencontrer je retiens certains traits de caractère qui font d'elles des femmes fortes, très débrouillardes et en général indépendantes financièrement, ce qui explique leur apport important à la société québécoise et dont les actions restent trop souvent dans l'ombre. Elles n'ont pas besoin d'un conjoint pour guider leurs choix. Elles sont très actives sur le marché de l'emploi et se distinguent dans des domaines divers : santé, sciences humaines et sociales, littérature, politique...

Elles élèvent leurs enfants, travaillent et trouvent même le temps de se regrouper en association pour défendre des causes et s'engager dans les radios communautaires pour se faire mieux entendre.

Tout cela fait en sorte qu'elles constituent une richesse pour notre société à laquelle elles s'insèrent facilement même si elles tiennent à conserver leur identité. Plusieurs leaders émergent de leur rang. Je salue le courage de ces Québécoises d'origine haïtienne !

** Juge à la retraite de la Cour du Québec (Chambre criminelle et pénale).*

De 1957 à décembre 1982, elle fait des études en Droit et est admise au Barreau de Montréal.

Elle pratique le droit civil, commercial, municipal et familial en cabinet privé et mène des Plaidoiries devant les tribunaux de première instance, d'appel et à la Cour Suprême du Canada et plus tard.

En décembre 1982, elle est nommée Juge à la Cour municipale de Montréal. Elle est la première femme à être nommée à cette Cour.

En 1992, elle est nommée Juge à la Cour du Québec, Chambre criminelle et pénale à Montréal, fonction qu'elle occupe jusqu'à sa retraite en 2003.

De 2004 à 2008, elle agira à titre de Juge suppléante de la Cour du Québec, Chambre criminelle et pénale à Montréal et en province.

MOMENTS-CLÉS DES ANNÉES 60

- 1960 – Les hommes autochtones obtiennent le droit de vote au Canada. (Les femmes l'obtiendront sept ans plus tard).
- 1960 – Fondation La Voix des femmes, organisme qui s'oppose à la violence et à la guerre et qui compte des membres partout au Canada.
- 1961 – Marie-Claire Kirkland-Casgrain, première femme élue à l'Assemblée nationale.
- 1962 – Alice Girard : fondatrice et première doyenne de la Faculté des sciences infirmières de l'Université de Montréal. Première Canadienne à présider le Conseil international des infirmières à Genève.
- 1963-1964 – Parution du Rapport Parent sur la réforme du système d'éducation québécois qui permet aux femmes un véritable accès aux études postsecondaires et à un choix de carrière.
- 1967 – Montréal est l'hôte de l'Exposition universelle appelée Terre des hommes. La même année le Gouvernement du Canada institue la Commission Royale d'enquête sur la situation des femmes au Canada.
- 1968 – Création de l'Association Droits égaux pour femmes autochtones, dirigée par Mary Two-Axe Early, Mohawk de Kahnawake.
- 1968 – Sous le gouvernement de Pierre Elliot Trudeau la Loi légalisant le divorce au Canada est adoptée.
- 1968 – Année marquée par la Révolte étudiante en plusieurs coins du monde.

Mireille Apollon



Mireille Apollon est titulaire d'un baccalauréat en pédagogie de l'Université Laval et d'une maîtrise en administration de l'École nationale d'Administration publique du Québec (ENAP). Elle a une formation en Consultations publiques et elle a également effectué divers stages de formation, dont l'un à l'École nationale d'Administration (ENA) à Paris portant sur la gestion de la Condition féminine en France.

Mireille Apollon a débuté sa carrière dans l'enseignement au Québec, puis au Gabon dans la formation de formateurs à l'École normale supérieure (1976-1979). Par la suite, elle a occupé divers postes en gestion du développement à l'Agence canadienne de développement international (ACDI) et plusieurs autres comme diplomate au Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international du Canada, notamment au Sénégal et en Tunisie. De 1998 à 2002, elle a travaillé en Haïti à titre de Conseillère auprès de la Commission nationale de la réforme administrative, auprès du Premier Ministre et du Président de la République.

Mireille Apollon possède une expérience de plus de 20 ans dans la planification et la gestion de projets et de programmes de développement international axés

notamment sur le renforcement de l'administration publique, la promotion du secteur privé, les transferts de technologie et l'équité du genre (égalité entre les sexes). Des responsabilités de formation de ressources humaines et de promotion de la condition féminine lui ont été confiées tout au long de sa carrière.

Consultante en gestion, elle possède aussi une connaissance approfondie des enjeux de la diversité culturelle. Ce qui lui a permis de réaliser des mandats pour différents organismes, notamment Citoyenneté et Immigration Canada (CIC), Patrimoine Canada et le Commissariat aux langues officielles. Membre de la Commission des arts, de la culture, des lettres et du patrimoine ainsi que du Comité de suivi de la politique en matière de gestion de la diversité culturelle de la Ville de Gatineau, Mireille Apollon a reçu l'Ordre de Gatineau, la plus haute distinction honorifique accordée par cette ville à ses citoyens, pour son action remarquable de rapprochement entre les groupes ethnoculturels.

Toujours engagée et active dans des organisations communautaires œuvrant auprès des femmes, Mireille Apollon, à la présidence de l'Association des femmes immigrantes de l'Outaouais, a œuvré à faciliter l'intégration sociale, économique, culturelle et politique des femmes et des familles immigrantes dans cette région. On la retrouve également au Conseil d'administration de A-Dialogue où elle a contribué à la promotion du dialogue avec les Canadiens d'origine ou de descendance africaine, à la reconnaissance de l'apport des communautés noires au développement du Canada et elle a soutenu les efforts de renforcement et d'accompagnement du leadership des jeunes issus des communautés noires. Elle a participé à l'organisation et à la réalisation d'activités de promotion de la Communauté noire de Gatineau, au sein du Comité consultatif sur les relations avec la communauté noire.

Pour son action communautaire, Mireille Apollon a reçu en 2004, le Prix du Bénévolat, attribué par l'Agence du développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux du gouvernement du Québec. Le gouvernement du Québec lui a décerné en 2010, le Prix québécois de la citoyenneté afin de souligner son engagement et sa contribution exceptionnelle à faire du Québec une société plurielle et inclusive.

Yvette Bonny

Diplômée de la faculté de médecine d'Haïti, Yvette Bonny arrive à Montréal au début des années soixante. Jeune médecin, elle s'est d'abord perfectionnée au Centre hospitalier universitaire Sainte-Justine, un hôpital pour enfants. Après ses années de résidence pendant lesquelles elle effectue des stages dans plusieurs autres hôpitaux de la grande région de Montréal, dont le Centre hospitalier Maisonneuve-Rosemont où elle a pratiqué fort longtemps, elle complète avec brio les études menant aux deux spécialités de sa pratique de la médecine, la pédiatrie et l'hématologie. Elle œuvre principalement auprès des enfants qui sont pour elle une source de joie et de grande satisfaction. La Dre Bonny est très attachée à ses petits malades qui présentent généralement de graves problèmes de santé et elle est bien gratifiée en retour par eux. Elle a toujours su, en plus de les soigner et de les guérir de leurs maux, leur apporter la tendresse et le réconfort dont tout enfant a besoin. Cette « Femme de cœur et d'action » dit avoir beaucoup reçu de ses petits malades qui lui ont permis d'améliorer ses connaissances au fil des jours, d'avancer dans son domaine d'expertise et d'obtenir la reconnaissance de ses pairs.



Rappelons que Dre Bonny a réalisé la première greffe de moelle osseuse au Québec et près de deux cents autres par la suite. Elle a également eu l'opportunité d'enseigner à plusieurs cohortes d'étudiants en médecine et elle dit espérer être parvenue à leur communiquer sa passion pour cette profession qui en est une de don de soi.

Ce dont elle est très fière, c'est d'avoir pu s'engager socialement dans la société québécoise, dans sa communauté d'origine et dans son milieu de travail. Cette scientifique s'est toujours intéressée aux personnes qu'elle côtoyait, elle n'a jamais su et ne sait encore comment ériger des barrières entre les autres et elle-même, et c'est là le plus grand mérite de sa vie. De commerce agréable, elle maintient de bons contacts avec qui elle entre en relation. Yvette Bonny est connue pour sa vivacité d'esprit, son espièglerie — peut-être un relent de son adolescence — son sens de la répartie, et plusieurs peuvent témoigner de ses coups pendables dénués de malice. Yvette Bonny aime la vie, elle aime aider les autres à mieux vivre, à recouvrer la santé pour mieux profiter de la vie. À l'entendre elle a été choyée par toutes les personnes qu'elle a eu l'opportunité de rencontrer, dans les associations professionnelles et les organismes communautaires dans lesquels elle s'est investie, autant que dans les rencontres fortuites qu'elle a eues. En témoigne le grand nombre de manifestations d'éloges et de prix qu'elle a récoltés. Son seul regret est de n'avoir pas eu l'opportunité de servir son pays d'origine autant qu'elle l'aurait voulu. Mais elle est fière de n'avoir rien ménagé pour que son insertion dans son pays d'adoption soit réussie. Sans trop la vanter, on peut affirmer qu'elle a contribué de façon exemplaire à l'essor de ce pays qui l'a accueillie, il y a environ un demi siècle. Elle est reconnaissante à l'égard du Québec et du Canada, mais aussi à l'égard des groupes et diverses associations de toutes sortes qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à sa croissance personnelle. Elle applaudit toutes ces femmes qui veulent souligner la contribution des Québécoises d'origine haïtienne à cette société. Yvette Bonny ajoute qu'il est nécessaire de reconnaître que celles-ci — chacune dans son domaine, dans sa famille et dans l'exercice de sa profession — ont à leur actif de très belles réalisations dignes d'être mentionnées.

Rose-Marie Dhaiti



Avant-dernière d'une famille de huit enfants, je suis née à Miragoâne, Haïti. Après le secondaire au Pensionnat Sainte-Rose-de-Lima, à Port-au-Prince, c'est en pharmacie que j'ai entrepris des études à l'Université d'État.

Mon frère pratiquait alors la médecine au Québec et m'a invitée à l'y rejoindre. Je suis donc arrivée à Montréal en 1960. Munie de mon diplôme de pharmacienne, j'ai fait deux ans de biochimie à l'Université McGill. C'est là, à cette époque, que j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari et le père de mes deux enfants. La famille s'est absentée du Québec durant quelques années. À notre retour en 1976, réalisant que la biochimie n'était pas vraiment mon domaine, j'ai fait une « mise à niveau » en pharmacie et me suis spécialisée en pharmacie d'hôpital et ai obtenu le Diplôme en pharmacie d'hôpital (DPH). J'ai étudié la gérontologie, travaillé en soins prolongés et rédigé mon rapport sur la surconsommation de médicaments chez les personnes âgées. Par la suite, j'ai été nommée pharmacienne responsable du Centre d'oncologie à l'Hôpital Notre-Dame où, dans l'exercice de ma profession, j'ai eu en charge les dossiers de plusieurs personnalités québécoises (des milieux

politiques, artistiques et sportifs). Je suis ensuite retournée travailler en pharmacie générale tout en étant maître de stage auprès des étudiantes et étudiants en pharmacie et ce, jusqu'à ma retraite de la même institution. Mes rapports avec mes étudiants dépassaient le lien professionnel. Je leur ai volontiers donné de mon temps, leur servant de confidente, parfois de conseillère. Il m'est même arrivé de leur consacrer du temps le jour de Noël. Dans ma communication avec eux, je leur ai transmis certaines de mes valeurs, dont le sens du partage et eux de leur côté, l'esprit ouvert, me le rendaient bien, parfois par des farces qui ont coloré notre relation de touches d'humour.

Passionnée de voyages et de croisières, j'ai participé à des échanges culturels et professionnels, entre autres avec des associations de pharmaciens bretons, leur faisant partager mes connaissances du Québec et mon attachement au pays. C'est ainsi que j'ai développé des amitiés qui ont traversé trois générations et qui durent encore. Le chant choral et la danse ont également fait partie de mes activités favorites, ce qui m'a incitée à devenir membre de la Société de Recherche et de Diffusion de la Musique Haïtienne fondée par le musicologue Claude Dauphin.

Membre du Centre Berthiaume - Du Tremblay pour les 50 ans et plus qui a pour mission de favoriser le mieux-être des aînés, j'ai été attirée par le volet « communication » et pu être active au sein de divers comités religieux. Je suis devenue marraine d'un nouvel arrivant d'origine srilankaise et suis toujours en contact avec lui et ses enfants. Un trait qui caractérise le Centre : nos interventions tiennent compte du fait que les aînés forment un groupe diversifié aux intérêts multiples.

Actuellement, je participe aux activités sociales et culturelles avec des retraités. Je ne manque pas, au début du printemps, ma partie de sucre, loisir collectif bien connu au Québec. Avec amis et connaissances, je fais aussi des voyages culturels et de plaisir. Je peux maintenant jouir pleinement d'une retraite méritée et donner plus de temps à mon entourage familial.

Monique Argant

Lorsque j'ai fait mon choix de carrière, pour devenir une infirmière, mes parents s'y étaient opposés. Face à ma détermination et grâce au support de ma tante, ils finirent par l'accepter. Un grand ami de mon père, professeur en art dentaire à l'Université de Montréal, qui vivait au Québec, fit des démarches pour que je sois admise comme étudiante à l'Hôtel-Dieu de Montréal. C'est ainsi qu'en août 1961, j'ai quitté Haïti pour venir faire mes études au Canada, séjour qui ne devait durer que trois ans...

Vers la fin de mon cours, la situation politique en Haïti ne s'améliorant pas, mes parents me conseillèrent d'envisager la possibilité de rester encore quelques années au Canada, le temps de laisser se stabiliser le climat sociopolitique... Ce que j'ai fait.

J'ai ainsi débuté ma carrière d'infirmière au bloc opératoire où finalement je suis restée pendant vingt-cinq ans. Plus qu'une profession, ma carrière est une vraie vocation, qui m'a amenée à travailler avec passion dans toutes les spécialités de la chirurgie. J'ai tout particulièrement aimé l'urologie, branche dans laquelle j'ai été responsable de la pratique et de l'enseignement pendant 20 ans.

Parallèlement à mon travail à temps plein, j'ai décidé de poursuivre mes études en faisant un baccalauréat en sciences infirmières à l'Université de Montréal. En effet, avec l'évolution rapide de la technologie, des progrès de la science, et compte tenu de mes intérêts pour la formation, il m'a semblé pertinent de compléter et de mettre à jour mes connaissances. Quelques années après l'obtention de mon diplôme, j'ai appliqué pour un poste de Conseillère en Soins Infirmiers (CSI) pour lequel j'ai été choisie.

Dans cette nouvelle fonction, j'ai eu le plaisir de faire de l'enseignement général pour tout ce qui touche aux soins infirmiers dans l'hôpital (infirmières, infirmières auxiliaires, préposées etc.) ainsi que pour les étudiants en médecine de la 1^{ère} à la 3^e année. De plus, en spécialisation pour le bloc opératoire, je formais les nouvelles candidates en soins infirmiers, ainsi que des étudiantes en médecine qui commençaient leur résidence en chirurgie.

Ma passion et mon sens du travail bien fait constituent ainsi deux éléments reconnus caractérisant ma carrière. En effet, les gens qui m'ont côtoyée professionnellement disent avoir été marqués par mon enthousiasme, ma discipline, ma rigueur, sans oublier une touche d'humour. Qui ne connaît pas mes taquineries ! Durant mes 20 années en urologie aucun patient n'a quitté la salle dont j'étais responsable avec une brûlure ou une infection, laquelle me serait rapportée en postopératoire. Au niveau de l'enseignement, mes connaissances et mon ouverture à l'interculturel, m'ont permis de faciliter l'intégration de stagiaires et de membres du personnel, à la fois sur le plan technique mais aussi relationnel.

Par ailleurs, j'ai collaboré, avec les hôpitaux universitaires de Montréal, à la réalisation d'une vidéo sur la technique de brossage des mains et sur l'utilisation et les soins d'un accès vasculaire central sous-cutané (AVSC) avec un patient sidéen pour des soins à domicile. J'ai également contribué à la rédaction de différents documents, dont « L'infirmière pivot au bloc opératoire » pour souligner son importance dans ce milieu ainsi que la révision des normes de la salle d'opération.

En mes 41 ans de carrière et encore aujourd'hui à la retraite, je m'implique dans les associations régionales, provinciales et nationales pour l'avancement de cette belle profession d'infirmière qui m'a comblée. J'espère que ce témoignage servira de source d'inspiration pour la jeune relève, quelle que soit son origine.



Josette Jean-Pierre Rousseau



Le mois de septembre 2011 souligne mes 50 ans au Québec. Arrivée à Montréal, en pleine nuit de la Fête du travail, à l'École des infirmières de l'Hôpital Sainte-Justine, je suis accueillie chaleureusement par les étudiantes de l'étage où je vais loger durant mes trois années d'études. Avec le recul, je réalise que c'est ainsi qu'a débuté mon processus d'adaptation au Québec. Deux jours auparavant, j'étais encore à Port-au-Prince, ma ville natale, entourée de parents et d'amies (is).

Très jeune, je commence à prêter attention au sort de certains démunis de Port-au-Prince : notre maison étant située dans un quartier proche des classes défavorisées. Mon désir de voir du changement à leurs conditions de vie m'habite. C'est sans doute ce qui explique mon engagement dans la jeunesse étudiante catholique (JEC), qui m'offre l'occasion de m'investir dans des activités auprès de cette population. En quittant Haïti j'emporte avec moi mes préoccupations pour le Bois-de-Chêne et le Bel-Air (deux zones de la capitale), mais je les transfère vers les jeunes des quartiers du sud-ouest de Montréal. Les petits malades de l'Hôpital Sainte-Justine m'interpellent tout autant. Les réflexions qui me viennent à leur contact font l'objet d'échanges avec mes nouvelles camarades d'études et me portent à faire le lien et des comparaisons avec Haïti.

Nous sommes au début des années soixante, en pleine « Révolution tranquille », le Québec est en ébullition. La ville de Montréal m'inspire et tout ce qui s'y passe m'attire, surtout le quartier Côte-des-Neiges avec ses bistros, ses collègues et la proximité de l'Université de Montréal. Tout pour occasionner des rencontres et profiter des nouvelles idées sociopolitiques et culturelles toutes neuves, porteuses de changements et de progrès. Dans cette période de turbulence où l'expression de la culture québécoise bouillonne, j'assiste à des soirées vivifiantes à écouter les Pauline Julien, Félix Leclerc, Claude Léveillée, et tant d'autres.

Au Québec, les besoins sont immenses, tant en éducation qu'en santé et dans d'autres domaines, créant ouvertures et opportunités d'avenir à plus d'un. Peu d'années après, l'Exposition universelle « Terre des Hommes » apporte une dimension internationale à la ville de Montréal. C'est dans ce contexte que je poursuis mes études, que je réalise modestement mon autonomie financière et aussi ma capacité d'agir sur ma vie. Mes études terminées, le travail, tout me semblait possible : voyager, réaliser des rêves, m'épanouir, enrichir ma vie personnelle et professionnelle.

Après Sainte-Justine, j'entreprends des études à l'Université de Montréal. Par la suite j'obtiens un poste d'enseignante en Soins infirmiers au Collège de Bois-de-Boulogne. Là, et durant bien des années, j'ai formé de très nombreuses jeunes et moins jeunes du Québec et d'autres provenant de pays francophones, comme Haïti, par exemple. Dans ma manière de transmettre la matière des cours, je pense avoir partagé avec mes étudiantes le sens de mes valeurs morales et humaines.

En tant qu'enseignante, je collabore avec d'autres collègues aux différentes améliorations apportées au curriculum des Soins infirmiers par le ministère de l'Éducation du Québec. Durant plusieurs années, mon intérêt pour la formation des étudiantes me porte à oeuvrer à la préparation des examens des candidates infirmières en vue de l'obtention de leur droit de pratique, sous l'égide de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec (OIIQ). Mon expérience au Collège de Bois-de-Boulogne m'a permis de tisser des liens avec plusieurs collègues que je fréquente encore, certaines sont restées des amies avec qui je partage mes opinions sur des sujets touchant autant le Québec, Haïti que le monde en général.

Pendant toute cette période de vie professionnelle active, je prenais le temps de suivre la montée des idées véhiculées par le mouvement des femmes, entre autres, par la Fédération des femmes du Québec (FFQ). J'adhère aux changements proposés visant l'émancipation des femmes, l'amélioration de leur condition de vie et de travail. Ma présence et ma participation au groupe de femmes le Point de ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal (PRFOHM) trouvent tout leur sens. Les luttes à mener touchent encore plus les Haïtiennes peu scolarisées ou fraîchement arrivées au Québec. Les rencontres du groupe, les manifestations lors des Journées

internationales des femmes ainsi que les sujets traités aux conférences rejoignent mes préoccupations et ma volonté de m'inscrire aux différentes luttes portées par les Québécoises, les Haïtiennes et le mouvement des femmes dans son ensemble. Très vite je me retrouve dans les différentes marches pour revendiquer avec d'autres les droits des femmes et manifester notre solidarité avec les femmes d'ici et d'ailleurs. Ces actions enrichissent ma participation à la société québécoise, et de tous mes engagements est née une conscience élargie et même internationale de l'urgence des différentes luttes des femmes, afin de faire avancer leurs revendications et surtout maintenir leurs acquis.

Au sein du PRFOHM, je milite quotidiennement pour que les femmes prennent toute la place qui leur revient dans tous les domaines de la société. Un des moyens utilisés, de façon régulière, consiste à les rejoindre par les médias. En effet, le groupe dispose d'une émission hebdomadaire à la radio multiethnique et multilingue de Montréal et ce, depuis déjà 20 ans. Je peux ainsi, bénévolement, apporter ma contribution à la cause des femmes et à la communauté en général. Des sujets comme la santé globale, l'éducation, la lutte contre la violence faite aux femmes, et surtout leur émancipation par un travail valorisant, me tiennent à cœur.

Je suis aussi très présente auprès des aînés. C'est à ces derniers, hommes et femmes, de plus en plus nombreux dans la société, que je consacre une partie de mon temps. Mon objectif est de les maintenir le plus longtemps possible, actifs, enjoués, autonomes et bien intégrés à la société. Ce sont ces défis qui justifient ma présence au Bureau de la communauté haïtienne de Montréal (BCHM), organisme offrant des services depuis plus de quarante ans.

Depuis ma retraite, je me garde en bonne forme physique afin de poursuivre mes rêves. Je continue à cultiver les valeurs auxquelles je crois : l'harmonie, le partage, l'amitié et je garde le cap sur des défis humanitaires tout en espérant un jour voir un monde meilleur.

Même lorsque la mémoire ne charrie plus que du fiel, disait Mattie, il faut savoir la garder. La mémoire est parfois bourrasque, ressac, sable qui nous engloutit. Mais elle est aussi cette branche à laquelle s'accrocher quand les marées sont trop fortes.

Marie-Célie Agnant, *Le livre d'Emma*, page 119, Éditions du remue-ménage, avril 2001

Nadine Magloire

Nadine Magloire, romancière et journaliste, née en Haïti, arrivée au Québec en 1973, est l'auteure des romans *Le mal de vivre* (1968), *Le Sexe Mythique* (1975), *Autopsie in Vivo* (2009) et *Autopsie in Vivo, La suite* (2010).

Au début des années 80, elle a été journaliste bénévole au sein du journal de quartier «Liaison Saint-Louis» où elle a assumé également la correction de textes. À l'époque, elle faisait connaître le Québec en Haïti par le biais du journal que dirigeait son père, le *Nouveau Monde*, à Port-au-Prince, dans sa chronique «LE CANADA LA BRIDE SUR LE COU». À partir de 2006, elle est connue par ses LETTRES ENGAGÉES envoyées à des journalistes et écrivains de partout. Issue d'une famille d'artistes, elle est la fille de la pianiste compositrice Carmen Brouard, qui a également vécu au Québec de 1977 à son décès en 2005.

Rose-Marie Gautier et Alexandra Philoctète

«Me voici de nouveau devant ma page blanche. Il ne faut pas laisser trop de temps s'écouler sans ce tête-à-tête. Je ne sais pas encore ce qui sortira de mon stylo-bille. L'important, ce n'est pas le matériau, mais l'acte d'écrire. Ne pas perdre l'élan créateur, ne pas le laisser tomber dans l'inertie... »

Extrait de *Autopsie in Vivo*. Roman, Éditions du Verseau. Les Éditions du CIDIHCA, Montréal, 2009.

«En 1967, il y a eu l'Exposition internationale. *Terre des Hommes* faisant sortir Montréal de l'ombre et ouvrant les Québécois au monde, expérience unique pour ceux qui l'ont vécue. Depuis cette date, chaque été, l'île Sainte-Hélène retrouve son rôle de centre culturel international. Sur un petit bout de terre se concentrent des civilisations aussi éloignées dans le temps et l'espace que celle des Zapotèques du Mexique (l'une des plus riches de l'époque précolombienne), des Mamelouks (esclaves grecs ou turcs qui deviennent maîtres de l'Égypte au XIII^e siècle) ou des Haïtiens dont l'artisanat est chose toute récente. Si l'île Sainte-Hélène nous révèle l'art façonné par les hommes, depuis l'été 1980, année des Floralias, l'île Notre-Dame, elle, nous fait découvrir une merveille de la nature : sa flore. Plantes et fleurs des pays chauds, celles des pays tempérés et aussi la taïga et la toundra du Grand Nord. Merveille de la nature mais où l'homme y a ajouté son art aussi. Les horticulteurs de divers pays ont fait des Floralias de l'île Notre-Dame un spectacle de toute beauté, spectacle qui se renouvellera chaque été. Les deux îles jumelées sont donc pour les résidents de Montréal et ses visiteurs des lieux privilégiés. Au plaisir des yeux s'ajoutent aussi les attractions de La Ronde où enfants et adultes retrouvent les joies de la fête foraine.»

Extrait de : *Autopsie in Vivo. La suite*. Roman. Éditions du Verseau. Les Éditions du CIDIHCA, Montréal, 2010.

Gilberte Douyon Azevedo

Gilberte Douyon (Azevedo par le mariage) née dans la ville des Cayes, Haïti, est arrivée au Canada en 1963 après des études en travail social à Santiago du Chili. C'est à la Société de Service Social aux Familles de Montréal qu'elle a fait son intégration à la vie québécoise. Elle a ensuite séjourné près de huit ans au Portugal où elle a terminé sa maîtrise en travail social. En 1974, elle est revenue à Montréal riche de trois enfants, d'une nouvelle langue et de techniques professionnelles spécifiques. Sa formation à l'Université de Montréal, a été complétée par des études en Intervention de Réseaux nécessaires au travail auprès de personnes déracinées par obligation.

Pendant vingt-trois ans, Gilberte a consacré ses efforts et a réussi à sensibiliser les organismes québécois de protection et de défense des enfants (DPJ et Tribunal de la Jeunesse), des CLSC, cégeps, universités, etc., aux spécificités de certaines cultures. Les communautés haïtiennes et portugaises notamment ont trouvé en elle une bonne interprète culturelle et un support hautement empathique. Toutes les tribunes représentaient pour elle des lieux propices pour défendre et faire comprendre les motivations et les agissements des étrangers désirant s'établir au Canada. D'ailleurs, son implication a été très appréciée par le Centre d'immigration du Canada.

Gilberte a enrichi ses connaissances et développé une bonne capacité d'acceptation au contact de toutes les ethnies qu'elle a côtoyées. Les Algériens, Burundais, Ghanéens, Irakiens, Roumains, Seychellois, Vénézuéliens, etc., l'ont aidée à démystifier certains préjugés. Gilberte était comblée par ses activités et elle représentait au sein de son travail un modèle professionnel.

Mais, elle n'a jamais oublié ses racines, ce petit coin de pays qui l'a vu naître, qui lui a donné les premiers outils dont elle se servait et qui constituaient la sève de son épanouissement. Haïti était toujours omniprésente dans sa vie quotidienne. Tout ce qu'elle faisait, entendait, voyait, était emmagasiné avec l'intention de s'en servir plus tard comme baume pour sa mère patrie malade. Elle se doutait qu'elle ne retournerait probablement jamais vivre en Haïti, mais elle rêvait de contribuer à son essor et de le voir un jour dévoiler aux yeux du monde son vrai visage, son histoire unique, sa passion pour la liberté et sa richesse culturelle.

En 1998, aidée par quelques proches, Gilberte a fondé l'organisme ÉSÉE Haïti-Canada, devenu par la suite ÉSÉE-MONDE (ÉSÉE étant le sigle pour : Éducation, Santé, Économie, Environnement). Elle s'y est consacrée pendant plus de dix ans multipliant les moyens de réussir en Haïti des projets destinés à augmenter le potentiel des bénéficiaires, et à les faire profiter de nouvelles acquisitions. Simultanément, elle faisait connaître au Canada certaines ONG haïtiennes dont les interventions sur le terrain prouvaient leur capacité de promouvoir un développement durable autocentré.

Gilberte est à la fois d'ici et d'ailleurs. Elle ne se sent étrangère nulle part. Bien que très discrète, elle laisse une empreinte dans la mémoire d'un grand nombre d'intervenants, de bénéficiaires et autres connaissances touchées par son influence, pour une meilleure cohabitation dans l'actuelle mosaïque sociale du Québec.

Marie-Claude Vieux



J'ai fait partie d'une famille de treize enfants. Nous habitions à l'époque presque à la campagne, un coin retiré de Pétion-Ville (banlieue de Port-au-Prince). Dès mon plus jeune âge j'ai fait du bénévolat. Je n'avais que sept ans lorsque j'ai été interpellée pour la première fois. Un beau jour, ma mère me dit : « Vierge a eu son bébé, tu vas aller lui porter les premières nécessités ». Cette dernière était une voisine paysanne. Elle fut très heureuse de l'aide que je lui apportais. C'est ainsi que j'ai fait mes premiers pas vers le bénévolat : je n'en suis jamais sortie.

En 1961, je suis arrivée au Québec où je me suis mariée. J'ai eu trois enfants. Bien qu'étant femme au foyer, j'ai continué à faire du bénévolat. C'est ainsi que je me suis occupée de prisonniers, issus de différentes régions du Québec, à la prison à sécurité maximale de Sainte-Anne-des-Plaines. J'allais les voir sur une base mensuelle.

Ces rencontres leur apportaient un support moral et du réconfort. Ils attendaient ces visites avec impatience. Leur bénévole (chacun d'eux avait son bénévole) représentait énormément pour eux, car ils ne se sentaient pas jugés par ces

personnes. Pour ces détenus, ces rencontres représentaient un moment de partage au cours duquel ils pouvaient se confier librement. En tant que bénévole, j'avais le sentiment d'aider un autre être humain qui traversait un moment difficile. En fait, j'ai appris beaucoup de cette expérience : j'ai compris que chez chaque prisonnier se jouait un drame humain. Cela ne signifie pas que j'approuvais certains des actes posés par ces individus, mais j'évitais de donner des conseils ou des suggestions, je me contentais d'être présente et d'écouter.

Parfois, à leur demande, j'apportais soit du cuir soit d'autres matériels qui leur permettaient de fabriquer des objets artisanaux. Certains d'entre eux faisaient montre de créativité et réalisaient des objets vraiment intéressants qui pouvaient être vendus.

Plus tard, je me suis occupée de détenus dans des prisons à sécurité minimale. Il s'agissait dans la plupart des cas de jeunes contrevenants. Parfois, mon ex-mari et moi, avec l'autorisation du Centre de détention, les invitions à passer le week-end chez nous. Ce geste permettait aux jeunes de faire un premier pas vers la réinsertion et de trouver un peu de l'affection qui leur manquait.

Au Centre Mariebourg, où j'ai accompagné des jeunes en difficultés, dits « socioaffectifs », j'ai dû, afin de mieux les comprendre, recevoir durant deux ans une formation comme bénévole qualifiée à l'Institut de formation humaine intégrale. Cet institut a été fondé par la renommée Jeannine Guindon, une des fondatrices de la psychoéducation.

J'ai aussi travaillé au PROMIS (PROMotion Intégration Société nouvelle) auprès de jeunes d'origines diverses. Je les aidais à faire leurs devoirs en attendant que leurs parents arrivent du travail.

Par ailleurs, j'ai participé à plusieurs collectes de fonds, notamment avec Médecins du Monde au début de la guerre d'Afghanistan en 2001. Mon but était de porter secours aux enfants afghans. Toujours avec Médecins du Monde, à une autre occasion, j'ai contribué dans le cadre d'un programme destiné à de jeunes Haïtiennes enceintes et souffrant du VIH-sida.

Quel que soit le coin du monde où on contribue à améliorer des conditions de vie, on peut dire qu'il s'agit d'un apport à la société dans laquelle on vit, ne serait-ce que par la prise de conscience qu'on partage avec notre entourage.

Je me suis investie dans beaucoup d'autres activités, par exemple amasser des fonds pour Haïti à l'occasion de catastrophes naturelles. Ainsi j'ai eu la responsabilité de coordonner les secours, lors du passage du cyclone Gordon en 1994. Devant la misère qui afflige mon pays natal, j'ai contribué à faire venir d'Haïti des personnes comme aides ménagères que j'ai placées dans des foyers québécois et canadiens après m'être assurée qu'elles seraient bien traitées et pas exploitées. J'ai assuré le suivi autant du côté des employeurs que des personnes placées.

À plusieurs reprises, je me suis engagée auprès de femmes québécoises en dépression. J'ai même accueilli certaines d'entre elles chez moi durant leur convalescence.

À cette étape de ma vie, je me consacre désormais à un projet de parrainage auquel je tiens particulièrement. Il s'adresse à un groupe d'enfants et de paysans de la région de Meyer, non loin de Jacmel dans le sud-est d'Haïti.

Toutes ces expériences autant québécoises qu'haïtiennes représentent pour moi des moments de partage, de plaisir et de joie. Tout compte fait, je crois avoir reçu beaucoup plus que j'ai donné.

Tu es qui tu es, Rosa Bosquet, tu ne seras jamais une autre. Tu es ce que tu as été, tu le seras jusqu'à ta mort : tonnerre qui incendie, chacal qui dévore, alligator qui déchire, hyène qui tue pour s'enivrer de l'odeur du sang! Tu as été de toutes mes peurs et de tous mes cauchemars, tu es l'enfer dans lequel ma vie s'est consumée, tu es la somme de tous mes malheurs et de toutes mes rancœurs... Au-delà de la haine, je te hais !

Marie-Célie Agnant, dans *Un alligator nommé Rosa*, page 95, Éditions du remue-ménage.

Le temps

*À parcourir l'univers de nos mains
on retrouve des parcelles d'évasion
le temps roule entre nos doigts
et dans son entêtement glisse
sous nos pas nonchalants
il fait sa cachette dans le creux de nos âges
et sème des flocons d'argent
sur les sentiers de nos hivers.*

Marie Soeurette Mathieu

Extrait du recueil de poèmes *L'Autre face des étoiles*, Éditions Le grand fleuve, Montréal 2012.

Marlène Rateau

Déjà à l'école primaire, Marlène Rateau démontre des signes de détermination qui n'échapperont pas à Sœur Thérèse Rogatienne, responsable de la discipline à l'Institution du Sacré-Cœur de Turgeau, à Port-au-Prince, Haïti. Celle-ci, également titulaire de la classe de philosophie, parlera de cette enfant combative qui la fascine à tous ses groupes d'étudiantes, année après année, jusqu'au jour où Marlène aboutit elle-même à sa classe. C'est que sur la cour de récréation elle ne s'en laisse pas imposer et, de plus, elle a toujours des arguments convaincants à fournir sur le pourquoi de ses comportements qui la conduisent si souvent au bureau de la responsable de la discipline.



En 1963, comme les portes de l'Université d'Haïti lui sont fermées, probablement pour des raisons politiques, Marlène Rateau débarque alors à Montréal par une glaciale journée d'hiver ponctuée d'une tempête de neige importante. C'est le début de son aventure québécoise ! Au bout de trois ans, elle décroche un diplôme d'infirmière à l'Hôtel-Dieu de Montréal, puis se marie et fonde sa famille. Après un séjour à New York, puis à Shawinigan, Marlène revient dans la grande région de Montréal. Travaillant comme infirmière responsable d'une équipe en salle d'opération, elle entreprend également des études presque à plein temps, puisqu'au bout de quatre ans elle complète un Baccalauréat spécialisé en Relations Humaines, incluant une mineure en Communication, à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Par la suite, ce seront vingt-six ans consacrés à la formation des infirmières-auxiliaires à la Commission scolaire de Montréal. Elle sera également responsable de la production de matériels didactiques pour la formation professionnelle au ministère de l'Éducation du Québec, pendant cinq ans.

Au début des années 1970, Marlène croise par hasard, dans un ascenseur du Pavillon Reid de l'UQÀM, une personne qui lui parle de la possibilité de fonder un regroupement de femmes haïtiennes intéressées par le féminisme. L'idée lui plaît d'emblée et elle y adhère. Pour Marlène Rateau, c'est le point de départ de son engagement au mouvement qui deviendra plus tard le Point de ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal. Le mouvement des femmes, dont l'effervescence au Québec remonte à ces années, lui fournit l'occasion de participer activement aux nombreux débats qui ont cours. Avec les Québécoises, Marlène revendique des droits et des pouvoirs qu'elle estime importants pour les femmes, d'où qu'elles viennent. Militante infatigable, elle appuie toutes les causes qui font avancer les revendications de femmes, qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs, sans négliger celles d'Haïti, son pays d'origine.

Mais son engagement déborde la question des femmes ou du moins il la prolonge, puisqu'elle milite tout aussi activement dans des associations mixtes. Résidente d'une municipalité de la Rive-Sud de Montréal, elle intervient dans les débats qui s'y font, collabore à la création d'organisations de défense des droits des citoyennes et citoyens et siège au sein de deux conseils d'administration. Cette militante n'accepte pas que les femmes soient tenues en marge des actions qui visent l'ensemble de la population et considère que leur participation aux affaires de la cité est bénéfique à l'ensemble de la société. Dans toutes ses interventions, elle s'assure que les femmes sont partie prenante aux décisions et qu'elles occupent toute la place qui leur revient.

Elle milite également pour la solidarité internationale et contre l'exclusion des personnes affectées par le syndrome de l'immunodéficience acquise, deux dossiers pour lesquels elle fait plusieurs interventions publiques et où ses prises de position sont remarquées. En 1993 par exemple, elle livre un témoignage apprécié à la Commission d'enquête sur l'approvisionnement en sang au Canada, présidé par le juge Krever. Elle fait partie de celles et ceux qui ont travaillé à la création d'une organisation de défense des droits des personnes vivant avec le VIH-sida, le Groupe d'action pour la prévention de la transmission du VIH et l'éradication du sida (GAP-VIES) et d'une autre de solidarité avec Haïti, le Regroupement des organismes canado-haïtiens pour le développement (ROCAHD).

À la fin des années 1990, nommée au Conseil de la Magistrature du Québec, à titre de représentante du public, elle y siège pendant quatre ans. (Le Conseil de la magistrature est un organisme indépendant à l'écoute des préoccupations des justiciables du Québec).

Il ne suffit pas à Marlène Rateau de prendre la parole dans des colloques et des assemblées publiques, d'écrire des textes pour exprimer ses idées, ni de collaborer à divers projets de recherches scientifiques, la communicatrice qu'elle est a besoin d'un autre médium pour s'exprimer et c'est alors la radio communautaire qui la lui fournit. Écoutée à CIBL, 101,5 FM pendant deux ans à l'émission socioculturelle « Muses et Compagnie », on la suivra dès 1992, comme animatrice à l'émission *Ondes de Femmes*, devenue *Pawòl Fanm*, dans son appellation créole, émission d'éducation populaire à Radio Centre-Ville sur les ondes du 102,3 FM. Elle est aussi productrice et animatrice d'une émission hebdomadaire « Montréal sans Accent » qui compte plus de sept ans à l'horaire du 102,3 FM et qui est une rencontre interculturelle traitant de sujets socioculturels et politiques.

Sa participation à la radio communautaire a été remarquée par la Chaire de l'Université Laval pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN). C'est ainsi qu'en 2008, Marlène collabore à l'atelier « Vues et entendues? Les femmes francophones d'ici et d'ailleurs », destiné à des étudiants de second cycle du Département d'information et de communication de l'Université Laval de Québec. Après sa participation, elle rédige un texte pour une collection d'essais qui se penche sur la place qu'occupent les femmes d'expression française dans les médias en Amérique du Nord. Celle-ci est publiée sous la direction de la professeure Josette Brun en 2009 par les Presses de l'Université Laval sous le titre « Interrelations Femmes — médias dans l'Amérique française ». Marlène Rateau y fait état de la présence des Québécoises d'origine haïtienne aux micros de Radio Centre-Ville et de la difficulté pour les femmes noires d'avoir accès aux grands médias.

Depuis plus de six ans, Marlène consacre beaucoup de temps à la réorganisation d'un Centre communautaire, le BCHM*, dont la mission consiste, entre autres objectifs, à favoriser l'insertion des membres des communautés immigrantes à la société québécoise. Il s'agit d'un défi qui lui tient particulièrement à cœur et qu'elle est déterminée à relever, en collaboration avec l'équipe de travail de l'organisme et les membres du Conseil d'administration qu'elle préside.

Si on résume le parcours de Marlène Rateau, on peut dire qu'il s'agit d'une femme dont l'engagement aux causes sociales est la marque. Sa présence active au sein de différents groupes de pression et d'action est manifeste de sa volonté d'accorder priorité à l'approche collective d'insertion au pays d'adoption ainsi qu'au maintien de rapports de solidarité avec le pays natal.

* Bureau de la communauté haïtienne de Montréal.

Michèle Bertol

Ma famille et moi sommes arrivées à Montréal par une superbe journée d'été. Nous avons fait la route des États-Unis en voiture. C'était en 1964 et j'avais neuf ans. En observant la ville de la fenêtre de l'auto, j'avais le sentiment que le temps s'était fait beau pour nous accueillir et le monde que je découvrais à la faveur du soleil radieux me fit bonne impression.

Nous nous sommes installés à Sainte-Dorothée de Laval où j'ai été à l'école francophone du quartier, chez les bonnes sœurs. L'année suivante par contre, soucieux de mieux nous préparer, mes parents nous ont transférées, ma sœur et moi, à l'école anglaise. J'ai donc fait toutes mes classes en anglais.

En 1977 j'ai obtenu un Baccalauréat en Beaux-arts de l'Université Concordia. Cependant, ce n'est que bien des années plus tard que je mettrai à profit cet acquis. Peu de temps après avoir terminé mon bac., mon ex-mari et moi avons fait l'acquisition d'un foyer pour personnes âgées que nous avons géré ensemble à temps plein durant plusieurs années. C'était un travail exigeant et accaparant. L'expérience a été difficile. Le foyer vendu, j'ai décidé de retourner aux études et me suis inscrite à l'Université de Montréal au programme de maîtrise en urbanisme. Mon mémoire a porté sur le rôle structurant des places publiques dans la ville, plus particulièrement, sur le square Phillips au centre-ville de Montréal. C'était le premier travail du genre sur les places publiques à Montréal et il a fait l'objet d'un article dans la revue *Trames* en 1993. Dans la même veine, entre autres projets, j'ai contribué en 1990 à la préparation d'un atelier organisé par la Ville de Montréal sur l'analyse de dix places publiques du centre-ville de Montréal, dont le square Phillips.

Par intérêt personnel, j'étais à cette même époque bénévole au Centre canadien d'architecture. J'étais également membre du groupe haïtien FANM qui s'impliquait dans l'aide aux femmes en Haïti. Je garde de la période qui a suivi l'obtention de ma maîtrise le souvenir de grandes attentes : j'envisageais d'approfondir mes connaissances sur le sujet des places publiques et de construire une carrière autour de ce thème; de poursuivre mon engagement envers les femmes d'Haïti; et de continuer à œuvrer au sein d'organismes qui, comme le Centre canadien d'architecture, se préoccupent de l'avenir de Montréal et de ses bâtiments. J'étais loin de me douter que les choses ne se passeraient pas comme je l'avais escompté et que des changements inattendus transformeraient du tout au tout le cours de ma vie.

La convergence d'un concours de circonstances et de la chance m'a amenée dans le Grand Nord. Malgré une légère angoisse devant la perspective de quitter Montréal, je me suis ouverte aux nouvelles possibilités qui s'offraient à moi. On peut dire que le Nord a été la pierre angulaire de ma carrière. Au début, il a fallu mettre les bouchées doubles : la problématique de l'aménagement et l'urbanisme en milieu arctique était bien loin de celle des places publiques. C'était littéralement comme entrer dans un autre monde. Mais à force de bûcher, j'y suis parvenue et en fin de compte, j'ai connu une réussite inespérée. Après avoir passé cinq ans à Kuujuaq dans le nord du Québec, j'ai décroché un poste à Iqaluit où j'ai passé dix-sept ans. Ma carrière n'a pas été exempte d'aspérités mais j'ai également accumulé de beaux succès.

J'ai été directrice de la section d'urbanisme de la Ville d'Iqaluit, la capitale du Nunavut. Nous avons reçu en 2005 le prix *Environmental Design Research Association (EDRA)* pour le plan de réaménagement du centre-ville. C'était la première fois qu'un projet canadien emportait ce grand prix international. L'année suivante, le prix d'excellence de l'*Alberta Association of Canadian Institute of Planners (AACIP)* nous a été décerné pour la planification d'un quartier résidentiel en milieu arctique basé sur des principes de développement durable.

Récemment, j'ai fait un retour aux beaux-arts; je me suis mise à la peinture. J'ai eu l'occasion d'exposer mes tableaux à Iqaluit et j'ai fait une exposition à Montréal en 2010 qui a été l'occasion de belles retrouvailles.



Montréal est toujours demeurée mon port d'attache : j'y retournais régulièrement pour me ressourcer. Je suis une Haïtienne pétrie de culture québécoise. De mes racines haïtiennes, je tiens la persévérance, la ferveur et j'ai le cœur content. Au contact de la société québécoise, et plus particulièrement au contact des femmes québécoises, j'ai appris à prendre ma place, à me faire plaisir et à avoir confiance en mon destin.

En septembre 2011 je suis revenue à Montréal. J'entame cette nouvelle phase de ma vie avec bonheur, la tête pleine de beaux projets comme, par exemple, d'accorder une place privilégiée à la peinture.

Seulement l'enfant qui demeure en vie continuera à grandir. C'est pourquoi nous devons nous efforcer de garder vivant le maximum de tout-petits en leur offrant la meilleure protection physique et affective. C'est un devoir social et moral.

La vie ne cesse d'évoluer, le monde de changer. L'enfant doit traverser différentes étapes avant d'arriver à l'autonomie de l'adulte. La toute première étape, la petite enfance nécessite une attention particulière soutenue de l'entourage pour que l'enfant arrive à bien s'intégrer dans la société.

S'épanouir concerne l'adaptation, c'est se sentir bien dans son milieu de vie. Ceci dépend de ce que ce milieu offre.

Thérèse Tardieu

Extraits de *Grandir et S'Épanouir avant 6 ans* (Pages 12, 76 et 75), KOPIVIT-L'ACTION SOCIALE, 2011.

Thérèse Tardieu

Diplômée en enseignement secondaire, j'ai enseigné à mes enfants à domicile avant de me lancer en garderie. Pendant plus de vingt-cinq ans, j'ai œuvré comme responsable de service de garde en milieu familial (RSG). J'ai travaillé avec professionnalisme derrière des portes verrouillées, sécurité des petits exige, persuadée de l'impact social de mon labeur.

Je n'ai pas gardé des enfants, je les ai élevés, les amenant à se développer globalement de façon harmonieuse. En tout temps, j'ai privilégié la non-violence dans le règlement des conflits, je leur ai appris à gérer leurs comportements agressifs. Je les ai initiés à la créativité et ce, dans tous les domaines. Je dirai aux parents qu'avant d'inscrire leurs enfants à un service de garde de ne pas se laisser éblouir par une vitrine soigneusement présentée, mais de surtout vérifier l'usure du matériel, seul indice de son utilisation.

Dans le quartier Côte-des-Neiges, ma clientèle provenait de communautés ethniques allophones. J'ai préparé des dizaines d'enfants à intégrer la maternelle sans qu'ils aient besoin de recourir à la francisation en classe d'accueil. Les parents, eux-mêmes, en sont arrivés à se faire comprendre en français, ce qui a favorisé leurs rapports avec le milieu scolaire et en général leur intégration à la société québécoise. J'ai été la première à souligner à la Ministre de la Famille le problème et les conséquences de la garde exclusivement en milieu anglophone des jeunes allophones obligés par la suite de se scolariser en français.

Lors de l'instauration des Centres de la petite enfance (CPE), j'ai pris part à la création de l'association des responsables de service de garde en milieu familial (RSG) que j'ai présidée durant plusieurs années. J'ai à ce titre assisté à des rencontres et participé à des tables de travail du ministère pour l'avancement des services et des conditions de travail précaires des RSG. Environ 15 000 femmes au Québec ont été maintenues pendant une douzaine d'années dans des conditions de travail inhumaines inacceptables et incompatibles avec les normes du travail. J'ai obtenu que les RSG puissent s'absenter pour raison médicale et pour accompagner un proche malade. Un autre gain a été que les parents paient les jours de congé fériés, malheureusement, le gouvernement avait réussi à se soustraire de cette obligation pourtant confirmée par l'Office de Protection du Consommateur. Juste avant de quitter ce milieu, j'ai invité les RSG à se regrouper pour conquérir le respect de leurs droits. Avec enthousiasme et satisfaction, j'ai entendu en automne deux mille huit le jugement de la Cour Supérieure du Québec invalidant l'article de la Loi sur l'autonomie des RSG.

Avec fierté, j'accepte d'avoir contribué à la reconnaissance de la tâche ingrate des RSG. J'espère qu'avec une valorisation et des conditions de travail humanisées ces quelques quinze mille femmes offriront des services de qualité aux tout-petits partout au Québec.



Jocelyne Bonnefil



J'écris ces lignes pour les femmes qui ne savent même pas qu'elles sont des « femmes fortes ». En dépit de leur timidité, de leurs doutes et parfois de leur insécurité affective, elles parviennent quand même à des réalisations qui les font avancer personnellement autant que leur milieu. La force des convictions et l'inlassable besoin d'apprendre et de donner amènent probablement l'être humain à se dépasser d'où qu'il parte.

Quittant Haïti à 18 ans, je suis venue à Montréal pour y apprendre un métier. Seule dans la grande ville, sans famille proche ou éloignée, je m'y fis des amis haïtiens qui m'ouvrirent d'autres horizons, devinrent ma famille d'adoption. Puis je m'en suis créée une autre avec mon mari, mes enfants.

Orthophoniste et audiologiste à l'Hôpital Ste-Justine, j'ai en 1969 participé à la création de l'Association du Québec pour enfants avec problèmes auditifs et milité pour normaliser l'entraînement auditif et langagier offerts, en faisant accepter par mes patrons que les interventions aient lieu hors des murs de l'hôpital, en y associant les parents.

Dans les années 71-78, j'ai eu le mandat de concevoir des approches linguistiques adaptées à un quartier défavorisé du Centre-Sud de Montréal dans un cadre « d'Opération Renouveau ». C'est ainsi que je mis sur pied deux programmes : *Communication Parents-Enfants*, *Parents-Écoles* et *Programme d'enrichissement linguistique*. Les familles, constituées souvent d'immigrants de la Gaspésie, étaient des gens directs et plein de coeur. Nos relations furent fructueuses, empreintes d'affection mutuelle.

Quelques années plus tard, le travail auprès d'une population de déficients intellectuels me fit relever un beau défi humain et professionnel, m'amenant à rédiger *Un langage pour la vie* (1983), pédagogie par projets intégrant différents apprentissages et visant l'adaptation de ces jeunes à leur environnement physique et humain, méthode encore utilisée dans des centres spécialisés. J'ai eu la chance de transmettre mes connaissances et expériences auprès de cette population en codirigeant un programme institutionnel pour le ministère de l'Éducation du Québec (MEQ : *Communication et langage pour les classes du Primaire, Secondaire, Scolarité prolongée*).

Dans les années 1985-2001, j'ai pu me rapprocher de mon pays d'origine en travaillant avec des enfants de familles immigrantes haïtiennes dans les quartiers Rosemont-St Michel. Comprendre leurs besoins spécifiques et la façon d'atteindre les parents fut une démarche passionnante qui me valut d'être perçue comme l'avocate de ces enfants. Informée d'un étonnant syndrome, apparenté à l'autisme qui touchait les jeunes issus de familles immigrantes haïtiennes de Montréal, j'en fis une cause personnelle. J'organisai un vaste colloque, réunissant plus d'une centaine de professionnels de la santé et de l'éducation (voir le site Web www.jbonnefil.net) et en mai 2007, j'ai publié l'article : *Autisme chez les enfants québécois d'origine haïtienne* paru dans la revue professionnelle FRÉQUENCES.

Je fus aussi chargée de cours en orthophonie à l'Université de Montréal de 1978 à 1983 et responsable du Service d'orthophonie à la Commission des écoles catholiques de Montréal (CECM) à la fin des années 70.

En 2002, à ma retraite, j'ai eu la chance insigne de connaître et de soutenir des projets de développement en Haïti (Jérémie et Abricots), de côtoyer des femmes haïtiennes qui continuent de m'inspirer, Mesdames Mica de Verteuil, Rose-Michelle Auguste, Juliette Nicolas. Depuis environ quatre ans, je travaille à concevoir, à expérimenter et implanter aux Abricots (aux écoles Paradis-des-Indiens) une méthode d'acquisition du français langue seconde, baptisée « Français, L2. Par corps et par esprit ».

Ma devise : « OSE faire ta part dans la beauté du monde ! C'est beaucoup de TRAVAIL ! Et quand chemin faisant tu t'égares, fais attention : sans amour on n'est rien du tout ! »

Ghislaine Bouchereau

Je suis née en plein centre-ville de Port-au-Prince. La rue Dr Aubry est au premier abord une petite rue commerçante, mais à l'arrière des commerces, on découvre la cachette confortable d'une série de résidences avec cours fermées par des murailles couvertes de bougainvilliers où même pouvaient trôner quelques hibiscus. C'est là que se nichait l'une des résidences appartenant à la famille de ma mère. Mon père m'enregistra à l'État civil à la date du 26 juillet 1948. Je suis parvenue, entre cette date et 1959, à finir la 6^e (section B – avec latin) dans les turbulences familiales et politiques entremêlées que connurent ma famille et mon pays.

Le glas de nos vies sur la terre natale avait sonné. Il fallait partir, mon père ayant accepté un poste de diplomate à l'ONU. Dans ma mémoire et dans mes bagages, j'emportais l'amour inconditionnel de mon grand-père maternel et l'héritage que m'a laissé mon grand-père paternel, la passion de la lecture. Pour moi, lire était alors une manière de fuir les bouleversements du moment.

Entre 1959 et 1965 : études secondaires en Afrique, en France et au Canada dans la belle ville de Québec. Comme j'adorais la poésie voilà qu'en dernière année du secondaire j'eus le plaisir de recevoir, à l'occasion d'un concours de poésie, le prix Émile Nelligan. Mes premiers étés à Ste-Foy ont été magnifiquement peuplés du parfum de l'herbe verte, de jeux et de chansons enfantines ayant, durant trois ans, initié à la musique, par l'enseignement de la flûte à bec, des jeunes de 6 à 12 ans.

Tant de coupures dans ma vie étudiante et affective et tant de déplacements pour visiter la famille auraient pu me traumatiser et provoquer chez moi une peur profonde du changement ou faire de moi une téméraire à l'image d'Indiana Jones. Mais je fus une jeune fille sage peut-être au caractère obstiné : refus de suivre les conseils paternels, non aux études universitaires, cours de secrétariat juridique, bref passage en Ontario après mes études secondaires pour apprendre l'anglais, puis retour à Québec.

De 1966 à 1988, tout en travaillant comme fonctionnaire à Québec puis à Montréal, je pris le goût de tâter du terrain les cours universitaires, désirant commencer un Bac en géographie. Je rêvais alors à long terme d'une maîtrise en archéologie. La femme divorcée, avec deux enfants à charge, pouvait toujours rêver... Finalement, il valait mieux choisir un métier plus pratique.

En 1987, j'entrepris un Bac en sciences juridiques à l'UQAM. Je complétais en 1989 un an de Common Law à McGill. Obtention du Barreau du Québec en 1990. Cette période fut pour moi une introduction à des mondes que j'étais à cent lieues d'imaginer. J'avais sans doute beaucoup lu mais j'allais toucher du doigt ce que j'avais pressenti. En effet, en devenant chroniqueuse au petit journal *Femmes et Justice* de la Société Elizabeth Fry, je rencontrai au cours de cette expérience des êtres au courage exceptionnel. J'eus l'occasion de mesurer les conséquences des injustices sociales, en particulier lorsqu'elles sont dues au seul fait d'être une femme et, pire encore, le terrible vécu quotidien des femmes dans les prisons américaines et canadiennes.

De 1990 à 1999, comme ma vie a une tendance à couler dans la dizaine, j'ai pratiqué le droit comme plaideuse surtout et à la fin comme médiatrice.

Grande période de recherche intérieure durant un séjour de 1999 à 2001 en Haïti, sorte de retour aux sources. Réinstallation au Québec. Retraite et début d'un travail d'écriture dont nous espérons la sortie bientôt d'un premier roman...



Marie-Yolaine Saintonge Thomas



Née à Port-au-Prince, Haïti, Marie-Yolaine Saintonge Thomas fait ses études primaires et secondaires au Pensionnat Sainte-Rose-de-Lima et les termine en 1963 au Centre d'Études Secondaires.

Pour ses études supérieures, elle choisit la Province de Québec où le français prédomine et débarque à l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke, en vue d'une formation en technologie médicale. Cela ne l'empêche pas de fonder une famille et de donner naissance à sa fille, son premier enfant. Après trois années d'études, elle entre au laboratoire de l'Hôtel-Dieu de Montréal à titre de technicienne de laboratoire du Département de biochimie. Marie-Yolaine a bien en mémoire l'avancée technologique de pointe à l'époque : l'arrivée du « Multi-douze » appareil permettant d'effectuer douze tests de laboratoire à partir d'un seul échantillon sanguin. Elle prend conscience alors qu'elle souhaite travailler de ses mains. Cela guidera son choix vers le Département de pharmacologie de l'Université de Montréal (UdeM), à titre de technicienne en recherche, puis comme responsable de travaux pratiques de pharmacologie. Une histoire réussie qui durera 34 ans. Elle passe ces belles

années à apprendre et à améliorer la fine chirurgie animale. Son travail consistait à examiner, avec les étudiants, l'effet des médicaments d'essai sur certains organes d'animaux. Ces années, elle ne les a pas vu passer tant elle était passionnée par son travail et heureuse dans ses rapports avec son entourage professionnel : supérieurs, collègues et étudiants. Également appréciée de tous, elle est élue « Représentante du Personnel » à l'Assemblée universitaire, un des quatre corps regroupant toutes les catégories d'employés. Sa vie de famille s'enrichit avec l'arrivée de ses deux garçons.

Soucieuse des conditions de travail des femmes à l'UdeM, Marie-Yolaine s'intègre au groupe de travail sur l'Équité salariale et donne deux bonnes années de son temps. En « reconnaissance pour sa contribution à l'amélioration de la condition féminine en milieu universitaire » le Comité Permanent sur le Statut de la Femme de l'UdeM, lors de son 20^e anniversaire en mars 1997, rend un Hommage à Marie-Yolaine Saintonge Thomas « pour son engagement dans l'intégration des femmes au travail ».

Résidente du quartier Côte-des-Neiges et soucieuse du sort des aînés, elle est heureuse d'apprendre que sa candidature est retenue par le ministre de la Santé comme membre du Conseil d'administration de l'Institut universitaire de gériatrie de Montréal pour un mandat de trois ans. Quelle belle fusion : apporter ses connaissances du milieu multiculturel du quartier Côte-des-Neiges et acquérir en même temps une expérience dans le domaine de la gestion d'un centre hospitalier.

Toujours au chapitre du travail communautaire, elle consacre trois ans au Comité du Mois de l'Histoire des Noirs, et participe à la recherche de candidatures en vue de la publication du calendrier annuel.

Constatant l'engagement de l'Association Culturelle Haïtienne LA PERLE RETROUVÉE auprès de sa communauté d'origine haïtienne et appréciant le travail en équipe, Marie-Yolaine décide de participer à une collecte de fonds pour cet organisme après le tremblement de terre de janvier 2010 en Haïti. Son engagement se poursuit, parallèlement à d'autres activités sociales, communautaires et culturelles. Femme de défis, cette année, on la retrouve alto à La Chorale du Gesù.

Liliane Dévieux

Née à Port-au-Prince, Haïti, j'y ai fait mes études primaires et secondaires. J'ai ensuite entrepris des études universitaires en Lettres, en France et au Canada,

Dès mon enfance, j'inventais des histoires qui intéressaient mon entourage. Mon père et ma mère qui étaient professeurs, m'ont encouragée à tenir mon journal à l'âge de neuf ans. Je l'ai mis de côté un certain temps, puis, à l'adolescence, je l'ai repris de mon propre gré mais il fallait en donner lecture à mon père. Ma vie a été orientée par l'amour des études et de l'écriture. En voyage de plaisir, je trouvais parfois le temps de fréquenter, même brièvement, les universités.

Je suis arrivée au Canada en 1964 avec mon mari et mon premier bébé. Plus tard, j'ai mis au monde mes deux autres enfants à Montréal. J'ai poursuivi les études en Lettres que j'avais entreprises à Paris et à l'Université de Montréal (UdeM). J'avais dû les mettre en veilleuse pour suivre mon mari aux États-Unis. C'est donc en 1970 que j'ai obtenu ma Licence ès Lettres et en 1981, la Maîtrise ès Lettres, un diplôme d'École Normale Supérieure (DENS) à l'Université de Montréal.



Après ces études, en collaboration avec le musicologue Claude Dauphin et Rosemay Eustache, spécialiste en audiovisuel, j'ai élaboré un projet de recherche sur le conte oral haïtien, intitulé *Les contes haïtiens : texte et contexte*. Ce projet fut accepté par le Centre de recherches caraïbes de l'Université de Montréal et je l'ai mené sous la direction de trois professeurs de l'établissement : un linguiste créoliste et deux autres professeures rattachées au Département d'études françaises.

En 1982, grâce à une subvention du gouvernement canadien, je me suis rendue en Haïti effectuer des enregistrements audio de contes et autres traditions orales dans trois régions du pays : le Nord, le Sud et la Plaine du Cul-de-Sac. Les trois professeurs qui dirigeaient le projet sont rentrés en Haïti pour la collecte des documents audiovisuels. Les performances les meilleures ont été retenues à l'intention du vidéaste québécois Yves Langlois, venu filmer les communautés qui avaient encore un riche répertoire de traditions orales. Ces enregistrements ont démontré que les contes haïtiens sont plus nombreux et plus étoffés dans les campagnes que dans les villes et que les conteurs et conteuses ruraux sont plus dynamiques que ceux des villes, leur gestuelle étant plus élaborée et leurs chants plus nombreux.

J'ai participé ensuite à deux autres projets, à Montréal, sur les traditions orales haïtiennes, relevant également du Centre de recherches caraïbes. Cette fois, auprès de migrants haïtiens issus de différentes régions.

L'intérêt de ce travail a été de révéler plusieurs aspects du patrimoine oral d'Haïti et de donner lieu à des études interdisciplinaires à Montréal.

On peut conclure qu'à la fin du siècle dernier, le conte oral haïtien est en nette régression dans les milieux urbains. Les récits y sont plus courts, comportent souvent moins de chants et s'accompagnent d'une gestuelle moins élaborée. Il s'essouffle, l'heure de la disparition approche. Un conte écrit, remanié au goût du jour et farci d'illustrations en couleur, prendra peut-être la relève. Mais traduira-t-il encore les déboires et les rêves d'un peuple ?

Auteure et chercheuse en traditions orales, j'en ai fait profiter jeunes et moins jeunes des quartiers à forte concentration haïtienne de Montréal en tant que conteuse. Un plus large public a pu apprécier quelques contes grâce aux émissions radiophoniques auxquelles j'ai été invitée.

Mais l'écriture reste mon activité préférée. En 1976, j'ai publié le roman *L'Amour oui, la mort non* chez Naaman, et qui a obtenu le Prix Caraïbes 1977 (Association des Écrivains de Langue Française, Paris). Puis, j'ai collaboré à plusieurs revues en Haïti, en France et au Québec.

Actuellement, je prépare un ouvrage sur la vie de la femme avant-gardiste qu'a été ma grand-mère maternelle.

Aujourd'hui grand-mère à mon tour, je transmets à mes petits-enfants mon héritage culturel, en particulier les chants et contes traditionnels.

Mireille Olivier*



Originaire des Cayes, ville du Sud d'Haïti, Mireille Olivier vit depuis 1964 au Canada, à Montréal. Dans son pays d'adoption elle a pu réaliser un parcours exceptionnel qui la place au rang des femmes les plus méritantes de la société haïtienne, en raison de sa brillante carrière en neuropsychologie et de ses activités de Recherche dans ce domaine de pointe des Sciences du comportement en synergie avec la Neurologie.

Mireille Olivier compte au nombre des personnalités haïtiennes qui ont marqué le XX^e siècle et a reçu le Prix Sylvio Cator *Honneur et Mérite en Sciences* de l'an 2000.

Diplômée en Éducation de l'Université d'État d'Haïti en 1949, elle a cumulé huit années d'expérience en enseignement en Haïti.

Elle a poursuivi ses études en Europe, et en 1959, elle obtient une licence en Pédagogie Curative/Orthopédagogie de l'Université de Fribourg en Suisse Alémanique avec grande mention. Et un diplôme de logopédie/Orthophonie, également de l'Université de Fribourg en Suisse Alémanique en 1961. Par la suite, elle a complété trois années d'expérience clinique en Haïti.

À Montréal, Mireille Olivier a été Responsable pédagogique et Orthopédagogue à l'Institut Clair-Séjour de Westmount, de 1964 à 1969. Cette institution accueille des garçons caractériels de 6 à 12 ans, présentant aussi un syndrome cérébral organique. Mireille Olivier a abordé les problèmes dans leurs différents aspects avec succès, par l'enseignement, la clinique et la recherche.

Inscrite au programme de Philosophie à l'Université de Montréal elle a obtenu un Baccalauréat en Philosophie (Psychologie) en 1968 et une Maîtrise en psychologie en 1969. Par la suite, elle a pratiqué comme psychologue attachée à la Commission Scolaire de Ste Croix à Ville St-Laurent (1969-1971).

À son insu, elle a été recommandée par l'Ordre des psychologues du Québec pour l'obtention d'un poste de neuropsychologue à temps complet au Service de Neurologie et de Neuropsychologie à l'Hôtel-Dieu de Montréal, en janvier 1971.

Elle a été en charge de l'élaboration de la méthodologie d'investigation neuropsychologique des patients souffrant de pathologies neurologiques diverses, notamment ceux affectés par l'aphasie. Dans le cadre de la mise sur pied du Centre de rééducation du langage affilié à l'Université de Montréal, son approche neuropsychologique a été très reconnue.

Mireille Olivier a été, pendant vingt-cinq ans, la première femme d'origine haïtienne neuropsychologue du Québec. Dans le cadre d'une collaboration multidisciplinaire elle a beaucoup contribué à l'expansion du Service de neuropsychologie où elle a assumé diverses fonctions : évaluation neuropsychologique, chargée de cours, responsable de stage en NPS pour les psychologues et orthophonistes de l'UdeM et accompagnement dans la rédaction de leur thèse. Elle a assumé la responsabilité des stages en NPS et neurologie du comportement des médecins résidents en neurologie et en psychiatrie.

Pendant les vingt-cinq années passées à l'Hôtel-Dieu de Montréal, Mireille Olivier a eu l'opportunité de collaborer à un nombre important de projets de recherche. Elle a surtout oeuvré dans la planification et l'élaboration des schèmes expérimentaux d'analyse neuropsychologique pour des conditions neurologiques importantes, comme l'Épilepsie, l'Agénésie du corps calleux, la Sténose carotidienne, les aphasies, les HIV positifs.

Mireille Olivier est Membre de l'Ordre des Psychologues de la Province de Québec. Membre co-fondatrice du Groupe de recherche en neuropsychologie du Québec. Membre de la Société française de neuropsychologie, Membre de l'Académie de recherche de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

* Décédée en avril 2014

Dilia Philoctète Kaufmann

Après des études à l'École Normale de Port-au-Prince, je suis retournée dans ma petite ville de Jérémie (ville du Sud d'Haïti) pour enseigner à l'École privée des filles de la Sagesse. J'ai aussi enseigné chez les Sœurs de la Providence à Jérémie.

J'habitais avec mon père, car le reste de la famille, ma mère, mes sœurs et mon frère étaient partis en 1956 pour les États-Unis. Ce n'est qu'en 1959 que je les ai rejoints à New York. Bien qu'heureuse d'aller les retrouver, quitter mon pays m'avait causé une grande tristesse, mêlée d'appréhension, car déjà, quelques mois avant mon départ, une certaine tension régnait dans la ville entre ceux qui avaient voté François Duvalier et ceux qui étaient contre. L'avenir devait me donner raison, car quelques années plus tard, sous son règne, un horrible massacre eut lieu dans notre ville où bon nombre de Jérémiens connurent une fin atroce.

À mon arrivée à New York, nécessité oblige, j'ai dû changer de carrière : abandonner l'enseignement pour étudier la comptabilité afin de gagner ma vie. Quelques années plus tard, je devais, lors d'un voyage au Québec, rencontrer l'homme qui allait devenir mon époux et c'est ainsi qu'en 1964 je me suis retrouvée à Montréal et en peu de temps mère de trois enfants.



Mes études en comptabilité m'aideront assez rapidement à trouver du travail et, par la suite, à dénicher un poste dans une grande banque de Montréal. Je n'avais pas encore atteint l'âge de la retraite lorsque ma vie professionnelle fut brutalement interrompue : accident cérébro-vasculaire (appelé aujourd'hui AVC) ! Avec pour séquelle la perte de l'usage de mon côté droit. Cela a été un choc terrible non seulement pour moi, mais pour mon mari, mes trois enfants et mon entourage familial. Une de mes sœurs m'écrivait tous les jours de Québec.

Petit à petit, j'appris à me servir de mon côté gauche. Grâce aux efforts d'amis et de ma famille, j'apprenais à m'habituer à cette nouvelle vie. Tous les jours, je me rendais dans un centre pour personnes handicapées. Au début, cela me faisait du bien de me retrouver avec d'autres qui avaient vécu la même expérience que moi. Je passais mes journées à apprendre à écrire en utilisant la main gauche puisque j'étais droitière, à faire des exercices pour stimuler le cerveau, à réapprendre à parler, à articuler et à jouer aux cartes également. Petit à petit, je progressais, mais l'ennui naquit un jour. Malgré la grande gentillesse du personnel, j'aspirais à autre chose.

C'est ainsi que je me suis mise à la recherche d'un autre endroit où je pourrais utiliser ma créativité. Finalement, mes recherches ont porté fruits. Je découvris l'existence du Centre des femmes de Saint-Laurent, à dix minutes de voiture de chez moi. Après de longues hésitations et malgré la peur du rejet, puisqu'il ne s'agissait pas d'un endroit pour handicapés, je décidai de foncer et d'appeler cet organisme. Après quelques contacts téléphoniques avec la direction, par un beau matin glacial d'hiver, je me présentai à ce centre de femmes.

L'accueil fut des plus chaleureux et ouvert : aucun sentiment de pitié dans leur regard, j'étais une femme, comme bien d'autres qui, avant moi, avaient franchi la porte de cet organisme. À l'époque, j'étais la première Haïtienne et la seule handicapée à fréquenter les lieux, mais nulle ne m'a jamais fait sentir que j'étais différente. Après quelques visites, il fallait faire un choix d'activité. Je me suis très vite inscrite à l'atelier « estime de soi », car mon handicap m'avait fait perdre énormément confiance en moi.

Côtoyer ces femmes québécoises représentera une période déterminante dans ma vie, car c'est elles qui m'auront appris à découvrir mon pays d'adoption, son peuple et sa culture. En fréquentant le Centre, j'ai aussi appris à connaître la littérature québécoise, moi une passionnée des lettres. Auparavant, mes connaissances de la littérature se limitaient aux poètes haïtiens et aux grands classiques français. Grâce à l'encouragement et au soutien sans relâche de ces femmes, je découvrirai les grands écrivains québécois, dont Tremblay. À ce jour, il est resté un de mes auteurs québécois préférés. Cette stimulation intellectuelle de mes compagnes me conduira à écrire de nombreux poèmes et textes en prose. Je dois dire que je n'ai jamais osé les publier, les considérant

comme personnels et représentant pour moi une sorte de thérapie. Peut-être qu'un jour ma petite fille le fera à ma place.

Avec le temps, je devais réussir à participer à toutes les activités du groupe et même à devenir membre du Conseil d'administration de l'organisme, prenant à maintes occasions, la parole en public. C'est alors que j'ai influencé mes compagnes, leur ouvrant les yeux sur la réalité interculturelle de la société québécoise. Les liens de confiance bien établis, le Centre a même engagé plus tard une secrétaire d'origine haïtienne.

Aujourd'hui, le temps a passé, je suis à une autre étape de ma vie, je vais de moins en moins au Centre. Cependant, si j'écris aujourd'hui ces lignes, c'est surtout pour dire merci à ces femmes québécoises, du Maghreb et du Moyen-Orient qui ont été mes mentors et qui m'ont aidée à avancer. Par leur grande générosité, elles m'ont amenée à reprendre confiance en moi. Je leur serai toujours reconnaissante.

Comment briser le cœur d'une femme

... Promets-lui les étoiles, puis ne regarde plus le ciel.

Parle-lui de tout ce qui brille, mais éteins tes chandelles.

Dis-lui que tu l'aimes, mais ne la prends plus dans tes bras.

Dis-lui qu'elle est belle, pourtant ne la regarde pas.

Parle-lui d'été, ne lui montre que tes hivers

Espère l'amitié, mais ne lui fais que la guerre.

Ne lui raconte plus tes peines, tes peurs.

Offre-lui ta chair mais reprends ton cœur...

Extrait du texte d'une chanson de Christine Laforest (Crila), 1997.

Maryse Alcindor

Originaire d'Haïti, Maryse Alcindor immigre au Québec en 1965. D'abord professeure et avocate, elle devient, en février 2005, sous-ministre à l'Immigration et aux Communautés Culturelles et, par ce fait, la première femme noire à accéder à la plus haute fonction hiérarchique de la fonction publique du Québec. Ce fut un sous-ministériat fécond en instauration de politiques d'immigration, d'intégration et de relations interculturelles. En novembre 2007, elle accède au prestigieux ministère du Conseil Exécutif (le ministère du premier ministre, comme il est communément désigné) à titre de Secrétaire générale associée, portant rang et privilège de sous-ministre. Depuis mars 2009, elle vit une retraite active et heureuse qui lui permet de conjuguer participation sociale et communautaire, expertise-conseil dans ses multiples champs d'intervention professionnelle et vie familiale.



Titulaire d'un Baccalauréat en pédagogie de l'Université de Montréal, d'un Baccalauréat ès arts, ainsi que d'une Maîtrise ès arts, option Histoire, obtenus de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM), elle commence par enseigner l'histoire et le français dans différentes écoles de la région de Montréal. Plus tard, elle décide de réorienter sa carrière et entame alors des études de droit à l'Université de Montréal. Elle obtient sa Licence en 1980 et son droit de pratique du Barreau du Québec en 1981. Depuis, elle n'a de cesse de se perfectionner en diverses matières : Libertés publiques, Économie, Administration publique, Démocratie et Gouvernance.

En 1985, elle quitte l'enseignement et la pratique du droit pour travailler à la Commission des droits de la personne du Québec. Là, elle fait sa marque dans de nombreuses grandes enquêtes portant sur les violations des droits des enfants déficients et des personnes âgées, ainsi que sur le harcèlement sexuel en milieu de travail. Membre du Comité d'enquête sur les relations entre la police et les minorités, elle signe plusieurs chapitres du rapport final qui contenaient les recommandations les plus fortes, quant au recrutement des policiers et à l'exercice de leurs fonctions. Comme directrice de l'éducation et de la coopération, elle coordonne ensuite une équipe multidisciplinaire chargée d'élaborer des programmes de formation destinés à susciter l'adhésion active aux principes de la Charte des droits et libertés de la personne du Québec.

Ses activités se sont aussi étendues au niveau international. Conjointement avec l'Institut international des droits de l'homme de Strasbourg, elle a organisé, pendant une dizaine d'années dans la capitale européenne, une session annuelle d'éducation aux droits destinée aux enseignants de toutes les régions du monde, dans le cadre d'une université d'été. Elle a aussi collaboré avec une vingtaine d'associations de femmes juristes, provenant d'autant de pays d'Afrique francophone, à la mise sur pied d'un réseau de cliniques juridiques et à former des parajuristes en vue de la protection et la promotion des droits des femmes.

Tout au cours de sa vie, Maryse Alcindor a su être disponible pour l'engagement communautaire dans les limites définies par les règles d'éthique et le devoir de réserve imposé par l'exercice des fonctions qu'elle a occupées. Membre fondateur de la première association de juristes noirs du Québec, initiatrice du projet *Haïti Show*, « Enseignant de l'année » en 1981 à l'École secondaire Henri-Bourassa, mentor de jeunes femmes professionnelles, elle est aussi une communicatrice hors pair et une conférencière recherchée.

Pour souligner sa contribution à l'évolution et au rayonnement du Québec, Maryse Alcindor a reçu, en juin 2010, la plus haute distinction décernée par le gouvernement. Elle devient ainsi la première femme d'origine haïtienne à accéder au rang d'Officière de l'Ordre National du Québec. Elle a également reçu le prix Reconnaissance de l'UQÀM en 2011 « pour souligner son parcours exceptionnel et sa contribution à l'essor de son secteur d'études, de sa sphère d'activité professionnelle, au rayonnement de son *alma mater* et à l'avancement de la société. »

Lisette Doleyres



Lisette Doleyres est arrivée à Montréal au début de l'année 1965 munie de son diplôme d'infirmière obtenu en Haïti. À l'Université de Montréal, elle a complété des études menant à l'obtention d'un Baccalauréat en sciences infirmières en 1972, elle a fait en 1975, des études à l'ÉNAP sur la productivité et la qualité de vie au travail.

Son itinéraire est marqué par son implication dans trois grands champs d'activités :

*Sa vie professionnelle comme infirmière, orientée rapidement vers la santé communautaire.

*La défense des droits humains particulièrement les droits des femmes.

*Sa passion pour son pays d'origine qui se traduit par sa participation patriotique à la lutte contre la dictature et, chaque fois que l'opportunité se présente, son engagement dans des activités de développement de la santé en Haïti.

Elle a œuvré durant de nombreuses années dans plusieurs Centres hospitaliers de Montréal, en particulier à l'Hôpital Jean-Talon, notamment en réorganisation d'unité de soins, à l'implantation du modèle de soins Virginia Henderson (besoins fondamentaux) et en conception de matériels éducatifs destinés aux diabétiques, aux aphasiques et aux cardiaques. (1968-1988)

Son parcours professionnel est aussi marqué par des séjours de travail en Haïti et en Afrique, au cours desquels elle a pu mettre ses compétences au service de populations qui ont ainsi bénéficié de son expertise en soins de santé primaire et en implantation de centres de santé communautaire.

Entre 1989 et 1992, on la retrouve en Haïti, dans les localités de Petites Desdunes et Pareidon pour l'organisme Canado-Haïtien SOSAKA (Solidarité Kanada AYITI).

De 1992 à 1996, en République du Bénin, en Afrique de l'Ouest où elle s'active dans un projet de vaccination élargi et soins de santé primaires avec OXFAM Québec, la supervision du financement communautaire dans les centres de santé de la sous-préfecture de Savalou, la formation d'accoucheuses traditionnelles des UVS (Unités villageoises de santé), l'animation et la formation de groupes de femmes sur les droits de femmes. De retour en Haïti, elle a encore œuvré avec SOSAKA, et ACSUR en IEC à Petites Desdunes, Pareidon et dans le Plateau Central. (1996-2000)

Au Québec, en 2000, Lisette Doleyres reprend sa pratique comme coordonnatrice de Centres Hospitaliers de Soins de Longue Durée (CHSLD).

De 1965 à 1986, Lisette participe activement aux mouvements patriotiques qui combattent la dictature et luttent particulièrement pour la défense des prisonniers politiques. Elle joue un rôle important dans la libération d'une centaine de prisonniers politiques en 1977 dont son mari Marc Romulus.

Grande défenderesse de la cause des femmes, elle a participé à de nombreux forum au Québec, en Amérique Latine, en Europe, pour la reconnaissance des droits démocratiques des femmes avec la fédération internationale des femmes, le mouvement des femmes haïtiennes à Montréal et la ligue des femmes du Québec.

Par-dessus tout, il faut saluer sa passion pour les organisations communautaires et humanitaires : elle a œuvré dès la création de la clinique médicale à la Maison d'Haïti. Infatigable, elle est l'une des fondatrices du Ralliement des infirmières haïtiennes de Montréal. Lisette Doleyres se donne la mission d'améliorer le sort de ses semblables, ce qui se confirme par le nombre impressionnant de ses engagements bénévoles. Depuis plus de trois ans, elle participe pleinement aux activités de l'organisme CENTRECH (Carrefour d'Entraide et de Retrouvailles du Cap-Haïtien). Basée à Montréal, cette fondation conçoit des projets de développement en santé, en éducation, économie et autres qui sont réalisés sur le terrain en Haïti, ce qui amène Lisette à faire le va-et-vient entre Montréal et le Cap-Haïtien afin d'assurer le suivi des projets de formation, ou encore l'implantation d'un Centre communautaire à CARACOL, village côtier situé dans le département du NORD-EST.

L'accès à l'éducation et la santé pour tous est primordial dans son projet de vie, ce qui s'illustre dans sa participation à la mise sur pied de formation des divers acteurs dans ses champs d'interventions (écoles, bibliothèques, centres de santé, groupements de femmes).

Le 4 mai 2011, l'OIIQ (Ordre des Infirmières et Infirmiers du Québec) lui a décerné le prix Florence Nightingale, catégorie Rayonnement international pour sa contribution professionnelle et communautaire exceptionnelle. Elle fait la fierté de ses pairs infirmières tant au Québec qu'en Haïti.

Actuellement elle travaille avec des organisations de base sur l'égalité Femmes/Hommes dans un projet de sécurité alimentaire de OXFAM Québec dans les communes de Léogâne, Grand-Goâve, Petit-Goâve et Gressier en Haïti.

Femme engagée, bénévole, militante, humaniste, impliquée au-delà des frontières, au-delà des barrières et du confort quotidien pour contribuer à améliorer les conditions de vie des démunis. Malgré tout elle trouve le temps de peindre des scènes quotidiennes de son pays natal pour le plaisir des yeux.

Extrait du roman *La confusion des photogéniques* d'Anna Fayonna :

Jasmine avait marché très vite, ravalant les sanglots qui montaient en spasmes douloureux. Mortimer allait mourir; ça c'était sûr ! Mortimer, son cousin bien aimé, allait quitter ce monde, et elle ne le reverrait plus. Un vent tiède tout à coup s'était levé, et la poussière arrivait en oblique, du sol vers le ciel et vers elle. Jasmine avait alors machinalement placé une main sur ses lèvres et son nez, en guise de bouclier, dans une tentative de se protéger des multiples microbes que recelait cette pulvérulence. Son père, à la moindre brise, tirait de sa poche un de ses mouchoirs parfaitement lessivés et savamment repliés par la repasseuse. Il se le posait toujours promptement contre le bas de son visage. « Couvrez vous la bouche; couvrez vous les narines ! » insistait il. Il leur avait, en maintes fois, expliqué que la poussière ainsi soulevée contenait des particules d'immondices et d'excréments desséchés d'animaux domestiques. Toutefois à ce moment précis, elle, Jasmine, se foutait bien des bactéries et de la peste: Mortimer allait mourir !

Édition Quart-De-Lune, 2011.

Merlaine Chrispin Brutus



Née à Port-au-Prince, Merlaine Chrispin Brutus a participé très tôt à de nombreux mouvements de jeunesse, ce qui a développé chez elle cette propension au bénévolat qu'on lui connaît aujourd'hui. À tous les niveaux d'études Merlaine s'est distinguée de façon telle qu'elle a été engagée comme institutrice par des institutions qu'elle avait fréquentées et au Lycée Louverture pour les garçons où elle a enseigné le français. En 1964, elle est diplômée de la faculté de droit et a obtenu la licence comme membre du barreau de Port-au-Prince.

Arrivée à Montréal en 1965, elle est admise en Organisation communautaire à l'école de Service social de l'Université de Montréal. Elle y présente son mémoire de maîtrise *L'adaptation de l'enfant haïtien à Montréal*, préoccupée qu'elle est par le devenir de sa communauté en sol québécois. Cette première recherche inspire encore plusieurs étudiants intéressés aux faits migratoires et à la communauté haïtienne.

Merlaine se marie en 1967, elle a deux fils de cette union. Après un séjour de deux ans à Paris, elle revient au Québec avec sa famille. Elle travaille à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal, comme travailleuse sociale, pendant trente ans. Membre de l'équipe multidisciplinaire de l'Unité de dialyse de cette institution, elle y implante le Comité local des dialysés du Sacré-Cœur avec l'aide de l'Association des insuffisants rénaux du Québec.

Au cours des années 80, compte tenu des difficultés que vivaient les jeunes et le désarroi des familles face à la montée du phénomène des gangs de rue, elle est parvenue à sensibiliser plusieurs intervenants sociaux, ainsi que des institutions, de la gravité de la situation. C'est ainsi que naît l'Association des praticiens sociaux d'origine haïtienne du Québec (APSHQ), dont elle fut la secrétaire générale fondatrice. Merlaine fonde également avec d'autres membres, en 1993, l'organisme « Entraide Bénévole *Kouzin Kouzin'* » (EBKK) de Montréal Métropolitain dont elle resta la Présidente pendant de nombreuses années. Aujourd'hui encore, elle voit aux destinées de celui-ci comme directrice générale, tout en préparant la relève. Elle croit aux bienfaits de la formation continue.

Membre actif dans la communauté québécoise, elle évolua au sein de différentes instances, dont les comités des Relations interculturelles de la Commission scolaire de Montréal (CSDM), du Protestant School Board of Montreal (PSBM), de la municipalité d'Outremont et de plusieurs conseils d'administration.

La carrière de Merlaine Chrispin Brutus a été couronnée de prix et de distinctions. Citons par exemple la mention d'Excellence de l'Ordre professionnel des travailleurs sociaux du Québec en 1998 et le prix « d'Organisme en action » pour l'Entraide Bénévole *kouzin kouzin'* (EBKK), décerné par l'Assemblée nationale du Québec en 2002.

Edna Étienne

En 1959, j'obtiens un diplôme d'institutrice de l'« École Élie Dubois » de Port-au-Prince, mais vouloir devenir infirmière, a toujours été mon plus grand rêve. En 1962, l'obtention de mon diplôme d'infirmière a été un couronnement.

Par la suite j'occupe deux emplois, l'un dans les services de santé gérés par l'État haïtien et l'autre au privé. C'est d'ailleurs grâce à l'hôpital privé où je travaillais que j'ai eu la vie sauve lorsque j'ai dû quitter le pays pour le Canada en 1965, aidée par une religieuse de la congrégation de Sainte-Croix.

Par un soir d'octobre, tremblante de froid, armée d'une petite valise, je me suis retrouvée à l'urgence de l'Hôtel-Dieu de Sorel.

L'émoi que j'ai causé par mon arrivée en cet endroit m'est toujours resté en mémoire et ma première nuit au Canada a été vécue dans une chambre privée de cet hôpital.

Deux jours après mon installation dans cette ville, je devais commencer à travailler en « médecine-chirurgie ». Tout allait très bien, jusqu'au jour où la Directrice des soins infirmiers m'informe de la nécessité d'avoir un permis de pratique au Québec afin de pouvoir garder mon poste.

Munie d'une lettre de recommandation qu'elle m'a remise, j'entreprends les démarches nécessaires auprès de l'Ordre des Infirmières et Infirmiers du Québec (OIIQ) et complète les stages obligatoires en milieu hospitalier. J'ai réussi les examens m'accordant le droit de pratique, mais il a fallu aussi remplir les formalités afin de régulariser le statut de résidence permanente au Canada pour toute ma famille.

Quelques années plus tard, je laisse Sorel et je m'installe à Montréal. Je travaille à l'Hôpital Sainte Jeanne D'Arc et, grâce à une bourse de perfectionnement offerte par le Syndicat, j'entreprends des études supérieures durant deux ans à l'Université de Montréal et termine un Baccalauréat ès sciences en 1972. Après ces études, de retour à Sainte Jeanne D'Arc, j'occupe plusieurs postes de responsabilité, notamment comme :

- * Responsable à la qualité des soins, avec la révision et élaboration de techniques de soins spécialisés.
- * Responsable de l'orientation et évaluation du nouveau personnel.

À ce titre, je participais à toutes les séances de formation, de perfectionnement et aux différents congrès, comme celui qui s'est tenu au Japon en 1977.

Engagée au Centre hospitalier de la Cité de la Santé de Laval en 1978, j'occupe le poste de coordinatrice des soins et une fonction équivalente plus tard au Centre hospitalier de soins de longue durée (CHSLD) des Seigneurs, où je termine ma carrière en 1997.

Même à la retraite je continue à être active : j'ai assisté un avocat dans des dossiers médicaux et j'ai prodigué des soins à domicile pour des Centres locaux de service communautaire (CLSC).

Durant toutes ces années, j'ai vécu tous les remous politiques et sociaux du Québec, les grandes périodes de grèves dans les hôpitaux où les cadres ont dû travailler dans différents centres, assignés à diverses tâches.

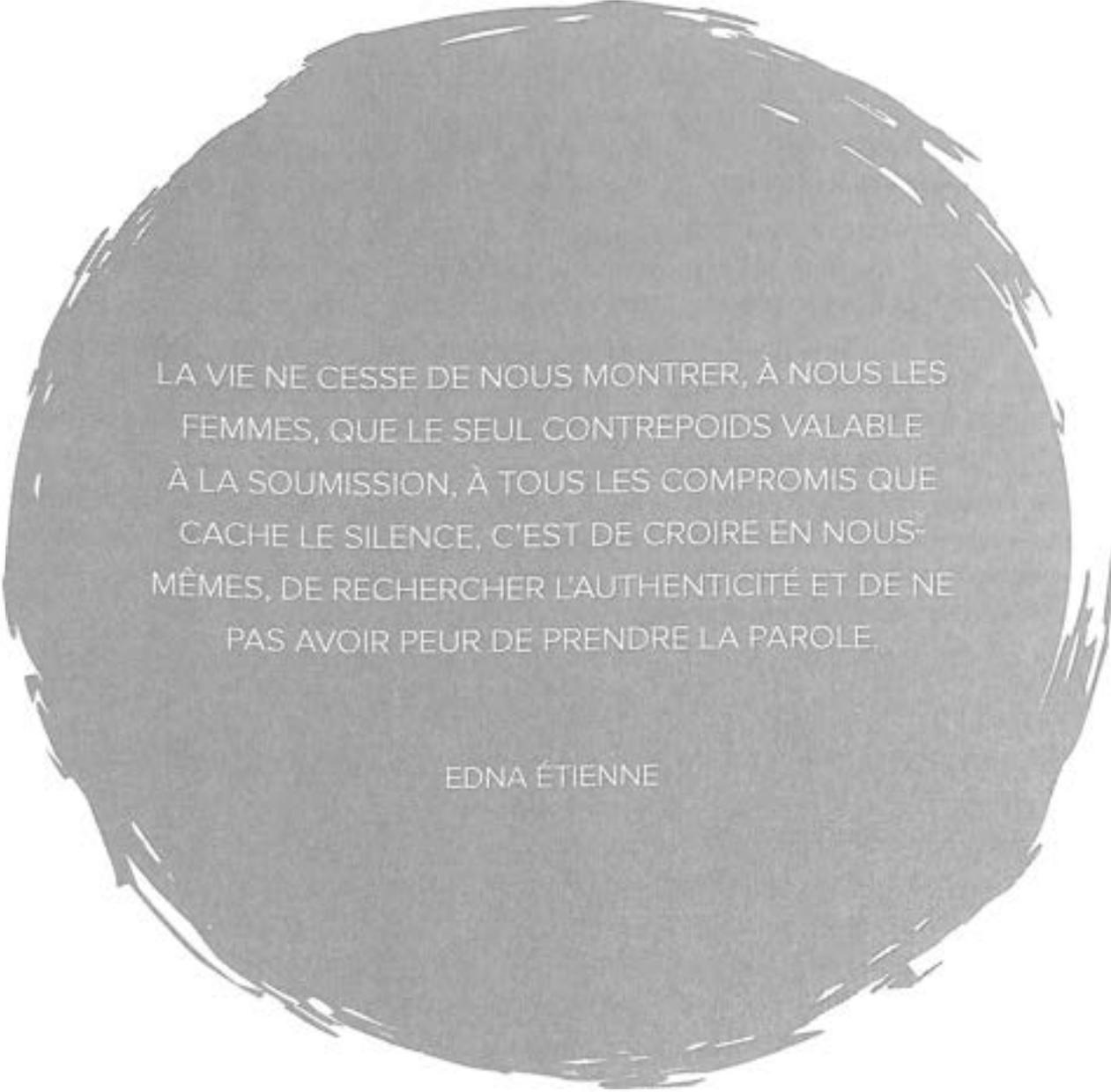
Ma longue carrière se caractérise par ma ténacité à toujours vouloir occuper des postes de responsabilités dans l'administration des soins, ce qui était plutôt rare à l'époque. Considérant que j'étais bien qualifiée, j'étais convaincue de la nécessité d'être à de telles fonctions en tant qu'immigrante. Bien entendu, il a fallu savoir prendre sa place, bien s'intégrer au milieu et se faire accepter.

Malgré toutes ces activités professionnelles, je ne suis pas indifférente à la vie de tous les jours de ce pays : politique, affaires, investissements... J'ai toujours cru que les soins aux personnes âgées deviendraient un grand défi à relever pour la société québécoise. C'est dans cet esprit que j'ai fondé et dirigé pendant quelques années un centre d'accueil privé pour cette clientèle.



J'ai aussi toujours participé aux activités des associations professionnelles et de différents groupes communautaires, dont le Point de ralliement des femmes d'origine haïtienne, ce que je continue de faire aujourd'hui encore à ma retraite.

Aujourd'hui, lorsque je repense à toutes ces étapes de ma vie, je peux dire que celle-ci a été fort bien remplie.



LA VIE NE CESSE DE NOUS MONTRER, À NOUS LES
FEMMES, QUE LE SEUL CONTREPOIDS VALABLE
À LA SOUMISSION, À TOUS LES COMPROMIS QUE
CACHE LE SILENCE, C'EST DE CROIRE EN NOUS-
MÊMES, DE RECHERCHER L'AUTHENTICITÉ ET DE NE
PAS AVOIR PEUR DE PRENDRE LA PAROLE.

EDNA ÉTIENNE

Extrait du Bulletin du PRFOHM, 1989, p. 20

Simone Lissade Métellus

Originaire d'Haïti, Simone Lissade Métellus arrive au Québec en 1965 avec son époux Jérôme et leurs enfants. Rapidement, la famille s'intègre à la société d'accueil et prend une part active à la vie du quartier et aux activités de la jeune communauté haïtienne.

Femme engagée, Simone est une source de grande inspiration à bien des égards : sa présence dans la communauté montréalaise, sa grande disponibilité, son dynamisme, son respect des autres et... son élégance !

Pendant près de 20 ans Simone mène de front travail et études de même qu'une gestion traditionnelle de son foyer. Elle est diplômée de l'Université McGill (baccalauréat en éducation en 1979 et *Special Education Degree* en 1985). Elle complète aussi plusieurs certificats et spécialisations à McGill et à l'Université de Montréal.

C'est surtout dans l'enseignement que Simone a fait sa marque dans la société québécoise et que son apport a été le plus significatif. Enseignante en classe d'accueil et régulière au primaire, elle a contribué à former des générations de jeunes Québécois et Québécoises de toutes origines dans les écoles Saint-Pascal-Baylon et Félix-Leclerc. Pédagogue respectée de ses collègues, elle est appréciée des parents d'élèves et affectionnée de ces derniers. À preuve, plusieurs ont gardé contact avec elle au fil des ans. Saint-Pascal-Baylon, il faut préciser a été le berceau de l'expérimentation de méthodes originales et audacieuses d'apprentissage qui ont inspiré d'autres établissements scolaires.

Fantaisiste, elle se laisse inspirer par son fils Jerry, photographe professionnel à Las Vegas et se met, sans complexe, à la photographie, cela fait bien une bonne vingtaine d'années maintenant et se découvre un talent jusque-là insoupçonné. Depuis, son appareil photo ne la quitte plus et on la surnomme *Madame Clic-Clic* ! Elle croque, sur le vif, des moments privilégiés dans des activités de tous genres.

Depuis sa retraite en 1998, elle a la possibilité d'investir encore plus de temps et d'énergie comme bénévole dans différents organismes où sa présence est remarquée (la liste serait trop longue pour les citer ici). C'est aussi depuis 1998 que Simone, entre autres activités épanouissantes, devient membre de la Chorale du Gesù (chœur de femmes sous la direction de Patricia Abbott) où elle ajoutera sa voix au groupe des sopranos dans un registre sans frontière à travers des rythmes qui viennent enrichir le répertoire québécois.

Simone a été à l'honneur comme lauréate du Mois de l'Histoire des Noirs pour l'année 2010. Cette distinction est attribuée « à des personnalités de la communauté noire qui se sont distinguées d'une manière particulière dans leur domaine d'activité. Une façon de leur rendre hommage et de les présenter comme des modèles pour les jeunes de la communauté... ». C'est sa photo qui illustre le mois de Juin 2010 du Calendrier.

Simone a transmis autant à ses enfants, petits-enfants et élèves ses propres valeurs : droiture, respect de soi et des autres, persévérance dans la poursuite de leurs objectifs et même de leurs rêves.



Vonette Cadet Bélizaire



Née à Anse-à-Veau, Vonette Cadet Bélizaire a surtout vécu à Port-au-Prince dès son jeune âge. Diplômée de l'École Normale Élie-Dubois, elle enseigne un an en Haïti qu'elle quitte en 1966 pour le Canada. Elle s'établit à Trois-Rivières (Québec) où elle fonde sa famille, devient mère de trois enfants et, aujourd'hui, grand-mère de six petits-enfants.

Elle œuvre à Trois-Rivières dans l'enseignement pendant trente ans tout en entreprenant des études de spécialisation en préscolaire à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR). Après avoir été diplômée, son intérêt pour les beaux-arts l'incite à suivre des cours dans ce domaine et à obtenir un baccalauréat en enseignement des arts plastiques.

Dans sa carrière, elle cumule diverses expériences. Présidente régionale de l'Association des Enseignants en Préscolaire du Québec (AEPQ), elle coordonne, en collaboration avec l'UQTR, le congrès provincial de 1972. Par la suite, elle réalise un projet spécial « Les récréations pédagogiques », un programme de recyclage sous

forme de mini-colloque annuel pour les enseignants de maternelle. Ce projet apprécié par les pairs est encore en application. À titre de membre du comité provincial de l'AEPQ, elle collabore activement aux démarches pour l'implantation des maternelles à temps-plein au Québec. L'engagement de Vonette est bien apprécié tant par les collègues que par les parents dont voici un témoignage paru dans le quotidien local *Le Nouvelliste* :

« Vonette a pris l'avion pour venir planter ses racines dans la neige du Québec et la greffe a pris. La chimie du soleil et du froid a produit une Québécoise qu'on aime et qui nous aime. Le parcours de Vonette, c'est l'histoire d'une belle fusion. Elle est entrée dans nos vies par la porte de la maternelle, ma fille s'est trouvée dans sa classe et s'est prise d'affection pour cette femme. La présence de cette enseignante distinguée venue de Port-au-Prince a contribué à élargir les horizons de centaines de petits Trifluviens. Dans la vie de ma fille, il n'y aura jamais de retenue raciale ni de préjugés ethniques. Je plains celui ou celle qui oserait, en sa présence, passer des commentaires sur la couleur de la peau. »

Vonette fait partie de *Culture Mauricie* et de plusieurs regroupements d'artistes en arts visuels. Elle participe à maintes reprises au *Festival international de la poésie* et à des expositions de peinture en Mauricie, à Montréal et à Québec. Son intérêt artistique l'amène aussi à restaurer des statues religieuses. Dans un concours lancé par le Maire de Trois-Rivières, elle est sélectionnée pour exposer ses œuvres à la Mairie pendant un an.

Dans ses peintures, elle traduit principalement les souvenirs de son pays natal enrichis de ses expériences d'ici. Sa démarche privilégie les représentations de la femme, seule ou en groupe, en situation de communication ou en quête d'une certaine libération. Chacune de ses œuvres est naturellement le fruit de son imaginaire, de ses émotions.

« Peindre est pour moi une musique avec son rythme et ses vibrations. C'est s'éclater, c'est laisser aller son cœur. »

Jacqueline Eyssallenne Fouché*

Arrivée au Québec il y a une quarantaine d'année, j'ai ressenti le besoin de poursuivre mes activités artistiques. Outre mon travail à plein temps et les obligations familiales, j'assistais aux activités culturelles et artistiques de ma communauté et de la communauté d'accueil. Montréal comptait déjà, parmi ses membres, quelques artistes haïtiens et aussi des comédiens.

Un peu plus tard, avec la collaboration de ces comédiens, j'ai fait graver sur disque une série de contes haïtiens en créole. Certains que j'ai moi-même créés et d'autres que j'ai adaptés. *Kalinda pou sole leve* était une première. Jusque-là, aucun conte créole n'avait été interprété et enregistré par des comédiens.

Puis, toujours avec ces artistes, j'ai fondé la compagnie de théâtre *Alizé* pour laquelle j'assurais la mise en scène. Troupe qui devait disparaître très vite par manque de support financier. Seulement deux pièces furent présentées, dont l'une au Théâtre Félix Leclerc et l'autre à la Salle Marie Gérin-Lajoie de l'Université du Québec à Montréal.

Entre-temps, j'étudiais au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, puis je me suis sentie attirée par le cinéma. J'ai alors suivi un cours de scénarisation qui m'a permis de collaborer à des émissions de télévision comme *Semi-détaché*. J'ai également scénarisé *Tribune de l'éducation*, une série de 13 émissions pour les jeunes. Après quoi, je me suis lancée dans l'étude du cinéma.

En 1980, sous l'égide d'organismes haïtiens, le projet *Festival de la culture haïtienne* voit le jour. Quatre Haïtiens, dont moi-même, sont appelés comme membres organisateurs. À nous quatre, nous avons réuni des artistes de toutes disciplines : peinture, sculpture, artisanat, théâtre ... Une exposition de livres d'auteurs haïtiens publiés au Québec a été organisée à cette occasion. Ce festival qui s'est tenu à l'Université du Québec à Montréal a eu un succès retentissant. Durant toute une fin de semaine, outre une grande majorité d'Haïtiens vivant ici, le festival a su attirer des Montréalais de toutes les cultures.

Le *Théâtre d'Aujourd'hui*, alors dirigé par Michelle Rossignol qui avait mis sur pied un programme multiculturel, recevait des pièces de théâtre écrites par des artistes venus d'ailleurs. J'ai agi, pendant deux saisons, à titre de membre du Comité de lecture de ce programme. Ce comité, qui était formé de gens de cultures diverses, devait analyser tous les textes et choisir le meilleur, celui qui allait être mis en scène et faire partie de la programmation de la saison.

En 2004, pour commémorer le 200^e anniversaire de l'Indépendance d'Haïti, j' ai écrit et publié une fiction sur fond historique, où j'ai donné vie à plusieurs de nos héros historiques, comme Dessalines^{**}, Madame Dessalines^{***}, Boironde Tonnerre^{****}, la mère de Charlemagne Péralte^{*****} et bien d'autres. Après la publication de cette fiction, une interprétation magistrale du texte a été réalisée et enregistrée sur disque compact, par les plus belles voix de comédiens d'origine haïtienne de Montréal.

* Décédée le 27 juin 2014.

** Jean-Jacques Dessalines (1748 - 1806), héros de l'Indépendance d'Haïti - ancien esclave noir, il se battit victorieusement contre les troupes de Napoléon en 1803 qu'il chassa de Saint-Domingue (Haïti aujourd'hui).

*** Marie-Claire Heureuse Guillome-Dessalines (1758 - 1858), née d'une famille d'affranchis. Épousa en deuxième noce, Jean-Jacques Dessalines. Elle est surtout reconnue pour sa grande générosité et son côté humain. Malheureusement, l'histoire n'en fait pas suffisamment mention.

**** Louis Boironde Tonnerre (1776 - 1806), fidèle compagnon de Jean-Jacques Dessalines. Il est surtout reconnu pour avoir écrit l'Acte de l'Indépendance d'Haïti.

***** Charlemagne Péralte (1886 - 1919) révolutionnaire nationaliste et chef du mouvement des Cacos, opposé à l'occupation d'Haïti par les États-Unis (1915 - 1934). Capturé et exécuté par l'armée américaine en 1919.



Rose-Marie Gautier



L'avion décolle de Port-au-Prince, ma ville natale. En ce beau jour de mai 1966, la veille de mes 22 ans, l'histoire d'amour, commencée par mon grand-père paternel avec Haïti, sa deuxième patrie, et les unions qui s'en sont suivies, ne finira pas là !

Je ne sais pas encore que c'est pour bien longtemps que je pars (c'est le cas pour bon nombre d'entre nous, fuyant la dictature de François Duvalier), que mon rêve d'étudier la psychologie infantile s'évanouira; que je ne reverrai pas de si tôt des gens que j'aime, ni les petites élèves de ma classe de 11^e de Sainte-Rose-de-Lima, mon *Alma Mater* (départ précipité avant la fin de l'année scolaire); que Montréal sera ma ville d'adoption et que l'Université de Montréal (UdeM) absorbera 35 ans de ma vie.

Peu après la naissance de ma fille en 1967, année de l'Expo, permis de travail en mains, je postule un emploi à l'UdeM. J'ai le choix entre correctrice et secrétaire. La 2^e option m'offre plus de stabilité, ce qui n'est pas un luxe, partageant alors la vie d'un poète, dans un milieu d'artistes plutôt fantaisiste. Bien accueillie par mes supérieurs hiérarchiques et mes pairs, je m'intègre vite à l'UdeM et m'y attache.

Avoir fait partie de cercles de réflexion en Haïti me prédisposait à la vie associative. Éluée déléguée syndicale à l'UdeM, je pars effectuer un stage sur le syndicalisme en France, grâce au concours 1971 de l'Office Franco-Québécois pour la Jeunesse (OFQJ). Seule Québécoise d'adoption dans un ensemble mixte de groupes de divers stages, à Paris, Grenoble, Toulouse et Lyon, c'est pour moi un fructueux apprentissage et une expérience de partage au quotidien avec des syndicalistes français de formations diverses. Un « plus » s'ajoute au mot « solidarité » et j'en ferai profiter mes collègues restés à Montréal, après la grève de 1971 qui débouche sur une amélioration de nos conditions de travail.

Cette année-là, je partage aussi avec des femmes, venant comme moi d'Haïti, une réflexion sur nos conditions de vie. Un groupe que je contribue à fonder en naîtra et deviendra le « Point de Ralliement des Femmes d'Origine Haïtienne de Montréal ». J'assumerai durant plusieurs années la coordination des textes du Bulletin annuel publié par le groupe à l'occasion de la Journée internationale des Femmes. Ma persévérance doit sans doute venir d'une histoire dans mon premier livre de lecture courante à l'École primaire Jeanne Durocher : reclus dans une grotte, Robert Bruce, découragé de l'insuccès de ses luttes, observe une araignée retissant sa toile sans relâche après plusieurs chutes. C'est grâce à celle-ci que son ardeur de battant lui revient. Pour moi, la lutte des femmes est quotidienne et colore toutes mes actions.

Formations liées au travail, cours du soir à l'UdeM, chant choral, et, à *Par l'Image*, stages en scénarisation et vidéographie me serviront pour la suite de mes activités professionnelles et culturelles. Exemple : inoubliable incursion en animation — chanter par exemple — et en organisation, lors des collaborations entre Montréal, New York et Fort-de-France avec *KOUIDOR*, collectif artistique axé sur le théâtre engagé et la production scénique musicale.

Secrétaire de direction durant quatre ans dans un département d'enseignement, avec l'appui d'un jeune chercheur, grâce aussi à l'ouverture d'esprit du directeur de l'époque, une collègue et moi instituons « le moment expresso » au secrétariat : notre café fort est servi dans des petites tasses haïtiennes. Pour les professeurs — une vingtaine, dont une seule femme — d'abord surpris par une telle initiative, ça devient presque un « must ».

Alors qu'ils évitaient parfois de se parler, en raison de leurs orientations politiques diamétralement opposées (fin des années 60, début 70) « le moment expresso » fournit l'occasion d'une meilleure communication entre eux. De ces moments-là, je garde un vif et heureux souvenir !

Après les échelons dans l'administration, j'assumerai durant plus de 25 ans la responsabilité d'un secteur de publications officielles à la Direction des communications de l'UdeM. Aimant l'action, je suis servie ! Echanges multiples : sous direction supérieure, émission de directives, cueillette et surtout validation de données, contrats avec les imprimeurs... Orchestrer le tout et, en bout de ligne, voir livrer aux étudiants en particulier les

documents sous leur forme finale, au jour dit, sans un seul manquement durant toutes ces années, a été un défi permanent.

Loyauté, goût du travail bien fait, respect de soi et des autres, sens de la justice restent mes valeurs fondamentales transmises à ma fille et partagées avec mon entourage. Tout n'a pas toujours été rose à l'UdeM. J'y ai croisé des gens bardés de diplômes et dépourvus parfois d'humanité. Mais j'ai surtout eu la chance d'y côtoyer des êtres de qualité. Cela fait près de 30 ans maintenant que j'y ai rencontré mon deuxième conjoint et que nous cheminons ensemble. Faisant toujours connaître mon pays d'origine, je contribue à ouvrir des yeux sur des réalités vécues sous régimes totalitaires, une abstraction pour plusieurs.

Au fil de ces 35 belles années, après voir collaboré à la mise sur pied, avec succès, du Guichet unique pour les étudiants et après la production du premier annuaire électronique, c'est du Registrariat que je pars à la retraite, en 2002, munie d'un diplôme de reconnaissance de compétence avec remerciements pour services rendus à l'Institution. Tout ne s'arrête pourtant pas là puisque je rejoins, quelque dix ans plus tard, l'équipe du CA de l'APRÈS l'UM, association qui regroupe les membres du personnel retraité.

Dans mon milieu social, j'aime animer des événements comme des lancements de livres, présentations diverses comme je l'ai fait à plusieurs reprises pour des séances cinématographiques de l'Office National du Film du Canada à Montréal (ONF). Organisation, révision et rédaction de textes sont également dans mes cordes. Active aussi dans ma communauté d'origine, je suis membre de l'Association des Anciennes de St-Joseph-de-Cluny du Canada (AASJCC) qui me relie à mon *Alma Mater*, Sainte-Rose-de-Lima, à Port-au-Prince. Je poursuis également mon bénévolat à Radio Centre-Ville comme animatrice de l'émission *Pawòl Fanm* (Paroles de Femmes), ce qui me passionne et qui reçoit une belle résonance chez nos invités (femmes et hommes) et dans l'auditoire. C'est ma contribution à une meilleure intégration de la communauté haïtienne à la société québécoise.

12 Janvier 2010 – Tremblement de terre – Haïti

*(avec une pensée pour Mireille et Georges Anglade
et pour toutes les autres victimes du séisme)*

Trois jours ont passé. Et quatre nuits depuis ce mardi 12 janvier. Chaque minute apporte, en alternance, son lot de pertes et de miracles ! Le temps met des noms sur l'horreur et l'horreur fait ses choix. La Vie et la Mort autant !

Nous sommes le 16 et chaque gorgée d'eau, chaque geste vers cet élément plus qu'essentiel, vital, m'est torture, car je vois la soif à l'écran et j'ai du mal à boire. Je suis bien à Montréal, mais je suis là-bas, avec les miens.

J'ai la respiration courte la nuit, paraît-il. Bernard m'a réveillée à 5 heures ce matin pour me faire boire et ajouter un oreiller sous ma tête. Quelle présence à mes côtés !

Collée à ma pupille, l'expression du regard d'un homme qu'on découvre vivant sous une dalle. Son visage est tourné vers la caméra. Non, vers l'Espoir. La seconde image montre une botte. Là, je comprends qu'il s'agit d'un casque bleu. Sous l'hôtel Montana. On lui fait une transfusion dans le trou. Mourra-t-il? Vivra-t-il? S'il survit, il ne saura jamais que je le connais de vue, à travers un écran, et que je n'oublierai jamais son visage.

Rose-Marie Gautier

Yvette Pilié Godbout



Je suis née à Trinidad en 1942, une île des Antilles au nord du Venezuela, de mère Trinidadienne et de père Haïtien. Quand j'eus atteint l'âge de 11 ans, mon père retourna en vacances dans son pays natal après une absence de 25 ans et décida d'y rester et d'y amener toute sa famille composée de ma mère, de mes deux frères et de ma sœur. J'étais l'aînée des enfants. Arrivés en Haïti en 1953 nous ne parlions que l'anglais; nous avons dû apprendre le français durant plusieurs mois avant d'aller à l'école.

En 1964, j'ai quitté Haïti pour Trinidad, mon pays natal. J'y ai passé deux ans et un bon dimanche matin, en lisant la page des offres d'emploi du *Sunday Gazette*, je suis tombée sur une demande pour une secrétaire bilingue à Toronto. J'ai fait ma demande et j'ai obtenu cet emploi. En raison de circonstances qui seraient ici trop longues à expliquer, je me suis retrouvée à Montréal en septembre 1966. Arrivée chez mon cousin un samedi, j'ai dû choisir entre deux offres d'emploi dès le jeudi suivant, et depuis lors j'ai toujours travaillé, exceptions faites de quelques arrêts à la naissance de chacun de mes enfants.

Tout en travaillant, j'ai poursuivi mes études à l'Université McGill où j'ai obtenu un certificat en traduction anglais-français et vice-versa. En 1968, j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari, né aux États-Unis, de père québécois et de mère américaine. En 1973 nous avons fondé la compagnie « Construction internationale Canaque Inc. » qui œuvrait dans le domaine de la construction industrielle et commerciale. Nous installions tous les équipements et accessoires d'usine, à partir des fondations en béton jusqu'aux composantes les plus complexes. Notre expertise et notre expérience nous permettaient d'exécuter des contrats de toutes envergures, tant pour l'industrie que pour le commerce, dans la mécanique, l'électricité, la plomberie, le chauffage, la tuyauterie de tous genres, le gréage spécial, l'instrumentation électrique et pneumatique y compris la réparation et la construction générale inhérente. J'ai secondé mon mari et travaillé comme secrétaire-trésorière dans la compagnie, sauf de 1980 à 1984, quand je suis retournée à l'Université McGill pour y étudier à plein temps et obtenir mon bac en administration (B. Com).

De mon mariage, j'ai eu quatre enfants, soit trois filles et un garçon. Ils sont tous des adultes maintenant. Pendant leur enfance, j'ai siégé au sein de comités de parents de leurs écoles, et avec un groupe d'autres parents nous avons fondé, à St-Pie, le Club de scouts (les louveteaux et jeannettes). J'ai aussi appartenu au Club "Grand'mères caresses" qui est une organisation à St-Pie qui aide les nouvelles mamans quand elles en font la demande.

Après mon veuvage, j'ai continué de travailler jusqu'à très récemment, comme secrétaire juridique dans une étude d'avocats. Ayant été citoyenne de trois pays de cultures différentes, j'ai appris que tous les pays, en dépit de leurs particularités culturelles, se ressemblent et que tout un chacun peut toujours trouver son bonheur où qu'il vive. Mon expérience est peut-être bien unique, car mon enfance, à l'âge de l'insouciance où tout nous sourit, s'est passée à Trinidad, mon adolescence, à la période des rêveries, de l'édification de projets et de ce que nous attendons de la vie, s'est passée en Haïti et, enfin, ma vie d'adulte, d'épouse et de mère s'est déroulée au Canada, avec ses joies, ses peines, ses réussites et ses échecs, une vie quand même heureuse que je n'échangerais pour rien au monde. Une autre réflexion que j'aimerais mentionner ici, c'est qu'en retournant à Trinidad, j'ai réalisé qu'il n'y a rien de plus vrai que l'adage « Le gazon est toujours plus vert chez le voisin », car pendant que je vivais en Haïti, je rêvais de Trinidad, comme étant le paradis, pour me rendre compte, qu'en y retournant à un âge plus avancé que ma perception des choses avait changé et qu'au fond « le meilleur pays au monde », c'est souvent l'endroit où on y tient feu et lieu et où on y fonde sa famille, pourvu qu'en tant qu'Antillaise, on puisse s'adapter au froid, ce que je n'ai pas tout à fait réussi à faire selon ceux qui m'entourent.

À la retraite, les projets ne manquent pas, tels des cours pour améliorer mon espagnol que j'ai appris dans ma jeunesse, du bénévolat, quelques voyages et plus. Quant à mes rêves, quoi de plus beau que de voir mes enfants réussir dans la vie avec le compagnon de leur choix et enfin me donner des petits-enfants que je pourrai serrer

dans mes bras (dorloter ?) en leur faisant miroiter avec fierté la beauté et la richesse de ces trois cultures qui font partie de leur héritage.

« Je sers ma poupée contre moi. Seule dans l'obscurité, je contemple la lune et m'essaye à sourire. Les désirs s'évanouissent. Je me sens comme purifiée. J'entends sonner les heures à l'horloge de l'église. Une nouvelle nuit s'efface sur mon insomnie et le jour se lève, impitoyable, pour s'ajouter aux autres jours de ma vie. Mes rides s'accroissent et mes traits se fanent. Ce sera bientôt la vieillesse. Ah ! vivre, vivre avant qu'il soit trop tard ! Me voilà plus que jamais affamée de tendresse. La mienne se gaspille et je voudrais l'offrir. L'aube se lève parfumée de toute la sève nocturne des arbres. Je m'imagine... »

Extrait de *Amour, Colère et Folie*, Marie-Vieux Chauvet, publié d'abord chez Galimard en 1968, puis réédité en 2005 dans la Collection Soley, p. 79.

Béatrice Longchamps



Je suis née aux Gonaïves, troisième ville d'Haïti et « berceau de l'Indépendance », où j'ai vécu mon adolescence. Mais c'est à l'Anse à Foleur, Commune d'origine de ma mère et dans les bourgades avoisinantes où elle enseignait, que j'ai été initiée, dès mon enfance, à l'action bénévole. Au-delà de ses tâches d'institutrice, ma mère se donna pour mission d'épouiller ses élèves et de les débarrasser des tiques qui souvent gangrenaient leurs pieds. Le souvenir de ma mère penchée avec délicatesse sur ces petits êtres malingres, leur prodiguant soins et tendresse, est resté gravé dans ma mémoire et me guide encore dans mes agissements. Elle a ainsi, par l'exemple, réussi à développer chez moi une sensibilité de l'intelligence qui, associée à mon franc-parler et à ma lucidité sur les êtres et les choses, m'a permis d'orienter ma vie, dans mes choix et dans mes luttes.

Arrivée à Montréal en 1966 pour entreprendre des études en soins infirmiers (*nursing* à l'époque), je n'ai jamais dissocié l'exercice de ma profession de ses dimensions humanitaires. Après l'obtention de mon diplôme de garde-malade

auxiliaire et après une expérience de travail dans le domaine, j'ai décidé de poursuivre mes études en 1971. Je les ai complétées quelques années plus tard par un Baccalauréat en Nursing, ce qui a contribué à ouvrir mon horizon professionnel et m'a permis de travailler durant 35 ans dans plusieurs départements de l'Hôpital Maisonneuve – Rosemont et parallèlement, dans plusieurs Centres d'accueil.

Durant ma longue carrière en soins périnataux, j'ai souvent côtoyé la détresse psychologique et le dénuement matériel de plusieurs jeunes mères monoparentales, particulièrement de jeunes Haïtiennes qui étaient souvent ostracisées par leur entourage. Pour pallier ce manque et pour les aider plus directement, j'ai créé pour ces jeunes une base de données, comprenant des numéros de téléphone, une liste de personnes ressources – travailleurs sociaux et infirmières de CLSC – ainsi qu'une liste d'autres organismes pouvant les accueillir d'urgence et assurer surtout un suivi de leur situation. J'ai, à l'époque, réussi à trouver pour les plus démunies d'entre elles une âme charitable qui leur fournissait du linge pour leur bébé.

Comme membre de l'Association des Infirmières et Infirmières Auxiliaires Haïtiennes du Québec, j'ai participé à plusieurs émissions de radios communautaires pour y faire de l'enseignement sur l'allaitement maternel et encourager les mères à le pratiquer.

Entre autres activités bénévoles, j'ai aussi collaboré à diverses cliniques d'informations et de dépistage de l'hypertension – ce mal qui fait des ravages et terrasse beaucoup de nos compatriotes – à cause de leurs habitudes alimentaires. Cet engagement de ma part n'a pas eu pour seul effet de les sensibiliser à l'importance de protéger leur santé, puisque la société dans son ensemble peut toujours en bénéficier, lui évitant d'en payer le prix tant humain qu'en argent.

Tout au long de ma vie sociale et professionnelle, mes rapports avec les autres ont toujours été empreints de mes convictions de féministe engagée. Aujourd'hui grand-mère, je veille à transmettre également mes propres valeurs à mes petits-enfants, comme je l'ai fait pour mes enfants, en plus de leur procurer chaleur et amour.

Mon adhésion au Point de Ralliement des Femmes d'Origine Haïtienne de Montréal (PRFOHM) remonte à plusieurs années, tout comme ma participation ponctuelle à l'émission *Pawòl Fanm*. Ce groupe de réflexion et d'action lutte encore et toujours pour l'amélioration des conditions de vie des femmes d'origine haïtienne et pour leur intégration harmonieuse à la société d'accueil. Malgré les soubresauts sur le bout de chemin parcouru, le groupe continue à dénoncer et à combattre les iniquités dont les femmes sont encore victimes.

Maud Malval

Selon moi, « La Vie est une Grande Dame qui mérite tout notre respect ».

Fille d'Haïti, je naquis bercée de vagues marines, de chants d'oiseaux, de carillons d'églises sous les rayons ardents du soleil de mon île bien-aimée. Ce fut un 27 juin 1941, fête du Perpétuel Secours, à Anse-d'Hainault où mon père était en mission. Ma venue fut une grande joie pour mes parents qui la célébrèrent longtemps avec parents et amis visiteurs. La mission terminée, la famille revint aux Cayes, ma ville de prédilection dont les bons souvenirs m'habitent toujours. Paix, Amour, Prospérité.

Dans ce paradis, j'ai connu la force de l'Amitié, de la compréhension et du partage. Les portes de notre maison étaient toujours ouvertes aux amis, voisins et étrangers. Mes parents avaient toujours un mot, un geste de bonté, quelque chose à partager. Ces valeurs ont fait plus tard partie de mes bagages.

En 1950, de retour à Port-au-Prince, ville natale de mon père, mon ardeur pour les études ne s'est pas atténuée. J'avais en moi, dès l'âge de sept ans le désir d'enseigner.

Diplômée de l'École Normale Professionnelle Élie Dubois en 1961, me voilà titulaire d'une belle classe de 50 élèves, tâche énorme, mais allégée grâce au soutien de ma directrice.

Jamais je n'avais pensé changer de vie. Heureuse je l'étais, surtout quand l'Amour s'est présenté à moi. Mais tout a basculé en un jour : la situation politique nous a forcés à quitter d'urgence le pays, nous obligeant à reporter notre mariage, chacun vivant dans un pays différent.

C'est ainsi que le 19 septembre 1966, je fus accueillie à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal. À cette belle province qui m'a si bien reçue et adoptée, qu'il s'agisse de Montréal ou de Laval où sont nés mes deux enfants, j'ai donné 30 années d'enseignement, remplies de joies et d'amitié. Mes classes se sont enrichies, vers la fin des années quatre-vingts, d'enfants de divers horizons. Cette réalité m'a portée à créer, avec les appuis conjugués de ma commission scolaire et de la Ville de Laval, « Le Comité Lavallois des Rencontres Interculturelles » (CLRI) qui continue d'accueillir enfants et adultes de différentes générations et cultures autour des arts. Il faut dire que depuis petite j'ai été amoureuse des activités artistiques et qu'aujourd'hui, je pense que l'expression artistique favorise l'harmonie entre les êtres.

La retraite me tient très occupée : grâce à un programme fédéral intitulé « Nouveaux horizons pour les aînés », je suis une des trois enseignantes retraitées à dispenser des cours de français aux immigrants – parents et enfants en difficultés – dans une école de quartier. Même à la retraite, anciens élèves et parents, collègues et membres de direction n'ont pas cessé de me témoigner leur gratitude. Ayant précieusement gardé les valeurs reçues de mes parents, j'ai su les adapter à la réalité québécoise et les transmettre, ce qui m'a valu, entre autres reconnaissances, le titre de « Bénévole de l'Année » en 1992 de la Ville de Laval. Une année plus tard c'est le Prix du Développement Régional qui m'a été décerné en reconnaissance de mon engagement social.

Laval où je demeure depuis plus de 46 ans est devenue pour moi ma ville de prédilection comme le furent les Cayes de mon enfance.

Si j'étais une fée, j'utiliserais ma baguette magique pour semer l'amour, la compréhension, la générosité, la santé et la paix, sur toute notre planète que j'aime tant !



Gina Thésée



Pour dire mon apport à la société québécoise en tant que femme d'origine haïtienne, ce sont les mots des autres qui me viennent à l'esprit, à travers des livres, des auteures et des titres, notamment. Celui qui m'a inspiré le mien est de l'auteure guadeloupéenne Maryse Condé *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*, aussi le livre de l'auteure haïtienne Marie Vieux-Chauvet *Amour, colère et folie*, celui de l'auteure afro-américaine, Angela Davis *Femmes, race et classe* et enfin celui de l'auteure franco-sénégalaise Marie Ndiaye *Trois femmes puissantes*.

Quatre livres, quatre femmes, quatre contextes de diasporas aux lointaines sources africaines, quatre parcours littéraires dénonciateurs. Le premier livre remonte le fil du temps des affres de l'esclavage, le second dénonce les dérives insensées de toute dictature, le troisième analyse la vrille historique des luttes de genre, de classe et de race, tandis que le quatrième livre justement des récits de femmes qui osent dire Non ! Des vies de femmes noires, des voix fortes porteuses d'indignation, de refus et de résistance, opposant un Non ! retentissant à toutes les forces d'érosion

identitaire mais aussi des émotions vraies exprimant un Oui ! libérateur pour soi et pour les autres.

Et moi... ? Où se trouvent les marqueurs de mon propre parcours de vie ? Quelles sont les résistances portées par mes Non ! ? Quels sont les vecteurs de résilience qu'illustrent désormais mes Oui ! ? Sur quels rythmes se fait entendre ma voix ? Mais surtout, vers quels espaces/temps chorégraphiques je m'achemine, moi, Gina, Femme Noire d'Haïti, dans l'institution universitaire au Québec... ? Sans répondre directement à ces questions, j'ai préféré esquisser une réflexion illustrée dans le titre en quatre parties qui se présentent comme autant de dimensions de mots/maux, comme autant de pétales de vie : *Moi, Gina, Femme Noire d'Haïti, dans l'institution universitaire au Québec...*

La première partie « Moi », représente la dimension sociale de mon parcours de vie. Elle fait référence à ma présence dans ces collectivités diverses, qu'elles soient familiales, communautaires, sociales ou mondiales, qui m'envoient leurs attentes et injonctions tout en me renvoyant des représentations de moi-même qui ne sont pas toujours le reflet fidèle des miennes. La seconde partie « Gina » représente la dimension identitaire de mon parcours de vie. Elle fait référence à cette portion immergée de mon « iceberg personnel » où s'élaborent mes rapports au monde, à l'Autre et à soi, ces véritables piliers de l'« Oïkos », la maison intime. La troisième partie « Femme noire d'Haïti » représente la dimension relationnelle de mon parcours de vie. C'est celle où je tisse des liens de sororité dans l'univers de Gaïa (avec les femmes noires), où je vis les tensions d'une proximité paradoxale (avec les hommes noirs), où je découvre des rapports d'altérité réciproque (avec les autres hommes), où je ressens les hauts et les bas d'une féminité comparative (avec les autres femmes). La quatrième partie « dans l'institution universitaire au Québec... » représente la dimension professionnelle de mon parcours de vie. C'est là où je conjugue mes timidités et mes audaces de même que mes croyances et mes savoirs, là où je partage avec mes étudiants mes rationalités plurielles qui constituent la sève de ma pensée de professeure-chercheure universitaire. Quant aux signes de ponctuation, notamment les majuscules, les points d'exclamation « ! » ou de suspension « ... », ils sont, pour moi, lourds de sens. Comme vous l'aurez constaté, je les utilise aisément pour mieux exprimer, d'une part, l'enthousiasme ou l'importance et, d'autre part, la retenue, je dirais même le doute ressenti, devant la complexité, la profondeur et la résonance sous-entendues dans ce qui les précède.

Ce sont en quelque sorte des gouttes d'oralité qui s'imposent dans mon écriture.

Mon apport à la société québécoise semble donc se cristalliser, de façon toute paradoxale d'ailleurs, dans cette rationalité métissée qui peine encore à se trouver une place dans l'institution universitaire. C'est une rationalité dont les racines plurielles se nourrissent dans des épistémologies aussi diverses que les épistémologies afro-centristes, anticolonialistes, antiracistes, culturalistes, éco-féministes, écologistes, féministes, indigénistes et scientifiques. Car, parmi les savoirs validés, enseignés et largement diffusés dans les médias du monde, des savoirs toxiques tendent aujourd'hui encore à poursuivre l'érosion de nos identités noires personnelles et collectives. La détoxification de la conscience ne peut s'effectuer sans provoquer la rencontre d'une pluralité de

savoirs et sans oser un dialogue critique entre ces savoirs. En ce sens, je peux dire que mon parcours académique fut transformationnel tant aux plans personnel que professionnel.

Le Québec peut-il devenir un espace francophone dont l'acoustique fait écho aux voix qui portent haut et fort les résistances de femmes noires du monde entier? Le Québec peut-il devenir un sol francophone fertile favorable à l'éclosion de facteurs de résilience pour des femmes noires originaires du monde entier? Ma réponse sera affirmative lorsque des voix telles que celles de Maryse Condé, Marie Vieux-Chauvet, Angela Davis ou Marie Ndiaye seront connues et étudiées dans les universités et lorsque des discours comme les leurs seront parties intégrantes du curriculum de la formation des enseignants, ces passeurs culturels, du Québec. C'est un rêve que je caresse pour mieux aller et venir sur le pont que j'ai construit entre l'Haïti que je chéris et le Québec que je savoure dans sa diversité.

«... Il pleut depuis un moment. Il pleut, je reste immobile, écoutant le bruit des gouttes tombant sans s'arrêter, sans se fatiguer. Cette pluie doit se sentir bien solitaire, abandonnée de tous; je ne comprends pas pourquoi mais les gens s'enfuient à son approche. Elle est pourtant belle, pourtant douce, pourtant je l'aime. Malgré les fenêtres, les vitres, les rideaux et les barreaux de ce lit en bois, il me serait possible de parler à la pluie. Que lui dire? Je suis trop triste, elle n'arrangerait rien. Il vaut mieux dormir. Ou essayer.

J'ai beau compter les huîtres, les mulets, les grenouilles, les cochons, les vaches, mes yeux refusent de se fermer. Je pense à Lui, de Lui à la mer, de la mer au soleil, du soleil à Ses yeux, mes étoiles. Une étoile, deux étoiles, trois, mille, des millions d'étoiles...»

Extrait du recueil de nouvelles, *Évasion*, de Jan J. Dominique, Les Éditions du CIDIHCA, 2005.

Marlène Valcin



*Vaillante retraitée de 66 ans;
fière maman de deux jeunes adultes;
féministe intégrale;
montréalaise d'adoption depuis 46 ans;
militante ardente de la cause haïtienne;
sympathisante de toute population souffrante ou en lutte pour son émancipation;
salariée pendant 41 ans pour assurer mon autonomie financière, n'ayant ralenti que
le temps de mettre mes enfants au monde;
bénévole zélée aux multiples causes.*

Voilà brièvement campé mon portrait, au moment où j'amorce la portion « vénérable » d'une vie déjà bien remplie et toujours très active.

C'est le Québec qui a profité de la plus large part de ma force de travail. J'y ai acquis trois diplômes, un technique et deux universitaires, qui m'ont permis d'occuper des postes valorisants dans de grandes institutions : Université de Montréal, Centre multiethnique Saint-Louis, Commission des écoles protestantes du Grand Montréal et surtout la Ville de Montréal où j'ai passé les 19 dernières années de ma vie professionnelle. Mon expérience aux commissions du Conseil municipal et dans le réseau Accès Montréal se résume en un échange égal où je rendais des services appréciés tout en m'enrichissant de nouvelles connaissances.

Mais, ce qui me définit le mieux, c'est mon militantisme, très majoritairement en faveur d'Haïti, sans exclure les luttes sociales au Québec et la solidarité internationale. Dans une chronologie débutant en 1967, je me suis amusée à recenser la trentaine de différents groupuscules, groupes, organismes communautaires auxquels j'ai adhéré, sur des thèmes allant de la lutte contre la dictature en Haïti à l'alphabétisation, en passant par le féminisme et une brigade internationaliste au Nicaragua.

Toutes ces causes et initiatives ne sont pas d'égale valeur. Certaines, bien que louables et pertinentes, ont hélas été éphémères. D'autres sont attribuables à des erreurs de jeunesse... Mais toutes sont marquées par le même élan fraternel, la même générosité, le même rêve d'égalité et de justice, la même foi en l'avenir, la même quête de démocratie, de paix et de prospérité pour tous les peuples de la planète.

« Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves? »

« Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves? » a questionné le poète Sylvain Lelièvre. Femmes de ma génération, sachons cultiver les nôtres pour les transmettre viables à celles qui nous suivent. Nous en sommes capables. Car modeste ou grandiose, l'apport de chacune est important dans l'édification de la société juste et équilibrée à laquelle nous aspirons.

Montréal, mai 2012

Vivian Barbot

Le point de départ, Haïti, est toujours gravé au fond de ma mémoire, imprégnant d'une manière indélébile la trajectoire qui est la mienne. Quand on vient de ce petit pays paradisiaque et pourtant si malmené tour à tour par la nature, par les siens, et par les autres, il faut, pour ne pas perdre espoir, continuer de porter en soi les idéaux, les rêves, la fierté de ce que représente intimement la terre natale.

C'est ainsi que pour moi, une personne que l'on décrit parfois comme *un modèle d'intégration à la société québécoise*, le fait d'avoir pu m'accomplir ici et contribuer activement à la société qui m'a ouvert les bras, découle en droite ligne de la vie d'avant, du formidable élan que m'ont insufflé les ancêtres, de l'éducation familiale, des amies et amis de la petite enfance, de tout cela qui donnait de la couleur à ma vie.

Née à Saint-Marc, j'ai vécu à Port-au-Prince, la capitale, avant d'aller poursuivre mes études en France. Par la suite j'ai résidé dans de nombreux pays notamment aux États-Unis, en Argentine, en Afrique, et finalement au Québec, ma terre d'adoption.



Je suis arrivée au Québec en 1967, *l'année de l'Expo*, avec déjà un certain bagage qui m'a permis de saisir les possibilités qui se matérialisaient dans le sillon du foisonnement social des années soixante. Vu qu'il m'était impossible d'envisager un éventuel retour en Haïti à ce moment-là, la participation pleine et entière à tout ce qui se passait ici m'est apparue comme la seule possibilité d'aller de l'avant, de faire ma vie...

La poursuite de mes études universitaires a été un premier jalon important dans la connaissance et la compréhension de ce nouveau monde plein de promesses. Successivement, un Baccalauréat en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM), un Certificat d'aptitudes pédagogiques à l'enseignement secondaire (CAPES) et une Maîtrise en éducation interculturelle de la Faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke m'ont fourni l'ancrage et les outils conceptuels nécessaires à mon cheminement personnel, professionnel et social.

C'est au sein du syndicat des enseignantes et enseignants du Cégep de Victoriaville que mon implication sociale et politique, dans le sens large du terme, a véritablement pris son essor. Auparavant, j'étais présente dans les associations communautaires et scolaires de Durham Sud, village des Cantons de l'Est où ma famille et moi avions décidé de nous installer. C'est le premier siège de mon intégration, un milieu accueillant où ma fille et mes deux fils sont nés.

Au fil des années, j'ai pris part aux différents débats qui animent la société québécoise, entre autres à la Centrale des syndicats (CSQ), à la Ligue des droits et libertés, au Conseil des relations interculturelles, et à la Fédération des Femmes du Québec (FFQ) dont j'ai été la présidente de 2001 à 2003. Par la suite, j'ai siégé à différents conseils d'administration, participant ainsi à la prise de décisions importantes pour la société québécoise.

La politique active a été au premier plan de mes activités quand j'ai été élue comme députée fédérale de la circonscription montréalaise de Papineau en 2007, sous la bannière du Bloc Québécois. C'était la première fois qu'une personne d'origine haïtienne siégeait à la Chambre des Communes à Ottawa. Malheureusement, je devais perdre mon siège au scrutin suivant, ce qui n'a pas altéré mon immense fierté d'avoir pu représenter mes concitoyennes et concitoyens dans cette prestigieuse enceinte.

Ma plus récente contribution publique s'est faite à titre de vice-présidente du Bloc Québécois. J'ai assumé pendant quelques mois la présidence par intérim du parti et pavé la voie à l'élection d'un nouveau chef dans des conditions particulièrement difficiles.

Que dire de plus sinon que dans les manifestations publiques auxquelles j'ai participé, j'ai toujours poursuivi en filigrane deux principaux champs d'intérêt : la condition des femmes et l'intégration des immigrantes et des immigrants à la société québécoise, considérant la politique comme un outil pour faire avancer mes idées.

Je suis par-dessus tout animée d'un profond respect de la démocratie et d'une foi inébranlable dans la solidarité comme valeur pouvant permettre aux êtres humains de promouvoir et d'atteindre un mieux-être pour toutes et tous.

Pour nous qui sommes issus des « communautés dites culturelles », il est impératif de déterminer la place que nous voulons occuper si notre désir est d'évoluer dans ce pays, car nous avons choisi de nous y établir. Déterminer notre place ne veut nullement dire qu'on occupera un espace différent du reste de la population... Il s'agit de préciser notre appartenance à une société en mutation et en plein questionnement. Sans renoncer à nos origines (c'est un facteur de stabilité psychologique que de les conserver), nous devons pouvoir assumer notre décision de vivre au Québec... Nous avons, avec la population du Québec, des intérêts communs, nous sommes soumis aux mêmes lois, nous avons les mêmes droits. Le fait de partager toutes ces choses nous appelle à mener des luttes communes pour garantir le maintien des droits et sauvegarder des acquis.

Plus les individus s'impliquent dans les débats de l'heure, plus ils s'inscrivent dans les luttes pour le triomphe des droits sociaux, politiques et économiques, plus vite ils cesseront d'être les étrangers de quiconque.

MARLÈNE RATEAU, COORDONNATRICE DU PRFOHM

Extrait du texte : *Entre l'arbre et l'écorce*, 1993, bulletin du Point de ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal (PRFOHM).

Danièle Coicou Mangerel

Née en France de mère française et de père haïtien, Danièle fait ses classes à Port-au-Prince où elle étudie aussi la danse classique à l'École Valenti. Elle part ensuite faire chimie et biochimie à Paris.

Cinq années d'études plus tard et munie de son diplôme de technicienne de laboratoire avec, dans ses bagages, sa double culture française et haïtienne, Danièle arrive à Montréal où elle obtiendra un Baccalauréat en psychopédagogie de l'Université du Québec. Elle fait aussi une spécialisation intensive durant un été en vue d'enseigner la chimie (formation spécifique conçue à cette fin par l'Université de Montréal). Son expérience en enseignement commence par le Collège St-Paul, qui deviendra le CEGEP de Bois-de-Boulogne.

Après l'EXPO 67, ce sont les retrouvailles et la collaboration avec le chorégraphe Eddy Toussaint, ami de longue date (depuis Port-au-Prince), fondateur d'une troupe et d'une école de ballet classique. Ce sera pour Danièle l'immersion immédiate au Québec : nouveaux amis, relations professionnelles et élèves du cours de ballet.

La nature québécoise qu'elle découvre lors de la tournée de 1970 l'enchantent : Manic 5, Gaspésie, Chicoutimi et Jonquière au Lac St-Jean... Ces beaux moments compteront sans doute dans sa décision de rester à Montréal. C'est ici qu'elle se marie.

Danièle entre à l'emploi du Laboratoire de produits pharmaceutiques Ayerst McKenna où elle travaille en recherche pendant neuf ans. Si elle communique et enseigne en français à ses jeunes élèves de ballet, au Labo, qui est une véritable mosaïque culturelle, c'est l'anglais qui prime. Une chance pour elle d'évoluer dans son nouveau milieu en travaillant dans les deux langues du pays. Expérience qu'elle avait d'ailleurs vécue auparavant en Haïti où le français et le créole s'entremêlaient dans son quotidien.

La perfection n'existe dans aucune société, pas plus ailleurs qu'ici. Toutefois, Danièle affirme qu'il fait bon vivre au Québec. Ses trois enfants, auxquels elle consacre des années de présence maternelle, se considèrent montréalais comme elle, eux de naissance et de façon toute naturelle, elle d'adoption. Elle avait interrompu sa carrière en 1977 pour exercer le « métier de maman » qu'elle a adoré. Dès qu'elle le peut, elle se remet à travailler à l'extérieur, mais dans une nouvelle sphère où une formation en bibliothéconomie va lui servir. Elle entre à titre de bibliothécaire à la Bibliothèque des Jeunes de Montréal Ouest comme responsable de la section française, du choix des livres à acheter etc. Elle a la joie de lire histoires et contes aux jeunes de tous âges : un vrai bonheur qui durera 14 ans, raconte Danièle. Les jeunes lui en garderont une belle reconnaissance.

Retraitée depuis 2006, son sens du partage l'amène à rester active, à titre de bénévole et encore une fois, comme dans sa vie professionnelle, dans les deux langues : marguillière dans sa paroisse où sa présence dans le secteur francophone est fort appréciée et en faisant la cuisine pour les aînés de la communauté anglophone de Notre-Dame-de-Grâce.

Son souhait : jouir d'une bonne santé pour continuer à vivre harmonieusement ici.



Marie-Claude Gousse



Le cœur serré, je ne parviens pas à communiquer mon inquiétude de ne pas avoir la moindre idée sur mon futur parcours aérien de 19 heures, malgré l'itinéraire inscrit sur mon billet d'avion. Pour tromper ma peur, je remplis mes valises et celles de mes enfants. C'est l'heure de vérité pour poser le plus grand geste de ma vie : laisser ma terre natale avec trois jeunes enfants et 100 dollars américains.

Le cœur haletant et le sourire trompeur, je serre les mains de mes plus jeunes pour les aider à monter les marches de l'avion PAN AM tout en souhaitant nous voir hors de l'espace haïtien.

Deux ans au Congo ne m'ont pas suffi pour m'adapter à ce pays : je demeurais toujours nostalgique d'Haïti !

Il a fallu de nouveau prendre une grande décision : partir vers une autre destination pour me rapprocher du pays natal. Les États-Unis ou le Canada ? Pour une francophone, il restait le Québec à 70 % francophone. C'était l'année de l'Expo universelle à Montréal en 1967, appelée Terre des Hommes.

Je devais une fois de plus me familiariser avec un nouvel environnement, en plus de faire une adaptation sociale une fois trouvés lieu d'habitation familial et travail. Finalement, c'est Alma, Lac-St-Jean, au nord de la ville de Québec, qui nous a ouvert ses portes. Nous avons eu la chance d'y rencontrer un couple d'Haïtiens déjà installés peu de temps avant nous. Mais nous devions avant tout prendre contact avec les natifs du Lac-St-Jean (les Jeannois), participer aux activités de leur communauté, meilleur moyen, d'après moi, de s'intégrer à ce nouveau milieu.

L'hiver étant très rude et très long, ne pouvant me limiter à jouer le rôle de « reine du foyer », ce qui serait refouler ma vraie personnalité, malgré mes responsabilités de mère de famille, j'ai accepté le rôle inattendu de représentante d'un groupe de femmes d'Alma auprès d'autres femmes québécoises venant du Saguenay et des environs. Mon travail consistait à les accueillir en leur offrant un petit cadeau provenant de commanditaires d'Alma.

Durant cinq ans j'ai contribué comme bénévole à des activités sportives ou théâtrales dans les écoles que fréquentaient mes deux filles aînées, afin de faciliter leur intégration sociale hors du cadre scolaire.

Septembre 1972 : me voilà en route pour Montréal. J'aurai à vivre une toute nouvelle réalité : apprendre à me retrousser les manches pour faire face à mes responsabilités de cheffe de famille monoparentale et travailler dans des conditions tout à fait différentes de celles de ma vie passée. Ainsi je suis entrée dans une manufacture de vêtements pour femmes, où le personnel était constitué à 75 % de Grecques, de 20 % d'Italiens et de 5 % d'autres ethnies. Cela m'a permis de prendre conscience de l'exploitation ouvrière, assistant quotidiennement à des scènes d'abus qui ne pouvaient me laisser indifférente : salles de travail infectes, produits chimiques dangereux pour la peau, salaire de crève faim, inégalité de salaire entre hommes et femmes.

Il fallait soutenir les employés (es) très peu instruits et qui ne connaissaient pas leurs droits. C'est ainsi que je fis équipe avec Sia, une des employées grecques pour essayer de sensibiliser les coéquipières à la formation d'un syndicat. Une réunion est enfin tenue en présence de journalistes en 1973. Comme francophone je pouvais répondre à leurs questions relatives aux décisions de déclencher des pressions sur l'employeur récalcitrant, qui essayait de nous diviser pour régner. Exemple : me solliciter pour travailler comme secrétaire en sténo et laisser tomber le milieu ouvrier. Il était hors de question pour moi de laisser pourrir une telle situation.

Nous avons été obligés d'utiliser des moyens de pression tels que s'absenter en petit nombre durant quelques minutes ou chanter en grec et en français durant le travail. C'était moins drastique qu'un arrêt total de travail. Cette action nous a permis d'obtenir une augmentation du salaire horaire et une réduction d'une demi-heure de travail par jour. Dès lors, j'étais aguerrie pour les luttes futures.

Les femmes noires francophones du Québec étaient peu nombreuses dans les milieux institutionnels durant

les années 70. Les femmes en général et les Noires surtout devaient prouver doublement leur compétence pour s'intégrer dans un milieu masculin, afin d'obtenir un emploi. C'est pour cela qu'il était important de nous regrouper entre femmes issues de différents horizons pour partager nos valeurs et nous soutenir face aux épreuves.

Parmi les têtes d'affiche de groupes féministes sensibles à notre cause, j'ai retenu le nom de Lorette Chrétien-Sloan qui fut Présidente de la Ligue des Femmes du Québec de 1975 à 1985. Elle nous a reçues les bras ouverts en 1980 et nous a encouragées à participer aux réunions de la Ligue pour nous rendre compte que nous n'étions pas seules à faire face à l'incompréhension d'une société plutôt conservatrice.

C'est dans ce contexte que le Collectif des Femmes Immigrantes, composé de sept groupes ethniques, a pris naissance au Centre multiethnique St-Louis situé alors rue St-Urbain avec très peu de moyens financiers. Ce Centre existe toujours et j'en suis encore membre. La gent masculine y est admise actuellement par le Collectif qui juge nécessaire que les hommes s'intègrent de plus en plus dans l'espace féminin pour une alliance plus constructive.

Si nous prenons le cas particulier de Montréal, région plus significative en termes de représentation des femmes immigrantes au sein de la population, selon le Conseil des Montréalaises,

« Les femmes immigrantes représentaient, en 2006, 30,5 % des Montréalaises, soit 15,7 % de la population montréalaise. En dépit de leur niveau de scolarité plus élevé que celles nées au Canada, les femmes immigrantes sont moins présentes sur le marché du travail (Conseil du statut de la femme, 2005 : 65). Leur taux d'emploi était en 2006 de 47,6 %, comparativement à 53 % pour l'ensemble des Montréalaises. Lorsqu'elles réussissent à se trouver un emploi, les salaires sont souvent inférieurs et les conditions de travail plus précaires (CRÉ, 2006 : 41). Elles arrivaient notamment en 2006 au dernier rang sur le plan du revenu, avec un revenu moyen d'emploi de 23 809 \$ (34 877 \$ pour les hommes immigrants), tout en cumulant le taux de chômage le plus élevé, avec 11,9% (10,4 % pour les hommes immigrants). Les femmes des minorités visibles immigrées sont particulièrement désavantagées sur le plan de l'insertion en emploi (Conseil du statut de la femme, 2005 : 65) ».

Tiré de *La Caravane des solidarités féministes*, Table des Groupes de femmes de Montréal, août 2009. Recherche et rédaction Yasmina Chouakri.

Alexandra Philoctète



Mon histoire avec le Québec commence à l'âge de douze ans lors d'un séjour à Montréal avec ma mère. Malgré mon jeune âge, j'avais été conquise par cette ville et le fait d'entendre parler français. À l'époque la famille vivait à New York...

De retour dans le BIG APPLE, je reprends mes études sans voir se dérouler les années et voilà que le High School est déjà terminé. À cette étape de ma vie, je dois faire un choix. Poursuivre mes études ou m'orienter vers le marché du travail. En attendant de prendre une décision, j'accepte un emploi au *New York Telephone*, tout en envoyant des lettres à différentes universités aux États-Unis et au Canada, sans prendre cela trop au sérieux. Comme bien des jeunes de l'époque, je me cherche : c'est la guerre du Viêt-Nam, du *Black is beautiful*, de la renaissance du mouvement féministe américain. De plus, la dictature féroce au pays natal me porte à réfléchir et à fréquenter des compatriotes qui rêvent de sauver Haïti. Et voilà qu'un beau matin de 1967, le Consulat canadien m'envoie le résultat de mes démarches et je mets le cap vers Montréal, « Terre des hommes ».

Grâce aux années d'adolescence passées aux États-Unis, la question d'intégration ne se pose pas : je trouve un emploi de secrétaire peu après mon arrivée, je m'inscris au Club international de l'Université de Montréal où je commence à créer un réseau d'amis dont la fidélité m'est encore acquise aujourd'hui. Deux ans plus tard, je m'inscris au Programme de psychologie à l'Université Sir George Williams (Concordia aujourd'hui). Je continue à travailler tout en poursuivant mes études le soir et à cette même époque, je fais la connaissance de celui qui deviendra mon mari.

Qui prend mari prend pays, dit-t-on. C'est ainsi que du jour au lendemain me voilà dans la Vieille capitale (la ville de Québec). J'y passerai douze ans de ma vie. Avant même d'y arriver, je décroche un poste au bureau du Registraire à l'Université Laval. Ainsi je poursuis mes études en Sciences sociales et humaines à cette même université qui deviendra mon *Alma Mater*.

Ma vie de couple est très intense intellectuellement, car notre foyer devient vite un lieu de rencontres pour beaucoup d'étudiants québécois et étrangers, des profs et intellectuels de toutes origines. Comme dit la chanson, on défaisait le monde en un soir pour mieux le rebâtir le lendemain.

Parallèlement à ces soirées de discussions, je ne reste pas indifférente à la scène politique et je m'engage comme bénévole au sein d'un parti politique à Québec. Quelque temps après, je m'en éloigne pour m'intéresser plutôt au Nouveau Parti Démocratique (NPD). À cette même époque, j'adhère à l'organisation Amnistie internationale. Toutefois, je ne perds pas contact avec mes racines et je deviens membre de l'Association des Haïtiens de Québec et j'en deviendrai la vice-présidente plus tard. Je garde de très beaux souvenirs de cette expérience, ayant côtoyé bon nombre de compatriotes avec qui je maintiens encore de bonnes relations.

Après ces douze ans dans la Vieille capitale, mes études universitaires terminées, me revoilà célibataire et de retour à Montréal, plus confiante en moi et armée d'une expérience de vie que je ne possédais pas lorsque j'avais pris le chemin de Québec. Ce retour et les années qui vont suivre représentent une période charnière dans ma vie. Peu de temps après mon arrivée, je suis engagée comme coordonnatrice de recherche dans une Fondation québécoise. Trois mois plus tard, par un concours de circonstance, je suis nommée coordonnatrice d'événements spéciaux à la Conférence d'étude canadienne du Gouverneur général du Canada (conférence qui a lieu tous les cinq ans). Mon point d'attache est Montréal, mais le territoire desservi est la Ville de Québec. Cet emploi, quoique temporaire, me permet de côtoyer des gens de toutes allégeances politiques, provenant d'horizons divers, comme les arts, le syndicalisme, les affaires et tant d'autres.

Ce contrat terminé, je choisis de travailler à mon compte tout en me spécialisant dans l'organisation d'événements spéciaux et en acceptant d'autres types de contrats, agente de presse et autres. C'est ma période de grands défis. En même temps, je deviens membre du Point de Ralliement des Femmes d'origine haïtienne de Montréal, d'allégeance féministe. À la même époque, un groupe de Québécoises de Radio Centre-Ville me propose

l'émission Ondes de femmes, avec l'objectif de donner une voix aux femmes de toutes les équipes linguistiques de la radio. Cette émission deviendra *Pawòl fanm* à l'équipe haïtienne et est toujours produite et animée par les femmes du Point de ralliement. Depuis quelques années, je produis et anime l'émission RÉALITÉS DIVERSES qui s'adresse avant tout à des auditeurs francophones. En 1997, je me porte candidate pour le NPD aux élections fédérales dans le comté de Drummond et quelques années plus tard, je suis nommée vice-présidente de ce parti pour le Québec. Lorsque j'y repense, j'ai siégé à bon nombre de conseils d'administration dont le YWCA de Montréal, l'Association canadienne des Nations Unies, l'organisme Québec Multi-Plus, Les Ateliers d'éducation populaire Mercier et, plus récemment, l'Association des écrivains francophones d'Amérique.

L'occasion m'est aussi fournie à plusieurs reprises de donner analyse et commentaires lors d'émissions radiophoniques à CBC (Radio Canada). Travailler à son compte constitue une expérience stimulante, mais sans se leurrer, il faut beaucoup de détermination et la capacité de s'adapter à toute situation et pouvoir développer plusieurs cordes à son arc. Agente de presse aujourd'hui, deux mois plus tard, appelée d'urgence à donner des cours d'histoire à un groupe qui part à l'étranger. De plus, il faut bien le dire, d'un contrat à l'autre, il y a toujours une période d'anxiété qui guette la travailleuse autonome. Est-ce qu'il y aura d'autres contrats? À ce niveau, je dois dire que ma devise était et reste encore *THE BEST IS YET TO COME* et le meilleur finit par arriver sans pour cela minimiser l'effort à fournir.

Les années filent et malgré la grande indépendance que le travail à mon compte m'offre, la cinquantaine arrive à grands pas, et voilà que le temps de le dire, elle frappe déjà à ma porte. Il y a ce regret de perdre cette liberté si précieuse, mais il faut dire un adieu à la liberté de choix et tomber dans «le 9 à 5». Il faut faire face à cet imposteur qu'est le temps. C'est ainsi qu'en multipliant les démarches, je décroche un emploi stable comme agente de programme et de développement à Condition féminine Canada, bureau du Québec et du Nunavut, fonction qui m'amène à desservir tout un bassin d'organismes québécois de provenances diverses. Ma grande capacité d'adaptation me permet d'évoluer dans cette nouvelle vie, même à occuper à plusieurs reprises le poste de directrice par intérim de cette agence du Fédéral. En 2009, à ma grande surprise, je me vois attribuer le Prix de Condition féminine, notamment sur la recommandation de mes collègues de travail. Quelques mois plus tard, les membres de la Jeune Chambre de commerce haïtienne m'accordent un Prix honorifique. Inutile de dire qu'un tel honneur de la relève m'est allé droit au cœur.

Aujourd'hui à la retraite, je reste active. Je souhaite continuer à recevoir à mon émission radiophonique écrivains, professeurs, artistes et autres Québécoises et Québécois ainsi que des membres des différentes diasporas de Montréal. Tout en contribuant à faire connaître la vie culturelle du Québec par ma collaboration avec la revue POUR HAÏTI, publiée en France, je maintiens des liens avec ma terre natale en parrainant un enfant de la région de Jacmel, entre autres pour assurer la poursuite de ses études.

Que dire, la réalité ne se forge qu'à partir de nos rêves et des rêves, j'en ai plein la tête.

À la mémoire de mon frère, Claude Philoctète, décédé le 6 mars 2011

Nous avons, ta nièce Christine Kaufmann, et moi, éparpillé tes cendres dans une clairière entre deux grands cèdres sur la montagne. Nous t'avons dit au revoir sur cette montagne verdoyante qui ne ressemble nullement à celles de la mère patrie.

Jeune, à Jérémie, tu adorais te baigner à l'Anse d'Azur ou à l'embouchure. Jérémie, ta ville natale, qui a vu mourir bon nombre de tes amis et autres connaissances.

Adulte, tu as échangé les côtes de Jérémie pour les neiges de l'Alaska et plus tard pour les montagnes de la Colombie Britannique.

Était-ce une façon pour toi de voyager vers l'avenir ?

Aujourd'hui, dans une forêt sur le Mont Cypress, face à la ville de Vancouver, Christine et moi t'avons rendu un dernier hommage. À toi le frère, toi l'oncle et enfin, toi le complice qui laisse un grand vide dans notre vie.

Cependant, comme le veut la légende, tu ne seras pas seul ! Je te laisse dans cette forêt de la Colombie Britannique en compagnie de Merlin l'enchanteur et de la fée Viviane. Je ne les ai rencontrés que dans les livres de notre enfance, mais je suis persuadée que tu feras une belle balade avec eux en visitant les coins les plus secrets de cet endroit.

De mon côté, il me reste les amis, les connaissances qui m'ont beaucoup donné depuis ton départ.

Je les remercie tous et toutes, car sans leur soutien, il me serait très difficile de continuer ce court et long parcours sans ta présence.

Alexandra Philoctète
mai 2011

Ce texte a été publié dans *l'Encyclopédie sur la mort*.

Marie Lissa Roy-Guérin

Au moment de mon arrivée à Montréal, l'Expo 67 se préparait fébrilement et j'ai osé poser ma candidature pour représenter la jeune canadienne comme hôtesse officielle, rien de moins. Mes parents m'avaient informée qu'il ne fallait pas envisager un retour au pays ! Décrocher ce poste fut pour moi une expérience si enrichissante que je ne me suis plus jamais posé la question « ai-je ma place ici ? ».

Passionnée par les sciences et les mathématiques, j'ai enseigné surtout la Biologie durant 25 ans. Je me suis impliquée à fond dans les activités parascolaires, notamment dans les clubs de sciences, influençant ainsi le choix de carrière de bon nombre d'élèves. Nommée responsable des projets éducatifs à la Commission scolaire, j'ai développé avec l'aide de deux enseignants un programme de Sciences géo-spatiales à l'École secondaire Mont-Bleu. Précurseur de l'enseignement par projets, ce cours a permis de garder l'intérêt des élèves à une époque où le décrochage scolaire et la ruée vers les écoles privées commençaient à se faire sentir. Le programme Sports-études que j'ai implanté à l'École secondaire de l'Île, en collaboration avec les clubs sportifs et un groupe d'enseignants motivés, a été suivi par les autres commissions scolaires de la région et a fixé le cadre des études pour plusieurs athlètes de haut niveau de l'Outaouais.

Le succès de ces programmes n'est pas étranger à ma nomination comme membre du Conseil supérieur de l'éducation où j'ai collaboré durant huit ans à la production d'avis à la Ministre pour tous les ordres d'enseignement. J'ai également présidé durant cinq ans la commission chargée de préparer les avis pour le secondaire. Ma participation à ces réflexions a servi à articuler sur bien des points les éléments du curriculum et de la Réforme scolaire.

Nommée conseillère pédagogique, j'ai pu mettre au service des écoles mon expertise en mesure et évaluation. À ma retraite, j'ai dispensé cette formation aux futurs enseignants en tant que chargée de cours et superviseure de stages à l'Université du Québec en Outaouais. La maîtrise en éducation et les études entreprises en administration ont favorisé ma nomination à des postes de direction des écoles secondaires, au programme d'éducation internationale et au centre de formation générale et professionnelle aux adultes notamment. Contribuer à l'émergence d'une culture de l'effort, de la persévérance et de la coopération ; créer des projets innovateurs et accrocheurs afin que des générations d'élèves et d'étudiants puissent s'enrichir de leur expérience scolaire, tel a été le défi de toute une vie au service de l'éducation au Québec.

Administratrice de la SLG64 Fondation Louis-Philippe Guérin, je poursuis la mission d'éduquer en sensibilisant la population du Québec relativement à l'éducation et à la vie en Haïti.



Rennes Basquiat Edmond



Je suis heureuse de partir, je n'ai pas d'inquiétude : une confiance qui m'a toujours habitée. Nous sommes parties, ma soeur et moi, pour mieux vivre, mieux évoluer et se réaliser. Le 17 juillet 1968 après une escale à Toronto, nous atterrissons à Montréal.

Été de découverte de Montréal et de ses environs, Joliette plus particulièrement où habitent les oncles qui ont facilité notre venue.

Première étape pour se préparer à embrasser la vie québécoise (canadienne). Une année d'études à l'École Normale Jacques Cartier, couronnées d'un Brevet A permettant de commencer une carrière dans l'enseignement.

Mariée à l'été 1969, le poste d'enseignante à Joliette ne me convenait plus. Mon mari et moi habitons Montréal. Changement de cap, quelques petits emplois ici et là, un bébé et retour sur les bancs de l'école afin d'obtenir un diplôme en technologie de laboratoire médical.

Ayant quitté Haïti avec l'insouciance d'une jeune fille de la classe moyenne, troisième d'une famille de cinq enfants, j'embrasse la vie avec optimisme. C'est le temps où des familles échangent autour d'un verre ou d'un repas dans nos petits appartements de l'Est de la ville. Les hommes repensent Haïti, les femmes participent à ce désir de retour vers le pays natal.

Cependant, le contact avec des collègues dans le milieu du travail me fait réaliser rapidement qu'on ne peut évoluer en parallèle dans cette société où je vis avec ma famille. Il faut plonger, penser et agir comme une Nord-Américaine, sans pour autant perdre ses propres valeurs. Voilà pourquoi dans ma vie professionnelle je me suis engagée à fond dans mes différentes fonctions pour mieux m'adapter à ce pays.

De plus l'adhésion à l'Ordre professionnel des technologistes médicaux du Québec et à l'Association canadienne des sciences de laboratoire, a ouvert des portes. Le désir de mener à bien les différentes tâches qui m'étaient confiées ont contribué à mon épanouissement personnel et professionnel. Aussi, la participation à la vie sociale des entreprises m'a permis de tisser des liens durables. J'ai travaillé à diverses institutions de la santé et celles-ci ont toutes été des lieux privilégiés de mon apprentissage et de mon développement personnel.

C'est ainsi que partie de l'enseignement, après un long détour en technologie de laboratoire médical, une incursion de courte durée comme technicienne en hygiène du travail, des expériences de gestion, je suis revenue à la formation en devenant conseillère d'abord et chef d'une équipe de formateurs à Héma-Québec par la suite.

S'engager dans des activités en vue d'améliorer le sort de ceux qui sont restés en Haïti a toujours été une préoccupation importante. Tout est mené de front : travail, études, bénévolat, éducation des enfants.

Forte de ces expériences, j'ai accepté en mai 2009 d'être Chargée de projet à Héma-Québec pour une campagne de sensibilisation au don de sang auprès des communautés culturelles, plus particulièrement la communauté haïtienne, créant ainsi une brèche dans ma retraite nouvellement entamée.

Mona Chassagne Desmangles

Port-au-Prince qui m'a vue naître et grandir, n'est plus qu'un souvenir lointain ... mais qui a rempli mon enfance et mon adolescence de joies inestimables. Mon père, homme droit et sévère, nous a inculqué à mon frère, ma sœur et moi, le respect de soi et d'autrui, le sens de la justice et le contrôle de nos impulsions. Ma mère, douce et aimante, était toujours présente. Ils se complétaient bien. Notre éducation, empreinte du sens de la Dignité, a été notre héritage.

J'ai fait mes études secondaires au Pensionnat Sainte-Rose de Lima, puis ai obtenu mon diplôme de Pharmacienne en 1963 à l'Université d'État d'Haïti. Sous la dictature odieuse de Duvalier, mon mari, nos deux enfants et moi avons dû quitter ce petit coin merveilleux pour des cieux plus cléments. Ce n'était pas de gaieté de cœur.

Après un séjour à Chicago, notre vie s'est déroulée au Québec. Malgré le très jeune âge des enfants, nous avons dû étudier afin d'obtenir une spécialisation en Pharmacie d'Hôpital, ce que je n'ai pas regretté. Notre foi nous a aidés pendant ces durs moments, conciliant travail, études et famille jusqu'à la fin des études à l'Université de Montréal en 1971 !

Ayant grandi dans une église chrétienne, l'Église Méthodiste de Port-au-Prince, ma profession, exercée avec dévouement et abnégation, me permettait de faire connaître le principe de l'acceptation, de la reconnaissance et de l'effort.

Dans mon cheminement spirituel au Québec, j'ai pu connaître SUKYO MAHIKARI, Art Sacré japonais que je pratique depuis 19 ans. Initiée en 1993, il m'est permis de transmettre la Lumière Divine qui purifie l'âme et agit sur les trois plans : spirituel, psychisme et physique. Cet art n'est pas une religion. Il n'écarte aucunement les hommes de la leur : il aide à mieux la comprendre et l'approfondir par des expériences spirituelles concrètes.

J'ai travaillé 30 ans à l'Hôpital Général de Montréal ... Les neuf dernières années, j'étais au département d'Oncologie où je me sentais très utile auprès de ces grands malades qui acceptaient difficilement leur sort. Je faisais face à des situations tristes et déroutantes, surtout avec les jeunes. Dans certains cas, des médecins abandonnaient après avoir tout essayé.

Ce n'est que quatre ans avant ma retraite anticipée (1997) que je commençais à comprendre l'ampleur de toutes ces souffrances. Avec l'équipe que nous formions : médecins, infirmières, pharmaciens cliniciens, travailleuses sociales, sans oublier bien sûr le service de pastorale, ce n'était pas facile pour moi de transmettre la Lumière aux patients. Nous étions très souvent dans l'incapacité totale de guérir ces malades en grande détresse malgré toutes nos années d'études réunies.

Et moi, je pensais aux enseignements de SUKYO MAHIKARI et aux bienfaits que pourrait apporter cet Art de Purification sur les trois plans.

Mon vœu : que médecins et équipe soignante s'éveillent à l'importance d'insérer le spirituel (d'une façon concrète) dans leur arsenal thérapeutique pour le bien de l'HUMAIN. Le spirituel, le psychisme et le physique forment un tout qu'il ne faut pas dissocier. Avec la prière, cet Art Sacré peut aider à surmonter bien des obstacles et même conduire à des miracles.

Ce sont là mes observations personnelles en tant que pharmacienne face à la science médicale d'aujourd'hui. J'ai tenté de transmettre à mon entourage professionnel au Québec les valeurs que j'ai intégrées dans ma propre vie : reconnaissance, conscience de nos limites, amour altruiste, humilité et efforts devant chaque situation. Je suis heureuse et reconnaissante d'avoir pu partager avec vous ces valeurs spirituelles. Chacun, dans son domaine, en respectant le Centre et l'Ordre des choses, devrait se réveiller spirituellement pour participer à la reconstruction de ce monde troublé et chaotique.



Régine Laurent



Lorsque Régine Laurent quitte Haïti avec toute sa famille pour s'établir au Québec en 1968, elle n'a que 11 ans. Après avoir étudié au Cégep du Vieux-Montréal en sciences infirmières, où elle participe à toutes les manifestations revendicatrices, elle amorce sa carrière à l'Hôpital Santa Cabrini. C'est à la suite d'une injustice vécue dans son milieu de travail qu'elle débarque pour la première fois au bureau syndical. Ce premier contact fut le commencement de sa carrière de militante syndicale active. D'abord élue présidente de son syndicat local de l'Hôpital Santa Cabrini, elle joint ensuite le Comité exécutif de la Fédération des infirmières et infirmiers du Québec (FIIQ)* de 1991 à 2001. De 2005 à juin 2009, elle est présidente de l'Alliance interprofessionnelle de Montréal (AIM), un syndicat de 5 500 membres affilié à la Fédération. C'est en 2009 qu'elle est élue à la tête de la FIQ, une organisation qui compte 60 000 professionnelles en soins infirmiers et cardiorespiratoires œuvrant dans les établissements de santé du Québec.

Son implication et son désir de mener plusieurs combats de front sont empreints des valeurs qu'elle porte. Pour elle, le modèle de société juste, égalitaire et solidaire que le Québec s'est donné n'a jamais été aussi menacé. Les services publics sont en danger et c'est pour cette raison qu'elle continue de se battre. La préservation de l'accessibilité à des services publics, gratuits et de qualité, peu importe la capacité de payer des citoyen-ne-s, est son cheval de bataille.

Elle ose prendre la parole pour défendre les valeurs auxquelles elle croit. Pour elle, c'est la meilleure voie pour faire avancer les choses. Il faut prendre sa place, car dans le cas contraire, ce sera quelqu'un d'autre qui la prendra. En ce qui la concerne, il est possible d'influencer les décisions, et ce, à tous les niveaux. Elle est audacieuse et exerce un leadership positif, pose des questions, exige des réponses claires et dénonce publiquement les aberrations.

Au cours de ses nombreuses années de militantisme et de solidarité tant locale, nationale, qu'internationale, elle a en outre pris part à une mission d'observation sur la santé en Haïti et a occupé le poste de présidente du Centre international de solidarité ouvrière (CISO). Elle a également été partie prenante du dossier de l'équité salariale.

Si son cœur a souvent balancé entre les soins à offrir aux patient-e-s et le syndicalisme, elle a choisi de consacrer son temps et ses énergies à la bonification des conditions de travail et de vie des membres qu'elle représente, à l'amélioration de la qualité des soins offerts à la population québécoise et à la protection du système public de santé.

En trame de fond de tous ses engagements, elle souhaite changer les choses, faire une différence dans la vie des membres de la Fédération, mais également dans la vie de l'ensemble des citoyen-ne-s du Québec. Depuis qu'elle occupe le poste de présidente de la FIQ, elle est une porte-parole appréciée des membres et est rapidement devenue une interlocutrice incontournable sur l'échiquier syndical, politique et médiatique. Régine Laurent est considérée comme une personnalité crédible lorsqu'il s'agit de discuter des problèmes du réseau de la santé, des professionnelles en soins y œuvrant et proposer des solutions aux problèmes récurrents.

Se définissant elle-même comme une Québécoise pure soie, elle est à la fois Haïtienne et Québécoise, infirmière et syndicaliste. Son caractère de battante est une grande source d'inspiration pour celles et ceux qui la côtoient et elle est devenue, sans contredit, un modèle pour les personnes issues des communautés culturelles.

* La FIIQ est devenue en 2006 la Fédération interprofessionnelle de la santé du Québec - FIQ

Marie-Bernadette Julien

Marie-Bernadette Julien, née à Port-au-Prince, en Haïti, a fait toutes ses études jusqu'à la philo en 1968, à l'Institution du Sacré-Cœur de Turgeau de la capitale. Bernadette a évolué dans le milieu de l'éducation et n'a connu que cela, puisque sa mère dirigeait une école qu'elle avait fondée. Dès son jeune âge, elle sait que l'éducation est la porte d'entrée du développement humain et social.

Se destinant tout naturellement à l'enseignement, dès son arrivée à Montréal, la même année, elle s'inscrit à l'École Normale Ville-Marie où elle obtient le Brevet A. Puis, un premier Bac. spécialisé en français, langue seconde, en 1974 à Sir George Williams University, l'incite à poursuivre ses études universitaires. C'est à l'Université de Montréal qu'elle fera un Baccalauréat en Éducation et qu'elle terminera en 1997 son parcours d'étudiante en obtenant sa Maîtrise en administration scolaire. Sa détermination ne la quittera pas car, durant ses longues années d'études, elle continue à enseigner et à s'occuper de sa famille, tout en exerçant son bénévolat. On peut dire que l'éducation est chez elle une véritable vocation et qu'elle consacre une grande partie de sa vie au milieu de l'enseignement.



Débutant sa carrière comme spécialiste du français langue seconde à l'École Dalkeith à l'aube des années 70, elle passera ensuite près de 10 ans à l'École Centenaire de la Paix, comme titulaire de la classe de 2^e année du primaire, puis, pendant 13 ans à l'École Ahuntsic également comme titulaire de la classe de 2^e année. Son regard sur un Québec, qui commence à devenir pluriel et de plus en plus ouvert à d'autres ethnies, lui vaut les fonctions de Responsable du multiculturalisme de ce dernier établissement. Orientée vers l'administration scolaire et forte de son expérience comme directrice adjointe de l'École Barclay et de celle de directrice du camp d'été 99 de l'École Ogilvie Rég. 3, elle devient la directrice de cette dernière durant quatre ans. Ensuite, Marie-Bernadette dirigera pendant sept ans l'École Jean-Jacques Olier.

Outre le temps qu'elle consacre à ses fonctions régulières, elle ne compte pas les heures à donner aux organismes voués à la réussite des enfants et à l'avancement des communautés. Sachant d'expérience que l'intégration des jeunes immigrants passe avant tout par l'école, elle devient membre du Comité de Liaison entre la communauté haïtienne et la Commission des Écoles Protestantes du Grand Montréal (CEPGM). C'est elle qui suggérera aux membres de cet organisme de s'adjoindre une représentante du Point de Ralliement des Femmes d'origine haïtienne de Montréal, dans le but de rejoindre les mères de famille en difficultés. Deux membres de ce groupe de femmes y participeront tour à tour. Marie-Bernadette Julien siègera également durant quatre ans au Conseil d'administration de l'Association des Enseignants Haïtiens du Québec (AEHQ), dont elle deviendra conseillère quelques années plus tard en 1994-1995.

Cette femme de terrain aussi est appelée en 2002 comme responsable du Camp d'été du *Board of Black Educators*. Partout où elle passe, elle recueille reconnaissance et marques d'attachement.

Sans faire de bruit, elle poursuit son bénévolat en assumant la vice-présidence de l'Association chrétienne Rocher des Âges en 2003 et siège comme membre du Conseil d'administration de la Fondation Métamorphoses Développement où on la retrouve encore aujourd'hui.

En dépit de tous ses engagements dans ce Québec auquel elle est très attachée, Marie-Bernadette n'a pas oublié sa terre natale et son immense besoin en matière d'éducation et de formation, ayant mesuré, tout au long de sa carrière, la chance des enfants et des jeunes Québécois de pouvoir fréquenter l'école. C'est ainsi qu'elle préside depuis deux ans l'Association Chelaine du Millénaire (ACM), organisme mis sur pied au Québec qui met l'accent sur l'importance des relations Nord-Sud et la sensibilisation des enfants québécois à cette cause. Certaines écoles acceptent de donner une nouvelle vie au matériel pédagogique et scolaire que recueillent des moniteurs à l'intention des enfants d'Haïti. La mission de l'ACM est la gestion de quatre écoles primaires et la création d'une école secondaire à Roche-Plate, section communale de Trou-du-Nord, commune de la 2^e ville d'Haïti, le Cap Haïtien. La retraite de Marie-Bernadette Julien n'est décidément pas pour demain !

Colette Pasquis



Je suis arrivée au Québec dans la splendeur dorée de l'automne 1968. Je revenais d'Europe où j'avais étudié la philologie et suivi une formation en relations internationales. J'ai travaillé tour à tour comme bibliothécaire et comme enseignante, j'ai pris beaucoup de plaisir à l'une et l'autre activités.

La recherche bibliothécaire se terminait par un moment de bonheur où je partageais la joie de celui ou celle qui avait trouvé la documentation lui permettant de faire avancer sa recherche. Ces livres et ces articles m'apportaient à moi aussi un enrichissement et une ouverture sur des domaines parfois inconnus. Ces échanges créaient des liens qui résistaient au temps. L'enseignement aussi, sous des formes différentes, connaît ces moments de grâce. Je les revis encore aujourd'hui lorsque je rencontre d'anciens *assidus* de la bibliothèque me disant combien notre collaboration leur avait semblé précieuse. D'autres fois, ce sont d'anciens étudiants ou des étudiantes rappelant des épisodes drôles ou graves vécus ensemble. Certains vont jusqu'à dire que j'ai influencé leur choix de carrière ou changé leur vision sur

l'un ou l'autre sujet.

J'ai aussi participé à la naissance de la revue *Nouvelle Optique* qui devait devenir *Collectif Paroles*. Cela a demandé beaucoup d'efforts, maints échanges; discussions et travail d'écriture avaient lieu dans la bonne humeur et avec juste ce qu'il fallait d'humour pour accepter le succès et la critique avec équanimité.

J'ai donné beaucoup de moi-même à ce pays que j'aime et qui m'est une seconde patrie. En effet, les choses importantes de ma vie ont eu lieu au Québec: la vie de couple, les enfants, la vie professionnelle. J'ai en quelque sorte été aussi façonnée par ce pays ultramoderne où les idées nouvelles foisonnent et se relancent l'une, l'autre. Je me suis laissé volontairement modeler par cette grande tolérance et ce pragmatisme qui nous libère et libère l'autre au lieu de l'emprisonner dans notre façon de voir. J'ai eu l'occasion de travailler cinq ans en Haïti de 1987 à 1991 à la Bibliothèque nationale dont la clientèle était formée d'étudiants. J'acquerrais auprès d'eux une sensibilité aux réalités haïtiennes que j'avais *un peu beaucoup* perdue. En échange, je désirais partager avec eux, outre un savoir-faire professionnel, mais surtout ces valeurs bien québécoises qui me semblaient pouvoir baliser ce chemin de tous les dangers qui va d'une dictature irresponsable à l'aventure démocratique. Je rêve de rencontrer quelqu'un qui me dirait que j'ai réussi auprès de lui, ne serait-ce qu'un peu.

Actuellement, je vis une retraite active. En effet, je travaille dans le projet de recherche de l'entreprise Unima Logiciel où je fais l'expérience du pluridisciplinaire. Il s'agit à partir d'une théorie générale de l'animation de développer une technologie de communication universelle par delà la barrière des langues et des cultures. J'y ai beaucoup travaillé au niveau recherche et documentation. Maintenant que le volet commercialisation prend le devant de la scène ma participation est beaucoup moindre.

C'est ma troisième vie après celle d'Haïti et de Québec, heureusement qu'elles ne sont pas de longueur égale! Ma vie de retraitée comprend aussi d'autres points d'intérêt. Ainsi j'ai retrouvé un groupe, très engagé au niveau international, avec qui j'ai vécu et travaillé quand j'étais étudiante. Je suis très contente de nos échanges qui aboutissent à des textes qui, quelquefois, joints à l'action d'autres groupes font bouger certaines situations. J'essaie aussi, comme nous toutes, de participer à l'effort pour Haïti.

Maud Pierre-Pierre

Mon projet initial, à mon arrivée à Montréal en 1968, était de terminer mes études et d'apprendre un métier qui serait utile à mon pays d'Haïti. J'avais, au secondaire, été conscientisée à cette réalité par mes professeurs, Suisses et Haïtiens, et aussi par des amis pour qui les jeunes que nous étions représentaient l'avenir et le salut de la patrie.

Je suis donc arrivée au Québec imbue de cette notion de service et aussi pour retrouver mes frères et sœurs.

De Brébeuf au CEGEP St-Laurent puis à l'Université de Montréal, j'ai terminé mes études et suis devenue infirmière, une profession utile au pays.

Cependant, en Haïti, la situation sous Duvalier ne s'améliorant pas, il a fallu retarder mon retour. J'ai donc pratiqué ma profession dans les hôpitaux du Québec. Au fil des ans, j'ai acquis de l'expérience, me suis perfectionnée et me suis investie dans des activités qui allaient redéfinir les pratiques infirmières.

Quarante-trois ans plus tard, force est de constater que mon projet initial ne se réalisera pas. Ma vie d'adulte, je l'ai vécue au Québec devenu mon pays d'adoption. Je me suis grandement intéressée à cette société, en pleine ébullition, qui s'affirmait sur les plans politique et culturel dans les années 70. D'un autre côté, les revendications du mouvement féministe ont trouvé écho chez moi et je suis devenue militante. La libération des femmes, la reconnaissance de nos droits en tant que citoyennes et l'égalité entre hommes et femmes sont autant de luttes à mener parce qu'elles touchent aux fondements et au devenir d'une société juste.

Ici au Québec, moment pour moi inoubliable, j'ai voté à des élections. J'ai commencé alors à suivre de plus près les affaires politiques au Québec et au Canada.

Après le Référendum de 1980, je suis devenue membre du Parti Québécois (PQ). Le projet de société social-démocrate prôné par ce Parti correspondait à mes idéaux de justice sociale. Ces années de militantisme au PQ ont été intenses et riches d'apprentissages de toutes sortes. J'ai ainsi participé à l'élaboration d'un document sur les nouvelles technologies de reproduction préparé par le Comité d'action politique des femmes du Parti Québécois. Nous voulions ainsi alimenter la discussion sur un sujet d'actualité qui interpellait les femmes et, par la même occasion, proposer une prise de position au Parti.

Mon engagement au PQ m'a incitée à me porter candidate dans le comté de Westmount aux élections de 1985 pour offrir à nos partisans de ce comté quelqu'un pour qui voter. Un comté qui ne vote jamais pour le PQ. J'ai vécu la démocratie de l'intérieur.

En tant que candidate, j'ai participé à des débats, écrit des articles pour le journal du comté, le « *Westmount Examiner* », j'ai même fait une promesse électorale : l'établissement d'un CLSC à Westmount. La touche finale à cette expérience a été la tournée des bureaux de vote pour saluer les personnes qui y travaillaient. Je suis aussi allée rendre visite au directeur des élections du comté pour le remercier, lui ainsi que son équipe, de ses services. Nous avons longuement discuté du processus électoral et des enjeux de l'heure. Vous ai-je dit qu'en tant que candidate, j'avais tout à gagner et rien à perdre?...

Mon passage au PQ a renforcé mon sens du bénévolat, de l'implication sociale, de la discipline, de la rigueur dans l'analyse des dossiers et surtout ma soif de justice sociale. Je garde un souvenir précieux de cette expérience.

Aujourd'hui, à l'aube de la retraite, je sais déjà que je mènerai une vie tout aussi active. Mon engagement social demeurera. Je rêve de grands et longs voyages sans aucun échancier aussi. Quand revenir? Pourquoi revenir? Tiens, je vais faire ce pèlerinage à St-Jacques de Compostel, pour mon âme...



Ghislaine Rey Charlier



Née à Jérémie, Haïti, en 1918, sous l'Occupation américaine (1915 – 1934), Ghislaine Rey Charlier se déclare une patriote enthousiaste. Journaliste indépendante, lorsqu'elle quitte son pays, elle a déjà dans ses bagages un manuscrit en cours de rédaction. Elle séjourne en France, puis au Zaïre, avant d'arriver à Montréal en 1968 où elle continuera à écrire dans les journaux haïtiens publiés dans la diaspora.

En Haïti, lors de la campagne de la Ligue Féminine d'Action sociale, en vue de l'obtention du droit de vote pour les femmes, c'est à la demande de Madeleine Sylvain-Bouchereau qu'elle mène l'action à Pétion-Ville et ses environs. On lui doit pour cela la mise sur pied d'un groupe de jeunes des deux sexes ralliés à la lutte. La bataille sera gagnée par la Ligue en 1950 et les Haïtiennes exerceront finalement ce droit en 1957. L'intérêt de cette bataille pour la cause des femmes reste constant. À Montréal, son adhésion est immédiate lorsque des jeunes femmes se réunissent au début des années 70, pour évaluer les conditions de vie des femmes d'origine haïtienne d'ici. Éprise de vérité, de justice et de liberté, elle n'a pas cessé d'encourager les femmes à s'informer, à faire preuve de caractère et à s'affirmer même en amour.

Passionnée d'histoire – Révolution française, Révolution haïtienne... Ghislaine Rey Charlier se dit également patriote canadienne et surtout québécoise dans son pays d'adoption. Toutes les fois qu'elle l'a pu, elle a participé aux manifestations et réunions en faveur du Québec. Admiratrice de René Lévesque et très politisée, elle n'a jamais raté l'occasion d'instruire les jeunes sur la nécessité de connaître l'histoire en général et la politique mondiale.

Élevée dans une famille très cultivée, elle a été, de tout temps, une lectrice assidue, dotée d'un esprit d'analyse et d'un sens critique aigu. Sa générosité la porte à partager ses connaissances avec ses nombreux amis d'Haïti, d'ici et d'ailleurs, jeunes et vieux, sans distinction d'appartenance ou de provenance. Ses convictions et ses valeurs transparaissent dans ses conférences et ses interventions publiques. On la connaît pour la façon bien à elle de lancer sa vérité sans ménagement à tout venant, autrement dit, à tous ceux qui, à son sens, en auraient besoin. « *Bouch mwen san dimanch !* » (Ni rien ni personne ne m'empêchera de m'exprimer !).

Aux jeunes qui lui étaient confiés, lorsqu'ils étaient petits et qui lui sont restés proches, cette grande lectrice a appris combien la langue française mérite d'être bien connue, de même que l'histoire du Québec. Ayant constamment acheté des livres sur sa province d'adoption, elle s'en délestait volontiers à leur profit. Les encourager, encore aujourd'hui, à acquérir de nouvelles connaissances et à développer leurs possibilités et talents lui semble toujours primordial.

Ghislaine Rey Charlier a publié à Montréal en 1978 une *Anthologie du roman haïtien* en deux volumes; en 1989 un roman historique *Mémoire d'une affranchie*; en 2003 un livre de recherche historique sur Haïti *Des Lieux, des Faits et des Héros 1802*, et en 2004 une brochure regroupant une série d'articles sous le titre *Contre l'Occupation d'Haïti*.

L'un de ses chagrins : voir autour d'elle mourir trop jeunes des êtres de qualité. À 93 ans, l'auteure projetait la publication de plusieurs ouvrages : *Des Lieux, des Faits et des Héros 1803*; une suite à son roman historique, un recueil inédit intitulé *Nouvelles d'exil*, et enfin *Épisode inconnu de l'Histoire d'Haïti*.

« J'ai encore du pain sur la planche » dit notre doyenne qui a appris que le cinéaste portugais, Manoel de Oliveira a réalisé son film *L'Étrange Affaire Angélica* à l'âge de 100 ans.

Montréal, octobre 2011

Chant de la Ligue féminine d'action sociale (Extrait)

I

An nou wè mezanmi
Se pou nou tout ini
Pou nou gen dwa tou
Sinon n ape toujou
Rete nan vye mizè
Nou p ap janm fè pwogrè.

II

Fi travay toupatou
Se pou nou gen atou
Pou defann enterè
E san gade dèyè-
Tout fi ki nan sòufrans
Tout moun k ap pase trans.

Se pou fi gen dwa tou

REFREN

*Se pou gen libète
Se pou nou emansipe
Nou bouke rete dèyè
Peyi a dwe fè pwogrè.*

III

Lè nou tout ap vote
La Chanm reprezante
Ti mwaye peyi a
Paske fi yo pa la
Aloske gen plis fi
K ape plede soufri

IV

An nou tout fè efò
Pou Ayiti pi fò
Douvan tout lòt nasyon
Ki antoure li yo
Nou pa kapab rete
Listwa k ape mache

Extrait dicté de mémoire par Ghislaine Rey Charlier.

Chant composé par Louis (Loulou) Augustin dédié à la femme lors de la bataille pour la conquête de ses droits politiques. La musique était de Max (Maxon) Laurent en collaboration. 26 Septembre 1950.

Aliette Saint-Jean Flavien



Les débuts de l'étape canadienne de mon itinéraire de citoyenne du monde d'origine haïtienne remontent à la fin de la décennie soixante. Après quelques années passées successivement au Congo et aux États-Unis, je rejoins mon mari à Montréal au cours de l'été 68.

Naturellement portée à me débrouiller seule et instruite par les illusions et les déboires conjugaux de certaines connaissances, j'ai été de bonne heure consciente de la nécessité de l'apport économique de la femme pour faciliter l'équilibre des rapports dans le couple.

Aussi, une fois effectuée la mise en place des bases de ma famille, et peu après la naissance de mon premier fils, j'ai résolu de reprendre sans tarder les études de *nursing* débutées en Haïti, ce qui m'a amenée à reporter de cinq ans le projet d'un deuxième enfant. À bien y penser, ce retour aux études s'est imposé comme un véritable passage obligé vers mes projets de vie fondés sur l'autonomie personnelle et l'engagement social.

Il faut dire que l'éveil à l'importance de l'émancipation de la femme, la sensibilité aux malheurs de l'autre, ont été des composantes fondamentales de mon éducation. Car, je viens d'une lignée de femmes qui ont toujours joué le rôle de pilier central (*POTO MITAN*) de la famille. De ma grand'mère maternelle et de ma mère j'ai appris l'importance de l'indépendance économique, le sens du partage et la solidarité avec autrui. Autant par l'exemple que par la lecture, ces valeurs morales me sont restées. C'est dire que les facteurs et circonstances qui m'ont amenée à l'action militante au Québec se situent nettement dans le prolongement des aspirations longtemps en veilleuse chez moi. Il est vrai aussi que j'ai pu compter sur la compréhension et l'appui d'un mari qui adhère pleinement à la nécessité d'une répartition équitable des tâches et responsabilités familiales. Dès lors, on comprend l'importance à mes yeux du diplôme obtenu au terme de mes études. Il aura été mon premier atout décisif pour la concrétisation de mes projets.

Par souci d'efficacité et pour me faciliter l'accès à des postes susceptibles d'élargir mon champ d'intervention, j'ai complété quelques années plus tard le programme de Baccalauréat en Nursing, ce qui m'a en fait ouvert la voie à des postes de gestion.

Consciente de la nécessité de me doter de tous les outils disponibles pour mieux m'acquitter de mes responsabilités, j'ai participé à toute une gamme d'activités de formation continue reliées à l'exercice de ma fonction. J'ai collaboré aussi à la mise sur pied du premier regroupement des infirmières bachelères à l'Hôpital Maisonneuve - Rosemont, association créée avec l'aval de la Direction du Nursing. J'en ai par la suite assumé la présidence.

L'exercice de ma profession en milieu hospitalier a certes largement contribué à mon enrichissement personnel et m'a procuré des moments d'intense satisfaction. Toutefois, reste l'évidence des limites de ce champ d'action pour les initiatives de remise en question des rapports sociaux. Aussi, par souci de fidélité à mon projet de parcours initial, ai-je vite senti le besoin de m'orienter vers l'action communautaire et la lutte pour la libération des femmes.

Très jeune, j'ai été interpellée par l'injustice faite aux femmes et par la nécessité de lutter pour des rapports socioéconomiques plus égalitaires entre les sexes. C'est donc avec empressement que j'ai répondu à l'appel de Lise Pierre-Pierre en 1970 pour former le noyau initial du premier groupe de femmes haïtiennes qu'elle avait pris l'initiative de constituer à Montréal, afin de promouvoir l'émancipation des femmes de notre communauté. Elle en devient officiellement la présidente. Peu à peu, le groupe organise des activités diverses, comme la Célébration du 8 Mars, un rendez-vous annuel assez bien prisé.

Sans négliger l'importance du travail de formation, nous tenions à être avant tout des féministes de terrain, désireuses de s'investir prioritairement dans l'identification et la recherche de solutions aux problèmes spécifiques des femmes haïtiennes de Montréal. D'où l'emphase mise sur l'organisation d'assemblées et de

séances d'animation autour de thèmes précis relatifs à l'insatisfaction des femmes dans leur famille, leur milieu de travail et la société en général.

Pour amplifier le travail de conscientisation et d'animation, nous nous sommes fait entendre sur les ondes de radios communautaires. Une première équipe, dont j'ai fait partie, a été constituée dans le but de concevoir et de présenter des émissions, d'abord à CIBL, puis à Radio Centreville. Ce moyen de sensibilisation est encore utilisé par le regroupement sous le nom de *PAWÒL FANM*.

Membre fondatrice du groupe, devenu aujourd'hui le Point de Ralliement des Femmes d'Origine Haïtienne de Montréal (PRFOHM), j'ai participé à l'élaboration du Bulletin, produit annuellement, pendant plusieurs années, dans le but de susciter la participation à la lutte de libération des femmes.

Bien imbues des similitudes des problèmes spécifiques des femmes d'origine haïtienne et des femmes du Québec, nous avons jugé nécessaire de tisser des liens avec certaines associations de femmes d'ici. Ainsi en 1984, lors d'un premier colloque sur la femme haïtienne à Montréal, à l'initiative d'une organisation dénommée *FANM DAYITI*, j'ai eu l'opportunité d'animer un atelier pendant deux jours, et de discuter des différents points de vue sur l'autonomie des femmes haïtiennes.

Agissant comme déléguée du PRFOHM auprès de *L'R des Femmes du Québec*, j'ai participé périodiquement à divers types de manifestations, tels forums, colloques et causeries pendant plusieurs années.

Plus tard, devenu membre de la Fédération des Femmes du Québec (FFQ), le Point de Ralliement s'est impliqué activement dans la grande MARCHÉ MONDIALE : DU PAIN ET DES ROSES. Cette expérience a renforcé ma conviction de la nécessité d'actions communes pour faire aboutir nos revendications.

Représentante du groupe au sein de GAPSIDA, devenu GAP-VIES, j'ai siégé comme membre et comme conseillère pendant quelque temps et collaboré étroitement aux activités de cette organisation : programme de dépistage, réalisation et diffusion d'une vidéo en créole; campagne de prévention et promotion des moyens de protection efficaces.

Au fil de mon cheminement, si j'ai rencontré des gens heureux, j'ai souvent été confrontée à la détresse humaine. Mes connaissances professionnelles m'ont plus d'une fois permis de donner le meilleur de moi-même, espérant simplement en retour la satisfaction d'une relation sincère et le bonheur d'avoir été disponible au bon moment.

Le militantisme féministe m'a procuré en maintes occasions, notamment lors des soirées de commémoration du 8 Mars, de véritables moments de plaisir suscités par les échanges sur les problèmes quotidiens auxquels les femmes font face, mais aussi, la participation active et de plus en plus décomplexée des hommes aux débats. C'est dire l'importance du chemin parcouru en près d'un demi siècle de lutte.

Mais, gare au triomphalisme : tant de préjugés, de discrimination et d'injustices jalonnent encore LA LONGUE MARCHÉ vers l'égalité des sexes... D'autant que d'autres formes d'injustices aussi criantes voire révoltantes que celles qui ont retenu notre attention perdurent et nous interpellent encore. Mon vœu le plus cher est de voir s'amplifier la lutte, partout où les femmes subissent l'injustice, véritable défi parmi tant d'autres pour les générations montantes. Gageons qu'elles sauront tirer profit de notre expérience pour peaufiner leurs stratégies de lutte en vue de nouvelles avancées.

Rosemay Baillargé-Eustache



Née au Cap-Haïtien, en 1946, de père haïtien et de mère canadienne-française, Rosemay est l'aînée de 11 enfants qui grandissent sur des fermes expérimentales de l'État. Elle n'a que 17 ans lorsque ses parents sont arrêtés sous le régime de François Duvalier et un an plus tard la famille émigre au Canada. Rosemay complète ici ses études collégiales puis étudie à l'université. Elle obtient un Bac en 1970 en sciences de l'éducation (pédagogie audiovisuelle) à l'Université de Montréal.

En 1972, son père étant retourné en Haïti, elle souhaite le rejoindre pour mettre ses connaissances au service de l'alphabétisation et du développement rural dans le cadre d'un projet au Nord du pays. Une fois sur place, elle doit y renoncer, les conditions n'étant pas favorables.

De retour au Québec, son engagement au Bureau de la Communauté Chrétienne des Haïtiens de Montréal (BCCHM), s'amorce dès 1973. Elle accompagne notamment des compatriotes dans leurs démarches à l'Immigration. Elle participe aussi à divers projets dans le domaine social : Table de concertation des Centres

d'Éducation populaire, premières coopératives d'alimentation et d'habitation, membre d'une des premières cliniques populaires de Montréal, intervention communautaire dans Hochelaga-Maisonneuve... Pendant quatre ans, elle agit comme agente de milieu auprès d'élèves immigrants, de parents et du personnel dans des écoles primaires de la Commission des Écoles Catholiques de Montréal (CECM).

Soucieuse des conditions de vie des femmes, elle est parmi les premières Haïtiennes à emboîter le pas au mouvement « Québécoises debouttes » et à faire partie de groupes interculturels dans les années 70. Elle est une des pionnières au Point de ralliement des Femmes d'origine haïtienne.

Elle participe aux recherches universitaires sur l'intégration des immigrantes et sur le parcours migratoire des Haïtiens de Montréal. À l'Hôpital du Sacré-Cœur, elle mène une recherche-action auprès de parents et grands-parents haïtiens vivant dans les quartiers St-Michel et Montréal-Nord, puis réalise avec eux une vidéo « Honneur-Respect ». Elle contribue au sein de l'Alliance des Communautés Culturelles pour l'Égalité dans la Santé et les Services Sociaux (ACCESSS) à la promotion de la santé auprès des communautés ethnoculturelles par une étude qui sera publiée sous forme de témoignages.

Grâce à sa formation initiale, elle travaillera comme formatrice dans Hochelaga-Maisonneuve pour l'Office National du Film du Canada (ONF). Cette expérience lui permettra de participer à l'éclosion des médias communautaires du Québec tout en s'initiant aux techniques de tournage et montage de vidéo légère. Elle retourne à l'université suivre des cours de Scénarisation cinématographique et, parallèlement, produit de courts reportages à Radio-Canada International sur les communautés immigrantes de Montréal et s'associe à la jeune Radio communautaire de l'Est : CIBL. En plus de coanimer l'émission « Les Flamboyants » avec Karl Lévêque, le dimanche, elle siège au Conseil d'administration de la station et participe au Comité de programmation. Elle restera en poste malgré le retour des membres de l'équipe en Haïti en 1986 et le décès du célèbre éditorialiste, Karl Lévêque. Elle ne quitte qu'en 1997, alors qu'elle devient consultante en communication au Consulat Général d'Haïti à Montréal.

Collage de fleurs pressées et séchées pour décorer cartes de souhaits et autres objets devient l'activité artistique qui l'aide à lutter en 1998 contre un cancer du sein et à supporter chirurgie et traitements. Elle découvre alors d'autres aspects de l'intégration à la société d'accueil et des relations avec Haïti en s'occupant des Services consulaires : l'adoption internationale, par exemple.

1999 marque le début du renforcement des liens avec son pays d'origine à divers niveaux. Elle poursuit en même temps sa formation en diversification des techniques (Herbiers d'art à l'École des Métiers d'art de Mont-Laurier) et de recyclage de papier (L'Oiseau bleu).

Rosemay opère un « re-paiement » à partir de décembre 2000 dans sa terre natale durant ses congés annuels. Elle en profite pour transmettre ses connaissances à des artisans et artisanes du Dondon au pied de la Citadelle

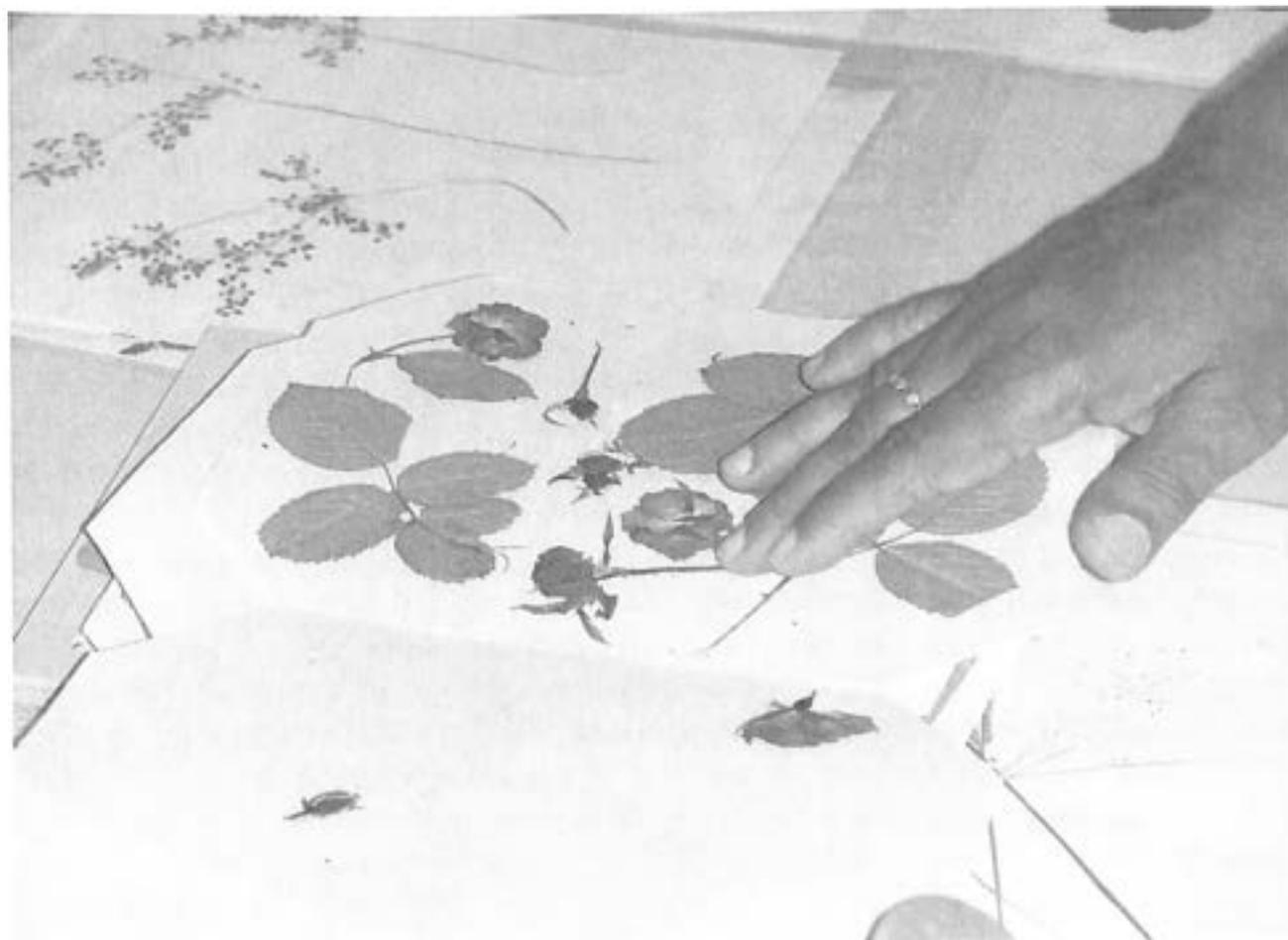
Laferrrière, dans le Nord d'Haïti (2003) ainsi qu'à des formatrices d'une école normale de Delmas (2008) et, après le séisme (2010), à des femmes de l'Association pour la Promotion de la Santé Intégrale de la Famille (APROSIFA).

Le décès tragique de sa fille unique, Pascale, survenu le 8 décembre 2008, à l'âge de 25 ans, interrompt brutalement ses activités de création, de production et de formation. En plus de son deuil, elle amorce une remise en question de certaines valeurs de la société québécoise... obligée de surmonter d'autres épreuves : les dédales administratifs, le déroulement du procès de l'assassin de sa fille, et l'obtention du droit d'y témoigner. Devant cette tragédie, sa famille, sa communauté, le personnel du Consulat et divers intervenants du milieu montréalais lui témoignent une indéfectible solidarité.

Maintenant membre de l'Association des Familles des Personnes Assassinées ou Disparues et comme elle dit «orpheline de sa propre fille», Rosemay écoute parler les autres adultes orphelins : décès à l'accouchement, par violence conjugale ou actions de gangs... Poursuivant sa psychothérapie et soutenue par ses proches et les amies de sa fille, elle garde bien vivante la mémoire de Pascale. Toujours à ses côtés, sa maman Cécile l'a grandement aidée à franchir les premiers temps du deuil.

Son engagement communautaire ne se dément toujours pas et sa créativité continue de s'exprimer. Rosemay fait des expériences de transfert de connaissances artisanales au Québec, en particulier dans les camps pour adultes et enfants. Elle participe à des expositions en Arts visuels, continue de perfectionner ses techniques en suivant des cours et en expérimentant la fabrication de nouveaux papiers ainsi que le transfert de photos sur soucoupes.

Au chapitre des reconnaissances, Rosemay est reçue en novembre 2006 au Temple de la Renommée de CIBL, Radio Montréal, où elle a œuvré durant 17 ans. Elle continue à naviguer dans la vie avec un double bagage hérité du couple mixte que formaient ses parents, union de deux nations, deux religions, deux et même trois langues, deux couleurs, deux climats qu'elle a su intégrer harmonieusement et qu'elle partage avec son entourage multiple.



Roses de Dondon, Rosemay Baillargé-Eustache

Yolande Charles



Après des études primaires et secondaires au Pensionnat Ste-Rose- de-Lima à Port au Prince, Yolande Charles fait un bref passage à la Faculté des sciences sociales de l'Université d'État d'Haïti. En 1962, lauréate au concours d'entrée de la Faculté de médecine et de pharmacie de la même institution, elle y passe deux ans, à un sombre moment de l'histoire d'Haïti. Elle part en 1964 pour Bordeaux, en France, où elle complète ses études médicales et y soutient en 1969 sa thèse de doctorat.

Pour se rapprocher de sa famille, elle immigré au Québec où elle effectue une année d'internat et quatre années de résidence en gynécologie obstétrique. Elle mérite en 1973 le Prix du meilleur travail scientifique pour l'évaluation de la maturité pulmonaire fœtale à partir d'échantillonnages du liquide amniotique, à un moment où l'obstétrique moderne est à ses premiers balbutiements. Elle obtient en 1972 sa licence de pratique au Canada (LMCC) et en 1974, elle devient la première femme haïtienne à mériter en gynécologie – obstétrique le titre de Fellow du Collège Royal des Médecins et Chirurgiens du Canada, à obtenir le Certificat de spécialiste du

Collège des médecins du Québec et le Certificat de spécialiste de l'*American Board*.

Membre fondatrice du Département de Gynécologie – Obstétrique à la Cité de la Santé de Laval, elle y œuvre de 1978 à 2008. De 1978 à 1985, elle est responsable de la clinique de fertilité dans cet hôpital. Elle est, à la même époque, chargée d'enseignement clinique en obstétrique – gynéco à l'Université de Montréal.

Reconnue comme l'une des pionnières de la chirurgie laparoscopique dans son milieu, elle a été pendant 15 ans présidente du Comité d'évaluation de l'acte en gynécologie. Sa contribution exceptionnelle à l'amélioration de l'acte médical lui mérite à deux reprises le Prix Claude Beaudoin, soit en 2003 et 2007.

En 2003, elle entreprend des études en expertise médicale à l'Université de Montréal et présente en 2006 son mémoire sur l'évaluation objective des dossiers médicaux par les comités d'évaluation de l'acte médical. De plus, son travail sur le sujet sera couronné par un Diplôme d'Études supérieures spécialisées en médecine d'assurance et expertise en sciences de la santé.

En 2008, elle fait partie des personnes honorées du Mois de l'histoire des Noirs et figure au Calendrier de l'année.

Yolande Charles a contribué à la formation de bon nombre de médecins au Québec. Toujours soucieuse du respect de l'éthique professionnelle, du dévouement et de l'empathie envers ses patientes, elle participe activement à l'amélioration de la pratique médicale en gynécologie dans son milieu.

Retraîtée du système public après 34 ans de pratique, elle exerce actuellement en privé une médecine plus humaine, dit-elle, à temps partiel, soignant ainsi certaines patientes qui ont de la difficulté à trouver un rendez vous dans le système public.

Passionnée de haute couture, elle compte mettre en pratique les cours suivis, il y a quelques années, au bénéfice de ses petits-enfants qu'elle compte bien guider et faire profiter de son expérience.

Yolande Charles fait partie depuis 1972 du noyau de membres fondateurs du chapitre de Montréal de l'Association des Médecins Haïtiens à l'Étranger (AMHE). Elle partage la vision sociale de cet organisme par sa contribution dévouée aux différentes initiatives que celle-ci dédie aux moins nantis. Elle est également animée par cette volonté d'amener les jeunes Haïtiens et Haïtiennes des milieux défavorisés à prendre conscience de leurs propres valeurs, afin de faciliter leur insertion dans la société d'accueil.

Mercedès Durosel

Déjà toute jeune à Port-au-Prince, Haïti, Mercedès Durosel s'intéresse à la condition féminine et à l'action communautaire. À 18 ans, elle aide deux femmes à mettre leur enfant au monde. Avant cela, en concertation avec l'abbé Serge Délinois, elle forme le groupe « Élan des jeunes » ayant pour objectif l'épanouissement de la Culture nationale. On lui doit la mise sur pied de la première équipe féminine de basketball en Haïti.

Elle arrive au Canada le 31 décembre 1969, munie d'une formation en dactylographie et mécanographie, d'un diplôme en puériculture de la Faculté de médecine de Port-au-Prince et d'un diplôme du Conservatoire d'Art dramatique. Ici, elle utilise le temps en parallèle et mène de front études et travail : techniques infirmières au Cegep Maisonneuve, puis sciences politiques à l'UQÀM.

Sa participation citoyenne la place parmi les 40 bâtisseurs du Nouveau Parti civique. Elle ne se porte pourtant pas candidate, ses deux garçons étant encore en bas âge.

En 1990, Mercedès Durosel est nommée membre du Conseil Consultatif Canadien sur la Situation de la Femme (CCCSF) pour un mandat de trois ans. Reconduite pour un an, comme conseillère en matière de condition féminine, sa communication au Colloque national en 1994, s'intitulera « Les impacts de la discrimination sur la santé mentale des femmes » diffusée à plusieurs reprises sur la chaîne parlementaire canadienne.

Elle fonde en 1992 l'Association Économico-Féminine Multiethnique (AECOMETH) lancée devant 150 groupes de femmes à l'Union française de Montréal, avec une forte assistance anglophone, grâce au système de traduction simultanée obtenu avec l'aide du député de son comté, feu le ministre Jean Corbeil, son mentor.

Pour souligner la 4^e Conférence mondiale sur les femmes – Beijing, Chine 1995 – en concertation avec le magazine Transatlantique, elle publie pour la Journée Internationale des Femmes un document qui compte parmi les plus importants des activités entourant le 8 mars 1996 et salué par un éditorial de La Presse. Parmi les collaboratrices, citons Michaëlle Jean, Diane Lemieux et Françoise David.

Lauréate du Mois de l'Histoire des Noirs 1997, Mme Durosel compte parmi les cinq grandes conférencières au Congrès annuel de l'Ordre des Infirmières et Infirmiers du Québec. Sa présentation sur « La nécessité d'implication politique et sociale pour améliorer la santé des femmes d'ici et d'ailleurs » est suivie d'une projection sur l'excision et l'infibulation, afin de sensibiliser le public à la mutilation génitale, à laquelle on est quelquefois confronté dans les hôpitaux d'ici.

Membre du Conseil d'administration du YWCA, appelé maintenant le Y des Femmes, elle préside aussi le sous-comité « Santé, services sociaux et qualité de vie » du Comité Aviseur sur les Relations Interculturelles de Montréal (CARIM) et participe au Programme Persévérance scolaire de la Ville de Montréal comme modèle aux élèves issues de l'immigration ou de minorités visibles.

Représentant le Québec en 2000 au 1^{er} congrès du Secrétariat International des Infirmiers et Infirmières de l'Espace Francophone (SIDIIEF), elle y expose « Comment adapter les soins de santé aux besoins des communautés culturelles ».

À l'occasion du 400^e de la Fondation de Québec, dans le cadre du Sommet de la Francophonie, en 2008, l'AECOMETH appuie le directeur du magazine Transatlantique dans sa demande de nommer une rue Mathieu Dacosta, interprète noir de Samuel de Champlain, fondateur de Québec en 1608. L'AECOMETH participe également à la préparation d'une messe au rite catholique congolais diffusée le 13 février 2011 par la télévision de Radio-Canada, en hommage à Mathieu Dacosta et à Marie-Josèphe Angélique, esclave noire, présumée incendiaire, exécutée en 1734 à Montréal.



Grâce au dossier mené par M. Tchika, soutenu par Mme Durosel qui lui obtient l'appui de la Fédération des Femmes du Québec (FFQ), le Conseil municipal de la Ville de Montréal adopte à l'unanimité le 20 février 2012 une résolution consacrant une place au nom de Marie-Josèphe-Angélique, près du Vieux Montréal.

Au fil des ans, Mercedes Durosel publie plusieurs articles dans des quotidiens du Québec et du Canada et continue d'animer des soirées culturelles et artistiques. « Diseuse », elle privilégie les textes d'Agnant, Aragon, Césaire, Coicou, Davertige, Depestre, Kipling, Miron, Mutabaruka, Prévers, Senghor et Verlaine.

«... Ce matin-là, ce fut moi qui m'assis sur la petite chaise et lui tint les mains pendant qu'il parlait. La brise de terre entra par les claires-voies, la ville s'éveillait. Le soleil avançait sur les pavés de la cour. Florent parlait, s'arrêtant par moments pour chercher un mot, pour suivre un souvenir qui le fuyait. Parfois, suffoqué par l'émotion, sa voix s'étranglait. Je lui faisais boire un peu de vin sucré. Avec un coin de son mouchoir, il s'essuyait les lèvres, puis les joues où coulaient les larmes qu'il n'essayait plus de retenir. Je suivais attentivement le récit de mon ami, impatiente de connaître la cause de sa peine, je ne me doutais pas qu'à travers les malheurs qui allaient fondre sur notre île, qu'au cours d'une lutte où seraient engagées nos vies et qui décideraient de l'avenir de notre pays, j'allais sans cesse fuir Florent, le chercher, le retrouver et enfin, le perdre à jamais...»

Extrait du roman *Mémoires d'une Affranchie*, de Ghislaine Rey Charlier, Méridien Littérature, 1989.

Evelyn Moïse Carrénard

Originaire d'Haïti, Evelyn Moïse Carrénard est plongée dans l'univers des arts depuis sa tendre enfance tant à l'Institution du Sacré-Cœur de Turgeau où elle faisait ses études secondaires qu'au Centre d'Art de Port-au-Prince. En quittant son pays natal au milieu des années soixante avec son mari, elle s'installa au Zaïre (République démocratique du Congo) où elle débuta une carrière d'enseignante.

C'est en 1969 qu'elle arriva au Canada avec sa famille et un an plus tard elle reprit ses pinceaux pour réaliser une grande fresque murale pour un créateur canadien très connu. On commence à la connaître et à reconnaître son art. Bachelière en administration, Evelyn fit carrière dans une société d'État de Montréal pendant 20 ans et s'occupa en même temps de l'éducation de ses enfants sans toutefois négliger sa peinture.

Sa première grande exposition eut lieu à Brossard dans les locaux d'une succursale de la Banque Royale en 1979. Elle eut l'heureuse chance de la réaliser en solo; ce qui permit à chacun de ses tableaux de bénéficier de l'attention particulière des visiteurs. Ceci a fait d'elle une des premières femmes d'origine haïtienne du Québec à faire ce genre d'évènement.

Au cours de deux décennies, Evelyn Moïse Carrénard s'acharna à poursuivre sa formation en arts visuels tant auprès des peintres québécois de renom comme Marcel Favreau qu'à l'Université du Québec à Montréal où elle obtint un diplôme dans cette discipline. Quelques années plus tard, elle compléta son perfectionnement au Centre de Céramique Bonsecours à Montréal et ensuite avec Diane Brouillette, céramiste québécoise renommée.

À partir de 1989, après avoir pris une préretraite, la peintre et céramiste se consacre exclusivement à son art. Ce fut la consécration de l'artiste qui, depuis, participe seule ou avec d'autres à plusieurs expositions au Québec, ailleurs au Canada, aux États-Unis, en Europe et bien sûr en Haïti.

Les expositions solo d'Evelyn, quand il n'y a pas bien entendu de thématique bien déterminée, sont des voyages à travers des époques bien définies et le style revêt parfois de nouvelles expressions. Son besoin de s'exprimer est parfois libre. Ses dernières œuvres figuratives s'orientent vers l'abstrait, le moderne. Les textures, les techniques mixtes, les griffonnages, les outils autres que le pinceau témoignent d'une telle recherche. Ses œuvres invitent à rêver et à faire partager les élans de son imaginaire dans un foisonnement de couleurs, une débauche de visages multiples, de masques, des arts de la scène et tout cela en exploitant des lignes, des formes géométriques, des textures.

Pour ce qui est de la céramique, ses œuvres sont toutes des pièces uniques, tournées, façonnées ou sculptées que ce soit bols, vases, animaux, masques, personnages filiformes, etc.

Mais Evelyn a aussi des préoccupations d'ordre social et pour ne pas s'enfermer dans sa bulle d'artiste elle reçoit un diplôme en Alphabétisation de l'Université du Québec à Montréal en 2000.

Evelyn s'intéresse certes à l'Art, mais également à tout ce qui favorise le développement humain.

Parallèlement à son métier de peintre et de céramiste, elle enseigne les arts visuels pour des organismes comme les Maisons de la culture, les bibliothèques, les centres socio-culturels et communautaires, Vues d'Afrique, les commissions scolaires, etc. Souvent, écrivains et poètes sollicitent des illustrations pour la page couverture de leurs ouvrages : il lui faut alors exprimer par sa peinture l'essentiel du contenu de chaque ouvrage. Les collectionneurs privés et publics sont également très intéressés à détenir ses œuvres au nombre de leurs objets d'art. Un de ses tableaux de sa série des masques, reçut le premier prix de Vues d'Afrique pour l'affiche de 1996.

Evelyn est une artiste qui ne se contente pas de montrer ses œuvres, elle sait aussi parler d'art et de ce qu'elle réalise avec passion, notamment à Radio Centre-Ville à l'émission « Pawòl Fanm » et à la télévision communautaire, à « Noir de Monde ». Elle écrit aussi des articles sur les Arts visuels pour des Journaux, des Magazines et autres.

En 2003, elle a reçu de l'Association des femmes d'origine haïtienne de la Montérégie un prix pour l'ensemble de son œuvre. Son apport à l'art visuel au Québec est incontestable.



Marie-Élise Lebon



Marie-Élise Lebon est arrivée au Québec en janvier 1969. Sans tarder, elle s'investit dans les études et le travail tout en veillant jalousement au bien-être de sa famille, celle d'ici, mais aussi celle laissée en Haïti. Car s'il y a près d'elle ses deux fils qui feront sa fierté tout au long de sa vie, il y a aussi à cette époque sa mère, vigilante autant qu'indomptable et son frère restés au pays, son père, ses sœurs, sa marraine, ses tantes et oncles, ses cousines et cousins éparpillés à travers le monde. De tous ceux-là, elle restera toujours solidaire et responsable dans l'affection comme dans les grandes « coumbites » familiales.

Déjà, la stature de cette organisatrice hors pair se précise. Elle jongle avec de multiples responsabilités sans en échapper, ni mettre en péril aucune. Les amis se réfèrent à elle dans la lente construction de cette communauté haïtienne des années 70 au Québec. La vie sociale, les rituels de famille fournissent les occasions concrètes d'entraide. Marie-Élise est là pour tous, dans un cercle qui s'agrandit et

devient chaque jour plus exigeant. Elle y développe des compétences qui, innées chez elle, attendaient un terrain fertile pour croître et s'épanouir. Souplesse doublée de rigueur, entregent et empathie véritable lui apportent les premiers succès dans l'organisation d'événements festifs au bénéfice de tous. Sa réputation se bâtit et elle devient une référence informelle d'aide et de support en cette matière. Ce sont autant d'atouts concrets qui tisseront une crédibilité qu'elle inscrira comme actif à son entreprise, quelques années plus tard.

Après quelques années passées en Haïti, Marie-Élise revient au Canada où elle se joint à la cause de l'immigration et à l'intégration des nouveaux arrivants. Installée dans la région de la capitale nationale, elle met toute sa ferveur et ses habiletés professionnelles au service de l'intégration en milieu scolaire des élèves des minorités raciales francophones de la région d'Ottawa Carleton. Elle apprend par cette expérience à objectiver une réalité qu'elle a vécue elle-même de façon subjective, en tant qu'immigrante. Elle s'enrichit de l'expérience d'autres communautés et se sent désormais prête à rencontrer le monde entier.

L'occasion lui en sera donnée quelques années après alors qu'elle partira pour un séjour de trois ans au Kenya. Marie-Élise participe alors à la représentation du Canada au Haut-commissariat, mais se laisse toucher par la dure réalité des enfants de bidonvilles et s'implique dans la collecte de fonds en faveur des Guides du Kenya. Cette expérience interculturelle sous d'autres latitudes accroît son humanisme, sa capacité d'entrer en contact avec toutes sortes de personnes. De retour au Canada, elle est désormais prête à donner la pleine mesure de son immense talent.

Après avoir glané deux certificats en Intervention en milieu pluriethnique et en Relations publiques qui sanctionnent les expériences acquises, travaillé comme consultante, l'infatigable Marie-Élise, qui est devenue entre-temps une pétillante jeune grand-mère, décide, à la demande générale, de lancer sa propre entreprise, « MEL Productions ». Son objectif est simple, il rejoint celui de toute sa vie : partager le bonheur d'une culture riche et ample avec tous les humains qui voudront se laisser toucher par elle, ouvrir toutes grandes les barrières afin que circulent librement toutes les manifestations de l'art haïtien, cet art multiforme et généreux qui constitue un hymne à la vie ainsi que l'expression la plus achevée de la résistance à la férocité du monde. Marie-Élise le sait, les Haïtiens de tous âges et de toutes conditions reprennent souvent force au contact de leur culture, au souvenir de leur histoire et à l'écoute de leur musique. Cette redynamisation, elle souhaite l'offrir à la société québécoise où elle fait sa vie, elle veut la mettre au service du rapprochement entre les individus et les sociétés. Le partage devient pour elle un nouvel art de vivre, tout naturellement, comme cela l'a été toute sa vie. Sa façon à elle d'enrichir le Québec s'illustre par l'organisation d'activités culturelles (Foire du livre), d'événements artistiques variés (spectacles de musiques et de danses), et tant d'autres...

Le partage est pour elle un art de vivre. En 2006, Marie-Élise ajoute un service de traiteur aux plaisirs qu'elle offre à sa clientèle ravie. Désormais, les délices de MEL puis LeBon Traiteur enchanteront le palais des gourmets ainsi que des gourmands, une belle opportunité pour elle de faire partager l'excellence dans la convivialité et le raffinement ainsi que beaucoup de générosité.

Pendant quarante ans, j'ai eu le privilège d'assumer diverses fonctions en Soins infirmiers dans trois différents pays.

En Haïti, d'abord infirmière hygiéniste, j'ai par la suite été professeure pendant cinq ans à l'école des infirmières de l'Université d'État d'Haïti. Aux États-Unis, j'ai étudié et travaillé dans le domaine des soins infirmiers, avant de choisir de m'établir au Québec.

À mon arrivée au Canada, j'ai occupé le poste d'assistante infirmière-chef à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville à Montréal, avant de m'installer dans la ville de Sherbrooke où, pendant seize ans, j'ai été agente de formation et de développement du personnel, au Centre hospitalier Hôtel-Dieu.

J'ai eu le privilège d'arriver au Québec en une période dite de la « Révolution tranquille », une période où le génie québécois explosait. Combien de peuples peuvent se vanter de pouvoir faire une révolution socio-économique si profonde sans bataille, sans effusion de sang? Tous les talents étaient bien accueillis. J'ai bénéficié de l'ouverture d'esprit et de la capacité d'accueil des Québécois. Ainsi, dans le milieu hospitalier, où les découvertes scientifiques et les technologies modernes exigent une approche efficace dans le maintien des compétences, ma conception et mon approche de la formation continue du personnel infirmier ont été bien accueillies et les résultats ont été assez concluants. Le changement a été radical et a eu un impact positif sur la carrière de plusieurs jeunes infirmières et même des plus anciennes.

En 1989, à mon insu, l'administration du Centre Hospitalier Hôtel-Dieu de Sherbrooke, a présenté un dossier à la Corporation des infirmières et infirmiers de l'Estrie, demandant que l'insigne honorifique de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec me soit octroyé, pour ma contribution au développement de la profession d'infirmières au Québec.

Je suis retraitée depuis 1994, mais je demeure relativement active. Je n'arrive pas à me convaincre d'ignorer les appels de services. Dès mon plus jeune âge, je me suis toujours engagée dans des activités de bénévolat et des actions communautaires. Je crois que le scoutisme dont j'ai été membre de 9 à 20 ans a été ma meilleure école de formation à l'engagement social.

Je suis membre de plusieurs associations :

- l'*Assemblée des bahá'ís de Sherbrooke* (ma communauté de foi) ;
- le *Comité d'accueil et d'intégration des immigrants du Quartier nord (CAII)*, un sous-comité du « Comité de vie du Quartier Nord » (comité citoyen de l'arrondissement de Jacques Cartier où je demeure) ;
- les *Actions Interculturelles de développement et d'Éducation (AIDE)*, un organisme dédié à l'intégration des immigrants et à l'harmonisation des relations interculturelles. Je suis présidente du Comité interculturel des aînés de cette association ;
- *La Maison des grands-parents de Sherbrooke (MGPS)*, organisme dont la mission est de faciliter le dialogue intergénérationnel et la transmission des valeurs.

Depuis déjà deux ans, la MGPS, dans un souci d'échanges intergénérationnels, m'offre l'occasion d'animer des ateliers avec les élèves des classes d'accueil pour jeunes immigrants de l'École secondaire internationale Du Phare. Le succès est total. En tant qu'éducatrice à la retraite, je me sens comblée.

Je collabore aux activités de trois autres organismes :

- *La Fédération des Communautés Culturelles de l'Estrie (FCCE)*, un organisme qui regroupe des représentants des groupes Culturels de la région.



- * *Femmes solidarité*, un organisme qui regroupe des femmes africaines avec pour objectif, l'entraide, l'intégration des femmes et des enfants (Problèmes scolaires, accès au marché du travail, adaptation aux lois sociales etc.)
- * *Carrefour de solidarité internationale (CSI)*, un organisme œuvrant en coopération internationale et en commerce équitable.

Je dois souligner que j'ai été honorée à trois reprises pour mon engagement bénévole au sein de la communauté :

- * En 2007, sur la recommandation de certains organismes interculturels, particulièrement de Actions Interculturelles de Développement et d'Éducation (AIDE), j'ai été désignée lauréate du Mois de l'histoire des Noirs.
- * En mai 2011, sur la recommandation de la Maison des grands-parents de Sherbrooke et l'École internationale Du Phare, j'ai été récipiendaire de la Médaille du Lieutenant Gouverneur pour les aînés.
- * En octobre 2011, le journal La Tribune de Sherbrooke m'a honorée de la médaille et du trophée Mérite Estrien.

Ainsi donc, depuis 1976, je demeure à Sherbrooke; une ville construite en montagne, possédant deux rivières, des lacs, des parcs, des boisés... Un vrai charme en toute saison. De plus, on y trouve deux universités, une francophone et l'autre anglophone, de bonnes écoles et des institutions d'enseignement qui accordent une place importante aux disciplines artistiques. L'activité culturelle est stimulée par la présence de trois orchestres symphoniques et des orchestres de chambre. Sans oublier que Sherbrooke est une ville où la venue de communautés issues de l'immigration constitue un enrichissement qui lui donne énormément d'envergure.

Je dois à la ville de Sherbrooke mon intégration harmonieuse à la société québécoise, mais, malheureusement, les choses ne se passent pas toujours ainsi pour tous les immigrants. Je souhaite que tout nouvel arrivant au Québec ait le sentiment d'être bien accueilli et qu'il soit soutenu dans ses efforts d'adaptation par toutes les personnes avec lesquelles il transige. Je souhaite également que les femmes qui immigreront soient accueillies dans un cadre qui leur facilite l'entrée sur le marché du travail rapidement pour éviter que, découragées, elles ne viennent grossir les rangs des bénéficiaires de l'aide sociale. Je souhaite par-dessus tout, que la formation et les expériences antérieures de tout nouvel arrivant soient reconnues, de telle sorte qu'il ne soit pas obligé de repartir à zéro dans son cheminement sur cette terre d'accueil qu'a été pour moi le Québec.

« Terre, terre... Leur chant s'arrête net, comme s'il se brisait dans leur gorge. Une nuée d'oiseaux blancs au large bec plongent bruyamment devant le voilier pour saluer son arrivée puis, dessinant un arc de cercle, remontent en battant des ailes avec une grâce infinie pour se perdre dans la brume matinale. Les passagers sont transportés de joie, malgré leur inquiétude. Une seule question les préoccupe, que nul d'entre eux n'ose formuler à haute voix : comment vont-ils aborder? Ces bateaux sont la plupart du temps remorqués par les navires de la garde côtière. »

Marie-Célie Agnant, *Alexis d'Haïti*, page 103, chapitre 10, Éditions HMV.

Marie-Michelle Dimanche

J'ai laissé Haïti en septembre 1969. Je vis donc au Québec depuis une quarantaine d'années. Dans mes bagages j'apportais ma passion pour la communication et le goût de la lecture que m'ont légué mes deux parents.

Mes champs d'activités ont été d'une grande variété. J'ai été animatrice en lecture, secteur jeunesse; j'ai collaboré jusqu'à tout dernièrement à titre de reporter pour *La Voix de l'Amérique* bénévolement, dans le cadre de l'émission animée par M. Fred Williams. Bien avant ma formation en radio télévision et ma participation aux radios communautaires d'ici (CIBL, Radio Centre-Ville), c'est comme comédienne que je me suis fait connaître dans la pièce *Lor du temps*. Toujours dans le même axe, j'ai participé au film *Plaisirs honteux* de Michelle Desaulniers (Docu-fiction mise en nomination dès sa sortie). Ainsi brisant des tabous, j'acceptais de parler d'un sujet très difficile : l'inceste.

Mon expérience en radio télévision m'a amenée plus tard au Conservatoire LaSalle où j'ai obtenu un diplôme d'études collégiales (DEC) en Sciences de la parole. Ce qui m'a permis de parfaire mes études en littérature jeunesse et décrocher un certificat dans le domaine. Depuis, je parcours écoles, bibliothèques, Maisons de la culture, résidences pour personnes retraitées dans le but de faire découvrir ma culture par le chant, la danse et les contes.

Au fil du temps, j'ai aussi apporté ma collaboration à divers organismes dont les suivants :

- CIBL et Radio Centre-Ville, animation et collaborations particulières
- Paroisse St-René-Goupil, animatrice en pastorale de baptême et à la fête multiethnique
- L'Alliance théâtrale haïtienne, collaboration à l'occasion de la pièce *Tout Moun Ka Pran*, pour démystifier le sida et parler aussi de ma collaboration avec l'organisme GAP-VIES. Dans une autre pièce de l'Alliance théâtrale, par ricochet, j'ai abordé le thème de l'homosexualité, autre sujet tabou de notre communauté.

En 1991, à l'occasion de l'exposition « Montréal vu par ...Michaëlle Jean », organisé par la Ville de Montréal, j'ai contribué à faire connaître la culture de mon pays d'origine en prêtant des œuvres de mon feu père, le sculpteur André V. Dimanche. Lors de cette activité j'ai agi comme comédienne, chanteuse, danseuse et animatrice pour les écoles des quartiers Villeray, Parc-Extension, Saint-Michel.

J'ai aussi œuvré bénévolement au Centre communautaire des aînés de Saint-Michel/Rosemont et ce, jusqu'à ce jour, auprès des personnes âgées dont plusieurs de la communauté haïtienne. De pouvoir parler en créole à cette clientèle demeure un outil essentiel de communication pour briser sa solitude. Cet aspect de mon engagement auprès des personnes âgées vulnérables, m'apporte autant de bien à moi que j'en fais.

Comme animatrice à la Bibliothèque de St-Michel j'ai pu, dans le cadre spécifique du projet « Bibliothèque à la rescousse », offrir aux jeunes des moyens leur permettant de mener à bien de la recherche documentaire.

Je continue à m'engager dans la société où j'ai choisi de vivre en y apportant le meilleur de moi-même.



La tulipe noire

Par *Élaine Hémond, auteure*

Nous étions en 1966. J'allais fêter mes vingt ans. À Québec, nous rencontrions encore peu de personnes noires. Tissés serrés, entre blancs et cousins, dans la Capitale Nationale, nos principales différences relevaient des étiquettes Haute-Ville et Basse-Ville. Pourtant, la Révolution tranquille avait déjà commencé son œuvre.

Mes sœurs, amies et moi-même avions entrepris depuis quelques années de lancer nos bonnets par dessus les moulins. Non seulement avions-nous déserté les églises, mais nous étions déjà nombreuses à l'université et une nouvelle liberté sexuelle nous était donnée par la pilule. Comble de bonheur, nos aînés, parents, professeurs et même les politiciens, croyaient en nous et nous incitaient à défoncer les barrières qui les avaient tenus si longtemps dans la dépendance. Dans les rangs de cette jeunesse, l'humilité n'était donc pas souvent au rendez-vous.

J'avais un amoureux. C'était un étudiant espagnol de l'Université Laval. Il s'appelait Jose. Fraîchement débarqué de son pays, encore empreint de ravissantes traditions don quichotière, il se confrontait au *modus vivendi* éminemment féministe et outrageusement indépendant des filles de ma génération. L'approche séduction du bel hidalgo était souvent mise à mal. Mais, très intelligent, il s'intégrait malgré tout assez bien à notre petite société bourgeoise.

Puis arriva une jeune Haïtienne. Rencontrée à la cafétéria de l'Université, et me sentant investie d'un devoir d'accueil, je l'invitai à se joindre à nos sorties entre amis. Belle comme un crépuscule de septembre au dessus du Lac Saint-Jean, souriante et brillante comme une nuit d'aurores boréales, elle était aimable et à l'écoute de tous. Son succès fut immédiat. Elle dansait de plus comme une déesse et, dans nos soirées en discothèque, elle nous éclipsait toutes. Elle s'appelait Michelle. Mes amies et moi, un peu jalouses, l'avions, en cette saison des tulipes, qualifiée de Tulipe noire. Comme la brave tulipe nordique, souvent confrontée au gel en plein mois de mai, elle se battait pour rester debout face à un système universitaire encore peu ouvert à ces Haïtiens réfugiés, arrivés parfois sans papiers et sans preuve de diplômes.

Elle ne fut pas longue à me voler mon amoureux.

Michelle avait un charme fou. Elle avait la ténacité de ces migrants qui devaient tout reconstruire dans un environnement sinon hostile, du moins hermétique. Elle avait, surtout, le charisme qui ouvrait toutes les portes. Bientôt inscrite en sciences infirmières, elle fit de brillantes études et s'engagea dans sa communauté étudiante, tout comme dans ce petit milieu haïtien qui grandissait lentement à Québec.

Puis je la perdis de vue. Restait-elle à Québec ou migra-t-elle à Montréal comme bon nombre de Néo-québécois déçus, à cette époque surtout, par la ville de Québec? Je ne savais pas.

Les années passèrent et à l'aube de mes 60 ans, en 2006, je la revis. Au cours d'une réunion de militantes féministes, elle vint vers moi. Je reconnus ma Tulipe noire. Elle occupait maintenant un poste important dans un hôpital. À la veille de sa retraite, elle me parla de ses trois enfants, mi-Haïtiens, mi-Espagnols et totalement Québécois. Je vis encore ses yeux briller lorsqu'elle me raconta ses batailles professionnelles, sociales et politiques. Je lui parlai des miennes. Elles se ressemblaient, ces batailles. Puis nous rîmes toutes deux de bon cœur en repensant au vol manifeste qu'elle avait fait de mon amoureux en 1966. Nous nous embrassâmes comme deux sœurs. J'avais retrouvé ma Tulipe noire. Celle qui avait fleuri ma jeunesse en m'ouvrant malgré elle à des horizons humains qui n'ont cessé de s'élargir.

Je porte maintenant dans mon cœur de nombreuses Tulipes noires. Plantées partout dans notre société, au front de tous les combats, porteuses d'ouverture et d'espoir, les femmes d'origine haïtienne nous ont plus qu'accompagnées dans nos luttes des dernières 50 années. Elles nous ont souvent tirées. Elles ont nourri nos motivations et fouetté notre détermination. Tulipes noires, je vous aime.

Élaine Hémond se consacre depuis de nombreuses années au développement du leadership politique des femmes au Québec et à l'étranger. Elle est notamment intervenue en Haïti.

Elle a cofondé le Groupe Femmes, Politique et Démocratie et co-fondé le Centre de développement femmes et gouvernance.

Journaliste pendant 20 ans et auteure, elle a publié un roman et plusieurs livres en éducation; elle a scénarisé et coréalisé une dizaine de vidéos.

En juin 2010, elle était nommée Officière de l'Ordre national du Québec pour sa contribution à la sensibilisation des femmes à leurs droits et devoirs démocratiques.



MOMENTS-CLÉS DES ANNÉES 70

- 1971 – Naissance du groupe féministe qui deviendra plus tard le Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal.
- 1972 – Fondation du Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal
- 1972 – Mise sur pied de la Maison d'Haïti
- 1973 – Création du Conseil du statut de la femme par le gouvernement du Québec pour répondre aux pressions du mouvement des femmes.
- 1974 – Claire L'Heureux - Dubé : première femme nommée juge à la Cour supérieure également à la Cour d'Appel du Québec (1979) et à la Cour Suprême du Canada (1987).
- 1974 – Création de l'Association des femmes autochtones du Québec (FAQ).
- 1975 – L'ONU proclame 1975, année internationale de la femme : première conférence mondiale sur les femmes à Mexico.
- 1975 – Adoption de la Charte des droits et liberté de la personne par le gouvernement du Québec qui interdit toutes formes de discrimination.
- 1976 – Mise sur pied de Condition féminine Canada avec deux bureaux au Québec et 14 autres répartis dans toutes les provinces.
- 1976 – Création des Éditions du remue-ménage par un groupe de militantes féministes.
- 1977 – Fondation de la Société de Recherche et de Diffusion de la Musique Haïtienne (S.R.D.M.H.). « organise et diffuse à des fins éducatives et culturelles des concerts de musique classique ayant pour auteurs des compositeurs haïtiens ».
- 1978 – Une ministre d'État à la Condition féminine est nommée au Québec pour la première fois. Elle met sur pied un Secrétariat à la Condition féminine.
- 1978 – Fondation du Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour les femmes victimes de violence conjugale.
- 1978 – L'OPÉRATION MON PAYS permet aux Haïtiens arrivés à titre d'étudiants ou de visiteurs de régulariser leur statut. Quelques années plus tard, l'entente Couture-Cullen, permet à un grand nombre d'entre eux de s'établir au Canada entre 1978 et 1986.

Hommage à Lise Pierre-Pierre

Jeune femme, Lise arrive à Montréal dans les années 60 où elle commence par s'occuper de ses quatre enfants, de leur éducation, de leur encadrement et de tout ce qu'exige la vie quotidienne d'une famille ! Peu de temps après, elle devient cheffe de famille. À cette époque, la vie était loin d'être facile pour les femmes de notre communauté. Déracinées, venant d'un pays chaud, transplantées en terre étrangère par la force des choses, il leur fallait – familles et amis au loin – conjuguer adaptation, vie de couple, responsabilités du foyer, éducation des enfants, parfois travail et études, etc., la plupart du temps avec peu pour ne pas dire pas d'aide à la maison. Mener de front tout cela n'était pas sans provoquer de l'incompréhension de la part du milieu, des frictions, des heurts au foyer et même des ruptures. Ce qui aboutissait parfois à des situations d'isolement.

Lise observe. Elle ouvre l'œil autant sur la situation de ses compatriotes que sur celle des femmes en général au Québec. Elle a le souci d'aider celles qui l'entourent et très vite découvre l'importance pour elles de se retrouver entre femmes pour discuter de leurs propres conditions de vie et de leurs problèmes.

C'est l'époque du réveil féministe un peu partout dans le monde, et tout naturellement au Québec où nous vivions. Malgré les railleries de certains, à l'écoute des autres et avec l'appui des premières recrues, Lise fait le pari de rassembler les femmes haïtiennes de Montréal en mettant sur pied un groupe de travail qui deviendra le Point de Ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal (PRFOHM). Elle réunit d'abord chez elle, puis dans des salles fréquentées par des groupes communautaires, amies et connaissances sensibles à la cause. Ainsi elle devient l'initiatrice du premier mouvement d'émancipation des femmes d'origine haïtienne de Montréal. Toujours soucieuse de la nécessité de s'informer sur les luttes spécifiques de femmes d'ici et d'ailleurs, Lise incite le groupe à monter une bibliothèque tournante et à discuter autour de comptes-rendus de lecture, chacune apportant suggestions, livres et réflexion. La mobilisation devient plus active : tables de discussions, causeries, présentation de témoignages... font d'emblée partie du programme de sensibilisation.

Les membres du groupe sont encouragées à participer aux colloques et aux grandes manifestations organisées par d'autres groupes de femmes du Québec pour être partie prenante des revendications du moment. Ceci, toujours en vue de soutenir les femmes dans leur démarche vers l'autonomie.

Lise souhaitait vivement que le groupe s'intègre dans la communauté d'accueil, notamment par une présence active au sein des associations de femmes québécoises et (ou) canadiennes tout en gardant son caractère spécifique. Ainsi serons-nous, par exemple, membres de l'R des Femmes et plus tard de la Fédération des Femmes du Québec (FFQ).

Notre pionnière a aussi été parmi les premières à réfléchir, avec ses consœurs québécoises, à la nécessité de mettre sur pied des lieux d'accueil pour les femmes en difficultés, particulièrement des centres de femmes où celles-ci pourraient trouver une oreille attentive à leurs besoins d'aide et surtout à leur détresse.

Lise incarne le courage et surtout l'espoir de réaliser ses rêves. Tout en participant à la lutte pour l'amélioration des droits des femmes, elle a réussi durant de longues années à jongler avec ses diverses responsabilités familiales, à poursuivre à Montréal ses études de droit commencées en Haïti et à participer à des travaux de recherche dans sa discipline. Ce qui l'amène vers d'autres horizons.

Au fil des ans, des associations ou regroupements au sein de la communauté, qui n'iaient la problématique spécifiquement féminine, ont fini par reconnaître la légitimité de notre démarche et à emboîter le pas.

Lise, nous te disons BRAVO !

Pour le Point de Ralliement des Femmes d'Origine Haïtienne de Montréal,

Aliette Saint-Jean et Rose-Marie Gautier

Mireille Neptune Anglade*

Mireille Neptune Anglade, est arrivée au Québec au tout début des années 1970. Elle a d'abord enseigné le français au secondaire pendant plus de dix ans. Ses collègues, de l'école Louis-Philippe-Paré, à Châteauguay, diront d'elle qu'elle était une personne agréable à côtoyer, très cultivée et très compétente. Elle a fondé avec d'autres femmes haïtiennes de Montréal, le groupe « *Fanm aysien an nou mache* » (Femmes haïtiennes, avançons), dans les années 1980.

En plus de sa charge d'enseignement, elle a complété des études universitaires de 3^e cycle qu'elle avait débutées en France et a obtenu un doctorat en sciences économiques, alors qu'elle voyait à l'éducation de ses deux filles, Pascale et Dominique...

En 1986, Mireille Neptune-Anglade a publié « L'autre moitié du développement » un livre sur la problématique de l'intégration sociale des femmes d'Haïti. Elle est l'auteure de plusieurs travaux de recherche, particulièrement sur le thème du travail des femmes. Elle est aussi l'auteure de plusieurs articles portant notamment sur le rôle des Haïtiennes dans l'économie du pays. Féministe convaincue, Mireille Neptune Anglade a été engagée par les Nations Unies pour surveiller le statut de la femme en Haïti.

Elle a démontré dans ses écrits comment les femmes paysannes d'Haïti, actives dans le secteur agricole, se sont retrouvées massivement dans le secteur du commerce de détail et de l'informel qui sont moins lucratifs. La conséquence de ce passage s'accompagne, dans les années de la dictature des Duvalier, d'une déféminisation du secteur agricole entraînant une chute très sensible de ce dernier. Ce qui prouve que le secteur agricole reposait essentiellement sur le travail des femmes qui ont largement contribué à réaliser le produit intérieur brut du pays. Ces femmes paysannes se sont affranchies de la tutelle économique de l'homme par leur travail marchand.

Mireille Neptune-Anglade, durant quelques années, partageait son temps entre le Québec et Haïti. En dernier, elle dirigeait une organisation féministe *Lig Pouvwa Fanm, Li Pou Fanm*.

Hommage lui est rendu pour sa contribution toute spéciale à la cause des femmes par ses écrits, ses réflexions et son implication dans le mouvement féministe dans les Antilles, principalement en Haïti et au Québec.



Participation aux affaires publiques

L'une des résolutions adoptées à Nairobi dès 1985 (#79), était la nécessité d'une représentation féminine à tous les niveaux des gouvernements : exécutif, législatif, judiciaire (#83); de la nomination de femmes à des postes de décisions (#88)...; de leur choix par les partis politiques comme candidates à des postes de revendications.

Mireille Neptune-Anglade, *La Femme haïtienne en chiffres*, page 94, chapitre V; CIFD, 1996.

* Décédée en Haïti dans le terrible tremblement de terre du 12 janvier 2010.

Marie-Hélène Cauvin



C'est avec le désir d'apprendre tout ce que je pouvais sur le dessin et la peinture pour me perfectionner que je suis arrivée au Québec en 1971.

Mon intérêt pour le dessin s'est manifesté dès le début de l'adolescence et j'ai commencé à dessiner sérieusement dès l'âge de 13-14 ans. C'est-à-dire que je m'appliquais à reproduire des images.

Je me suis rendu compte de mon incapacité à me plier aux exigences d'une institution quand je suis allée la première fois à l'université : je n'avais pas 20 ans pourtant. Il a fallu attendre sept longues années pour que je reprenne goût aux études grâce à la découverte de la gravure qui est tout de suite devenue chez moi une passion. C'est cette passion qui m'a poussée à terminer mon bac. J'étais alors devenue plus patiente et moins rebelle.

Après le baccalauréat en Studio Art à l'Université Concordia de Montréal en 1992, j'ai décidé de poursuivre mes études au niveau supérieur. C'est à la Tyler School of Art à Temple University, Philadelphie, qu'en 1995 j'ai terminé une maîtrise en Gravure.

Par la suite, de retour au Québec, j'ai transmis mes connaissances et fait profiter de mon expérience à mes étudiants, en enseignant la gravure à l'Université Concordia et le dessin au Centre des Arts Visuels.

Parallèlement à mes cours, je développais une carrière d'artiste plus intense, ce qui m'a valu d'être invitée à participer à des biennales de peinture, de gravure et à présenter des exposés dans plusieurs pays. Le Pérou, les Émirats Arabes, les États-Unis, l'Afrique du Sud et la France ont été parmi les pays fascinants où j'ai séjourné en tant qu'artiste.

Trois galeries en Haïti, ma terre natale, ont exposé mes œuvres qui y ont été fort appréciées.

Très attachée à ma famille, j'ai la joie d'être présente auprès de ma mère dans sa vie quotidienne depuis quelques années. Femme exceptionnelle qui a encore toute sa mémoire à l'approche de ses 100 ans et qui gratifie tous ses enfants et son entourage de son rire joyeux.

Quelle est l'utilité d'une religion si elle accable au lieu de reconforter ?
Si elle désespère au lieu d'aider ? Si elle réduit au lieu de sauvegarder ?

Marie Chauvet, dans son roman *Amour, Colère et Folie*, page 367, Éditions Voix de femmes, les presses Liza Albania Inc., 2003.



Oeuvre de Marie-Hélène Cauvin : gravure sur bois imprimée sur papier mulberry, 1995-1996.

Marie-Célie Agnant



Poète, romancière, nouvelliste et conteuse, Marie Célie Agnant a aussi écrit plusieurs ouvrages pour les enfants, publiés entre autres, aux Éditions Hurtubise et aux 400 Coups. Finaliste de plusieurs prix littéraires, elle a reçu en 2007 le prix belge Gros Sel Grands enfants pour *La Légende du poisson amoureux*, Éditions Mémoire d'encrier. Les livres, dès l'enfance ont été pour elle de vrais amis, des compagnons indéfectibles. Cette proximité avec les mots dits et écrits a ouvert pour elle, elle en est convaincue, la voie vers l'écriture.

Pourquoi écrire ?

Sans doute parce que l'écriture, le rythme des mots et leur musique m'ont été donnés très tôt lorsque, assise aux pieds des adultes, le soir, on me faisait chanter : *Au bois voisin, il y a des violettes, de l'aubépine et de l'églantier. J'ai lié ma botte avec un brin de paille, j'ai lié ma botte avec un brin d'osier. Ou encore Marianne s'en va au moulin, (bis) c'est pour y faire moudre son grain. Le meunier qui la voit venir (bis) s'empresse aussitôt de lui dire attachez donc votre âne, ma petite manmzelle Marianne.*

Parce qu'elle est magie, la parole est le fondement de la création. De ces mélodies de l'enfance, cette magie des mots dont le sens m'échappait totalement, de cette première parole, est née le besoin de dire et de créer. Sans doute aussi parce qu'à cause d'une enfance sous Duvalier, une enfance garrottée par le silence et la peur, je me plais à écrire pour mettre en pièces ce silence, dire l'enfance dont on ne guérit pas, récupérer le vieux mythe du paradis perdu, rassembler les fragments d'une réalité. Une chose est certaine, la littérature constitue un effort pour vaincre tant de frontières, en particulier celles du langage, et l'écrivain tente à sa manière de mettre en bouche et sur papier tout ce qui dans l'inconscient social et individuel demeure non dit.

La création littéraire est un tourment dépourvu de sens affirme Nina Berberova citant quelqu'un d'autre, je crois, dans son essai autobiographique *C'est moi qui souligne*. Il existe tant de raisons pour lesquelles on se prête à ce tourment, ou encore cette aventure. L'une d'entre elles étant certainement la liberté presque absolue que l'écriture procure.

Je suis aussi devenue écrivain parce qu'en moi a été plantée à côté de cet amour de la langue, une graine de révolte, profonde. Ce n'est pas par hasard que j'aurais voulu être chasseur pour pouvoir rendre la monnaie de sa pièce au loup dans la fable de La Fontaine, à l'âge de 3 ans. Va savoir d'où me vient aujourd'hui encore cette aversion pour les fourmis et tout ce qui leur ressemble, prétentieuses et ridicules dans leur mesquinerie, mais aussi ce mépris profond pour les flatteurs de tout acabit et ceux qui s'y laissent prendre, comme le corbeau de la fable. Certes, arrivée au Québec à l'adolescence, je n'avais pas encore à gagner ma vie ni à faire vivre une famille. Cela a sans nul doute joué en faveur de l'écrivaine que je suis devenue, car j'ai eu le temps d'arpenter les couloirs des collèges et universités à la recherche de moi-même. Je me suis égarée, fourvoyée, puis retrouvée dans les livres. Le chemin était déjà tracé aux pieds des adultes, en écoutant fables et comptines. Peut-être, peut-être aussi je suis devenue écrivaine parce que je ne voulais rien faire d'autre. Je ne me vois pas m'occuper de malades, la compassion seule n'y suffirait pas. J'ai d'ailleurs tenté au Cégep une incursion dans ce monde des sciences de la santé, (pour essayer de faire comme tant d'autres, trouver un gagne-pain infaillible.) Au premier cours de labo, je découvre un foetus baignant dans une solution de formol. Il n'en fallait pas plus pour me faire rebrousser chemin. Ce fut mon premier et mon dernier cours dans cette option et je n'ai que respect et admiration pour celles et ceux qui empruntent cette voie depuis l'aube des temps. J'ai tenté l'enseignement et me suis enfuie des écoles non pas à cause des enfants qui seront toujours une joie mais plutôt du système, stérilisant et improductif qui prétend régir l'apprentissage. J'ai par contre passé de longues années dans le travail communautaire, d'abord avec les réfugiés puis plus tard les enfants. Il s'agit d'une voie qui m'a depuis toujours permis d'allier gagne-pain et militantisme, tout en menant une carrière d'interprète et de traductrice espagnol-français-anglais.

L'écriture qui depuis quelques années m'occupe à plein temps représente pour moi l'expression d'une quête ainsi que la nécessité d'établir les marqueurs d'un espace propre à moi. L'écriture m'ouvre le monde. Je m'y promène comme sur les planches d'un immense théâtre où je suis à la fois actrice et spectatrice. J'ai gardé cette sensibilité de l'enfant de 3 ans qui se levait la nuit pour contempler un ciel chargé d'étoiles et chantait au pied d'une tante

à la voix pleine de souffrances. Sans doute aujourd'hui j'écris pour dire non à la souffrance qui emplit le monde, pour refuser cette souffrance. Une chose est certaine, l'écriture, ce *tourment inutile*, m'aide à vivre.

Abîmes

*Poésie ma légende
inlassablement ruminée*

mon cri cravaché

*douleur sans contours
que je m'entête à évoquer*

remonte sans cesse des abîmes

*Au fond de ma gorge
plainte crevée*

mots en syncope

*vagues folles
vont et viennent
sur des pages interminables*

*poésie ma légende
mon éternité*

une bouée sur l'écume des mots

Poème tiré de *Balafres*, Marie-Célie Agnant, Éditions du CIDIHCA,
Montréal, 1994

Pascale Cassagnol Annoual



À Port-au-Prince, au printemps de 1962, j'ai reçu mes noms, Marie, nom de baptême, Carmen, nom hérité de ma grand-mère maternelle, et Pascale simplement parce ma mère fût inspirée par une actrice française émergente. J'ai quitté Haïti à un âge qui donne raison à ce qu'écrivait Antoine de St-Exupéry, je cite, « On est de son enfance comme on est d'un autre pays ». Comme pour plusieurs compatriotes, ce fut un déracinement qui m'a profondément marquée. Le paradoxe était qu'alors pour rejoindre ma mère qui avait quitté plus d'un an auparavant pour « nous faire chercher », je devais renoncer à ma terre natale, la famille paternelle, les mers, les montagnes, les fruits de mon enfance. Tant de séparations que j'ai dû créer un coffret de mémoires, pleins de compartiments et autant de clés. Après un été à New York, je suis arrivée à Montréal juste au moment de la crise d'octobre 1970, mais naturellement ce n'est que des décennies après que j'ai compris la conjonction des deux événements.

Durant mon adolescence, j'ai continué de voyager avec ma famille. C'est alors que nous habitons à Guadalajara, au Mexique, que je me suis rajouté un deuxième nom de famille, celui du côté maternel. Comme je ne pouvais pas garder à mes côtés la parenté, j'ai adopté l'initial C. pour Cassagnol, réclamant ainsi une autre partie de mon héritage. J'imagine que c'est un moyen de me sentir plus complète et d'accroître mes racines. Longtemps après le passage de ma Man Cam, je trouvais cela trop triste de retourner en Haïti. Je n'y ai donc pas remis les pieds jusqu'au séisme de 2010, pour aller offrir des formations en créativité et psychothérapie ainsi que des rituels sur les deuils. Animée par le sens du devoir, j'ai ainsi renoué (*mwen mare senti'm*) pour donner à Haïti le meilleur de qui j'étais devenue. Ma vision du monde étant colorée depuis la naissance par l'immersion dans ce monde complexe de classes socioéconomiques, de spiritualité et par les rapports de pouvoir culturels, historiques et politiques, je tenais à compléter ce cercle d'apprentissage. On dit bien « *deyè mòn gen mòn* », et « *Ayiti se tè glise* ». En m'impliquant dans ce travail exigeant certes, j'ai appris combien les rapports entre l'identité professionnelle, culturelle et personnelle sont importants et indissociables.

Diplômée en « Art thérapie », j'exerce comme clinicienne tout en intégrant à ma pratique ma longue formation en ethnothérapie. Ma fascination constante pour le dialogue interculturel m'a amenée à concevoir des ateliers de groupe et organiser des collaborations pour explorer l'impact des identités collectives sur l'identité de l'individu. J'utilise la méthodologie phénoménologique telle que présentée dans mon mémoire de Maîtrise, intitulé : *Art Therapy and the Concept of Blackness*, ou « La thérapie par l'art et le concept de négritude ». Sans prétendre à une approximation avec le concept tel que traité par le psychiatre Franz Fanon, celui-ci m'a toujours inspirée et demeure une source d'approfondissement intellectuelle. L'expérience, en ce qui a trait à l'histoire de vie à travers la migration, l'identité et les cultures, demeure au centre de mon travail, de mon engagement communautaire ainsi que de ma production artistique. Plus particulièrement, j'incite les personnes à mieux comprendre leur expérience personnelle (leur vécu), pour arriver à un fondement solide dans leurs interactions avec les autres.

Présentement je m'affaire à plusieurs projets, notamment avec les communautés autochtones du Québec, du Nunavut et autres territoires à travers le Canada. Ainsi ma tâche auprès des immigrants m'a amenée à développer un « Nouveau modèle des services en santé mentale pour les Canadiens d'ascendance africaine qui tient compte de l'impact de l'esclavage, de la colonisation et du racisme sur l'identité et la santé mentale ».

J'ai l'occasion d'utiliser plusieurs langues dans ma pratique, soit le français, l'anglais, l'espagnol et le créole. Pour mon plus grand bonheur, j'habite Montréal et je poursuis le cheminement qui m'épanouit et qui s'enrichit entre autre, de celui de mes quatre enfants ; Jordan, Sydnee, JuliAnna, et Gabrielle.

Amanthe Estiverne-Bathalien

Je suis arrivée au Canada en août 1970 et dès l'atterrissage à l'aéroport de Toronto, j'ai commencé, sans le savoir, la lutte pour la défense de la langue française. L'avion était en retard, celui qui devait nous emmener à Montréal avait déjà quitté, nous devions donc passer la nuit à Toronto, j'ai insisté, au grand étonnement de tous les autres voyageurs, pour qu'une personne dûment mandatée par AIR CANADA, parlant français vienne m'expliquer la situation.

Arrivée à Montréal, j'ai été accueillie par des amis qui vivaient dans le quartier Snowdon. Rares étaient les commerces où on pouvait se faire servir en français. Comme la Banque Royale du Canada était connue en Haïti, je me suis présentée dans une succursale de cette banque, située à quelques mètres de mon domicile pour y ouvrir un compte. Aucun employé ne parlait français; mon compte a été ouvert à la Banque Nationale.

J'étais diplômée de l'École Normale Élie Dubois et j'enseignais depuis neuf ans. En changeant de lieu de vie, j'ai choisi de changer de métier mais il me fallait travailler, car, j'avais laissé une famille en Haïti, surtout mes sœurs qui ne pouvaient compter que sur moi, nos parents étaient morts depuis plusieurs années déjà. Alors, ce fut le travail en manufacture en même temps que les études en cours du soir. C'est à l'usine que j'ai rencontré le Québec et des Québécois qui venaient des régions et qui vivaient à Montréal comme des immigrants dans leur propre pays.

Cette expérience m'a grandement aidée dans ma future carrière d'intervenante sociale.

Comme j'avais de très bonnes bases, dès la fin de 1974, j'avais complété un diplôme d'études collégiales en assistance sociale. À la fin des cours théoriques, j'ai choisi de faire mon stage au SERVICE AUX PARENTS NON MARIÉS. Le nom du Service m'a interpellée, je ne comprenais pas que des problèmes particuliers étaient reliés au fait de donner naissance à des enfants en dehors du mariage. J'ai appris à connaître le contexte social d'alors qui commençait à évoluer. C'est dans ce milieu qu'a commencé mon implication auprès de femmes haïtiennes vivant à Montréal. Plusieurs jeunes femmes devenaient enceintes, recourraient à ce service soit, parce qu'elles étaient rejetées par leur famille et avaient besoin d'aide pour poursuivre leur grossesse, soit pour faire garder leur enfant après l'accouchement afin de continuer à travailler. Pour ces femmes et avec elles, j'ai parcouru les ministères et les organismes communautaires, les commissions scolaires, les postes de police etc, pour sensibiliser les intervenants de ces milieux à la culture haïtienne et aussi faire connaître les besoins des jeunes d'origine haïtienne. C'est ainsi que j'ai été la première intervenante à faire admettre une jeune fille d'origine haïtienne en classe d'accueil vers la fin des années 70. Jusqu'à cette époque, Haïti étant considérée comme un pays francophone, les enfants d'immigrants haïtiens n'avaient pas droit à la classe d'accueil.

Tout en travaillant comme intervenante sociale, j'ai entrepris des études universitaires en Travail social, ce qui m'a amenée à devenir cadre-intermédiaire au Centre jeunesse de Montréal.

Mes interventions n'étaient pas réservées ni limitées à une clientèle d'origine haïtienne. Maintenant encore, des jeunes Québécoises me cherchent pour me rappeler combien je fus une personne significative dans leur vie.

Actuellement retraitée, je suis encore active professionnellement comme membre issue de la communauté de la Commission québécoise des libérations conditionnelles, comme coopérante volontaire dans le programme de coopération volontaire pour Haïti et aussi comme travailleuse occasionnelle au Service de Médiation et d'expertise psychosociale du Centre jeunesse de Montréal où j'avais terminé ma carrière.

Que ce soit au niveau personnel ou professionnel, à l'usine ou au bureau, je suis toujours animée par l'amour du travail bien fait, le respect de l'autre et de l'environnement. Ce sont ces valeurs que je veux transmettre à mes descendants.



Ghislaine Télémaque



Ghislaine Télémaque est née en Haïti. Son arrivée au Québec avec sa famille remonte à 1970. Elle étudie les soins infirmiers et passe huit ans à travailler dans les salles d'urgence et des unités de soins intensifs de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Dès 1986, elle signe un contrat avec Oxfam-Québec et partage alors son temps entre les soins infirmiers cliniques dans l'extrême nord du Québec, les brise-glace canadiens et des interventions humanitaires avec des organismes non gouvernementaux et internationaux.

« Les soins infirmiers ouvrent les portes vers l'implication dans la protection des droits humains. Nous servons en tant que témoins de ce qui se passe à travers le monde, et nous avons le devoir de rapporter les dérives de ce monde, voire les dénoncer. »

Ghislaine Télémaque débute sa carrière à l'urgence, aux soins intensifs, et au département des grands brûlés de l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1978. Forte de son expertise de départ, en moins de dix ans, cette infirmière « globetrotteur » entreprend son travail auprès des populations en détresse et éloignées : dans les

bateys et dans les camps de réfugiés avec des travailleurs migrants en République Dominicaine, en Haïti, en Afghanistan, au Tchad, en République démocratique du Congo, etc.

Depuis 1992, Ghislaine Télémaque travaille à l'implantation de différents programmes de santé communautaire dans les régions éloignées, comme la Baie James et la Baie d'Hudson. Sa grande polyvalence et son ouverture d'esprit lui permettent d'assumer des fonctions dans différents champs d'exercices tels que les soins de première ligne, les soins à domicile, la coordination de programmes spéciaux de la Santé publique, la gestion dans les dispensaires en tant que chef d'équipe et comme conseillère en intégration de nouveaux infirmiers recrutés par le *Cree Health Board*.

Quant à son engagement dans sa communauté d'origine, on la retrouve active à Montréal dans des mouvements de jeunes des années 70 et 80, militante au sein des organismes communautaires, notamment la Maison d'Haïti. Cofondatrice du groupe de jeunes « KJANPE » (koumbit jèn aysiye nan peyi etranje), Ghislaine est également très présente dans les organisations de femmes, à titre d'exemple mentionnons la « Ligue des Femmes du Québec, Nèguès Vanyan ». Elle est cofondatrice du Ralliement des Infirmières et Infirmières auxiliaires de Montréal.

Le parcours de cette battante l'a propulsée dans des grands rendez-vous internationaux. Sa participation, plus d'une fois, au festival mondial de la jeunesse et des étudiants (Cuba et Moscou) et à d'autres manifestations féministes en sont la preuve tangible.

CE QUI LA DISTINGUE

Ghislaine se démarque tant au Québec qu'ailleurs au Canada et à l'étranger par son dynamisme, son professionnalisme, et sa grande capacité d'adaptation. Sa marque de commerce reste toutefois son humilité exagérée et la recherche constante de consensus.

En décembre 2011, le Ministère des Pêches et Océans et la Garde Côtière lui décernent un Award spécial de reconnaissance et de distinction pour son intervention rapide lors de l'écrasement d'un avion de First Air à Resolute Bay, dans l'Arctique.

En mai 2012, l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec (OIIQ) lui décerne le prix Florence Nightingale, dans la catégorie Rayonnement international, pour souligner sa contribution exceptionnelle à prodiguer des soins de qualité aux bénéficiaires du Québec, du Canada et d'ailleurs dans le Monde.

Myrtha Dominique

À l'approche de mes 65 ans dont 40 vécus au Québec, je salue l'opportunité que me donne le Point de ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal de parler de mes réalisations. À 25 ans j'ai quitté Haïti et je peux dire, un peu plus de 40 ans plus tard, que mes années québécoises ont enrichi mon bagage intellectuel et mon parcours.

Sur le plan personnel, je suis le reflet des valeurs acquises en Haïti, mais aussi de la possibilité que m'a donné la société d'accueil de maximiser mon potentiel humain. J'ai profité de tout ce qui s'offrait à moi en termes de formations, allant des cours du soir pour adultes, passant par le cumul de certificats, jusqu'à la scolarité d'un doctorat en andragogie. J'ai fait le choix cependant de ne pas terminer ma thèse, préférant redéfinir mes priorités en donnant plus d'importance à ma spiritualité, par exemple. Ce qui fait de moi aujourd'hui une personne cherchant à puiser à l'intérieur d'elle-même l'énergie nécessaire pour s'engager dans des activités altruistes. Je suis confiante en l'avenir faisant mienne la pensée d'Albert Camus : *la générosité de l'avenir est de tout donner au présent*. Cela explique sans doute mon goût pour l'aventure qui m'a conduite jusqu'en Abitibi où, pendant quatre ans, j'ai travaillé à titre de Directrice de soins infirmiers.



Sur le plan professionnel, j'ai rempli différentes fonctions dans les hôpitaux du Québec certes, mais, j'ai diversifié l'éventail de mes activités, travaillant à la Commission des écoles catholiques de Montréal comme suppléante, à la Banque de Montréal pour enseigner le français langue seconde aux employés, dispensant des cours aux préposés aux bénéficiaires, des cours en santé mentale à l'Université de Montréal, et enseignant les techniques de réhabilitation sociale à des groupes de résidents utilisateurs de soins pour troubles mentaux et déficience intellectuelle. J'ai aussi travaillé pour Santé Canada, à titre de gestionnaire de projets destinés à la prise en charge des bébés de petits poids, à travers tout le territoire du Québec, pendant six ans. Ce fut avec un très grand plaisir que j'ai parcouru les localités du Québec, ce qui m'a donné l'occasion de faire profiter les autres de mon expérience et des connaissances acquises, de vivre des expériences inoubliables lors de rencontres avec des personnes ayant les mêmes préoccupations que moi et partageant mes points de vue sur ce que par exemple doit être un CLSC ou encore comment favoriser la promotion des différents groupes sociaux.

J'ai mené durant plusieurs années un projet en partenariat public-privé avec l'Institut Douglas, un Institut de Santé Mentale de Montréal, dans le cadre du Service de réhabilitation intensive dans la communauté (SRCI). L'objectif de ce service est de permettre à des résidents de vivre une transition dans une maison de groupe durant au moins une année. Après cette étape, ils peuvent aller vivre en appartement supervisé ou en logement autonome avec l'encadrement d'une équipe de professionnels fournie par l'hôpital. C'est ainsi que j'ai pu, grâce à la collaboration d'une équipe d'employés, et à titre de responsable d'une ressource intermédiaire en santé mentale affiliée à Douglas, instaurer progressivement un programme où une cinquantaine de résidents peuvent apprendre à cheminer vers leur pleine intégration sociale. Cependant dans le cadre d'une préretraite le nombre de résidents est actuellement réduit à vingt répartis dans deux maisons où ils vivent en vrais citoyens avec un style de vie se rapprochant le plus possible de la normale. Nous nous efforçons ainsi de procurer à ces personnes le cadre le plus approprié possible à leur développement personnel pour qu'elles soient à même de pouvoir mettre au service de la société leurs ressources humaines.

Parallèlement à ces activités, j'entreprends des voyages en Haïti, où j'essaie d'embrasser la cause des enfants démunis et privés d'instruction. Nous avons pu, avec la petite communauté des Orangers, localité proche de Roche-à-Bateau (Département du Sud), monter un projet de coopération scolaire. Ce projet est pris en charge totalement par les parents issus d'un groupement paysan dénommé Groupement Papillon.

L'aide apportée consiste à leur trouver un jumelage à travers nos connaissances pour couvrir les frais d'une cantine scolaire. Une centaine d'enfants répartis en 5 classes dont 2 maternelles, une première, deuxième et

troisième année fondamentale. Nous faisons actuellement des démarches, dans le cadre de la gratuité scolaire promise par le nouveau gouvernement, pour le transfert au public.

Enfin sur le plan humain, je tiens à souligner mon action auprès des familles d'accueil où j'ai partagé mon espace familial avec des personnes atteintes de troubles mentaux ou de déficience intellectuelle. Je considère cette expérience extrêmement enrichissante pour le gain en humanité qu'elle m'a permis d'acquérir.

Pour terminer, je ne veux pas passer sous silence le fait que mon mari, durant 40 ans, m'a apporté un soutien merveilleux en faisant confiance à ma passion pour l'action et le service.

Disons-nous au revoir

Quand le temps aura eu raison de ma jeunesse

Dis-le moi sans cesse

Ce je t'aime

Pas demain, maintenant

Pendant que mes oreilles entendent

Que mes yeux voient

Pour graver à jamais ce moment merveilleux

Un souvenir de plus dans mon sac de voyage

SUZON FAUSTIN

(Extrait d'un poème du même nom, inédit, 16 janvier 2000)

Suzon Faustin

Je suis née à Jacmel, une ville magnifique située au sud-est d'Haïti, qui m'apportait chaque jour cette assurance tant appréciée par bon nombre d'enfants, la présence aimante de personnes en qui je trouvais sécurité et réconfort quand mes parents étaient absents.

Pourtant, cette sécurité ne suffisait pas à combler le vide que créait l'absence de maman quand elle partait pour acheter ses provisions au loin.

J'ai grandi dans une famille de six enfants. Des moments agréables et moins, j'en ai vécus ! Mais rien ne pourrait m'enlever cette joie d'être autour d'une table avec mes frères et sœurs pour partager un bon repas. Ce bon vieux temps où tout un chacun agrémentait ce moment par une histoire de son cru. Des rires inextinguibles résonnent encore dans ma mémoire. Magnifique tableau qui habite encore aujourd'hui un coin de mes pensées.

Je revois encore ma vie sur les bancs de l'école des sœurs de l'Immaculée Conception, du lycée Célie l'Amour, des écoles hôtelières, souvenirs entremêlés d'amourettes de jeunesse, la discipline des parents, des institutrices et des professeurs. La fille rebelle ne s'est jamais laissé façonner au goût du potier. Ce qui m'a valu de sévères punitions autant par mes parents que par les bonnes sœurs. Bref, un parcours marqué de pur bonheur, mêlé parfois de chagrins.

Passé l'âge de l'insouciance, la réalité de la vie nous paraît souvent cruelle au moment de prendre des décisions qui marqueront toute notre existence. C'est ainsi que très jeune, je me suis mariée et qu'en 1970 j'ai dû suivre mon époux au Canada.

Bon gré mal gré, je me suis adaptée dans mon pays d'accueil. Mère de deux garçons, tout en essayant de concilier travail et famille, j'ai ajouté au lot quotidien des études complémentaires. Mais il m'a fallu alors passer par la dure expérience du travail dans le secteur secondaire entre mes études collégiales et des études universitaires en sciences sociales, avant d'aboutir enfin dans le secteur tertiaire, il y a plus de 20 ans.

Depuis 1987, je travaille à GAP-VIES, organisme communautaire qui œuvre depuis plus de deux décennies principalement dans la communauté haïtienne. C'est une longue histoire. Obligés de répondre aux allégations de la Croix-Rouge en 1983, des professionnels ont décidé de se prendre en mains en travaillant à l'implantation d'un organisme dans le but de mieux informer les Haïtiens sur la problématique du syndrome d'immunodéficience acquise (SIDA). Il a fallu des années de patience pour arriver à un heureux mariage entre GAP-VIES et la communauté haïtienne d'abord et avec les autres communautés ensuite. Comme adjointe administrative au sein d'une équipe hors pair, je suis fière d'avoir cheminé avec GAP-VIES. Cet organisme, sous la direction de Joseph Jean-Gilles, jouit actuellement d'une solide réputation dans la société québécoise et ailleurs et je m'enorgueillis d'être parmi celles et ceux qui ont contribué à son succès.

Et pour clore en beauté mon parcours de vie....je vous laisse ces quelques mots :

Dans la félicité des douceurs printanières,
J'imbriquerai mon âme à chaque plante,
Pour abreuver pleinement, goutte à goutte
La sève nourricière, porteuse de vie nouvelle,
Jouissant ainsi de la puissance d'embellir
Bon gré mal gré le mal-être de mes bien-aimés.



Bettyna Frédéric



Bettyna Frédéric a laissé Haïti pour le Canada en septembre 1970, elle vit au Québec depuis plus de quarante ans. À son arrivée, elle entame des études menant à l'obtention d'un Diplôme en Techniques infirmières au CEGEP de Bois-de-Boulogne. Tout en travaillant, elle poursuit ses études pour obtenir un Baccalauréat en Sciences infirmières à l'Université de Montréal.

Elle est à l'emploi de l'Hôpital Sacré-Cœur-de-Montréal en 1975 comme infirmière et travaille à des unités de soins en médecine et en chirurgie pendant près de 10 ans. Elle fonde une famille et met au monde deux enfants, ce qui la porte à prendre un congé de maternité de 3 ans. Par la suite, elle reprend du service à l'Hôpital du Sacré-Cœur. En 1986, Bettyna applique pour un poste d'infirmière au Centre de jour pour diabétiques. Elle est sélectionnée parmi plusieurs postulantes. Elle a consacré de nombreuses années à cette spécialité puisqu'elle sera en poste pendant 25 ans jusqu'à sa retraite en décembre 2011.

Le rôle d'une infirmière clinicienne au Centre de jour pour diabétiques est central.

Celle-ci doit travailler avec une équipe multidisciplinaire pour offrir de l'enseignement et des soins aux diabétiques. Cette équipe composée de médecins, de nutritionnistes et de pharmaciens a pour but d'éduquer les bénéficiaires et les aider à se prendre en charge afin de bien vivre avec cette maladie.

Pendant les vingt-cinq ans qu'elle a œuvré à ce Centre, celui-ci a pris énormément d'expansion, les recherches dans le domaine ayant connu des avancées importantes, les tâches se sont forcément modifiées tout en devenant plus nombreuses. Les nouveaux défis étant de :

- Participer à la conception et à l'élaboration d'outils cliniques infirmiers, de brochures éducatives dans des comités interdisciplinaires.
- Assurer la formation des étudiants (stagiaires) en sciences infirmières, des résidents en médecine et du personnel infirmier déjà en place à l'hôpital.
- Participer aux activités de rayonnement : congrès, symposiums, conférences, groupes de discussions, afin de maintenir la compétence et rester à jour sur tous les nouveaux développements et l'évolution de la recherche sur cette maladie.
- Travailler avec des bénéficiaires de différentes communautés culturelles et de tous les niveaux d'éducation, vulgariser les termes pour faciliter leur compréhension à travers les barrières de langues, de culture et d'acceptation sociale, etc.
- Faire la liaison avec des regroupements de diabétiques, par exemple « Les diabétiques du nord de Montréal », participer à leurs conférences et à leurs rencontres de discussion.

Bettyna Frédéric est membre fondatrice de l'Association des infirmières et infirmiers en diabétologie du Québec (AIDDQ), créée en 1992. Ainsi elle a fait partie du conseil d'administration de cet organisme qui a pris beaucoup d'essor depuis 20 ans. Son but est de :

- Regrouper les infirmières et infirmiers qui travaillent dans ce domaine, afin de faciliter le partage des connaissances et des expériences professionnelles.
- Favoriser l'actualisation des membres par des rencontres trimestrielles, sous forme de souper-conférences avec des médecins, des compagnies pharmaceutiques ou toute autre source d'information disponible.
- Apporter du soutien aux membres afin d'améliorer la qualité des soins aux diabétiques.
- Participer à la rédaction du journal de l'Association avec des articles traitant de différents aspects du diabète et autres informations d'intérêt pour l'Association.

Pour terminer, on peut dire que Bettyna a eu beaucoup de plaisir à travailler comme infirmière éducatrice et a été passionnée par l'enseignement aux personnes diabétiques. Une carrière professionnelle enrichissante

de 36 ans, bien remplie, qui lui donne aujourd'hui encore le sentiment du devoir accompli. À sa retraite, ses expériences de travail lui permettent de concrétiser d'autres projets d'avenir, comme celui de passer plus de temps en famille et de voyager.

« Il n'est pas tout à fait vrai de croire qu'être seul c'est s'abandonner, ne plus vivre, mais tout simplement exister. L'essentiel est d'avoir confiance en soi, la force, la conviction et le courage de s'armer d'un idéal personnel (moteur de vie), pour faire face aux soubresauts du quotidien. Jamais on ne doit oublier que l'arbre du désarroi et de la souffrance ne fleurit qu'en vase clos et que son fruit n'est certainement pas le bonheur, mais l'amertume. Le repli sur soi a toujours engourdi l'esprit, l'intelligence et le corps: vous ne pouvez savoir à quel point !.

Essayez de vous en sortir, vous verrez. »

Extrait du Bulletin du PRFOHM, p. 29, 1990 par Aliette Saint-Jean-Flavien, reprenant la citation « Les murs de la cuisine bloquent la vue sur le monde ».

Aliette Honorat-Moisset



C'est avec plaisir qu'à partir de mon vécu je partage ici quelques réflexions et témoignages avec les lecteurs et lectrices de cet ouvrage collectif sur le thème de l'immigration et que je remercie Alexandra Philoctète de m'y avoir invitée.

Tout immigrant qui franchit la frontière d'un nouveau pays devient euphorique les premiers temps de son arrivée, ce qui pour lui représente une première réussite de ses efforts. L'accueil qu'il reçoit est déterminant. Tandis que les mois et les années qui suivent peuvent être difficiles et nostalgiques. Les différents types d'apprentissages le portent à se poser des questions existentielles.

Immigrer, selon moi, c'est quasiment une nouvelle naissance. En tant que médecin qui a étudié à l'étranger, j'ai dû faire face à de grandes difficultés. Néanmoins, j'ai été contente de l'accueil qui m'a été fait au Nouveau Brunswick, province que je ne connaissais pas avant de quitter la Suisse. Entre 1969 et 1970, j'ai pu travailler à l'Hôpital Régional Chaleur de Bathurst comme externe résidente en Pédiatrie et en Gynécologie.

Mon externat terminé, il fallait retourner en Suisse pour achever mes études médicales, passer les dernières épreuves universitaires et obtenir mon diplôme de la Faculté de médecine de l'Université de Lausanne. De retour à Bathurst en 1972, j'ai été de nouveau accueillie par le même Hôpital, cette fois, comme résidente pendant deux années, ce qui m'a permis de mettre en valeur mes connaissances et comprendre divers aspects du milieu hospitalier.

En 1974, n'ayant pas pu encore répondre aux exigences de la Corporation des médecins, j'ai décidé de revenir à la maison prendre soin de mon fils né entre-temps.

La même année, mon mari a obtenu un contrat en coopération internationale au Mali. Une nouvelle expérience allait commencer pour moi. En effet, j'ai pu avoir un contrat, à titre de médecin à temps partiel dans les services médico-scolaires à Bamako, ma nouvelle ville de résidence, tout en restant disponible pour répondre aux demandes des familles de coopérants rattachés au Bureau de liaisons du Canada. En 1978, c'est l'affectation de mon mari comme professeur à l'Université Laval qui nous amène à Québec. Me revoilà sans emploi dans l'immédiat.

Ce retour au Canada a été plus difficile pour moi, car je me retrouve dans une nouvelle province qu'est le Québec, pour recommencer une adaptation à un nouveau milieu. Pour exercer la profession médicale, il me fallait réussir les épreuves prévues à cette fin par l'Ordre des médecins du Québec. Pensant y renoncer, j'ai tenté une incursion en gestion et en administration pour intégrer plus rapidement le marché du travail. Mais, je n'ai pu m'empêcher de retourner en médecine.

Après quatre années d'études et de recherches en endocrinologie au Centre Hospitalier de l'Université Laval, j'ai pu obtenir une maîtrise ès sciences dans cette spécialité. Mon sujet couvrait la glande Thyroïde, le Stress et le Diabète, trois domaines difficiles à explorer, mais j'aimais les défis ! Ce que je ne savais pas c'est qu'il y avait peu de publications sur mon sujet « L'influence des hormones thyroïdiennes sur le métabolisme glucidique et les catécholamines ». Mais après le dépôt du mémoire, en 1986, il ne m'a pas été possible de travailler dans le domaine.

Libre de mon temps, je me suis engagée dans des activités bénévoles à la Confédération des Associations linguistiques et culturelles de Québec (CALCQ). Nous y avons fait du travail communautaire varié, incluant l'aide aux nouveaux immigrants. L'Association haïtienne de Québec où j'étais très active et dont j'étais devenue la présidente en faisait partie. J'ai organisé des activités communautaires et culturelles, en collaboration avec la Maison internationale pour le ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles, entre autres.

Le Carnaval et la Fête de la Saint-Jean à Québec étaient les occasions les plus propices. On avait pensé à l'Association et dans d'autres organismes membres de la Confédération que des concerts seraient un bon moyen pour favoriser les échanges interculturels et faire connaître la culture haïtienne. De là est née une chorale multiethnique qui interprétait des partitions et pièces venant de partout, à Noël et à Pâques.

En 1986, après la chute des Duvalier, un voyage de reconnaissance en Haïti, après mon long séjour à l'extérieur, m'a permis de constater, entre autres, l'état de déforestation du pays. Un an plus tard, en 1987, j'y suis retournée et durant deux ans, je me suis associée à une polyclinique médicale comme médecin généraliste et spécialiste des glandes thyroïdiennes. En même temps, je prêtais mes services à titre de bénévole une fois par semaine pour des soins de santé aux personnes démunies de Carrefour. Je n'allais pas oublier pour autant le fléau de la déforestation face auquel je voulais apporter ma modeste contribution. Je faisais en effet des recherches documentaires sur les plantes du pays, particulièrement les plantes médicinales, accumulant des notes, rencontrant des agronomes, discutant avec eux et observant les plantes *in situ*.

À mon retour au Canada, j'ai poursuivi mes activités de recherche en fouillant dans la vaste littérature qui a été développée dans d'autres contextes, avec le projet bien arrêté d'écrire un livre sur le sujet. Ce livre, je l'ai rédigé. Il a été publié par les Éditions du CIDIHCA et lancé à Québec en 2005. Volume de 462 pages, intitulé « FLORE HAÏTIENNE ET ÉTUDE DE QUELQUES PLANTES MÉDICINALES », sur les *Monocotylédones*. Mes travaux se poursuivent en vue, d'une part, de la réédition de ce volume et de la préparation d'autre part d'un deuxième volume qui portera cette fois sur les *Dicotylédones*.

J'ai repris parallèlement mes activités bénévoles avec la CALCQ, la Maison Internationale et l'AFÉAS (Association des femmes pour l'éducation et l'action sociale), y ajoutant le chant choral le dimanche, d'abord dans ma paroisse de Saint-Louis-de-France et après à St-Jean-Baptiste-de-Lasalle. Aujourd'hui encore, je fais partie de la chorale des Nomades qui s'est donné pour mission d'offrir par ses concerts bénévoles, des moments agréables aux résidents des centres d'hébergement des personnes âgées et dans les hôpitaux.

La solidarité de mes amis québécois et amies québécoises ne s'est jamais démentie lorsqu'il s'est agi d'aider Haïti dans les malheurs qui l'ont frappée ces dernières années, au travers des cyclones successifs et le tremblement de terre du 12 janvier 2010. Je me suis engagée avec des amis et l'appui des médias à ramasser à ces occasions des sommes d'argent qui ont été remises à Oxfam Québec, à CECI et à la Croix-Rouge pour venir en aide aux victimes.

Depuis une dizaine d'années, la peinture est devenue mon violon d'Ingres, s'ajoutant à mes activités sociales et culturelles. J'ai peint suffisamment d'aquarelles et d'huiles pour organiser quatre expositions solo et participer à plusieurs autres à l'invitation de certains amis associés à des organisations communautaires.

Voilà ce qu'a été ma vie active, une vie plutôt atypique, dois-je convenir, mais que je continue à cultiver et à chérir en dépit de mon âge bien sonné pour la retraite.

Jacqueline Moraille Courtois



Parler de son apport à une communauté, c'est aborder le professionnalisme, l'engagement et la contribution. Il n'est pas toujours facile de parler de soi !

En arrivant au Québec, j'ai adapté des « méthodes apprises en Haïti dans le domaine de l'enseignement à ma nouvelle réalité professionnelle en les jumelant à de nouvelles connaissances.

Une fois à Montréal en 1970, j'ai tout de suite voulu revenir à mon occupation première, l'enseignement. Après maintes applications dans des écoles privées et à la Commission scolaire de Montréal et celles avoisinantes, j'ai fini par trouver un poste en première et troisième année du primaire dans une école privée. Dans mon enseignement, j'ai introduit la méthode conçue et développée en Haïti par Jacqueline Turian Cardozzo *Ti Malice au pays des lettres* : personnage mythique des contes haïtiens qui incarne la ruse et la débrouillardise. Concept que j'ai naturellement adapté au milieu québécois et cela a marché. Malheureusement cette école fermait ses portes l'année d'après et, dans l'attente de réponses à mes

demandes d'emploi dans l'enseignement, j'avais accepté un poste dans une garderie en milieu familial. J'ai pu continuer la mise en application de la méthode Turian, puisque les matinées étaient consacrées aux enfants de zéro à quatre ans et l'après-midi j'assurais un cours d'initiation aux arts plastiques aux plus âgés de la garderie qui n'avaient qu'une demi-journée de classe. Par la suite, enrichie par ma nouvelle expérience, j'ai décidé d'aller à Ottawa suivre un cours de didactique des langues, dans le but de devenir professeur de Français langue seconde. Une fois le cours complété, de retour à Montréal, j'ai occupé pendant dix-neuf ans, un poste de professeur de Français langue seconde à l'École Beth Jacob. Après une formation en arts plastiques, j'ai enseigné cette matière, au primaire et au premier cycle du secondaire dans la même institution. J'y ai aussi travaillé à l'élaboration d'un programme en arts plastiques.

En 1996, lors d'une restructuration au ministère de l'Éducation, plusieurs enseignants ont été invités à prendre une retraite anticipée, ce que j'ai fait à contrecœur car j'aimais mon métier. Rien ne m'empêchait heureusement d'œuvrer au sein d'une organisation associative. J'ai joint alors en 1997, un mois après le décès de mon fils cadet, les rangs de l'équipe du personnel de l'Association multiethnique pour l'intégration des personnes handicapées du Québec (AMIPHQ). Là aussi, j'ai enseigné le Français langue seconde et j'ai eu pour mission de mettre sur pied un programme scolaire intitulé « Je découvre ma nouvelle langue, Mon nouveau pays, Moi-même ». C'était un programme d'intégration adaptée, offert aux personnes issues de l'immigration et des communautés ethnoculturelles, souvent non scolarisées et ayant une déficience intellectuelle. L'intégration sociale se faisait par le biais de la francisation alors que l'apprentissage du vocabulaire se faisait sous la forme de conversations, à l'aide de thèmes basés sur des sujets de la vie courante. Il fallait aussi apprendre aux personnes participantes – hommes et femmes – à développer l'estime de soi, à acquérir une certaine autonomie, à prendre conscience qu'elles existent et qu'elles peuvent socialiser, communiquer dans leur nouvelle langue. Les apprentissages en « Savoir lire », « Savoir écrire », « Savoir compter » sont tous, encore aujourd'hui, inscrits au curriculum, ainsi que les exercices et les travaux pratiques. Grâce à ce processus d'intégration, l'accès à l'emploi est heureusement devenu possible : plusieurs jeunes adultes fréquentent maintenant des centres de réadaptation, d'autres habitent même seuls, sont à même de prendre l'autobus ou le métro, gèrent leur argent, avec un peu d'aide bien entendu.

Après 10 ans de dur labeur comme enseignante à l'Association, mon engagement s'est poursuivi à titre de bénévole. Une grande complicité s'est alors développée avec les personnes qui participaient à ce programme d'intégration. Je suis devenue pour elles une confidente, une amie, une conseillère, quelqu'un sur qui compter quand rien ne va. Après trois ans d'une retraite bien méritée, je n'ai pas encore tout à fait pris congé de cet organisme où je donne encore du temps quand ma santé me le permet.

Voilà tout simplement ce qui illustre mon insertion au Québec et à la société québécoise dans laquelle j'ai choisi de vivre pleinement et ma contribution à la communauté ethnoculturelle que j'ai eu la chance aussi de côtoyer au cours de mon cheminement en sol québécois.

Marie-Andrée Pressoir

Après une adolescence heureuse en Haïti où j'ai participé aux mouvements et activités de jeunes des années soixante, comme le Guidisme, le volley-ball et le festival des copains (avec accord de parents aimants qui nous protégeaient et qui avaient tout notre respect), je suis partie, comme plusieurs d'entre nous, compléter mes études à l'étranger. Les parents nous encourageaient à le faire, ne voyant pas d'avenir pour nous dans un pays gangréné par une dictature féroce où l'horizon était fermé. Exprimer des idées dans les années soixante était subversif : la jeunesse étudiante était soupçonnée de comploter et se faisait arrêter sans la moindre raison ou accusation. Rappelons la répression durant et après la grève des étudiants en Médecine et de l'École Normale Supérieure deux ans après, alors qu'ils réclamaient le droit de parole.

Après trois années d'agitations et de contestations, les institutions et groupes récalcitrants à la dictature se faisaient décimer : église, scouts, guides, footballeurs, syndicats ouvriers... Le pays connut par la suite une hémorragie des forces vives de la jeunesse, parties vers l'étranger : véritable exode de cerveaux.

Je suis arrivée à Montréal au début de la vingtaine avec un diplôme d'infirmière en poche ; j'ai résidé comme pensionnaire dans une famille qui m'a aidée à m'adapter à ce nouvel environnement. En attendant d'être appelée par l'Ordre des Infirmières du Québec pour une actualisation de mes connaissances, j'ai travaillé dans une manufacture sans jamais me plaindre car j'aimais déjà Montréal et j'assumais mes dépenses. Je m'adaptais bien et éprouvais une sensation de liberté. J'étais heureuse de pouvoir exprimer mes idées lors de discussions.

Après l'obtention d'un Diplôme d'études collégiales, j'ai pris mon envol et loué un appartement que je partageais avec une amie. À l'Hôpital du Sacré-Coeur (seulement francophone) où je travaillais, il n'y avait presque pas d'immigrants. Je n'ai alors pas côtoyé d'autres cultures, il n'y avait que quatre à six autres Haïtiennes, très peu d'Italiennes. Des personnes originaires d'autres pays sont arrivées peu à peu à partir des années quatre-vingts. Les amitiés que j'avais développées alors étaient avec des Québécoises que j'ai appris à connaître en m'intégrant dans leur groupe. J'appréciais leur générosité, je voyais leur empathie envers des personnes dans le besoin, leur accueil chaleureux, leur simplicité. J'évitais de faire étalage de mon bagage culturel pour ne pas paraître pédante ou de m'inventer une famille aristocratique et riche, tendance dénotée chez plusieurs arrivants. Je ne prenais pas beaucoup de place, j'étais effacée et secrète. Cependant je dois vous raconter une petite anecdote où j'ai dû montrer mes connaissances pour me défendre et prendre ma place.

C'était pendant la pause-café, dans un petit salon où les infirmières se réunissaient pour se reposer et bavarder. Comme j'aimais lire, j'apportais souvent de la lecture. Ce jour-là, je feuilletais un livre de Kenneth Clark sur des peintres, montrant des illustrations de leurs œuvres : c'étaient Michel-Ange, Picasso, Matisse, etc. Une de mes compagnes s'approcha de moi et dit à haute voix :

— Marie-Andrée regarde des livres pornos... et des regards suspicieux se sont alors dirigés vers moi.

— Ce n'est pas de la pornographie dis-je, c'est « LE NU » dans la peinture. Il exprime l'énergie qui exalte le corps victorieux et puissant, mais il existe aussi un NU qui exprime la défaite qu'on surnomme le Pathos. Elles se sont alors approchées pour regarder...

C'est à partir de ce jour-là, je crois, que j'ai vraiment fait partie de leur clan et qu'elles sont devenues des amies. J'ai épousé, trois ans après mon arrivée au Québec, un beau jeune homme, un gentleman. Dans un foyer stable, avec un mari aimant qui a été aussi un père responsable, j'ai pu poursuivre mes études universitaires en Sciences infirmières pendant trois autres années, tout en travaillant et en éduquant nos enfants.

Je me suis engagée professionnellement dans toutes les activités de mon département, à l'unité de la Maternité-Gynécologie de l'Hôpital du Sacré-Coeur. Je participais souvent aux congrès annuels et je faisais partie de comités visant l'amélioration de la qualité des soins infirmiers. Le 12 mai marque la « Journée des infirmières »,



et pour souligner cette date, plusieurs activités ont lieu à l'entrée de la cafétéria de l'Hôpital. À l'époque, j'ai mis sur pied des kiosques d'information deux années de suite, ce qui a suscité l'intérêt du personnel aussi bien que des visiteurs. Le premier portait sur les différents moyens de contraception les plus récents et le deuxième avait pour titre : « Comment démystifier la ménopause ». J'ai reçu des lettres de félicitations de la Direction des soins infirmiers pour mes kiosques et pour ma participation à la « Journée des infirmières ».

Je n'ai pas attendu la retraite pour commencer à écrire. Ainsi mon premier roman *Les Grandes Chevauchées* a paru en 2005 à Montréal, aux Éditions du CIDIHCA et d'autres projets sont sur la table de travail. Cela ne m'empêche pas de participer à des œuvres humanitaires – sorte de trait d'union entre ma vie à Montréal et mon pays d'origine – n'ayant pas perdu ce penchant acquis dans le guidisme où j'ai appris très jeune à faire du bénévolat.

... La jeune fille portait des vêtements confortables se souciant peu d'être élégante et distinguée comme sa sœur Fernande. Elle était vêtue d'un pantalon bouffant, confectionné par Tante Da et d'une chemise appartenant à un de ses frères. Elle s'était débarrassée en arrivant dans le boisé du corset lacé qui entravait ses mouvements et de sa longue jupe. Son chapeau panama laissait dépasser ses cheveux longs bouclés.

Hélène vit tout à coup émerger des broussailles un officier de haute stature, à la mine altière. Sa forte silhouette se dressait tel un roc détaché de la montagne. Hélène fut surprise mais nullement effrayée à la vue de cette apparition. Elle allait s'élançer vers son cheval pour prendre la carabine, mais en voyant boiter cet homme qui semblait incommodé par une blessure, elle se mit debout et l'observa. Dès qu'il la vit, l'officier, hypnotisé comme devant une apparition, s'arrêta net et se mit à déclamer.

— Mes yeux n'ont jamais vu ton pareil, homme ou femme, ton aspect me confond.

— !!!

— Nausicaa

— Non je m'appelle Hélène.

— Tu dois être sûrement Nausicaa fille du roi Akinos et envoyée des Dieux.

La jeune fille fut touchée à la vue de cet officier délirant qui l'a confondait avec quelqu'un d'autre...

Extrait du roman *Les Grandes Chevauchées*, p. 86, Marie-Andrée Pressoir, Éditions du CIDHICA.

Yolène Jumelle*

Yolène Jumelle est arrivée à Montréal au début des années 70. Avant de quitter Haïti, son pays d'origine, elle est journaliste, réalisatrice et animatrice de radio à Port-au-Prince.

Au Québec, elle est étudiante à l'École de Service social de l'Université de Montréal (UdeM), elle complète les études menant à un Baccalauréat ès Sciences en Service social, option communautaire, en 1973. Poursuivant des études supérieures, elle termine une maîtrise en Sociologie à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) en 1976, une scolarité de doctorat en Sociologie à l'UdeM en 1979 et également une licence en Droit en 1983.



Ses expériences de travail sont très diversifiées. Elle fait ses premières armes comme Agente de formation des futurs coopérants d'une organisation de coopération internationale, le Service universitaire canadien outre-mer (SUCO), en 1971 et 1972. Concurrément, elle fonde avec d'autres la Maison d'Haïti et y travaille comme Responsable des services sociaux aux immigrants. De 1973 à 1976, elle enseigne à la Commission scolaire de Montréal à titre de professeur suppléant, puis au CEGEP du Vieux-Montréal en Interventions sociales et Vieillesse; elle est journaliste pigiste à Radio-Canada Internationale pour quelque temps et Agente de relations humaines et Travailleuse sociale au Centre des Services sociaux du Montréal Métropolitain. De 1989 à 1996, Yolène Jumelle est nommée Commissaire de l'Immigration et du Statut de réfugié du Canada (CISR). Elle a enseigné le Droit international privé et a également fait de la supervision de mémoire à titre de professeur invitée à la faculté de Droit de l'Université du Rwanda en 1998. Depuis 1997, elle est Commissaire à la Commission des affaires sociales (CAS) et est ainsi membre du Tribunal administratif du Québec (TAQ), poste qu'elle occupe jusqu'à son décès.

Yolène Jumelle est reconnue comme une bâtisseuse; à cet égard elle a vu, avec le concours d'autres collaborateurs de Montréal, à la fondation du journal Haïti-Presse, des organismes La Maison des Jeunes L'Ouverture et La Maisonnée ainsi que de l'Association des journalistes ethniques du Québec (AJEQ). Elle a contribué ainsi à mettre à l'avant-scène, plusieurs jeunes des communautés noires de Montréal.

L'engagement communautaire bénévole de Yolène Jumelle est impressionnant. Elle a siégé à de nombreux conseils d'administration, souvent à titre de présidente, au Centre de recherche-action sur les relations raciales (CRARR), au YMCA de Montréal, au Congrès des Femmes Noires du Canada, à La Maisonnée, à la Maison des Jeunes L'Ouverture... Elle a été membre consultante du Comité Femmes de Centraide, Responsable de la condition féminine à l'Union des travailleurs immigrants et québécois (ITIQ)...

Yolène Jumelle a présenté au cours de sa carrière de nombreuses communications, principalement en milieu universitaire; elle a aussi publié plusieurs textes sur différents sujets: « Femmes noires et Féminisme », « les structures familiales aux Antilles », « l'Héritage noir du Canada et Problèmes d'identité des couples mixtes », « Violence et diversité culturelle », « Équité, mythe ou réalité », « Pas de développement économique à Montréal sans les communautés culturelles », « la Police dans une société pluraliste »...

Il est clair que Yolène Jumelle a beaucoup apporté au Québec, en retour elle a eu droit à de nombreux hommages attestant sa notoriété. Pour ses engagements bénévoles, elle a reçu les marques de reconnaissance suivantes :

- 2005 - Scroll of Legend Living Legend - Human Rights
- 2004 - Canadian Who's Who
- 2003 - Canadian Black Who's Who
- 1998 - Honorée comme personnalité du Mois de l'histoire des Noirs dans le calendrier
- 1997 - Choisie Citoyenne d'honneur de la Ville de Montréal

* Décédée en 2012.

1989-1991 - Honorée par les organismes suivants :

- La Maison d'Haïti;
- Maison des Jeunes L'Ouverture
- Congrès des Femmes Noires du Canada
- Organisation Nationale des Femmes Immigrantes et des Femmes des Minorités Visibles
- L'association des Femmes d'Affaires de la Chambre de Commerce de Montréal
- 1991 - Prix Jackie Robinson : *Professional Person of the Year* (Prix décerné par *The Montreal Association of Black Business Persons and Professionals (MABBP)*).

« Il nous (j'étais bien sûr du nombre) fallait trouver sans cesse des tribunes pour transmettre nos idées et nos préoccupations sociales au plus grand nombre. Pour accéder aux lieux de pouvoir décisionnel, nous savions qu'il était nécessaire d'investir d'abord les médias, non pour promouvoir les meilleures recettes culinaires ou parler chiffons, mais pour prendre la parole sur tous les sujets, ceux qui concernent spécifiquement les femmes autant que ceux qui sont d'intérêt pour tous nos semblables, pour bien signifier que nous n'étions pas disposées à accepter le confinement dans les espaces qui nous étaient traditionnellement réservés. »

Marlène Rateau, « Pawòl Fanm, des femmes haïtiennes de Montréal au micro de radio Centre-Ville », p 180.

Extrait de la Collection : Interrelations Femmes-médias dans l'Amérique française, sous la direction de Josette Brun, Les Presses de l'Université Laval, 2009.

Marie-Michèle Amédée Volcy

Après avoir acquis une formation au Conservatoire national d'art dramatique d'Haïti et travaillé comme speakerine à Radio Port-au-Prince, à Radio Haïti puis à Radio Nouveau-Monde, je me suis établie au Québec en 1971. Bien que titulaire d'une maîtrise en linguistique de l'Université de Montréal, c'est dans le domaine artistique et culturel que je me suis illustrée depuis plus de trente ans, autant dans la communauté artistique québécoise que dans celle de ma communauté d'origine.

Au début des années 1980, j'ai joué dans les pièces *Des Soutanes à brûler*, *L'Homme qui tombera* et *Les Portes closes* présentées par la troupe de Théâtre Libre d'Haïti au Québec dirigée par Fayolle Jean et dont j'ai été membre fondatrice. Mes prestations remarquées de comédienne m'ont valu, en 1984, la distinction Grande comédienne de l'année par le Théâtre Libre d'Haïti au Québec. J'ai tenu également le rôle d'une voyante de la Martinique dans *L'Empire des Roses*, une création d'Hélène Hayot et Claude Strauss au théâtre Espace La Veillée à Montréal (1997).



J'ai prêté ma voix comme narratrice au scénario radiophonique enregistré sur disque compact *Deux siècles de luttes et d'espoir* de Jacqueline Fouché, 2004 et également comme diseuse de poésie sur ce support : *Adélia* (Arol Pinder, 2003), *Chants de mémoire* (Franz Benjamin, 2003), *Belle-sur-Mer* (Roland Menuau, 2004), *Amour, je te tutoie* (Henri Robert Durandisse, 2004), *Rimes, notes et chansons* (Jean Price Débrosse, 2005), *Complice des voyelles* (Fayolle Jean, 2005) et *Montréal vu par ses poètes* (Société Paroles, 2006). Le milieu artistique a salué à chaque fois la qualité de mes interprétations.

Comme conteuse, j'ai participé au spectacle *Noëls du monde* de la Société de la Place des arts (1990) et au spectacle interculturel *Lectures plurielles de Nous tous un soleil* à la Maison de la culture Rosemont (1991). Mentionnons pareillement ces événements où j'ai eu à mettre à profit mes talents de diseuse : la soirée de clôture des États généraux de la communauté haïtienne (CONACOH, 2007), la soirée *Célébration de la parole*, commémoration du Bicentenaire d'Haïti (Comité Toussaint-Louverture, 2003), la soirée *Haïti : un siècle de poésie*, (Mémoire d'encrier, 2004, Festival littéraire international de Montréal Métropolis bleu) et la *Soirée de solidarité avec la presse indépendante en Haïti* (2004). Sur le plan de la radio, j'ai collaboré occasionnellement à l'émission *Carnaval des Antilles* animée par Fred Williams et Steve Jecrois (station CKVL, 1980) et animé en 1991-1992 à Radio Centre-ville *Miroirs*, une émission interculturelle traitant principalement de la créativité du monde afro-antillais.

Depuis 1996, je contribue étroitement aux productions sur scène du collectif Les Dimanches Littéraires, dont *Au clair de l'été* (2009), *Vertières 204 ans* (2007) et *Une île aux enfers* (1998). J'ai aussi rempli le rôle de présentatrice, entre autres au spectacle de Martha Jean-Claude (*La Maison d'Haïti*, 1987), au Gala de la musique noire au Québec (CIDIHCA, 1984), au Gala des trente ans du Ralliement des infirmières et infirmières auxiliaires haïtiennes du Québec (2007), à la soirée *Une présence à partager* (BCHM, ATTAK, Sant N a Rive et Gap-Vies, 2002), au *Gala annuel* du ROCAHD, (2005).

Je dois dire que j'ai eu la chance, vivant au Québec, de profiter de la double expression culturelle issue de mes deux appartenances.

C'est une grande richesse d'interpréter des rôles au théâtre, des contes et tout autre médium artistique, à la fois du répertoire québécois et haïtien, ou encore de traduire en textes deux univers qui se rencontrent et se côtoient, contribuant ainsi à l'émergence d'une intégration culturelle entre deux communautés de prime abord différentes, mais si proches en même temps.

En 2006, j'ai été reçue lauréate du Mois de l'histoire des Noirs. Cette distinction souligne chaque année l'importante contribution des communautés noires à la vie politique, culturelle, sociale et économique du Québec.

Claudette Durand York



Cadette de quatre enfants, je suis née à Cavaillon, ville du Sud d'Haïti, de parents qui me transmettent le plus bel héritage qui soit à mon avis : la foi, l'espérance et l'amour. Très jeunes, ma sœur aînée et moi étudions aux Cayes, chef-lieu du Département du Sud, à l'École Sainte Thérèse. Nous sommes alors en pension dans une famille où nous sommes aimées.

Plus tard, à Port-au-Prince, je fréquente l'École Élie Dubois. Une fois diplômée en 1955, je reviens aux Cayes pour y enseigner puis je retourne à Port-au-Prince où je continue à exercer mon métier d'enseignante.

Fin juillet 1971, me voilà en sol canadien (que j'avais eu l'occasion de visiter en 1966). Jeune mariée, on s'installe, mon mari et moi, à Nicolet où nous aurons le bonheur d'éduquer deux enfants.

Dans cette petite ville, au service de la communauté, je partage mes expériences de Guide acquises dans le scoutisme en Haïti. Malgré mon dépaysement, le climat et ce saut dans l'inconnu, j'accepte d'être cheftaine de la *Ronde des Jeannettes*. Cette

aventure m'offre l'occasion de découvrir le milieu lors des camps mais surtout d'établir des relations avec les familles de Nicolet par l'intermédiaire de leurs enfants.

Au bureau national des Guides, situé à Montréal sur la rue Sherbrooke, je participe à la révision du programme des Jeannettes, à l'organisation des camps de formation des cheftaines venues de toutes les régions du Canada.

Après des études à l'Université du Québec à Trois-Rivières, j'enseigne à l'École Beauséjour dans le village de St-Grégoire, Bécancour. J'expérimente la classe à aire ouverte avec une autre enseignante. Ensemble, nous organisons des camps d'hiver pour les élèves. Nous entreprenons des soirées de théâtre et de chansons avec eux, ce qui leur permet de recueillir des fonds et de contribuer aux dépenses de leur camp. Ces activités facilitent ma pleine intégration à mon pays d'adoption, dans mon milieu de vie.

Outre l'enseignement, mes intérêts se portent sur l'action humanitaire. C'est ainsi que je m'inscris dans l'organisme Développement et Paix qui, depuis plusieurs années, joue un grand rôle dans ma vie. J'incite la communauté de Nicolet à y participer. Ainsi, à l'automne, les rencontres se multiplient dans des milieux très divers. Écoles, églises, centres d'activités me permettent de sensibiliser les personnes au thème de l'année. À la période du Carême, l'équipe locale de Développement et Paix invite le public à un repas de partage. Y participent des jeunes de « L'Harmonie », orchestre de la Commission scolaire La Riveraine, des écoliers du primaire et des élèves du secondaire qui viennent témoigner de leur vécu au cours d'un voyage en Haïti ou au Nicaragua pendant lequel ils demeurent dans des milieux défavorisés. Mon engagement s'étend aussi à plusieurs paroisses avoisinantes où il m'arrive de prononcer une homélie.

Mon cheminement spirituel consiste à participer avec les Associés de la Mission de Mère d'Youville, dans l'esprit de partage de la spiritualité de sainte Marguerite d'Youville, à une mission d'amour et de tendresse envers les plus démunis. Je collabore aussi au comité central pour la formation des nouveaux membres.

Également animatrice à « Horizons Nouveaux », je me rends disponible pour aider les personnes qui veulent témoigner de leur foi dans la joie de l'Évangile, joie qui laisse deviner une autre dimension de la vie. Cette quête nous amène à développer notre propre spiritualité.

Quant aux jeunes de l'École secondaire Jean Nicolet qui vont en mission dans la région de Kenscoff, en Haïti, j'ai la joie de leur enseigner le créole. Je peux dire que la vie m'a comblée puisqu'aujourd'hui je suis aussi une heureuse grand-mère de cinq petits-enfants.

Savoir partager, quel immense bonheur de découvrir l'autre tout en s'enrichissant !

Marie-Alix Francoeur

Arrivée au Québec en 1971, après avoir amorcé des études de médecine en Haïti complétées en France, j'ai fait mon internat à Jonquières. Nous n'étions que quelques familles haïtiennes au Saguenay, ce qui a facilité mon intégration et mon adaptation à la société québécoise.

À Montréal, j'ai fait ma résidence en dermatologie à l'Hôpital Notre-Dame et à Sainte-Justine et quelques stages dans d'autres hôpitaux. Depuis 1977 j'exerce ma profession de dermatologue à mon bureau privé, à Montréal-Nord. J'ai pratiqué également pendant plus de vingt-cinq ans à l'Hôpital Saint-Luc en clinique externe de dermatologie et aussi auprès de malades hospitalisés. J'ai aussi agi comme consultante en dermatologie auprès de patients admis dans d'autres unités de soins.

J'ai dispensé des cours et assuré le rôle de mentor auprès d'étudiants se spécialisant en dermatologie et d'étudiants en médecine familiale toujours en milieu hospitalier ou en clinique externe, dans des établissements de santé affiliés à l'Université de Montréal. J'ai aussi donné des consultations médicales et dermatologiques en clinique populaire.

Ma capacité d'écoute, mon empathie et ma disponibilité me rendent attentive aux problèmes des patients qui me consultent.

Dans une ville comme Montréal, la diversité ethnique m'a permis de constituer une clientèle en soins dermatologiques présentant des signes et symptômes spécifiques. Ces années de pratique ont façonné mon expertise en dermatologie ethnique, me permettant de mieux définir les pathologies quant à leur aspect ou couleur, à mieux saisir les originalités ou spécificités de certaines d'entre elles et à établir des diagnostics appropriés.

Au fil des ans, j'ai eu l'opportunité de partager mon expérience par des conférences, des causeries et en participant à des tables rondes. L'information à un public plus large a pris la forme d'entrevues dans le cadre d'émissions radiophoniques, par exemple. Les foires médicales ont aussi été pour moi des lieux et occasions d'échanges et d'enrichissement mutuel.

Pendant quelques années, j'ai fourni des services à la clinique médicale communautaire de l'organisme la Maison d'Haïti. Lors de la crise provoquée par l'arrivée du SIDA et son lot de peines, de craintes et de désarrois, j'ai apporté mon soutien aux personnes qui en avaient besoin. J'ai été présente pour soulager celles qui étaient en détresse, autant comme médecin que comme membre de la communauté haïtienne de Montréal. Ainsi, j'ai contribué à éclairer plus d'un sur cette épidémie, les moyens de la prévenir et la nécessité de faire preuve de compassion à l'égard de ceux qui en sont affectés.

D'ici quelques années, lorsque le temps de la retraite arrivera, l'une de mes priorités sera de m'occuper des jeunes d'ici et d'ailleurs, dans le même esprit d'ouverture qui a marqué ma pratique médicale. Dans toute société, une relève est importante et je tiens à transmettre aux jeunes ce que j'ai appris durant ces nombreuses années qui ont été très enrichissantes pour moi.



Carole Amédée



Citoyenne canadienne d'origine haïtienne et mère de deux enfants dont une fille de 28 ans enseignante et un garçon de 25 ans informaticien, cette quinquagénaire aux multiples talents a terminé ses études collégiales et universitaires entre 1973 et 1985.

Elle a commencé sa carrière auprès des enfants en déficience mentale à l'Hôpital Rivière des Prairies, où son apport fut grand, avant de devenir enseignante de jeunes garçons mésadaptés socio-affectifs.

Quelques années plus tard, toujours aussi animée du désir d'oeuvrer à la formation et au mieux-être des jeunes, elle est nommée directrice adjointe à l'école secondaire Saint-Luc, le plus grand établissement multiethnique de la Commission Scolaire de Montréal (CSDM).

Chargée du dossier pédagogique quinze années durant, Carole Amédée est la première femme issue de la communauté noire à parvenir à une telle fonction dans une école de la CSDM.

Carole Amédée vit à Varennes depuis 25 ans.

Pendant toutes ces années, elle a réalisé divers projets : formatrice des nouveaux adjoints de la Commission scolaire, membre rédactrice à l'élaboration de la politique d'évaluation au Ministère de l'Éducation (MELS), formatrice et instigatrice du projet de formation des enseignants de sciences de la CSDM. Tout dernièrement, elle a entamé un cycle d'études à l'école Femmes et Gouvernance (affiliée à l'ÉNAP).

Dresser un portrait de cette femme serait incomplet sans souligner l'enthousiasme et le dynamisme hors du commun qui l'habitent dans tout ce qu'elle entreprend. C'est ainsi qu'en 2006, avec les jeunes de l'école secondaire Saint-Luc, elle a su établir des démarches fructueuses auprès de l'Ambassade du Gabon, de l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF), de la Ville de Montréal et la Commission scolaire de Montréal. Ses nombreuses interventions ont contribué à la publication du roman « Les Gardiens de Lumière » (Poitiers ed. Paroles Écrites, 2006) écrit par un élève âgé d'une quinzaine d'années. Le livre fut unanimement salué, tant par la Presse que par de nombreuses personnalités du milieu littéraire. Carole Amédée a en effet compris que chaque grande réalisation commence par un rêve et ceci est vrai particulièrement pour un jeune. C'est pour cela qu'elle a tout fait pour lui procurer les moyens de réaliser son rêve.

Retraitée depuis peu, Carole Amédée s'est rapidement investie dans son milieu en se faisant élire Présidente de l'AUTAM de Varennes (Université du 3^e âge), en devenant administratrice de la Maison des jeunes de Varennes et membre active de Contact' L (Regroupement des femmes de Varennes).

Dans son désir d'aller de l'avant et de servir plus longtemps, elle a été candidate aux élections municipales de novembre 2009, sous la bannière d'Action Varennes. Son but était de participer au développement de cette ville dans le respect des valeurs fondamentales de la démocratie.

Cependant, le choix démocratique des électeurs a été tout autre. Sa participation à cette consultation populaire que sont les élections municipales, lui a permis de se faire connaître auprès de la population Varennoise, de défendre ses idées et de faire valoir ses arguments.

Elle continue à s'investir dans toutes les actions citoyennes de Varennes et elle demeure convaincue que dans les prochaines années, elle saura relever d'autres défis avec brio.

Renée Condé-Icart

Avant mon départ d'Haïti, j'avais enseigné au primaire et à l'École Normale Élie Dubois, après des études en éducation au pays et en Belgique. Arrivée en 1972 à Montréal, j'ai visité plusieurs organismes qui travaillaient sur les problématiques familiales. Parallèlement, j'ai rejoint un groupe d'Haïtiens qui se réunissaient pour célébrer la messe dominicale et réfléchir aux nouveaux défis. Ce fut pour moi l'occasion de rencontrer des personnes qui devinrent significatives dans ma vie par leur présence, écoute ou appui.

De ces réflexions naquit en novembre 1972 le Bureau de la Communauté Chrétienne des Haïtiens de Montréal qui fit face aux problèmes d'immigration que confrontaient de nombreux compatriotes. J'ai alors fait partie de l'équipe du Bureau à titre de conseillère sociale en m'appuyant sur les ressources du milieu. Les jeunes familles haïtiennes, nouvellement arrivées connurent des incidents malheureux en garde non contrôlée. Et c'est de notre réflexion sur ces problèmes qu'est née la garderie Ami Soleil en 1977. Elle émergeait dans un contexte de lutte pour des garderies populaires et son caractère interculturel fut souligné dès le début.

Avec Soeur Thérèse Benguerel du Centre social d'aide aux immigrants, je faisais partie d'un groupe de femmes, intervenantes de différents centres communautaires ethniques, originaires du Portugal, de la Grèce, du Chili, du Ghana, etc., qui avait pour objectif de mieux comprendre les structures de la société d'accueil. C'est aussi l'époque de la création de l'Union des aînés. Les deux bouts de la chaîne étaient ainsi reconnus et soutenus.

Tout en animant le groupe de réflexion du BCCHM, en faisant une place de plus en plus grande aux parents de la garderie, j'entrepris un baccalauréat en travail social à l'UQÀM (diplômée en 1980). À cette époque, des groupes communautaires commençaient à réclamer une politique familiale au Québec. Je me joignis à eux dans cette réflexion. Suite aux témoignages des femmes cheffes de famille de la garderie et de quelques couples, je vis la nécessité d'un lieu spécifique pour traiter des problèmes des familles : violence conjugale, éclatement des couples, crise économique, problèmes de logement, difficultés d'adaptation, tensions entre parents et enfants, etc. C'est dans ce contexte qu'en novembre 1982 le Centre Haïtien d'Action Familiale (CHAF) vit le jour. Il privilégiait le développement d'une pensée familiale, la prévention comme pierre angulaire de ses services et une approche basée sur l'intervention collective. Nous souhaitions asseoir le développement communautaire sur la dynamique des familles dans les différents secteurs d'activités : écoles, loisirs, travail, etc.

Mon engagement dans les groupes familiaux se précisant de plus en plus, je devins une des membres fondatrices du Regroupement inter-organismes pour une politique familiale au Québec (RIOFP) mis sur pied en février 1983. À titre de membre du Conseil d'administration, j'ai représenté le Regroupement à différentes conférences internationales, notamment à l'Union internationale des organismes familiaux, à Paris, à Athènes, au Caire, à Aix-en-Provence et à Madrid.

Le dépôt du Livre Vert sur la politique familiale en vue d'une vaste consultation remonte à octobre 1984. Le lancement du bulletin Arc-en-ciel, des émissions de radio communautaire et la production de petits documents comme outils d'animation et de sensibilisation permirent au CHAF de relayer l'information dans la communauté haïtienne. Les réactions servirent à étoffer un mémoire que je présentai à la Commission parlementaire qui suivit.

En 1987, le gouvernement élaborait les principaux éléments de la politique familiale, jetant les bases d'une structure administrative avec un comité consultatif : le Conseil de la famille dont je fus nommée membre en 1997. De nouvelles dispositions relatives aux services de garde furent adoptées qui devinrent alors – Ami Soleil compris – des Centres de la Petite Enfance (CPE). Le soutien financier pour les parents fut d'abord le bénéfice le plus marquant de la politique. Les éducatrices, enfin reconnues, purent aussi obtenir un salaire décent et la possibilité d'une formation. Je continuai d'aider le CHAF à participer pleinement à ce virage par des rencontres



d'informations, des ateliers de formation pour les parents et des activités spéciales comme la présentation de l'Exposition « Tous parents, tous différents ».

Mon engagement communautaire s'est poursuivi dans différents secteurs de l'éducation, notamment par ma participation au Comité aviseur des Centres jeunesse pour l'accessibilité des membres des communautés culturelles, ainsi qu'au Comité social de la Table des Évêques du Québec, au Comité consultatif des groupes ethniques de la Commission des écoles catholiques de Montréal. Enfin, j'ai essayé de mon mieux de rester solidaire avec Haïti au sein de différents regroupements ou en participant à diverses campagnes, selon les urgences.

Après ma retraite en 2005, j'ai voulu faire quelque chose de complètement différent en siégeant au Conseil d'administration de l'Office de protection des consommateurs. Le premier dossier à traiter après ma nomination « La publicité illégale dans les garderies »...

Je suis heureuse d'avoir pu entretenir un large et riche réseau de ressources, que ce soit avec le regroupement des garderies ou les organismes communautaires. Je suis fière de ce que les programmes ou organismes que j'ai mis sur pied tiennent encore la route.

Dans le cadre de l'organisation communautaire, j'ai essayé d'utiliser les obstacles comme tremplins vers le succès, vers le bien-être, en laissant libre cours à la créativité. Mes interventions à travers l'action communautaire, j'aime à dire que c'est un itinéraire. Tout le long de ce parcours, et aujourd'hui encore, tout est tracé de route, chemin pour me sentir bien et aider les autres à se sentir bien. Merci à tous ceux et celles qui m'ont accompagnée sur ce chemin.

Présence

*Pour que les oiseaux chantent une journée entière
Que la vie se poursuive au-dessus des cadavres
Malgré tous les mensonges écrits dans les poèmes
Fais-moi cadeau de ta présence
À deux renouvelons le monde.*

Michèle Voltaire Marcelin

Extrait du recueil *Amours et Bagatelles*, les Éditions du CIDIHCA, Montréal 2009.

Édith Duterville

Je suis née à Port-au-Prince, en Haïti, d'une famille composée de cinq filles. J'ai eu le privilège d'être l'aînée et, très jeune je me sentais responsable de l'éducation de mes sœurs. Pour répondre à cette lourde tâche, en 1972 après deux années de pratique comme infirmière, j'ai laissé le pays pour venir m'établir au Québec. L'expérience du début de mon intégration à la culture québécoise n'a pas été chose facile. J'ai eu à faire face à d'énormes difficultés que je suis parvenue à surmonter heureusement. Mon amour de la profession et ma détermination de réussir m'ont aidée à franchir tous les obstacles.

Parallèlement à mon travail en milieu hospitalier, j'ai poursuivi des études universitaires et j'ai obtenu deux diplômes grâce auxquels le développement de mes connaissances a été reconnu. Ainsi, j'ai occupé des fonctions de responsabilité en nursing là où je travaillais.

Pour moi le *caring* (prendre soin de) est au cœur du travail quotidien de l'infirmière. Pendant mes années de pratique, je me suis accrochée à cette citation dictée par mon professeur de nursing : *Ce n'est pas seulement une infirmière qu'il faut auprès d'un malade mais une âme qui en comprend une autre.* Cette phrase pleine de sens m'a servi de fil conducteur et m'a aidée à m'engager dans le milieu communautaire également.

La cause des personnes affectées par l'épidémie du sida m'a interpellée et j'ai décidé de lui consacrer de mon temps. L'enjeu était de taille si on remonte aux années 80 et 90, pendant lesquelles les scientifiques peinaient à trouver des médicaments capables de juguler le virus de l'immunodéficience acquise. La souffrance des personnes atteintes était souvent très grande et il fallait trouver des moyens pour les soulager, les accompagner et les entourer adéquatement. Mon engagement auprès de ces personnes m'a fait reconnaître comme une ressource fiable dans le domaine. Mes interventions n'ont pas été limitées seulement au Québec et au Canada, mais se sont étendues à d'autres pays. La France, l'Afrique et Haïti ont pu bénéficier de mon savoir-être et de mon savoir-faire.

Actuellement à la retraite, je mets à profit les connaissances acquises tout au long de ma carrière et aussi de mon diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en « Projet de Vie et Sens » pour continuer à apporter une contribution significative à l'avancement de la société, ici comme ailleurs.



*Ce n'est pas seulement une infirmière qu'il faut auprès d'un malade
mais une âme qui en comprend une autre.*

Monique Fareau



Née à Port-au-Prince, Haïti, Monique Fareau fait ses études primaires au Pensionnat Sainte-Rose de Lima et quitte le pays avec ses parents en 1958. Après avoir vécu en Argentine et au Panama, la famille s'installe à Santiago du Chili en 1959 où elle poursuit ses études secondaires au Lycée de l'Alliance Française. Après sa licence de « *El Instituto Femenino de Estudios Superiores de la Universidad Católica de Chile* », elle débute à Santiago sa carrière professionnelle à La Commission Économique pour l'Amérique Latine (CEPAL).

C'est en 1972, qu'elle arrive au Québec et qu'elle est embauchée par l'Université de Montréal (UdeM) comme secrétaire de direction. Elle se joint alors à l'équipe de la Direction des immeubles. Toujours en quête de savoir, passionnée par les relations publiques et les communications, elle décide de retourner aux études tout en jumelant travail et vie familiale. Elle y mettra huit ans en cours du soir avec l'appui total de son mari et de leur fille. Elle obtient de l'UdeM un Baccalauréat ès sciences par cumul de certificats : « Relations publiques », « Gestion des ressources humaines » et « Intervention en milieu multiethnique ».

Son premier certificat obtenu, Monique propose à la direction du Service la rédaction d'un journal interne dont elle devient la coordonnatrice. Elle débute avec la chronique « Nous de la Direction des Immeubles » dans laquelle, par des rencontres et entrevues, elle incite les nombreux employés à parler de leur vécu en dehors de leur milieu de travail. Cette initiative a beaucoup contribué au rapprochement tant entre les personnes qu'avec la Direction. Ces expériences ont permis de développer un réseau de contacts avec les gestionnaires du milieu universitaire, entre autres avec l'Association des Gestionnaires des Parcs Immobiliers (AGPI) regroupant les directeurs de services immobiliers des Cégeps et universités québécoises.

Durant ses 34 années à l'UdeM, forte de ses connaissances de différentes cultures dans lesquelles elle a eu le privilège de vivre, Monique décide de les promouvoir dans son milieu. En 1973, avec quelques collègues, elle fonde le « Cercle Social des Employés de la Direction des immeubles », qu'elle préside durant plusieurs années. En créant ce club, elle a en tête une idée bien précise : tisser des liens et favoriser des échanges pluriculturels. Elle véhicule la culture haïtienne dans la communauté québécoise, en organisant des soirées thématiques, des visites industrielles ou culturelles et en invitant ses collègues à des activités culturelles et littéraires dans la communauté haïtienne. Exemple : une soirée carnavalesque à l'haïtienne où tout le monde s'est costumé, a dégusté les délices de notre cuisine et dansé au rythme du « kompa ». Dégustation d'*empanadas* à la chilienne, visite à pieds de la Petite Italie, soirée mexicaine avec *mariachis*, tournées de vignobles à travers le Québec, cabanes à sucre, épluchettes de blés d'Inde et randonnées pédestres ont fait partie des activités signées « Monique ».

Elle a été présidente de l'Association du personnel retraité de l'UdeM (APRÈS l'UM), de 2006 à 2009. Actuellement, elle siège au sein du Conseil d'administration de son immeuble d'habitation.

Elle a été secrétaire du Conseil d'administration de la Chambre de Commerce Haïtiano-Canadienne. Elle collabore à MEL Productions, entreprise de services spécialisés dans l'organisation d'événements spéciaux, sociaux et artistiques et donne de son temps et de son affection à ses deux charmantes petites-filles. Avec son mari, Nevers Arthur, elle participe à la mise sur pied de « Métamorphose et développement », fondation caritative en faveur d'un coin d'Haïti.

Anna Fayonna

D'une nonne – une religieuse de la congrégation catholique Saint-Joseph de Cluny et bonne sœur à Sainte-Rose de Lima – qui, toute jeune, quitta le couvent pour cause de maladie. D'un prédicateur pentecôtiste, un célibataire endurci, un homme qui avait bien vécu et qui entraînait en âge. Deux êtres dont la rencontre eût été impossible, si ce n'était de la sainte présence de l'Église ! De ces deux là, je suis le résultat : moi, Marie Denise Duqueronette, qui un beau jour ai décidé de me surnommer Anna Fayonna.

Moi, l'aînée de quatre enfants, j'ai su dès le jeune âge que d'être issue de tels parents, c'était un privilège. Lorsque maman nous expliqua qu'en devenant bonne sœur, on devenait l'épouse bien aimée de Jésus, j'avais tout de suite été séduite par l'idée. L'image du beau Christ aux yeux bleus que j'avais souvent contemplé me motivait peut-être. Et j'ai pendant longtemps imaginé que Jésus était l'amour de ma vie. Ainsi s'est passée mon enfance, entre l'église, les livres et l'imagination. Mais, un jour, j'ai fini par comprendre que l'amour se vivait parfaitement entre une femme et un homme. Et, dès ce moment-là, s'est relégué aux oubliettes mon rêve d'épouser le Christ.



Ainsi, à la fin des études secondaires, j'ai commencé ma vie de femme : une passion amoureuse m'a amenée à quitter Port-au-Prince pour m'installer à Montréal. D'avoir été aimée et d'avoir tant aimé façonnent une jeune femme. D'avoir connu un grand amour; ça aussi, c'est un privilège ! Moi, élevée dans la sévérité et dans la religion, j'ai bifurqué vers la passion; je me suis écartée des petits sentiers éclairés qu'une bonne fille de famille se devait d'emprunter. J'ai fait fi d'une sécurité qui me semblait limitative, je me suis rebellée, me suis délivrée des carcans et j'ai gagné le large.

Au large, c'était la liberté, mais aussi la souffrance. Il y a un prix à payer pour la rébellion, et un autre pour la liberté. Tout compte fait, ça devient fort coûteux ! À Montréal, en 1972, le chant de la libération des femmes résonnait agréablement à mes oreilles. Si bien que, les premières années, j'ai confondu libération avec libertinage. Le mariage est venu plus tard, ainsi que les enfants. Et puis la mort d'un père, et la mort d'une mère ! Ultimement, le divorce; ce mal qui, paraît-il, est contagieux dans la communauté.

Après quelques détours, la vie sérieuse avait fini par commencer : le diplôme universitaire, la carrière de comptable, le succès dans le monde corporatif. Tout devenait normal... et fastidieux. Retour sur les sentiers battus que j'avais fuis dans ma jeunesse. Mais, en même temps, recrudescence de la pensée rebelle qui reposait en moi. Un déchirement inimaginable ! Et je quittais ces lieux de la célébration des chiffres et des dollars pour ensuite confronter le fait qu'ils assuraient ma subsistance, qu'il me fallait y revenir. C'est dans un moment de chômage, intervalle entre deux postes de comptable, que j'ai commencé mon premier roman. Un soir de novembre 2005, où mon désœuvrement m'est apparu tel le bord d'un précipice, la chance d'une nouvelle naissance m'a été présentée. Et ça, c'est à coup sûr un autre privilège !

De prime abord, j'ai voulu me pencher sur la situation des femmes. Toutes les femmes : femmes aimantes, femmes vertueuses, femmes un peu trop passionnées, femmes superficielles, femmes stupides, femmes intrépides, femmes cruelles. Les femmes, dans leurs faiblesses et leurs désappointements; mais aussi dans leur grandeur et dans leurs réussites ! Néanmoins, comment parler de femmes sans parler des hommes ?

Source de nos tourments et de nos grands bonheurs, ils sont souvent le centre de notre univers ! S'appesantir sur elle, c'est s'appesantir sur lui. Ainsi tous mes romans finissent par se conjuguer au pluriel, pour explorer un peu les vastes possibilités de notre humanité.

En 2007, Marie-Denise Duqueronette (Anna Fayonna) a créé Quart de Lune Éditions & Loisirs Inc. dont la mission principale est de publier le vécu et l'imaginaire des femmes des communautés culturelles; toutefois sans exclure les femmes de la société d'accueil ainsi que les hommes. Toujours soucieuse de la condition des femmes, elle participe au Comité des Femmes des Communautés culturelles de la Fédération des Femmes du Québec. À l'occasion de la Marche mondiale des femmes, en octobre 2010, elle rédige, avec Alexandra Pierre,

un article paru dans le *Féminisme en Bref* et intitulé « Autonomie en emploi : une course à obstacles pour les femmes immigrantes ». En tant que directrice générale du Forum des Citoyens Aînés de Montréal, Marie Denise Duqueronette travaille actuellement à la défense des droits des personnes âgées, en vue d'une amélioration de leur qualité de vie. Dans le cadre de ses fonctions, elle a récemment rédigé et présenté, à l'Assemblée Nationale, un mémoire sur les enjeux liés à une éventuelle décriminalisation de l'euthanasie et du suicide assisté, relativement à la Commission sur la question de Mourir dans la dignité. Elle a également conçu et réalisé, à partir de 2012, l'événement annuel « Mille et Une Beautés du Gris » qui se déroule au centre-ville de Montréal et qui vise à promouvoir la valeur des citoyens âgés, lors de la Journée internationale des aînés, le 1er octobre.

*De la fenêtre du huitième étage
je contemple les congères immaculées*

Dieu qu'il a neigé cet hiver!

Je savoure cet instant

où je prends conscience

que le chaud et le froid

se tiennent côte à côte

séparés que par un mince panneau de verre

De la fenêtre du huitième étage

j'observe la neige dans toute sa majesté

Et je salue sa beauté éphémère

car j'ai cette assurance

que notre printemps reviendra

Le printemps sera bientôt là

Nous n'avons qu'à passer l'hiver !

Extrait du texte introspectif *Impossible retour*, d'Anna Fayonna, Éditions QUART-DE-LUNE.

Gerthy Mazile

Un mercredi 31 août 1972, une jeune fille qui venait de finir sa classe de rhétorique en Haïti, est arrivée à Montréal, sans diplôme ni profession. Orpheline de mère dès l'âge de 12 ans, cadette d'une famille de 9 enfants et adoptée par une cousine à la mort de sa mère, elle débarque avec un porte-monnaie vide et son rêve de devenir une infirmière. Elle a alors les épaules chargées de la lourde responsabilité que lui incombe son père de prendre soin de ses frères restés au pays.

La voilà abandonnée dans un dortoir d'un YMCA du centre ville de Montréal, avec peu d'argent en poche, attendant sa mère adoptive qu'elle ne connaissait qu'en photo. Ce n'est pas drôle se disait elle; du jour au lendemain, après six heures d'avion, on se retrouve dans un autre pays seule, où on ne connaît personne, aucune amie, aucun lien. Cette nuit-là, elle se réveillait souvent en se posant la question : comment vas-tu faire face à la situation ? Devenir infirmière et prendre soin de tes frères avec seulement un visa de touriste.

Deux jours après, sa mère adoptive arrive de New York et, avec l'aide de ses amies, lui trouve une pension de famille en assumant tous les frais. Deux mois plus tard, Gerthy détient sa carte d'assurance sociale, donc elle peut travailler. Elle passe alors de manufacture en manufacture de vêtements sans aucune expérience de travail ni de connaissances dans la couture ; grâce à sa détermination et sa débrouillardise, elle se fait engager et gagne un salaire de 48 \$ par semaine qu'elle partage entre ses dépenses ici et l'aide à ses frères laissés à Port-au-Prince.

Un matin de mars, au réveil, elle trouve une lettre de l'Immigration canadienne disant que sa demande de résidence lui est refusée, c'est le comble !

Déçue mais non désespérée, sa détermination, son fort caractère et sa croyance spirituelle qu'elle a toujours eue font qu'elle n'abandonne pas. Les démarches de l'équipe du Bureau de la communauté haïtienne de Montréal (BCHM) lui permettent de tenir le coup, d'éviter la déportation, de régulariser sa situation. Elle reste au Québec et au bout de deux ans, elle obtient la résidence permanente. Quel soulagement de se sentir enfin libre ! Sa carrière professionnelle va débiter. Le rêve de devenir infirmière et de faire venir la famille va se concrétiser finalement.

Neuf ans après son arrivée, mariée et mère de deux enfants, elle réussit à faire entrer à Montréal son père et sa sœur et par la suite ses autres frères. Sa plus belle réussite, c'est l'obtention de son diplôme en techniques infirmières dans un Collège de Montréal malgré toutes ses tribulations : travail dans les manufactures, divorce, garde seule des enfants, préjugés de la part des étudiants et professeurs du CÉGEP, etc.

En 1992, n'étant pas satisfaite du poste occupé à l'hôpital, elle entame des études à l'Université de Montréal et obtient un Baccalauréat en sciences infirmières. Elle passe vingt ans de sa vie à prodiguer des soins en milieu hospitalier et à effectuer des visites à domicile chez des patients du Sud-Ouest de la ville de Montréal. Ces derniers l'attendaient toujours avec un sourire et disaient en la voyant arriver : la voilà notre rayon de soleil. Sensible à la cause des femmes, Gerthy joint le Point de ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal pendant quelques années.

Gerthy contribue également, en collaboration avec un organisme de lutte contre la transmission du VIH, à l'éducation sexuelle des femmes de la communauté haïtienne, par ses interventions à la radio communautaire et des kiosques d'information lors d'activités rassemblant un grand nombre de personnes.

À la fin des années quatre-vingt-dix, Gerthy la fonceuse trouve encore le courage de partir à l'aventure aux États-Unis, dans le but de découvrir de nouvelles douceurs de la vie et aussi acquérir de l'expérience dans un hôpital américain, tout un défi. Huit ans après cette escapade, la voilà à Montréal, déçue de voir le matérialisme outré et le marchandage des soins du système de santé américain.

Forte d'autant d'expériences, Gerthy revient avec un sens du renouveau et se donne une mission nouvelle.



Depuis son retour, elle occupe des postes d'enseignante en soins infirmiers, de conseillère en soins de santé et de coordonnatrice d'activités de soins, toujours animée du désir de transmettre ses connaissances à la génération montante d'infirmières.

À l'ère des débats sur les « accommodements raisonnables », voici un cas où l'intégration est réussie !

«Les règles qui régissent un parti politique sont, dans une certaine mesure, semblables aux normes de la société. Un parti politique est porteur d'une idéologie, d'un projet de société et en quête du pouvoir. Celles qui y adhèrent le font parce qu'elles croient à l'idéologie véhiculée. Membre active d'un parti politique, la femme évolue dans un cadre où elle doit sans cesse se défendre, s'affirmer et s'essayer tant bien que mal, à briser certaines résistances. Dans son propre parti, la femme doit jouer des coudes pour prendre et conserver sa place, malgré les discours progressistes dont on l'abreuve.

Au sein d'un parti politique, l'autonomie de la femme se manifeste par ses prises de position tenantes de la réalité des femmes et parfois contraires à «la ligne du parti»; elle se manifeste aussi par une solidarité envers les autres femmes par-delà l'idéologie du parti; elle se manifeste encore par un préjugé favorable aux dossiers des femmes, même si ces dernières appartiennent parfois à des groupes opposés au parti.»

Extrait de *Les femmes et l'autonomie politique*, Maud Pierre-Pierre, Bulletin du PRFOHM, p 11, 1990.

Yannick Raymond

Avril 1971 : Jean-Claude Duvalier est nommé président à vie par son père François alors sur son lit de mort, après 14 ans de règne. Contre toute attente, les examens du baccalauréat alors tenus seulement à Port-au-Prince, ne sont pas annulés. Une fois cette étape franchie, je me suis inscrite à l'École des Hautes études internationales de Port-au-Prince dans l'espoir d'entreprendre une carrière de diplomate. J'avoue que parents et amis m'ont conseillé de penser de préférence à des études à l'étranger car, observaient-ils, une carrière de diplomate pour un tel gouvernement pourrait être risquée. De telles observations étaient partagées même par les professeurs de l'école. Je commençais à avoir peur de l'avenir. C'est dans ce contexte que j'ai entrepris des démarches pour entrer à Montréal.

Arrivée à Montréal en août 1972, j'ai fait les démarches nécessaires pour l'obtention du statut de résidente permanente. Je me suis inscrite à un programme d'histoire du Canada et du Québec et ce, en vue de bien comprendre le climat politique et social de mon nouveau pays. L'Université de Montréal m'a crédité tous mes cours obligatoires pour l'obtention de mon baccalauréat en Histoire, après l'évaluation des cours suivis à l'École des Hautes études internationales de Port-au-Prince. L'obtention d'un certificat en psychoéducation m'a qualifiée pour un permis d'enseigner l'histoire du Québec et du Canada dans les écoles secondaires et collégiales de langue française au Québec. À l'époque, les postes d'enseignants en Histoire étaient plutôt rares, la matière n'étant pas obligatoire.

Conséquemment, j'ai plutôt travaillé comme agente d'information pour les organisations bénévoles, dans le cadre du Programme Canada au travail, d'Emploi et Immigration. Ce fut une expérience très enrichissante sur le plan d'acquisition des connaissances, dans la mesure où elle m'a permis de découvrir, entre autres choses, combien le secteur bénévole peut être un puissant levier de changement.

Par la suite, je joins les rangs de l'Association des femmes diplômées des Universités du Québec (AFDU-Québec), une occasion de mesurer les inégalités entre les hommes et les femmes même en Amérique du Nord. J'ai été membre de cette association de 1983 à 1987 et première vice-présidente de 1985 à 1987. À ce titre, j'ai organisé un colloque sur l'avancement professionnel des femmes en mars 1987. Y ont participé des têtes d'affiche des fonctions publiques fédérale et provinciale, ainsi que des cadres éminents du secteur privé. À cette occasion, un grand nombre des participantes ont noué des contacts et ont bénéficié de judicieux conseils qui ont permis à plusieurs de réorienter leur carrière. Les membres de l'Association et les participantes à l'évènement en ont profité pour apporter leur appui à la seule femme candidate au poste de recteur de l'Université Laval, madame Andrée Roberge.

J'ai consacré également une part importante de mon temps et de mes énergies à l'Association des Haïtiens et Haïtiennes de Québec. L'objectif de celle-ci était de créer un lieu d'échanges pour les ressortissants haïtiens et permettre aux plus jeunes de développer un sentiment d'appartenance avec la culture d'origine tout en favorisant leur intégration dans le milieu québécois. Cela m'a donné l'opportunité de travailler avec d'autres associations d'immigrants, toutes membres de la Confédération des Associations linguistiques et culturelles du Québec (CALCQ).

Ces périodes d'intense participation au secteur bénévole m'ont permis de mieux connaître la société québécoise. J'ai pu aussi apporter notre contribution au développement du sentiment d'appartenance de la nouvelle génération, soit celle qui est née ici.

Sur le plan professionnel, j'ai eu l'occasion de travailler avec les peuples autochtones du Québec sur les enjeux liés à l'éducation de 1983 et 1987. Après quoi, j'ai joint le Programme de promotion de la femme du Secrétariat d'État du Canada où j'ai eu la possibilité de travailler avec les groupes de femmes des régions suivantes : Gaspésie, Bas St-Laurent, Côte-Nord, Îles de la Madeleine. Les connaissances acquises dans ce contexte m'ont menée à mieux comprendre l'évolution des revendications féministes au Québec. Le formidable travail accompli par les



Centres de femmes du Québec a enrichi le contenu de mon mémoire de maîtrise complété à l'École nationale d'administration publique du Québec (ÉNAP) et dont le sujet portait sur l'égalité de genre.

J'ai eu de nombreux mentors au cours de ma carrière et c'est avec plaisir que j'accepte de jouer moi aussi ce rôle toutes les fois que l'occasion se présente, particulièrement au sein de la fonction publique du Canada.

Après avoir œuvré au sein de nombreuses agences du gouvernement fédéral au Québec, voilà qu'en 2011 je me retrouve à nouveau au Programme de promotion de la femme à titre de directrice de la région de l'Ontario. Je constate que les enjeux ne sont pas différents où que l'on soit au Canada. Pour moi, il s'agit de nouveaux défis à relever !

«Depuis les Filles du Roy, destinées à peupler la colonie, l'arrivée de nouvelles venues n'a cessé de transformer la société québécoise. En ce début du XXI^e siècle, où les questions démographiques se posent avec plus d'acuité que jamais, il est temps de mettre à jour nos connaissances sur l'immigration, sur les femmes qui viennent se joindre aux autres Québécoises, et surtout, de les accueillir dans toute leur différence et leurs espoirs. Elles ne demandent pas mieux que de participer, elles aussi, à la construction du Québec de demain.»

Tiré de la Conclusion du document « Des nouvelles d'elles : les femmes immigrées du Québec » publié en 2005 par le Conseil du statut de la femme.

Rose-Andrée Éloi

Née en Haïti, Rose-Andrée a grandi à Port-au-Prince avant de terminer ses études en Suisse. Elle possède un diplôme en Sciences infirmières de l'école Valaisanne de la Suisse Romande. Poursuivant ses études dans le domaine, elle complète un postscolaire en gynécologie et administration, dans le cadre de formation de l'hôpital cantonal de Genève en partenariat avec l'université de cette même ville.

Arrivée au Canada en 1972, Rose-Andrée choisit de s'installer au Québec. Toute sa carrière est alors axée sur la gestion en milieu hospitalier. Elle occupe différents postes de responsabilité, notamment à l'hôpital des Laurentides où elle gère, pendant six ans, les ressources humaines pour foyers affiliés à l'Hôpital de l'Annonciation pour la zone 07, s'étendant de Maniwaki à Ste-Anne-des-Plaines. Par la suite, Rose-Andrée, nommée directrice du Centre de soins des Pénitenciers de la Macaza et du Centre fédéral de formation, occupe cette fonction durant vingt-cinq ans. C'est pour elle l'occasion de recevoir la formation en gestion et intervention de première ligne, selon l'Entente entre l'École nationale d'administration publique (ÉNAP) et la fonction publique fédérale.



Formée également en Santé Sécurité au travail, Rose-Andrée représente son employeur, le gouvernement fédéral, à différents Comités santé sécurité au travail (CSST), et elle contribue à la rédaction d'un manuel de Santé-Sécurité au travail destiné à toutes les institutions fédérales.

Comme gestionnaire de la fonction publique fédérale, Rose-Andrée assume la responsabilité de la mise en application de l'Entente de service fédéral-provincial, en matière de soins de santé chirurgicaux, pour le Québec. Parallèlement, elle gère le comité de la Croix Rouge du programme d'aide aux employés et du Programme d'équité en matière d'emploi. Ayant bénéficié de plusieurs programmes de formation en cours d'emploi, Rose-Andrée Éloi est devenue membre enquêteur, en cette matière, pour le gouvernement fédéral.

On peut dire, sans risquer de se tromper, que la gestionnaire Rose-Andrée Éloi a eu une carrière bien remplie dans la fonction publique fédérale. Aussi ne s'étonne-t-on pas qu'elle poursuive celle-ci en devenant Femme d'affaires. En effet, elle administre, à son compte, une résidence pour personnes en perte d'autonomie et une agence de placement en personnel infirmier.

Rose-Andrée milite depuis de nombreuses années au sein d'une association regroupant les infirmières et infirmières auxiliaires de la communauté haïtienne, le Ralliement des infirmières et infirmières-auxiliaires d'origine haïtienne du Québec (RIAOHQ). Elle a été élue à la présidence de cette organisation en 2008 et depuis, elle consacre beaucoup de son temps à la réalisation des objectifs fixés par l'Association et à son rayonnement.

Elle participe aux travaux du Groupe de réflexions et d'actions pour une Haïti nouvelle, le (GRAHN) : une organisation désireuse d'apporter des solutions aux problèmes d'Haïti et dont la création remonte au séisme de 2010. Elle est aussi membre de la Croix Rouge Suisse.

Rose-Andrée a apporté avec elle en arrivant au Québec à la fois sa capacité de relever des défis dans le milieu des soins infirmiers, sa sensibilité au sort des personnes en perte d'autonomie, son engagement communautaire bénévole, son sens des affaires et un leadership qui ne se dément pas.

Jocelyne Saint-Léger



J'ai découvert le Québec à 16 ans. Ma famille avait décidé de ce départ d'Haïti, mais j'avais opté pour le retour au pays, le plus rapidement possible.

En 1979, j'avais regagné ma terre natale où j'ai travaillé pendant 15 ans et profité pour redécouvrir nos danses traditionnelles. Des études en sciences de la santé et chimie appliquée m'ont ouvert les portes de la Banque de Développement Agricole et Industriel (IDAI), de la Faculté des sciences, de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et du Service National d'eau potable (SNEP). Il y a tant à faire dans ce pays ! J'ai pu constater l'ampleur de la détérioration environnementale : déboisement, insalubrité, sécheresse, inondations, maladies, faim...

En 1994, la situation socioéconomique et politique désastreuse d'Haïti me porte à revenir au Québec. Après des études en environnement, je voulais regagner Haïti. Voilà déjà 17 ans, je suis encore au Québec. Mon diplôme de maîtrise en environnement en poche, c'est toutefois par la danse que j'ai choisi de m'exprimer.

La chimie, l'environnement, la danse et pourquoi pas ?

Imaginer les électrons qui sautent d'une orbitale à l'autre pour former de nouveaux composés. Le carbone embrasse l'oxygène qui donne le bras à l'hydrogène et c'est la vie qui ondule et virevolte dans la nature qui est si belle. Quand je danse, je suis portée par les feuilles des arbres qui se balancent et chantent dans le vent, l'ondulation des vagues qui vont et viennent du rivage au large, la rivière qui défile sans cesse, en chuchotant ou en grondant, tout en lissant les pierres de son lit, le vol chorégraphié des oiseaux allant d'un pôle à l'autre, sans soucis des frontières imposés par les hommes...

Tout est mouvement, musique, rythme, danse.

Depuis 12 ans déjà, la danse traditionnelle haïtienne, m'a fait découvrir le Canada : à Montréal, aux Îles de la Madeleine en passant par Québec, Ottawa, Toronto et ailleurs, mon corps et mes mots ont raconté Haïti avec fierté. La danse m'a permis aussi d'approcher le monde des enfants malentendants qui captent si bien le rythme par le regard et les vibrations du sol, celui des handicapés mentaux qui assimilent avec justesse l'ondulation libératrice du mouvement corporel *afro karayib*, les personnes à mobilité réduite qui, bien que rivées à leurs chaises, exécutent un *rabòday* bien roulé. Il y a aussi tous ceux que la nature a comblés et qui, toutes cultures confondues, viennent et reviennent danser pour se garder en forme, découvrir et redécouvrir notre *Yanvalou*, notre *Péto*, notre *Congo* et plus encore.

Par le biais de mon école de danse *Kadans Afro Karayib*, j'offre au Québec une part de la richesse culturelle d'Haïti. Dans une des maisons de Saint-Thomas, une petite ville de banlieue à l'est de Montréal, proche de Joliette, un jeune garçon de 8 ans, qui n'a jamais parlé créole chante « *panama'm tonbe* » en prenant son bain. Sa mère Sylvie, mon amie québécoise, danse en écoutant cette chanson de la culture populaire haïtienne !

Kadans Afro Karayib me permet aussi de célébrer notre humanité dans le respect de nos différences. J'apprends de chacun de ceux que je rencontre à les connaître et à les apprécier.

La danse est dans mon âme et dans mon corps. Si j'arrive à faire quoi que ce soit d'extraordinaire, ce sera d'avoir transmis la joie et la passion de vivre en dansant Haïti au Québec.

Marie-Luce Ambroise

Après avoir terminé mes études secondaires en Haïti et séjourné dans plusieurs pays d'Afrique, en Belgique et aux États-Unis, je suis arrivée au Canada en juin 1973. Munie d'un diplôme de technicienne de laboratoire obtenu à Chicago en 1968, j'ai opté pour des études en techniques infirmières au CÉGEP et plus tard pour un Baccalauréat en sciences infirmières à l'Université de Montréal et un diplôme de thérapeute.

Dès 1981, mon circuit professionnel m'a conduite à travailler en santé mentale et comme agente de prévention du sida. Lors de la désinstitutionnalisation en 1996 au Québec, j'ai décidé de créer un Centre de santé pour les personnes ayant des problèmes de santé mentale avec le double objectif d'amener mes clients à l'autonomie et à l'intégration sociale. J'ai obtenu un succès assez marqué à cet égard, avec peu de cas de rechute.

Dès mon jeune âge, j'ai fait partie de diverses organisations bénévoles en Haïti et j'ai continué au Québec par la suite. C'est ainsi que je suis devenue Présidente de l'Association des infirmières et infirmières-auxiliaires d'origine haïtienne du Québec, (anciennement le RIIAH) dont l'objectif principal est de faciliter l'intégration de ses membres et le respect des exigences de la profession.

Ma participation active à différentes associations a toujours été pour moi une façon d'être présente aux réalités des personnes qui font partie de mon environnement. Je suis en outre membre Fondatrice du Centre de recherche-action sur les relations raciales (CRAAR), du Groupe d'action pour la prévention de la transmission du VIH et l'éradication du sida (GAP-VIES) et membre Fondatrice de LOGIS-RAP, maison d'hébergement pour les jeunes de 18 à 30 ans en difficulté d'insertion sociale et professionnelle. Actuellement, je suis la Présidente de l'Association Multiethnique des infirmières (iers) et Autres Professionnels de la Santé du Québec (AMIPS) et la vice-présidente de l'Association économique-féminine multiethnique (AECOMETH). C'est, je pense, à cause de toutes ces participations que j'ai été nommée, par la ministre Yolande James, au Comité des relations interculturelles du Québec, de 2007 à 2010.

Déterminée, j'ai toujours persévéré dans tout ce que j'entreprends, ce qui m'a permis de réaliser mes rêves et mes objectifs. Je tiens à remercier celles et ceux qui m'ont aidée à relever mes défis, ainsi que les organismes qui m'ont exprimé leur reconnaissance pour mon implication dans la communauté.

Ma participation active à différentes associations a toujours été pour moi une façon d'être présente aux réalités des personnes qui font partie de mon environnement.



Marie-Claudette Ciriaque



Marie-Claudette Ciriaque est une femme dynamique qui a su se faire remarquer aussi bien dans la communauté haïtienne que dans la société québécoise.

Elle a principalement évolué dans le domaine artistique, comme comédienne ; elle est aussi cofondatrice du Duo Tac qui a présenté de nombreuses œuvres théâtrales, en français et en créole, à Montréal. Elle a tenu de bons rôles dans plusieurs pièces de théâtre telles que : *La révolte des femmes*, *L'assassinat de Jean-Jacques Dessalines*, *Le Prix du sang*, *Lina*, *Bonne à tout faire*, *Men Kandida'a*, *La danse en ligne*. Seule ou en duo, elle a présenté plusieurs sketches : *Viergina*, *Kazé lezo*, *Malade rebelle*, *Alcius à l'immigration*, *Pòv Devan Katedral*, *L'amour indigeste*, *L'intégration*, *Sacrée Magalie*, *L'Entrevue*, *Lang pam*, etc.

Son incontestable talent l'a conduite jusqu'au cinéma où elle a tenu des premiers rôles ou des rôles de soutien. Citons entre autres : *Diès Kòm*, *La femme infidèle*, *The Bad Women*, comme actrice principale et un deuxième rôle dans le film *Taxi-022* de Patrick Huard à TVA produit par Jessy Films Inc.

Parallèlement à son métier de comédienne, Marie-Claudette Ciriaque s'investit dans le bénévolat, notamment à Radio Centre-Ville, depuis plus de 21 ans. C'est ainsi qu'elle a fait de la recherche et produit des émissions comme : *Réalité Jeunesse*, *Carrefour des Arts et de la Culture*, *Page Culturelle*. Elle en a réalisé d'autres, dont deux émissions spéciales, une pour des artistes haïtiens d'horizons divers, et l'autre pour les mères et les femmes des artistes haïtiens. Elle a également assuré la mise en ondes de certaines émissions. Très présente à Radio Centre-Ville, elle participe régulièrement aux activités annuelles de collecte de fonds.

Marie-Claudette Ciriaque est aussi la fondatrice de l'Association d'aide aux femmes démunies de Docajou (EPMANDOK), une région d'Haïti, située au Nord-Est du pays, d'où elle est originaire. Grâce à ses efforts et à l'appui de sa communauté et de la société québécoise, des soins de santé de base sont dispensés dans ce village.

Elle est reconnue pour son esprit d'initiative et sa capacité de mener de front divers projets structurants. Comme elle le souligne, le fait pour elle d'avoir remis en état de fonctionnement la télévision haïtienne du Québec dans les années 1992-1993, en est un bel exemple. C'est grâce à sa détermination et après avoir fait de nombreuses démarches que cet outil de communication, essentiel pour la communauté haïtienne, a eu un nouvel essor.

Aujourd'hui, Marie-Claudette Ciriaque s'est quelque peu détachée de son tandem avec Jean-Robert Bellarmin, le Duo Tac de Montréal. Elle avait déjà l'habitude d'évoluer seule et de participer comme comédienne à des spectacles sans son partenaire de scène. Elle a décidé de changer de cap. La journaliste, Marie-Flore Domond, a publié un texte qui a été repris par la revue Caraïbe Express du 13 avril 2012 et par Le Monde Évangélique au sujet de ce défi d'évoluer seule, dont voici un extrait :

« Pendant longtemps, Marie-Claudette Ciriaque et Jean-Robert Bellarmin ont formé un duo d'enfer.... La fusion de leur engagement et implication était soudée à un point tel qu'il devenait de plus en plus difficile de départager la part d'aisance, d'habileté et de vocation respective des deux artistes.... Nous sommes devant le fait accompli du défi solo de la comédienne Claudette Ciriaque et nous suivons tout simplement son itinéraire libre ! »

Jan J. Dominique

Née à Port-au-Prince (Haïti), Jan J. Dominique a fait ses études en Haïti et au Québec (1970-1973) où elle a ensuite travaillé en milieu syndical (1974-1979). Revenue en Haïti en 1979, elle élabore du matériel didactique créole à l'Institut Pédagogique National, enseigne à l'École Normale Supérieure et dans plusieurs collèges. Elle collabore également comme reporter à Radio Haïti Inter, une station dirigée par son père. À partir de 1986, elle travaille exclusivement à la radio comme journaliste et animatrice d'émissions culturelles et d'informations. Elle devient directeur exécutif de Radio Haïti en 1995 et après avril 2000, mois de l'assassinat de son père Jean L. Dominique, elle continue à diriger la station. Elle est forcée de fermer la radio après une tentative d'assassinat contre Michèle Montas, journaliste à Radio Haïti et veuve de Jean L. Dominique.



Animatrice de radio, journaliste et enseignante, Jan J. Dominique est avant tout écrivain. Elle a commencé à écrire dès son adolescence. Son premier livre, *Mémoire d'une amnésique*, a obtenu le Prix Deschamps 1984. Ce récit, ancré dans les traumatismes générés par la première occupation américaine, est l'histoire identitaire d'une petite fille qui grandit en Haïti sous la dictature de François Duvalier et qui découvre, hors de son pays, la solidarité, l'amitié, la lutte des femmes, mais aussi le racisme et le machisme. Jan J. Dominique s'interroge à travers ce texte sur ce qu'est une écriture au féminin ainsi que sur le rôle de la mémoire.

Un grand silence s'en est suivi, puis en 1996 elle publie aux Éditions des Antilles un recueil de nouvelles, *Évasion*, qui traite des angoisses du retour en Haïti après l'exil, des difficultés de l'exil dans les pays du Nord, du surnaturel qui se tisse autour d'une maison haïtienne, de la voix intérieure d'un enfant non encore né. Chaque texte est une interrogation sur le rapport entre voix, mémoire, histoire, spiritualité et écriture.

En 2000, paraît son roman *Inventer... la Célestine*, qui est autant celui d'une recherche généalogique individuelle que d'une recherche sur l'histoire d'Haïti. Le récit du présent s'inscrit dans le décor des derniers mois du régime des Duvalier, et celui du passé a pour décor les îles sœurs Cuba et Haïti et pour constante les révoltes des esclaves noirs. Les deux histoires s'enchevêtrent, formant un commentaire sur l'écriture même d'un roman.

Forcée de fermer Radio Haïti pour des raisons de sécurité en février 2003, Jan J. Dominique vit depuis à Montréal (Canada) où elle continue son travail d'écrivain. Ses romans parus en Haïti sont maintenant tous édités au Québec. Le premier, *Mémoire d'une amnésique*, une coédition du CIDIHCA et des Éditions du Remue Ménage, a paru en novembre 2004. Le second, *Évasion*, a paru au CIDIHCA en novembre 2005 et *La Célestine*, en mars 2007, aux Éditions du Remue Ménage. En 2007, elle participe à l'ouvrage collectif *Mon Roumain à moi*, avec un texte intitulé *Roumain et la dévoreuse de mots*. Et dans le collectif *Une journée haïtienne*, sous la direction de Thomas Spear, elle présente *Cet endroit, mon pays*. Deux textes très personnels, tout comme son dernier texte, *Mémoire errante*, publié en mars 2008, dans une coédition Remue ménage et Mémoire d'encrier.

En septembre 2006, elle obtient une bourse à la création du Conseil des Arts du Canada, pour un nouveau roman *L'Écho des voix parallèles*. De novembre 2007 à janvier 2008, elle est en résidence d'écriture à Québec, organisée par la Ville de Québec en collaboration avec l'Institut Canadien de Québec, dans le cadre du réseau d'accueil d'écrivains en exil mis en place par le P.E.N., pour la rédaction d'un nouveau roman *L'Amérique, c'est le jardin de mon père*.

Ginette Roy Doura



Ginette Roy Doura est née à Cavaillon, ville du Sud d'Haïti. Après ses études secondaires à Port-au-Prince (Centre d'Études et Collège Saint-Pierre), elle part étudier à l'Université Libre de Bruxelles où elle obtient en 1973 une Licence en Sciences chimiques et une Agrégation de l'enseignement secondaire supérieur. Elle s'installe ensuite au Québec, à Drummondville où elle enseigne les Sciences au niveau secondaire de 1973 à 1997, tant aux adultes qu'aux jeunes de la Commission scolaire des Chênes.

Pendant ces années d'enseignement, en plus d'introduire le recyclage de papier dans les écoles et de produire un fascicule d'exercices de chimie pour la Commission scolaire, elle fait découvrir aux jeunes les industries, les centres de recherches ou de loisirs scientifiques et les universités au Québec. Citons par exemple le Cosmodôme, l'École Polytechnique, des usines d'épuration ou de filtration d'eaux usées, Hydro-Québec, Sylvania, etc.). Cela se passait dans le cadre des sorties – visites scientifiques annuelles organisées pour les élèves du secondaire IV de son école.

À la session d'hiver de l'année universitaire 1975-76, Ginette Doura donne, à Drummondville, à des infirmières inscrites en éducation permanente à l'Université de Montréal un cours de chimie biologique.

Son passe-temps favori, la photographie occupe toujours une place importante parmi ses nombreuses activités, en dehors de son travail et de sa famille. Elle développe ses photos en noir et blanc dans son propre atelier, participe à une exposition de photographie au Centre Culturel de Drummondville à la fin des années 1970. Elle s'adonne aussi, durant cette époque, à la poterie et à la peinture sur tissus.

Dans son milieu de travail, au Syndicat des Enseignants de la Région de Drummondville (SERD), elle est de toutes les luttes. Elle fait partie notamment du comité de femmes qui se penche sur les textes de loi contre le Harcèlement Sexuel en milieu de travail et sur l'Équité salariale. Au fil des ans, elle prend part à la sensibilisation au problème des femmes battues : à l'occasion de la Journée internationale des Femmes, le 8 mars, elle vend des roses au profit de la Maison Rose des Vents, refuge pour femmes battues.

On la retrouve présidente de la garderie les Petits Lutins à Drummondville pendant plusieurs années, vice-présidente et membre du conseil d'administration de l'Association des Enseignantes et Enseignants Haïtiens du Québec (AEEHQ) à Montréal.

Durant les années 1983 à 1986, Ginette Doura fait partie du comité qui accueille les réfugiés vietnamiens et cambodgiens à Drummondville, appelé Regroupement Ethnique Drummond Inc. (REDI) dont elle devient la présidente. Elle anime les rencontres culturelles et les journées du *Brunch ethnique* annuel, en mettant en valeur la culture des immigrants asiatiques, arabes et latino-américains et celle des enfants haïtiens adoptés, de plus en plus présents dans la région de Drummondville. Cette initiative est réalisée avec le soutien des autorités municipales, des députés et ministres de la région.

En 1992, en plus de ses activités professionnelles, elle copréside la campagne de financement de Développement et Paix, région Drummondville-Victoriaville.

C'est à Montréal qu'elle prend sa retraite et se consacre à la peinture, sa principale activité. Avec son mari, elle fonde la maison *Les Éditions DAMI* et met à profit ses connaissances en art pour illustrer les couvertures de livres qu'ils éditent. Elle travaille chez elle et expose régulièrement ses œuvres en groupe ou en solo à Montréal, aux États-Unis et en Europe.

Aujourd'hui membre du groupe « Les Artistes de Réminiscences (LADR) » et du « Club des Arts de Montréal (TAC) », elle est inscrite au « Répertoire de la Diversité Artistique de Montréal ». Résidente de Boucherville, elle continue à peindre et à exposer ses toiles tout en se dévouant à sa communauté.

Marie-Thérèse Désinor

Née à Port-au-Prince, je suis issue de deux familles de propriétaires terriens, dites aisées, du Bas Artibonite, bercées dans leur enfance par les vagues de plages appelées Nid d'amour, Bois neuf, Grosse roche, Amaniya et autres : choyées et heureuses à l'adolescence dans la verdure des rizières. Mais, de génération en génération, mes deux familles ont également connu prisons, disparitions, tortures, assassinats, conséquences du long cheminement de leurs luttes contre le colonialisme, l'occupation américaine, l'injustice, les soubresauts politiques, avec leur confiance inébranlable en un revirement de la longue tragédie que constitue la vie haïtienne. Impossible pour moi d'effacer mon souvenir d'une adolescence de rires et de pleurs, meurtrie par la politique de ma terre natale, malgré l'accueil chaleureux du peuple canadien, les arpents de terre battus par les giboulées de février, la liberté de paroles, dans ce pays où j'ai pu voter pour la première fois.

L'amour du Canada, je l'ai porté dès mon enfance, mon père ayant étudié en Sciences politiques à la défunte section « Diplomatie » de l'Université de Montréal. Membre fondateur de la Société haïtiano-canadienne, il nous parla longuement de

cette terre bénie qu'était pour lui le Canada. Quand j'ai quitté Haïti pour la première fois à six ans, j'avais déjà vécu deux descentes policières. Grâce à ses connaissances dans le domaine international, mais aussi et surtout à cause de son expérience de journaliste ayant écrit quelques articles contre la dictature militaire en 1950, mon père fut envoyé à Londres comme chef de mission. En 1953, ma famille se retrouva à Cuba où malgré notre jeune âge, une employée de maison révéla à notre fratrie les bienfaits du communisme, entre deux réunions organisées contre le dictateur Batista.

En 1962, je découvris le marxisme-léninisme, le trotskisme et le maoïsme, ce qui renforça mes convictions royalistes acquises en Angleterre ! En 1963, j'habitais la Hollande, ayant épousé un médecin angolais combattant pour la libération de l'Angola sous domination portugaise. Notre rencontre eut lieu à Kinshasa, mon père ayant dû quitter une nouvelle fois Haïti face à une nouvelle dictature, civile cette fois. Il s'appretait à prendre asile à l'ambassade du Canada, quand il reçut, Dieu sait comment, une lettre d'accréditation de l'Unesco pour enseigner au Congo.

Ah le Congo ! Alors en pleine effervescence, ce pays fut pour moi la découverte du microcosme humain : l'apprentissage de l'Asie avec des Japonais, la connaissance du monde lusitanien, l'approfondissement de ma culture latino-américaine, mais surtout la découverte de la culture africaine, qu'elle soit du Brésil ou du Sénégal. Ce séjour congolais m'a plus tard permis de faire connaître le Canada à travers le monde. Le contingent canadien de l'Opération des Nations-Unies au Congo (ONUC) était d'ailleurs mon favori. Il nous projetait des films le jour de leur première en France ou aux États Unis. C'est peut-être ce qui m'a conduit à obtenir mon diplôme de cinéaste à l'Université Concordia à Montréal en 1976.

En 1972, toujours sur les conseils de mon père, après dix années d'études et de travail dans les ambassades africaines à Paris, j'ai rejoint mes frères et sœurs établis à Montréal. Le plus dur ne fut pas l'acclimatation au froid, mais l'absence du vin rouge à chaque repas. Que le vin coûtait cher icitte ! J'y ai cependant retrouvé avec joie les traditionnels vœux de Noël de la reine Élisabeth, tout comme en Angleterre.

Ma surprise fut de taille en découvrant un autre Canada appelé Québec. C'est ma cousine Vivian Barbot qui m'a fait connaître la Belle Province. J'ai pu ainsi comprendre les revendications du peuple québécois, ces nègres blancs d'Amérique, découvrir les vrais nègres du quartier Saint-Henri ainsi que les autochtones défavorisés. J'ai eu toutefois le privilège de côtoyer, comme correctrice et attachée de presse des éditions Leméac, des écrivains tels que Gaston Miron, Marcel Dubé, Antonine Maillet. Nouvellement arrivée au pays, je comprenais à peine ce que représentaient ces fleurons de la littérature québécoise.

Au 75^e anniversaire de mon ancien employeur, Radio-Canada, il m'est impensable de ne pas souligner l'exceptionnelle collaboration de compatriotes haïtiens tels que Rosemay Eustache, Liliane Dévieux, Jacquelin



Télémaque, le grand Dany Laferrière, ainsi que tous les autres Haïtiens qui ont donné leur temps et leur talent pour que nos voix soient toujours entendues en Haïti et à travers le monde, durant les années de dictature.

En pleine Amazonie, à 100 kilomètres de Belém, un guide touristique d'une plantation d'hévéa me confia qu'il écoutait Radio-Canada international sur ondes courtes. Il me demanda si je connaissais son animatrice favorite, Marie-Thérèse Désinor. Imaginez mon émotion !

J'ai donc eu pendant vingt ans l'honneur et le privilège de faire connaître le Canada, ses réalisations, sa vitalité, la beauté de ses grands espaces, la liberté de parole dont on y jouit, tout en ayant une pensée particulière pour mon Haïti chérie.

Dernier jours d'avril

...

je n'oublie pas la misère au dehors mon amour

je n'oublie pas

l'eau déserte

le lit de pierre au fond de la rivière

les vers luisant dans le ventre des enfants

la faim qui grogne comme un chien

je n'oublie rien

...

Michèle Voltaire Marcelin

Extrait du recueil *Amours et bagatelles*. Les Éditions du Cidihca, Montréal, 2009

Marie-Claude Argant-Le Clair

Après avoir quitté Haïti pour éviter de suivre le chemin indétectable des amis disparus aux mains des sbires du régime sanguinaire des Duvalier, Marie-Claude Argant-Le Clair a séjourné durant de nombreuses années en Belgique. À Louvain, elle a eu, avec distinction, un diplôme d'infirmière. À l'Université Libre de Bruxelles, elle a obtenu, avec grande distinction, une licence en science hospitalière et une agrégation à l'enseignement. Souhaitant vivre au Canada, elle a choisi Montréal comme terre d'accueil, puis est devenue citoyenne canadienne, choix d'adoption qu'elle n'a jamais regretté. Dès son arrivée, elle a travaillé à l'Hôpital Sainte-Justine tant auprès des enfants que des parturientes et a aidé les femmes à mettre au monde sans médication. Elle les a encouragées à allaiter leur bébé avec fierté, assurance et confiance, persuadée de l'importance capitale de ce premier contact physique et émotionnel mère-bébé. Après sept ans de cette expérience enrichissante d'écoute et de soulagement de la souffrance, elle a opté pour la psychologie.



Marie-Claude Argant-Le Clair est docteur en psychologie et également psychanalyste, première et seule femme d'origine haïtienne membre de la Société psychanalytique de Montréal, section francophone de la Société canadienne de psychanalyse affiliée à l'Association Psychanalytique Internationale. Elle travaille actuellement en bureau privé auprès des enfants, des adolescents, des adultes, des femmes enceintes et des nouveaux parents. Elle est aussi recherchée comme experte auprès des tribunaux du Québec, à la Cour Supérieure et à la Chambre de la Jeunesse. Elle est conseillère auprès d'auteurs de roman et de livres destinés aux enfants. Comme arbitre, elle a fait partie de jury de pairs pour des revues d'orientation psychanalytique comme *Filigrane*. Son intérêt pour les relations précoces mère-bébé l'a entraînée à s'engager au conseil d'administration de *Grossesse secours*, organisme qui offre à la femme enceinte l'écoute, le support et l'information reliés à sa grossesse.

En plus de son activité clinique, Marie-Claude Argant-Le Clair a toujours conservé un grand intérêt pour l'enseignement, la formation et la recherche. À l'Université de Montréal, elle a été Chargée de cours en éducation, professeure de clinique à la Faculté des sciences infirmières et auxiliaire d'enseignement au Département de psychologie. Puis, successivement, coordonnatrice de recherche à la Cité-de-la-Santé-Laval et psychologue consultante à la « Maison Notre Dame de Laval » (centre d'accueil pour délinquantes). Actuellement, elle est aussi membre de l'Association Québécoise pour la Santé mentale des Nourrissons (SQSMN) et membre du GROSAME (Groupe Santé-Mentale Québec-Canada). Elle offre également de la supervision aux pairs et aux professionnels de la santé.

Conférencières et auteure de plusieurs articles spécialisés dans des revues arbitrées dont *Filigrane*, *Prisme*, la *Revue belge de psychanalyse...* ses travaux académiques ont toujours rejoint ses préoccupations pour son milieu d'origine comme en témoignent ses recherches à l'Université libre de Bruxelles sur la *Malnutrition infantile en Haïti* (mémoire de fin d'études). Ses travaux à l'Université de Montréal ont porté sur les manifestations psychologiques de la grossesse chez les Antillaises et les Québécoises : *Attitudes et fantasmes de primipares d'ethnies différentes à divers moments de la grossesse* (mémoire de maîtrise) aussi sur le devenir parents et les rites de passage chez les Haïtiens et les Québécois (Haïti-Diaspora-Québec) : *Primiparentalité et rites de passage chez les couples québécois et haïtiens* (thèse de doctorat). Cette thèse a été présentée comme la meilleure, par le Département de psychologie, en vue de la sélection pour le concours des grands Montréalais. Récemment, dans le livre « Ondes de Psychanalyse » (Liber, 2009), son entretien radiophonique avec Marilou Brousseau qui a pour titre « Relations mère-enfant » figure parmi les douze textes choisis. Elle participe fréquemment à des émissions de radio et de télévision sur des sujets divers comme la santé des femmes, la maltraitance des enfants ou la fessée, la violence conjugale, les relations mère-fille, l'impact du séisme de janvier 2010 en Haïti.

Lors de ce séisme, elle a travaillé bénévolement à la Croix-rouge canadienne et à la « Maison d'Haïti » avec lesquelles elle collabore encore occasionnellement. Ainsi, se présente le parcours imprévu d'une fille d'Haïti qui, malgré son intégration à son pays d'adoption reste fidèle à la fois à ses racines et à sa terre d'accueil.

Marie-Alice Marcel



Marie-Alice Marcel commence à chanter dès l'adolescence. Découverte par M^{me} Lina Mathon Blanchet, elle saute dans le train en marche de la troupe folklorique «Haïti Chante» qui, sous la direction de Jacky Duroseau, l'amène en tournée, à Porto-Rico et à Sainte-Croix également dans les Antilles.

En 1971, elle va en Espagne étudier pendant deux ans le chant classique à la *Escuela Superior de Canto de Madrid*. Elle y travaille sa voix et apprend les finesses du métier avec les sopranos Blanca Seoane et Toñy Rosado. Elle émigre en 1973 au Canada où elle poursuit sa formation à la Faculté de musique de l'Université McGill à Montréal, avec la professeure de chant Thérèse Sevadjan.

Marie-Alice veut faire carrière dans les affaires tout en s'adonnant au chant. Aussi s'inscrit-elle à l'École des Hautes Études Commerciales de l'Université de Montréal où elle obtient un Certificat en gestion et le Brevet de l'Institut des banquiers canadiens. Ce pas franchi, elle commence une carrière dans le milieu bancaire et s'investit corps et âme dans le chant. C'est ainsi qu'on la voit évoluer sur différentes

scènes où les chorales dont elle fait partie attirent un large public : *L'Ensemble vocal Katimavik* qui représente le Québec aux Chorales internationales à Sherbrooke en 1974, à Vaison-La-Romaine en France en 1976 et à Moncton en 1980.

En 1996, avec le Chœur KINOR qui représente le Québec, elle participe à Jérusalem au célèbre festival international Zimria. Comme les Chorales, la Zimria accueille tous les quatre ans les grandes chorales du monde. Chaque soir, pendant deux semaines, un pays différent offre un spectacle et, le dernier jour, le millier de choristes invités unissent leurs voix dans un immense amphithéâtre pour exécuter une œuvre grandiose. Un spectacle d'une rare beauté !

La Zimria est le prélude à l'entrée de Marie-Alice par la grande porte au Chœur de l'Orchestre Métropolitain (OM) de Montréal, où elle se produit sous la direction du Maestro Yannick Nézet-Séguin. Elle participe ainsi, durant les saisons de l'OM à la Place des Arts de Montréal, à l'interprétation d'extraits de divers opéras célèbres, dont *Aïda*, *Carmen*, *Le Barbier de Séville*, *Le mariage de Figaro*... Elle est de la chorale qui chaque année participe au Festival de Lanaudière et qui a attiré en 2011 plus de 6000 personnes.

Au fil des ans, le Chœur accompagne des chanteurs de renommée internationale : Renée Fleming, Maria Guleghina, Karina Gauvin, Mark Hervieux, Bryn Terfel. En 2005, il connaît un succès retentissant à Toronto et à Washington dans l'interprétation de *Carmina Burana*, cette œuvre célèbre du compositeur bavarois Carl Orff.

Au printemps 2010, le Chœur et l'Orchestre Métropolitain s'associent à l'Orchestre du Centre national des arts d'Ottawa pour présenter la Symphonie numéro 8 de Mahler. Un spectacle grandiose salué par une longue ovation debout. Ce soir-là, Marie-Alice «nage dans le bonheur». Le bonheur d'avoir contribué à la réussite de cette belle aventure, en plus d'avoir porté très haut la bannière du Québec dans la capitale fédérale.

Marie-Alice nous confie que lorsqu'elle chante, elle passe littéralement dans un autre monde. Chanter, ajoute-t-elle est une promesse de rencontres privilégiées avec l'imaginaire, la créativité et la passion.

Célitard Louis Toussaint

Née en Haïti, Célitard Toussaint complète ses études aux Gonaïves. En plus de travailler comme secrétaire à l'Évêché de cette ville, elle exerce déjà son bénévolat en apprenant à lire au personnel de maison, aux adultes et aux enfants démunis des zones avoisinantes. C'est en 1974 qu'elle quitte Haïti pour venir s'établir au Québec. À Montréal, elle fait des études en andragogie, en alphabétisation et en linguistique.

Dès son arrivée en sol québécois, elle tisse des liens indéfectibles avec la Maison d'Haïti. Au cours de ses premières fréquentations de l'organisme, elle occupe plusieurs postes : bénévole, secrétaire, agente d'information. Et, à partir de 1981, on la retrouve au poste de directrice générale.

Sous sa direction, la visibilité de la Maison d'Haïti ne cesse d'augmenter et Célitard Toussaint lui donne un nouveau souffle à travers plusieurs projets dont nous ne citerons que quelques-uns, parmi ceux qui sont toujours en marche.



L'alphabétisation et la francisation

- * Permettre aux apprenants de découvrir les merveilles de la lecture et de l'écriture, ce qui les aidera à développer les possibilités d'acquérir plus d'autonomie pour, finalement, prendre en charge leur avenir.

L'intégration et le rapprochement Interculturel

- * En mettant en place des stratégies et des moyens d'actions avec les écoles, afin de leur permettre d'améliorer la communication avec leur clientèle multiethnique et aussi de *faciliter chez les parents une meilleure compréhension du milieu dans lequel ils vivent.*

Les deux (2) projets phare des années 90

- * Le projet « Jeunes Patrouilleurs » qui permet à des jeunes qui étaient décrocheurs de se reprendre en mains et de devenir quasiment des mentors pour leurs camarades, les aidant ainsi à mieux saisir de nouvelles opportunités de vie.
- * Le projet « Au Futur » qui vise à promouvoir le développement de l'enfant et l'insertion sociale des jeunes mères. Ce programme est réalisé en collaboration avec l'Association Jamaïcaine et la Santé Publique.

Nous ne pouvons passer sous silence les programmes les plus anciens : le *Kan Lakay* (Le camp de jour Lakay), *Ti Pyé zoranj monte* (Le petit oranger grandit) sans oublier les études surveillées après l'école, les « Compétences parentales » et depuis quatre (4) ans le « Camp Sociopédagogique ».

Mais la réalisation dont Célitard Toussaint est la plus fière c'est le redressement de la Maison d'Haïti et le renforcement de la crédibilité de celle-ci tout au long de ces trente-trois (33) années qu'elle y a passées.

Elle a été membre de nombreux conseils d'administration et d'organisations dont : Le Collectif des femmes immigrantes, le Centre de la petite enfance, Le Camélia, L'Alliance des communautés culturelles pour l'égalité dans la santé et les services sociaux et le Comité consultatif du YMCA du Parc.

Célitard Toussaint est récipiendaire de plusieurs distinctions, dont la Médaille du Gouverneur général en reconnaissance de sa contribution significative au bien-être de ses compatriotes et de sa communauté au Canada (1993). La Médaille de l'Assemblée Nationale pour l'ensemble de son travail (2008). Le Prix Solis lui est décerné par l'arrondissement Villeray Saint-Michel – Parc Extension en reconnaissance de son dévouement exceptionnel envers la communauté haïtienne montréalaise à la suite du séisme survenu en Haïti en janvier 2010.

Aujourd'hui retraitée, elle prend du temps pour elle-même et souhaite en donner davantage à ses petits-enfants, sans pour autant écarter l'aspect communautaire et de nouveaux défis.

Odette Delice



Odette Delice arrive à Montréal en février 1975, en provenance d'Haïti, son pays natal. Femme autonome, habituée à relever bien des défis, bien qu'elle soit arrivée en hiver, cherche et se trouve du travail. Depuis, elle n'a jamais cessé de travailler même après la naissance de son fils qu'elle élève seule.

Odette est familière avec le milieu des manufactures de Montréal : les conditions de travail ne sont pas idéales comme on le sait, mais elle a toujours su accomplir les tâches qui lui étaient confiées consciencieusement. Très exigeante envers elle-même et dans tout ce qu'elle entreprend, ses supérieurs lui ont toujours fait confiance, au point que les rares fois où elle devait s'absenter de l'ouvrage, on se gardait de donner à d'autres employées ce qu'elle avait l'habitude de s'appliquer à si bien faire.

Elle a aussi travaillé dans des familles québécoises et haïtiennes, pour aider aux soins des enfants et permettre à leurs parents d'occuper un emploi à l'extérieur de leur domicile. Les enfants dont elle a pris soin et qui sont aujourd'hui des adultes,

lui vouent une affection toute particulière. Odette est invitée à leur collation de grade, leur mariage, au baptême de leurs enfants, au même titre que les autres membres de la famille. Une autre qualité d'Odette : découvrir ce qu'il y a de mieux chez l'être humain qu'elle côtoie.

Cette propension toute naturelle qui la porte à aller vers autrui et à gagner la confiance et la reconnaissance des unes et des autres est la marque de sa riche personnalité. Elle est ainsi demeurée très proche de toutes les familles québécoises avec lesquelles elle a eu des contacts, C'est ainsi qu'elle a permis à celles-ci de découvrir des aspects de la culture de son pays d'origine Haïti, en même temps que grâce à ces familles elle approfondissait sa connaissance du Québec afin de mieux s'y intégrer.

Odette est une femme prévenante et toujours pleine d'attention pour ses nombreux amis qui ne manquent pas de lui rendre la pareille. Elle sait reconnaître ce qu'on lui fait de bien, ce qui la dispose à prendre sa place dans ce Québec où elle a choisi de vivre.

Odette fréquente le Bureau de la communauté haïtienne (BCHM) dont elle est membre depuis toujours. À sa retraite, elle se joint à l'Union des aînés du BCHM et participe aux activités offertes à ce groupe par l'organisme. Son dynamisme lui permet de recevoir en 2010 de la Table de concertation des aînés de l'Île de Montréal, dont le BCHM est membre, une plaque de distinction qui fait sa fierté. Voilà un bel exemple d'intégration d'une mère célibataire qui a fait son chemin malgré les obstacles.

Odette est une femme prévenante et toujours pleine d'attention pour ses nombreux amis qui ne manquent pas de lui rendre la pareille. Elle sait reconnaître ce qu'on lui fait de bien, ce qui la dispose à prendre sa place dans ce Québec où elle a choisi de vivre.

Mireille Gélín-Bernard

Née à Port-au-Prince, Mireille Gélín a complété, après son baccalauréat deuxième partie, deux années d'études au Centre d'études pour l'éducation préscolaire (CEEP) alors dirigé par Marie-Thérèse Colimon, suivies d'un stage d'une année à Berlin-Ouest, dans le royaume des fameux *kindergartens* allemands.

Arrivée à Montréal en août 1975, Mireille commence sa carrière en qualité d'éducatrice à la garderie Taub dans le quartier Côte-des-Neiges.

Le gouvernement du Québec ayant décidé de nationaliser les services de garde à l'enfance à la fin des années soixante-dix, la garderie Taub se soumet à la loi et Mireille est désignée, parmi « les plus anciennes et les plus qualifiées », pour diriger la transition.

Entre-temps elle poursuit, à l'Université de Montréal, ses études en Administration scolaire, Gestion d'entreprise et Intervention en milieu multiethnique, trois certificats menant à un baccalauréat ès arts qu'elle obtient en 1993.

Après sa scolarité de maîtrise, commencée à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, Mireille passe sous la direction de Marie-Louise Lefebvre à l'Université du Québec à Montréal. Son mémoire, intitulé *Protocole d'accueil dans un milieu multiethnique et défavorisé*, lui mérite en 2002 sa maîtrise en éducation.

La carrière de Mireille s'est surtout déroulée dans le quartier « Bas Côte-des-Neiges » où elle œuvre en milieu multiethnique et défavorisé avec une forte composante immigrante issue de plus de cent pays. Ainsi dans les deux établissements du Centre de la petite enfance (CPE) dont Mireille est la directrice générale, elle travaille conjointement depuis plus de vingt ans avec Junon Faucher.

Le défi consiste à amener des enfants, parlant plus de douze langues différentes, à socialiser, à se développer de façon harmonieuse, à apprendre le français et les rudiments de la culture québécoise avant d'entrer en pré-maternelle ou en maternelle et tout cela par le biais du jeu. Cet univers compte cent dix-huit petits, encadrés par vingt-huit éducatrices diplômées et chevronnées, issues de plusieurs groupes ethniques et parlant l'allemand, l'anglais, l'arabe, le créole, l'espagnol, le français, le russe, le vietnamien.

Mireille a participé à différentes tables de concertation du quartier Côte-des-Neiges et a codirigé en 2005 et 2006, un bureau de coordonnateurs des services de garde en milieu familial.

Cette expérience dans le quartier Côte-des-Neiges sert de modèle aux stagiaires du milieu collégial québécois. Ces établissements de Côte-des-Neiges ont également reçu en 2003 une stagiaire de la région de Toulouse, France.



« Le défi consiste à amener des enfants, parlant plus de douze langues différentes, à socialiser, à se développer de façon harmonieuse, à apprendre le français et les rudiments de la culture québécoise avant d'entrer en pré-maternelle ou en maternelle et tout cela par le biais du jeu ».

Jocelyne Smith*



J'ai laissé Haïti en 1969 pour me rendre en Suisse où j'ai étudié en sciences-santé durant deux années. Par la suite, j'ai émigré aux États-Unis où j'ai travaillé cinq ans en comptabilité. En 1975, j'ai fait le choix d'aller rejoindre mon frère qui vivait au Québec.

En comparaison à bien d'autres immigrantes, les difficultés généralement liées à l'intégration ne se sont pas posées pour moi, cela grâce à mon expérience américaine et une bonne connaissance des deux langues officielles de mon nouveau pays d'adoption.

Moins d'une semaine après mon arrivée, je me suis trouvé un emploi dans une firme de Montréal. Étant une personne très sociable de nature, je me suis vite adaptée à mon milieu de travail et j'ai créé des liens d'amitiés avec bon nombre de mes collègues québécois. Grâce à ces personnes, je découvrirai peu à peu la façon de vivre de ces francophones d'Amérique, c'est-à-dire : leurs habitudes culinaires, leur folklore, et leur culture. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion de pratiquer les danses

carrées le samedi soir au club de l'âge d'or, alors que j'accompagnais une dame âgée à son chalet, au bord du Richelieu. Par ailleurs, avec mes jeunes collègues, j'allais le vendredi soir aux HAPPY HOUR du centre ville et les boîtes à chanson du Quartier latin et du Vieux Montréal...

Évidemment, tout n'était pas rose, j'étais une jeune femme seule, divorcée et mère de deux filles qui se trouvaient loin de moi en Haïti. Je devais attendre quinze ans avant de pouvoir les prendre avec moi.

Entre-temps, ma mère est venue me rejoindre, étant âgée, elle ne pouvait pas travailler, il fallait que je m'en occupe. Bien qu'ayant beaucoup d'affection pour elle, vivre avec elle n'était pas tout à fait facile vu que sa conception de la femme était totalement différente de la mienne. Il faut dire, qu'étant traditionaliste dans le pur sens haïtien du terme et de plus fervente catholique, elle avait beaucoup de difficulté à accepter, non seulement mon statut de divorcée, mais également mon adhésion aux idées véhiculées par le Mouvement des femmes. Au cours des années 60, j'avais vécu la lutte des féministes américaines lors de mon séjour aux États-Unis, ainsi que le mouvement de libération des Noirs américains et les remous de la guerre du Vietnam... Je ne pouvais vraiment pas partager sa conception de la femme : soumise et toute en retenue.

Pour préparer l'arrivée au Québec de mes deux filles, dans les années 80, je me suis installée en banlieue. Pour y faire face, j'ai pris une formation de rafraîchissement en sciences-santé et cette nouvelle carrière va m'amener à m'occuper beaucoup des autres, non seulement, dans le cadre de mon travail, mais aussi bénévolement. J'ai obtenu le statut de famille d'accueil et j'ai pris soin de certains jeunes qui vivaient des difficultés. Durant plusieurs années, j'ai hébergé chez moi une jeune déficiente intellectuelle anglophone, plus tard j'ai participé à l'organisation de son mariage. Nous avons gardé contact et nous nous rencontrons à l'occasion autour d'un souper ou d'un café.

J'ai également eu l'opportunité de m'occuper d'un jeune de mon quartier qui avait des problèmes de santé mentale. De temps en temps, je lui confiais des petits travaux à faire chez moi. Un matin, il est venu sonner à ma porte pour me confier certaines difficultés qu'il vivait avec ses parents. Il voulait s'enfuir de Montréal.

J'ai pu le persuader de rester ici et je l'ai hébergé durant douze mois, le temps pour lui de se reprendre en mains. La période de crise passée, il est retourné vivre chez ses parents. Aujourd'hui, les liens entre nos deux familles sont toujours très forts.

Très active dans ma paroisse, je suis engagée dans bon nombre d'activités au cours desquelles je m'investis auprès des familles. J'ai vu à l'éducation de mes deux filles qui aujourd'hui sont toutes deux des professionnelles avec une belle carrière. Je peux dire que ma vie est bien remplie.

* Décédée à Montréal, le 14 août 2015.

Sans nécessairement perdre certaines valeurs de mon pays natal, après tant d'années ici, je me considère Québécoise. Je m'appuie sur le fait d'avoir pris une part active à la vie de cette société qui m'a accueillie.

J'ajouterais, qu'à mon humble avis, il est important que les parents immigrants manifestent leur présence dans les écoles en participant aux comités par exemple, comme j'ai eu à le faire pour mes enfants. Les directions d'école et les enseignants apprécient cette collaboration car en agissant de la sorte on peut même prévenir le décrochage scolaire, puisque nos enfants sentent l'intérêt de leurs parents pour leur réussite.

Je voudrais aussi dire que le racisme d'où qu'il vienne est un piège à éviter et qu'il ne devrait pas être le prétexte pour diviser. Personnellement, dans ce pays que j'ai adopté j'ai appris beaucoup, à la fois des Québécois d'origine européenne que de ceux d'autres origines, incluant la mienne.

«J'avais l'âge du maïs tendre et, sur mon île, on m'appelait Timoun Fou. Je n'ai su mon vrai nom que bien plus tard. Timoun Fou? Parce que, la nuit, je marchais endormie, je déambulais dans le sommeil, je m'évadais, et ma mère me retrouvait sur le toit du carbet, dans les mornes, sur la plage. On a tout essayé pour me corriger, la bassine d'eau au pied du lit pour que la froidure me réveille, le thé Tibonm, l'eau de fleur d'oranger avant de se coucher, et puis des tas d'autres choses dont on ne parle pas ici...»

Extrait de *Une très belle mort* et de *Caribana*, Mimi Barthélemy, chez Lansman, 2003, p. 33.

Marie-Thérèse Tanis



Pendant trente-cinq ans, Marie-Thérèse Tanis, qui a été directrice du Centre de la petite enfance Ami-Soleil (CPE), s'affaire à assurer le bien-être des enfants. La première année c'était avec ceux de sa famille immédiate, neveux et nièces et par la suite ceux de la Garderie Ami-Soleil où elle s'impliquait bénévolement. Son bénévolat lui a permis d'obtenir un poste rémunéré.

Cette jeune femme arrivait à Montréal en provenance d'Haïti avec les bagages remplis de rêves, mais aussi beaucoup de détermination. Les petits boulots ne l'ont pas rebutée, ni les études menant au diplôme en « Technique à l'éducation et à l'enfance » qu'elle a décroché au Collège Marie-Victorin. Ce ne fut pas facile de l'obtenir, car elle travaillait durant le jour et suivait ses cours le soir. Un peu plus tard elle a suivi des cours en gestion d'un service de garde, à l'université.

Au début, travailler en garderie n'était pas très reconnu et les salaires, on s'en doute bien, n'étaient pas à la hauteur de la tâche que les monitrices de garderie, comme on les appelait alors, devaient accomplir auprès des enfants confiés à leur soin. On

est au milieu des années 70, les parents, principalement les mères plus nombreuses sur le marché du travail, devaient trouver un lieu sécuritaire pour leurs enfants durant le jour afin de subvenir aux besoins financiers de la famille.

Il y eut fort heureusement une grande réforme dans les services de garde au Québec qui, en 1997, a changé le paysage des institutions vouées à la garde des enfants : les Centres de la petite enfance (CPE) voient le jour. Le statut de l'éducatrice en garderie s'est du coup valorisé et les conditions de travail ont été améliorées de façon importante. Mais, aujourd'hui encore, alors qu'il est souvent question de conciliation travail-famille, on doit déplorer le manque de places sécuritaires pour accueillir les enfants d'âge préscolaire et les médias rapportent souvent des failles dans le système.

Le CPE Ami-Soleil, qu'a dirigé Marie-Thérèse Tanis au départ à la retraite de celle qui l'a précédée, compte soixante-dix enfants, dont 60 de 18 mois à 5 ans et 10 poupons. Le personnel comprend des éducatrices diplômées et qualifiées et des aides-éducatrices au nombre de vingt. Marie-Thérèse a su dès le départ unifier et consolider l'équipe de travail en dotant l'organisme, avec l'appui du conseil d'administration, d'une politique des ressources humaines qui rejoint les intérêts des enfants, des parents et du personnel.

Elle a tout fait pour que l'organisme dont elle assurait la gestion donne aux enfants le meilleur encadrement grâce à la mise en œuvre des programmes éducatifs mis à la disposition des CPE. Ainsi, le réaménagement de la cour assure une nouvelle aire de jeu avec une structure qui offre aux enfants plusieurs types d'activités qui favorisent leur épanouissement. Un défi à relever selon elle : amener les enfants à acquérir assez de maturité pour développer leur langage et leur sociabilité, de telle sorte que le passage du CPE à l'école se fasse harmonieusement. Sa plus grande satisfaction a été de constater que des enfants qui ont fréquenté le CPE Ami-Soleil ont réussi la transition, ont du succès scolaire et que plusieurs des anciennes et anciens connaissent du rayonnement dans leur vie professionnelle.

Pour terminer, Marie-Thérèse Tanis est également très fière d'avoir contribué à établir des rapports harmonieux avec le BCHM, l'autre organisme occupant le même immeuble. D'ailleurs, le CPE Ami-Soleil a germé de l'idée des pionniers du BCHM de doter la communauté haïtienne d'une garderie pour répondre aux besoins criants de l'époque.

Jessica Carrié*

J'étais encore très jeune quand j'ai compris toute la sagesse de notre beau dicton haïtien « *timoun yo se lespwa* » (les enfants : l'espoir). Ce dicton, j'en ai fait ma devise, il a scellé mon engagement envers les enfants et m'a orientée dans mes choix personnels et professionnels.

Ma trajectoire de vie est un fidèle reflet de mes convictions. J'ai eu la chance de pouvoir rester à la maison pendant plusieurs années pour m'occuper de mes merveilleuses filles Emmanuelle et Noémie, devenues aujourd'hui des jeunes femmes responsables, avant de travailler comme psychoéducatrice dans des écoles primaires et secondaires de la Commission scolaire de Montréal. C'est mon amour des enfants qui m'a orientée vers des études en psychoéducation à l'Université de Montréal où j'ai complété un baccalauréat et une maîtrise. Ces années d'études et de réflexion m'ont amenée à prendre conscience de l'importance du rôle des parents dans l'éducation des enfants et de la nécessité de mettre en place les mesures nécessaires pour les aider. C'est également cette prise de conscience qui m'a encouragée à faire du bénévolat auprès des familles d'origine haïtienne à Montréal.



Mon bénévolat auprès des familles de notre communauté a débuté dans les années 1980 à l'école La fraternité de la Commission scolaire de la Pointe de l'île dans le cadre d'un projet éducatif du groupe féministe *FANM* (*fanm ayisyèn annou mache*) dont j'ai été membre pendant plusieurs années. Des activités mensuelles étaient alors organisées pour sensibiliser les parents au système scolaire québécois et les outiller dans leurs interventions auprès de leurs enfants. J'ai mesuré l'ampleur des défis éducatifs auxquels sont confrontés quotidiennement les parents immigrants, notamment les mères monoparentales les plus démunies, j'ai alors compris qu'il est essentiel de les soutenir dans leur rôle parental.

Cette expérience m'a motivée à poursuivre mon bénévolat auprès de mes élèves d'origine haïtienne et de leurs parents dans les écoles de la Commission scolaire de Montréal où j'ai commencé à travailler en 1992. Ma présence auprès de ces jeunes et de leurs parents va bien au-delà de mes heures régulières de travail et de mon mandat professionnel. Il arrive fréquemment que je les rencontre après la classe ou dans le cadre d'activités thématiques que souvent j'organise, ou que je joue un rôle d'interprète et, à l'occasion, de médiatrice pour faciliter leur communication et leur relation avec le personnel de l'école. J'ai eu la chance d'être appuyée par les directeurs de mes écoles, des collègues de travail, le service d'Éducation et relations interculturelles de la Commission scolaire de Montréal, la Maison d'Haïti (projet avec les jeunes mères de l'école Rosalie-Jetté) et le Bureau de la Communauté haïtienne de Montréal (projet avec les jeunes des écoles Espace-Jeunesse, Gadbois, Notre-Dame-de-Grâce, Cœur-Immaculé-de-Marie, Bedford). Je collabore aussi avec le Bureau de la Communauté haïtienne de Montréal à un nouveau projet à l'école Bedford qui vise à renforcer les liens d'attachement des parents avec leurs enfants.

Mon intervention psychoéducative bénévole auprès des familles d'origine haïtienne prend les couleurs de notre communauté, c'est une approche chaleureuse qui privilégie l'écoute, le partage et l'entraide, elle recrée en quelque sorte la famille élargie. C'est dans ces moments informels que se tissent les liens de confiance que j'établis avec ces parents. Ils se laissent apprivoiser et sont plus réceptifs à réévaluer certaines de leurs pratiques éducatives pour ajuster leurs valeurs à celles de la société d'accueil.

Ce sont des interventions et des projets tout simples, presque anonymes et invisibles, qui font par contre toute la différence dans le quotidien des enfants et de leurs parents parce qu'ils sont porteurs d'espoir. En travaillant à briser l'isolement des parents d'origine haïtienne, je pense que je contribue modestement à renforcer leurs compétences parentales, à favoriser la réussite de leurs enfants tant sur le plan du comportement que sur celui des apprentissages, à les amener à s'adapter et à s'intégrer à la société québécoise.

*Décédée en mai 2014.

Je suis toujours touchée d'entendre mes collègues québécois me dire que ma présence à l'école fait la différence, « quand tu es là, les élèves et leurs parents ont du soleil dans les yeux ». Je leur fais aussi remarquer qu'aider les gens de ma communauté me met également du soleil dans les yeux.

Je souhaite par ce témoignage raviver notre engagement auprès des enfants et des parents de notre communauté et montrer que tout est possible quand on y met du cœur. C'est l'enfant qui nous donne l'espoir d'une vie meilleure, « contribuer à l'éducation d'un enfant c'est bâtir la paix ».

« Le Travail des femmes... Quel avenir? »

Les circonstances commandent que j'écrive ces dernières lignes en plein dans les incertitudes nées de la chute des Duvaliers et les premiers tâtonnements de ce qui pourrait être une ère nouvelle en Haïti. Le meilleur peut ainsi sembler possible d'autant que les forces qui ont amené à cette solution sont d'abord celles, profondes, cristallisées par les démunies des villes des provinces; quelques voix, timides, ont même osé souligner le rôle des femmes haïtiennes, notamment « cet art de vivre par temps de catastrophe » sans lequel le mouvement du 7 février [1986] ne se serait pas produit et sans lequel le développement sera un vain mot. Est-ce-à-dire que la question des femmes en Haïti serait sur le point d'être à l'ordre du jour?...à répondre par oui ou par non, je pencherais pour le non; à répondre de manière plus nuancée, je vois un très long travail de sensibilisation en perspective. »

Extrait du livre publié par Mireille Neptune Anglade en 1986, *L'autre moitié du développement, à propos du travail des femmes en Haïti*, page 225, Éditions des Alizés & Erce.

Gladys Démosthène

Je suis arrivée à Montréal à une époque où la présence haïtienne dans le monde culturel québécois tentait ses premiers balbutiements. Déjà en Haïti, j'avais fait quelques essais dans le milieu artistique après une formation au Conservatoire d'art dramatique. J'ai toujours eu depuis mon enfance une attirance naturelle pour la mise en scène, laquelle s'est précisée avec les années. Je crois qu'on vient au monde avec une aptitude qu'on finit par développer, si les opportunités se présentent. Ainsi, lorsque je jouais à la poupée je pouvais passer la journée entière à la faire évoluer dans une mise en scène imaginaire. Je voyais ma poupée comme une personne réelle vaquant à de multiples occupations qui changeaient au gré de mon imagination. C'était donc ma première initiation à la mise en scène.

Vivre à Montréal n'a pas empêché à cette passion de se poursuivre. Pour gagner ma vie, je travaille à la fonction publique québécoise depuis 1979 en informatique, mais même si je suis bien appliquée à faire ce boulot, je n'ai jamais négligé mes activités artistiques. C'est un hobby qui me tient vraiment à cœur et souvent je me demande d'où est parti tout cela. Je viens d'une famille nombreuse dont sept frères et sœurs qui travaillent tous en milieu hospitalier comme médecins ou infirmières, je suis la seule de la famille à avoir choisi cette voie.

Pleine d'énergie j'essaie de m'approprier l'art sous toutes ses formes : la danse, la chanson, le théâtre, la peinture, la poésie, la musique; cette dernière me fait vibrer, un cri d'oiseau, un sifflement me fait rêver. Pour mieux me situer, j'ai dû prendre des cours de solfège afin de pouvoir m'expliquer cette mystérieuse attirance. La musique pour moi, est une source inépuisable de satisfaction.

Mais j'ai plutôt choisi le théâtre car à l'époque je trouvais qu'il y avait un manque dans la communauté haïtienne vivant à Montréal. Faire un apport à la société dans laquelle je vivais était devenu comme un devoir : parmi nous il y a beaucoup d'artistes appartenant à plusieurs disciplines, surtout des comédiens mais malheureusement peu de metteurs en scène. Voilà pourquoi j'ai choisi cette voie.

J'ai réalisé plusieurs pièces de théâtre. À la fois comédienne et metteuse en scène, j'ai campé des pièces de Mona Guérin, Antoine Salgado, Franck Fouché etc., des auteurs français tels : Albert Camus, Paul Anéra que le public appréciait, révélant ainsi des talents d'interprètes parfois inconnus.

Un après midi d'été, un ami journaliste m'amène participer à une audition d'interprétation de poèmes et de chansons qu'organisait le Conservatoire La Salle. Beaucoup d'artistes y étaient. Quand ce fut mon tour de monter sur scène, alors que je commençais à déclamer, tout est devenu calme, un silence absolu régnait sur la salle, on pouvait entendre voler une mouche. Quand j'eus fini d'interpréter mon poème, on entendait une timide acclamation du directeur qui disait : Celle-là, elle a du talent. Il y eut un arrêt de quelques minutes, rien que pour me questionner. Sans fausse modestie, je sentais que mon expérience ou ma performance avait reçu l'assentiment des professeurs.

J'ai participé à la réalisation d'une Agora pour la Ligue Des Droits et Libertés de la Personne. Cette série passait à la télé pour dénoncer le racisme à Montréal. J'étais responsable de la traduction et de la mise en scène de mon texte, je devais aussi chercher mes acteurs. Outre mon salaire, j'ai eu comme récompense la visite du directeur du projet, venu à un de mes spectacles m'apporter sur scène une cassette vidéo souvenir de cette Agora. C'était très réconfortant.

Il y a eu aussi à CINÉ-LUNE, un concours sous forme de théâtre auquel j'ai participé et pour lequel j'ai été classée parmi les 10 premiers lauréats.

De la critique de mon travail de metteuse en scène il y en a eue, mais je me souviendrai toujours de celle où on a dit d'une pièce « on voit le travail du metteur en scène », ou encore « le théâtre haïtien à Montréal irait très loin si M^{me} Démosthène disposait de plus de moyens financiers ».



J'ai fondé en 1976 la troupe de théâtre SHALUM qui a fêté ses 30 ans en 2007. Le journal Haiti Observateur a marqué l'évènement en m'offrant un bel encadrement souvenir. Plus de cinquante artistes, jeunes et moins jeunes, ont évolué dans la troupe. Aussi j'ai pris le soin de leur transmettre un peu de ce que j'avais appris, question d'assurer la relève. J'ai eu le privilège de recevoir plusieurs trophées pour mon travail artistique, ils constituent en quelque sorte un bonus pour moi, c'est un vivifiant pour aller de l'avant.

Mon autre grand désir, a été d'avoir un enfant et pour ce, j'ai dû sacrifier quelques années de ma vie artistique. J'ai été absente de la scène pendant près de neuf ans, mais un soir je suis revenue tout juste pour dire un poème. J'ai reçu de mon cher public une ovation dont je me souviendrai toute ma vie.

La troupe SHALUM et moi, prenons part à plusieurs activités communautaires réalisées par des organismes, tels : KEPKAA, l'Association des aveugles, La Perle Retrouvée etc., dans le but d'apporter notre contribution à la société.

À la suite du tremblement de terre du 12 janvier 2010 survenu dans mon pays d'origine, la troupe et moi travaillons une pièce de théâtre, une Ode à Haïti, avec la collaboration de M. Yves Placide qui l'a écrite. Une pièce touchante, empreinte d'émotion à laquelle j'ai ajouté une touche d'humour.

Pendant plus de quinze ans j'ai animé une émission à la radio communautaire, Radio Centre-Ville. J'ai eu la tâche de faire connaître les informations communautaires, sociales et culturelles de Montréal à un vaste auditoire à toutes les fins de semaine.

Je définis le mot travail comme étant l'ensemble des activités (au sens large) exercées par les femmes, que ces activités soient rémunérées ou non. Nous abordons ici une des pratiques les plus flagrantes de l'iniquité sociale à l'égard des femmes, c'est-à-dire l'absence de rémunération équivalente pour les tâches de valeur équivalente. Cette négation historique de la valeur du travail des femmes prend racine dans les attitudes et pratiques sociales. Elle est sans doute la plus répandue et la plus insidieuse des formes de discrimination sur le marché du travail salarié.

Extrait du texte de Jennifer Stoddart, *Le travail des femmes au Québec: éléments d'iniquité*, page 43. Tiré du livre « Les femmes et l'équité salariale, un pouvoir à gagner », Les Éditions du remue-ménage, 1989.

Marie-Françoise Mégie

Marie-Françoise Mégie est née à Jacmel, une ville du sud-ouest d'Haïti. Elle complète des études à la Faculté de médecine de l'Université d'État d'Haïti de Port-au-Prince et décroche en 1974 un diplôme de docteur en médecine. Elle fait deux années de résidence en médecine interne à l'Hôpital de l'Université d'État et réussit en 1976 l'examen du « *Educational Commission for foreign medical graduates (ECFMG)* », au Haitian-American Institute de Port-au-Prince.

Arrivée au Canada en 1976, elle fait un internat rotatoire à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Elle obtient en 1981 la licence du Conseil médical du Canada (L.M.C.C.). La même année, elle réussit l'examen de la *Federal licensing examination (FLEX)* administré par *The Federation of State Medical Boards of the United States Inc.*

Sa pratique médicale est très diversifiée : on la retrouve au Québec dans des Centres locaux de santé communautaires (CLSC) pour les soins à domicile, dans un Centre hospitalier de Soins de longue durée avec les personnes âgées et également en Soins palliatifs avec des patients en fin de vie.

Parallèlement à sa pratique, elle continue de se perfectionner : formation postdoctorale en recherche, en informatique, en bioéthique, en animation, en « relation d'aide et processus créatif », « l'approche à la mort »... tout en dispensant de l'enseignement, notamment en bioéthique.

Depuis 1988, Marie-Françoise Mégie est Chargée d'enseignement clinique au Département de médecine familiale de l'Université de Montréal (UdeM) et depuis 2000, elle est nommée Professeur adjoint de clinique à ce département, poste qu'elle occupe encore aujourd'hui. Elle consacre ainsi une bonne partie de son temps à l'enseignement aux étudiants en médecine et aux résidents stagiaires dans un CLSC affilié à l'UdeM. Elle est aussi appelée à diriger des étudiants en médecine qui optent pour des études supérieures.

Docteure Mégie a collaboré à de la recherche en médecine et est coauteure de plusieurs publications sur des études. Elle a aussi publié plusieurs articles dans des revues scientifiques. Elle est coauteure du livre « Précis pratique de soins médicaux à domicile ». De plus, elle écrit régulièrement, depuis 2007, dans la page éditoriale du Bulletin de Médecins francophones du Canada, un mensuel actuellement publié par voie électronique.

Elle contribue à la recherche et à l'innovation comme membre du Réseau de recherche des Unités de Médecine Familiale (UMF) et comme présidente de la recherche et de l'innovation en développement continu (DPC), à l'Association Médecins francophones du Canada. En matière d'innovation, à son actif, elle a réalisé : la conception et l'implantation du stage de gériatrie à domicile, la conception et la rédaction d'un atelier de formation en éthique destiné aux professeurs enseignant cette matière aux résidents en médecine, l'élaboration d'un programme bilingue de formation pour les Soins de plaies par les médecins de famille. Docteure Mégie a également, durant ces dix dernières années, travaillé à mettre sur pied la Maison de Soins palliatifs de Laval (MSPL). Cette Maison, en fonctionnement depuis plus de deux ans, est appelée à devenir un milieu d'enseignement en Soins palliatifs.

Elle est très active dans les comités au sein des institutions du réseau de la santé. Elle a été membre du Comité d'évaluation mortalité morbidité au CLSC de Marigot. Elle est aussi membre du comité de bioéthique du Centre de santé et de services sociaux (CSSS) de Laval, directrice des services médicaux à la Maison de soins palliatifs de Laval, membre du Conseil d'administration de l'Association des médecins francophones du Canada et présidente de l'Association des médecins haïtiens à l'étranger (AMHE).

Depuis plus de quinze ans, Marie-Françoise Mégie est engagée socialement et répond régulièrement à des besoins individuels ou collectifs exprimés par la communauté. Une de ses principales réalisations à cet égard est sa participation à la construction d'une Maison de Soins palliatifs à Laval. Comme membre et, ensuite, présidente de l'AMHE, elle coordonne la Foire santé de Montréal-Nord, une clinique mobile annuelle et à organiser l'envoi en Haïti de groupes de professionnels de la santé lors du séisme de 2010, en collaboration avec le Centre d'étude et de coopération internationale (CECI).



Son engagement tant dans son milieu de travail que dans sa communauté lui a valu plusieurs prix et hommages :

- 2000 - Prix reconnaissance décerné par la Régie Régionale de Laval pour une œuvre accomplie au sein de la communauté médicale de Laval.
- 2001 - Prix Dr Gilles Desrosiers décerné par la Fédération des médecins omnipraticiens du Québec (F.M.O.Q.) pour contribution remarquable d'un omnipraticien à la Formation continue de ses pairs.
- 2003 - Plaque de reconnaissance décernée par l'Association des Médecins Haïtiens à l'étranger (AMHE), pour contribution remarquable au sein du comité de la Formation continue de cette association.
- 2007 - Plaque de reconnaissance décernée par l'Association des ingénieurs et scientifiques haïtiano-canadiens (AIHC), pour contribution remarquable à l'édification du Québec moderne dans le domaine de la santé. Témoignage dans le livre « Ces Québécois venus d'Haiti » Auteur : Samuel Pierre - Parution : mai 2007.
- 2008 - Prix du rayonnement 2007 décerné par le Département de médecine familiale de l'Université de Montréal, pour le faire connaître à l'extérieur.
- 2009 - Prix d'engagement social 2009 de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal. Prix décerné à un enseignant de l'Université de Montréal qui s'est engagé dans un grand projet bénévole, bénéfique pour la communauté. Projet ciblé : la construction de La Maison de Soins Palliatifs de Laval.
- 2011 - Plaque de reconnaissance du groupe Montréal Impact Affaires pour distinction et implication dans la vie économique et sociale.

«... il faut aussi arrêter d'enfermer les femmes politiques dans des moules stéréotypés et de les investir de mandats particuliers parce qu'elles sont des femmes. En présumant, par exemple, que toutes les femmes sont porteuses de valeurs différentes en politique, nous présumons que l'appartenance au genre confère une sorte d'essence, la vertu ... qui vient avec l'obligation de se conformer à un modèle unique. Défendre l'idée qu'il y aurait une sorte d'essence vertueuse propre aux femmes, laquelle serait le résultat de leurs conditions d'exclues ou d'opprimées, constitue un retour aux notions jungiennes d'inconscient collectif, alors que la théorie postmoderne fournit des éléments tellement plus créatifs pour expliquer le social...».

Extrait de *Cherchez la Femme, Trente ans de débats constitutionnels au Québec*, Chantal Maillé, Les éditions du remue-ménage, pages 177-178.

Gabrielle Ledain Simic

Gabrielle Ledain Simic, épouse, mère de famille, grand-mère, gestionnaire, femme d'affaires, vit et travaille depuis près de 35 ans à Montréal, dans l'arrondissement d'Achamps. Ses trois charmantes filles qu'elle a éduquées avec son mari sont maintenant des adultes autonomes et évoluent dans des sphères professionnelles différentes.

Née en Haïti, Gabrielle Ledain Simic a complété à Paris une première année d'études en Sciences infirmières avant de s'envoler vers Montréal pour des vacances, sur l'invitation d'une amie, en août 1977. Elle ne savait pas alors qu'elle avait rendez-vous avec son destin et qu'elle rencontrerait l'homme de sa vie pour ne plus quitter le sol québécois.

Après avoir œuvré durant quelques années comme auxiliaire familiale et sociale dans un CLSC de Montréal, elle décide de s'investir ailleurs, de relever de nouveaux défis. C'est alors qu'elle se lance en affaires dans le secteur de la santé et des services sociaux qu'elle connaît bien. En 1989, elle crée l'une des plus anciennes agence de personnel en soins et services de santé à Montréal : Services de Maintien à Domicile Les Rayons de Soleil enr., qui prit, quelques années plus tard, le nom de Services de Santé Les Rayons de Soleil Inc. Son entreprise est toujours en perpétuel développement : elle est passée de quatre employés au départ à quatre-vingts aujourd'hui.

Gabrielle Ledain Simic parle de sa mission de vie qu'elle conçoit comme étant de servir, soigner et reconforter des gens qui ont besoin d'assistance et de soins. Ce faisant, elle a trouvé l'impulsion qui lui a permis de développer sa personnalité et de s'épanouir pleinement. La gestion des ressources humaines n'est pas toujours facile car elle doit négocier au quotidien avec divers intervenants et à différents paliers de l'administration de la santé au Québec; la lutte qu'elle mène est souvent très ardue. Pour une petite entreprise qui fournit des services à des institutions, les rapports sont souvent inégaux et empreints de préjugés.

Depuis vingt-trois ans, l'entreprise qu'elle dirige crée des emplois, de la richesse. Elle a fait l'embauche de milliers d'employés, tous horizons confondus, ce qui est profitable à l'enrichissement du pays. Elle assume un important fardeau fiscal : charges sociales, taxes, impôts corporatifs, municipaux, personnels. L'entreprise a desservi au cours de ces années l'ensemble de la population de la grande île de Montréal. Services de Santé Les Rayons de Soleil collabore avec plus de quatorze CLSC sur l'île de Montréal. Du bébé naissant à la personne âgée en fin de vie, plus de 10 000 bénéficiaires ont été servis ou ont reçu des soins de qualité. L'équipe met tout en œuvre pour favoriser le mieux-être ainsi que l'amélioration de la qualité de vie des personnes, qui représentent l'oméga de notre société. Nous les appelons nos raisons d'être, nos V.I.P. (*Very Important Patients*).

D'un naturel très accueillant, joviale et souriante, Gabrielle Ledain Simic est toujours disponible, très proche de ses employés et de ses bénéficiaires. Elle est à l'écoute de leurs besoins au quotidien et répond à leurs préoccupations. Elle sait cultiver l'humour et a toujours un bon mot pour encourager les uns et les autres. Son style de gestion mise sur l'humain et elle favorise le maintien d'un climat respectueux, harmonieux et valorisant au sein de son entreprise.

Il importe de souligner que Gabrielle Ledain Simic a transcendé le secteur traditionnel de la santé pour se frayer un chemin dans le domaine de la médecine naturelle. Elle a fondé et dirigé l'*Institut de Beauté pour les Âmes*, qui a offert des services de consultation en naturothérapie, en soin des pieds, en massothérapie et en aromathérapie (produits et services). Passionnée et amateur d'art, elle a fait de la représentation artistique en créant en 1997 l'entreprise *Étoiles Artistiques Internationales Inc.* dans le but de faire de la promotion des artistes-peintres afro et ibéro-américains en Amérique du Nord et au niveau international. Elle a édité et distribué l'*Agend'Art International 1998* qui est un livre d'art regroupant des artistes peintres provenant de 19 pays à travers le monde.

Le travail accompli par Gabrielle Ledain Simic et son entreprise a été reconnu par certaines institutions de l'État, par des organismes privés et communautaires qui lui ont décerné des récompenses honorifiques en conséquence. En 1996, l'*Association des Ingénieurs Haïtiens du Canada (AIHC)* a souligné son dynamisme et



sa contribution à la création d'emplois au sein de la communauté haïtienne du Québec. En 1998, elle a reçu, en témoignage d'appréciation et de reconnaissance pour les services rendus à la population canadienne et aux citoyens du quartier, le prix du Mérite du bon citoyen canadien des mains de la députée fédérale représentant le quartier Ahuntsic, l'honorable Éleni Bakopanos. La même année, à l'occasion de la première édition du Prix Sylvio Cator, elle a été honorée dans la catégorie des gens d'affaires émérites haïtiens du Canada. En 2004, elle a reçu une plaque de reconnaissance de l'Association des Gens d'Affaires Haïtiens de Montréal pour l'amélioration de l'image économique de la Communauté Haïtienne de Montréal et à l'essor de la collectivité en général. Le *Ralliement des infirmières et Infirmières-auxiliaires haïtiennes de Montréal* lui a remis une plaque honorifique en 2005 pour son dynamisme, son dévouement, son professionnalisme au service de la communauté Québécoise de Montréal. Elle a reçu des lettres de reconnaissance qui ont souligné l'apport de son travail et de sa contribution bénéfique à la collectivité au Québec du premier Ministre du Québec, Monsieur Jean Charest pour les 15^{ème} et 20^{ème} anniversaires de l'entreprise, et de Monsieur Gilles Duceppe, chef du Bloc Québécois en 2009.

Le Magazine Entreprendre a mis en relief le rayonnement de cette femme d'envergure, en soulignant son apport à la collectivité et son succès dans son domaine d'activité. Membre du *Conseil des Gouverneurs* (2011 et 2012), Gabrielle Ledain Simic fait partie du *Cercle Entreprendre du Québec* pour faire connaître à la jeunesse des voies d'excellence et les encourager à concrétiser leurs rêves.

Modèle de courage, de détermination, de positivisme, cette femme de service, de cœur, d'action, de défi, cette bâtisseuse, croit à la relève. Elle souhaite vivement que les jeunes aient le goût d'entreprendre et continuent son œuvre. Elle croit toujours avec la même passion originelle, qu'un « Rayon de Soleil » apporte toujours des moments de bonheur et donne le goût et la joie de vivre, que l'on soit à son domicile ou en institution.

Du pareil au même

avec toi je ne peux rien finir

un rien me recommence

une parole qui traverse la distance

un geste machinal

un souvenir que je déloge

Comme une balle de ma tempe

et la tendresse revient

dans le bruissement vert des feuilles

Michèle Voltaire Marcelin

Extraits du recueil *Amours et Bagatelles*, Les Éditions du Cidihca, Montréal, 2009

Marie-Hélène Lindor

Diplômée de la Faculté de médecine de l'Université d'État de Port-au-Prince, Haïti, Marie-Hélène a eu, à son arrivée à Montréal, une formation post internat rotatoire en Médecine interne et Pneumologie. Elle a par la suite travaillé en Pneumologie-Soins Intensifs au CHRDL de Joliette, pendant huit ans, puis comme chef de l'unité des soins Intensifs de l'Hôpital Bellechasse jusqu'à la fermeture de celui-ci. Elle rejoignit ensuite l'équipe de Médecine spécialisée de l'Hôpital Jean-Talon où elle œuvra en Médecine et Soins Intensifs, en plus d'une pratique de bureau avec une clientèle exclusive d'asthmatiques et de malades pulmonaires chroniques, domaine qui l'a toujours intéressée, et où elle a développé une compétence particulière, en maintenant en tout temps, les activités de formation médicale continue, si importantes en médecine.



De ses années de pratique à Joliette, Marie-Hélène garde le souvenir d'une clientèle confiante, très impliquée dans l'application de ses traitements, et appréciant les soins reçus, quand le manque de médecins en périphérie même proche, se faisait déjà sentir. Cette griserie des soins intensifs, ce sentiment d'avoir donné son maximum et plus, et d'avoir probablement sauvé la vie d'un patient, a fait partie de son quotidien pendant des années.

Une geste d'une dame âgée d'une communauté amérindienne au nord de Joliette l'avait particulièrement touchée. Elle avait dû se rendre avec l'équipe de médecins et infirmières de Santé communautaire de Joliette à Manouan, où l'on soupçonnait une éclosion tuberculeuse touchant un grand groupe de personnes travaillant dans un même endroit. En plein hiver, il était plus facile de se déplacer vers les gens plutôt que de les faire venir un par un en ville pour les premiers examens de dépistage. À la deuxième visite, une vieille dame arriva tardivement à son rendez vous, presque au moment du départ de l'équipe. Faisant semblant de ne pas voir les gros yeux de l'infirmière à son égard, elle subit son examen, puis expliqua à l'interprète qu'elle avait voulu préparer à la hâte une *Banique*, sorte de gros pain de la région, pour le petit docteur qui venait de si loin dans son pays, pour les soigner. C'était la cause de son retard, ce genre de pain à ce qu'on s'est laissé dire, ne se faisant pas à la va-vite, ordinairement. C'est un geste qui ne s'oublie pas, cette dame jamais revue par la suite, son dépistage étant négatif, avait apprécié le long parcours de l'étrangère, vers sa réserve, dans l'espace-temps.

Mais progressivement, malgré une carrière fructueuse en Soins Intensifs, Marie-Hélène ressentait de plus en plus le désir d'une autre forme de pratique médicale, encore plus rapprochée du patient à suivre. Cette envie d'aider à gérer la mort autrement était né déjà à Joliette, en tout début de sa pratique, lorsqu'une jeune dame de 36 ans au cancer du sein terminal, s'était éteinte en criant à pleins poumons son désir de ne pas mourir, entourée de sa famille qui hurlait autant. « Le pauvre oncologue et la jeune médecin que j'étais avions quittés cette chambre, tristes et abattus, avec le sentiment personnel d'un échec considérable. » Ce jour-là, Marie-Hélène avait réalisé qu'il faudrait qu'on meure autrement, et son envie de faire un jour des Soins Palliatifs était né.

Il faut dire qu'une seconde expérience avec une patiente avait rendu ce désir plus prégnant dans ses dernières années de pratique aux Soins intensifs. Un jour, après avoir réanimé dans les meilleures formes de l'art une patiente en arrêt cardio-respiratoire, quelle ne fut pas sa déconfiture d'entendre à l'extubation le lendemain, les premières paroles de cette dame de 55 ans, sans maladie antérieure, qui étaient de demander à son docteur, en l'occurrence Marie-Hélène, de ne pas refaire ce geste, et de la laisser partir quand son heure arrivera une prochaine fois. D'ailleurs, elle mourut le lendemain de cette conversation. Graduellement pendant deux ans, Marie-Hélène a cumulé des charges simultanées en Soins Intensifs et en Soins Palliatifs à l'Hôpital Jean-Talon.

Depuis ces dernières années, Marie-Hélène s'occupe uniquement des patients en Soins Palliatifs, tant en clinique de Douleur cancéreuse que pour la clientèle hospitalisée à l'Hôpital du Sacré Cœur à Montréal. Cette clientèle fragile nécessite une attention soutenue, un soutien particulier, physique et psychologique dans ces moments d'une vulnérabilité grandissante. D'être avec eux et leurs familles, avec empathie et compassion adoucit en quelque sorte, les aspects d'un départ pour l'incertain, presque toujours anxiogène et pénible. Un autre aspect de son travail, très apprécié, est le contact avec les étudiants de la Faculté de médecine de l'Université de

Montréal (UdeM), si enrichissant pour les stagiaires, dans son rapport avec l'expérience d'une consœur, mais si gratifiant par ailleurs pour le moniteur de clinique. Partager le savoir, léguer ce que nous avons appris au cours de notre existence est un rêve que Marie-Hélène a toutes les semaines l'occasion de vivre pleinement avec ses étudiants en Soins Palliatifs.

« Je lève mon chapeau aux éducateurs qui ont pris le temps de lui apprendre à lire, à écrire, et ce, vraisemblablement à l'école des adultes.

Mais je dis que le travail n'est pas achevé. Il mérite de se poursuivre par la traduction de tous nos grands auteurs haïtiens, et surtout de la diffusion de leurs livres.

Imaginez ce monsieur s'appropriant de la pensée de Jacques Roumain, dévorant « Compère Général Soleil », à la lueur de sa petite lampe à pétrole, le soir après sa journée de travail. (S'il en a). Imaginez-le, sous un manguier caressé par une douce brise, parcourant « les Arbres Musiciens », quel formidable service, serait-ce, à rendre à ce peuple certainement désireux de savoir, puisqu'ayant fait l'effort de suivre, à l'âge adulte, des leçons de lecture et d'écriture.

Ces alphabétisés auraient besoin de substance pour maintenir leurs acquis. J'espère que des traducteurs dévoués, connaissant bien la grammaire, la syntaxe et les difficultés lexicales de la langue créole, mettront un jour à la portée de ces nouveaux lecteurs nos grands poètes et écrivains, pas seulement les Roumain, Roumer, J.S Alexis, Roussan Camille, Magloire Saint-Aude et autres, mais aussi les penseurs : D. Delorme, Louis Joseph Janvier, Hannibal Price et tous ceux qui ont semé les bases de notre littérature haïtienne, en plus de ceux qui continuent de nos jours de l'enrichir.

Imaginez..., des centaines de petites bibliothèques dans les petits villages, ouvrant, pour ces nouveaux alphabétisés, une fenêtre sur le monde par la traduction de livres de toutes sortes.

Des livres de connaissance générale, des livres en traduction créole de tous les pays...

La pensée mondiale à leur portée...

Mais je rêve, je rêve... »

Marie-Hélène Lindor, md., *Semences d'espoir*, les éditions DAMI, novembre 2009.

Extrait du chapitre "Alphabet s'il-vous-plait", page 52.

Perpétue Sulney

Originaire de Camp-Perrin au Sud d'Haïti, j'ai enseigné deux ans à Port-au-Prince avant de m'établir au Québec en 1978. Je travaille, depuis plus de vingt-sept ans, à l'École Léonard-De Vinci de la Commission scolaire de Montréal. Diplômée de l'École normale d'institutrices d'Haïti et bachelière en sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, je possède également un Diplôme d'Études supérieures spécialisées (DESS) en didactique de l'enseignement du français et, cette année, je termine une Maîtrise en didactique dans cette même université. Je travaille comme formatrice auprès des enseignants du programme « Une école montréalaise pour tous » du Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec. De plus, j'agis en tant que catéchète en animation pastorale à l'Église Saint-Joseph de Rivières-des-Prairies auprès des jeunes.



L'enseignement c'est mon credo, ma voie et mon choix de carrière, ici au Québec. Jeune, j'étais une élève remplie de grandes ambitions me voyant déjà parmi les grands dans le domaine de l'éducation. J'y suis arrivée grâce à ma détermination. Oui, de la bonne volonté et surtout de la passion pour ce métier ! Comme immigrante au Québec, cela demande du courage pour reprendre le chemin de l'école et « réapprendre » ce que l'on savait déjà ! Je me suis mise au travail malgré les contraintes, et aujourd'hui je suis fière d'avoir relevé ce grand défi, car on est et reste d'éternels apprenants.

L'avenir de toute société repose sur l'éducation. C'est un principe que je soutiens depuis mon entrée dans ce métier. La formation des jeunes demeure ma plus grande priorité, car ceux-ci représentent le pivot d'une société équilibrée. Je me considère une enseignante dynamique et animée d'une bonne conscience professionnelle. La réussite de tous mes élèves m'importe plus que tout. Savoir valoriser en chacun ses forces et reconnaître ses faiblesses constitue mon cheval de bataille. J'innove les interventions en permettant à mes élèves, de toutes origines, de vivre des projets signifiants axés sur la découverte, le goût du travail bien fait et la valorisation de l'Être. J'oriente les jeunes vers des activités menant au développement de leur plein potentiel tout en leur donnant l'occasion de se projeter dans un avenir prometteur. Un avenir qui sera le leur en ce sens qu'ils pourront contribuer à l'avancement de la société québécoise et y prendre leur place.

Dans ce même esprit, j'ai déjà fait partie des formateurs envoyés en mission en Haïti par la Fédération canadienne des enseignantes et enseignants. Je continue cette œuvre depuis sept ans en allant aider les enseignants de Camp-Perrin.

Parallèlement à mon enseignement, j'incite les jeunes à participer à divers événements rassembleurs. Je suis l'instigatrice des festivités de la Fête nationale du Québec à mon école, activité en lien avec l'éducation à la citoyenneté du programme de formation de l'école québécoise. Les jeunes se sont investis dans ce projet par leurs dessins et tenues vestimentaires aux couleurs du Québec, si bien que le Comité de la Fête nationale du Québec contribue à cette festivité depuis trois ans. Drapeau, slogans et dessins inventés ou repris traduisent l'attachement déjà profond de tous les élèves pour leur terre d'origine et d'affection... J'essaie de faire comprendre aux jeunes que rire, s'amuser, participer et échanger sont des traits humainement universels qui s'imposent au-delà des différences de cultures. « L'avenir appartient à ceux qui le construisent ! »

Au chapitre des publications, l'album *Haïti mon pays*, a été finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général (catégorie livre québécois), des Éditions De la BAGNOLE et a remporté trois prix grâce à mes intérêts pour l'éducation et la formation des jeunes : le *Prix Saint-Exupéry Valeurs jeunesse 2011* dans la catégorie Francophonie, le *Grand Prix Lux* dans la catégorie Livre organisé par les Éditions Infopresse et le *Prix Photography & Illustration Awards du Annual of Applied Arts Magazine*.

Elizabeth Philibert



Je suis née en Haïti. J'y ai grandi et fait une bonne partie de mes études. D'une jeunesse pétillante, je me délectais de chaque rayon de soleil que m'offrait ce pays. Je viens d'une grande famille, entourée de mes parents et de la famille élargie. À la mort de mon père, notre pilier, j'ai hérité en tant qu'aînée d'une lourde responsabilité, celle d'aider la famille à ne pas sombrer dans la désolation. C'est ainsi que sous la supervision des confrères de mon père qui exerçaient le métier d'orfèvre, j'ai dû reprendre son métier continûment afin de donner un sens à notre vie familiale.

Nous sommes en 1969, la répression duvaliériste s'abat sur les jeunes militants et militantes de l'époque. De cette razzia, je ne fus pas épargnée, j'étais alors enceinte de quatre mois. Mon compagnon et moi fûmes victimes. Il a succombé le 2 mai 1969 lors de notre arrestation; moi, je fus conduite le même jour dans les geôles du Pénitencier national à Port-au-Prince. J'ai perdu d'un coup mon compagnon, des camarades, des amis, ma liberté, en d'autres termes beaucoup de mes ressources.

Je sortis après quatre années de détention et envoyée en exil. C'était une libération obtenue grâce à la grande solidarité sororale et fraternelle de mes camarades de lutte qui, par leurs démarches, ont réussi à m'extirper de l'enfer du Pénitencier. Dès cette relaxation s'amorce en moi une quête de stabilité qui devient de plus en plus impérieuse. Elle m'a conduite au Mexique, au Chili puis à Cuba. Je peux avouer que j'ai connu les affres de l'errance. De mes six années passées à Cuba, pays auquel j'exprime toute ma gratitude, ma quête se révèle une fois de plus inachevée.

En effet, j'ai déposé mes valises à Montréal le 29 septembre 1979, accompagnée de ma fille Yanick, âgée de quatre ans. Moi, j'entamais la trentaine. Il me fallait à tout prix donner un sens à ma petite famille, c'est ainsi que ma fille aînée, Marie Carmel, née en prison, me rejoint trois mois plus tard à Montréal, ville d'accueil de plusieurs grandes communautés, dont la mienne. Dans cette grande ville, je n'ai pas tardé à m'intégrer, à m'insérer dans des voies qui m'étaient grandes ouvertes. De ce point de vue, je dis un grand merci à ceux et celles qui les ont tracées.

Au début de l'année 1980, je faisais mes premiers pas dans le développement communautaire grâce aux liens que j'entretenais avec des proches, notamment de la Maison d'Haïti. La question des immigrants-tes devenait une constante dans la société québécoise. Je me souviens de ce colloque en juin 1982, mon baptême du feu, qui nous réunissait sous l'égide du Ministère des Communautés Culturelles. Néanmoins, je dois l'avouer, ce n'était pas facile de conjuguer procédures migratoires, vie familiale, recherche d'emploi. Ce n'est que trois ans plus tard que j'ai obtenu mon premier poste d'intervenante auprès des femmes. C'était en 1983, à la Maison d'Haïti.

Durant trois années, j'ai évolué dans l'univers de l'appréhension de la condition féminine en milieu immigrant, situation qui ne m'a apporté que de l'enrichissement. J'ai participé au programme d'alphabétisation mis sur pied par la Maison d'Haïti pour aider les femmes analphabètes à sortir de la dépendance lorsqu'elles devaient remplir certaines formalités. Je me suis engagée entièrement comme intervenante auprès de ces femmes. Il en est de même pour la criante problématique de la violence faite aux femmes, dans ce Québec en mutation. Situation qui m'a portée à m'impliquer dans un Centre d'hébergement pour femmes victimes de violence.

Néanmoins, mes activités à Montréal ne se sont pas limitées à la condition de la femme et à l'immigration. Forte de mes expériences communautaires, d'adhésion à des groupes de femmes – *Nègès Vanyan* (Femmes Vaillantes), le Collectif des femmes immigrantes, le MPFA qui regroupait la plupart des associations de femmes haïtiennes – mes activités se sont étendues encore plus loin, plus largement vers les droits humains. En 1986, j'ai eu la chance d'évoluer dans ce domaine comme Agente à l'accueil, à l'Association latino-américaine des droits humains. Plus tard, en 1989, je continuai mon exploration dans ce domaine, cette fois, dans l'action. Il fallait faire face aux problèmes de discrimination que rencontraient, dans leur vie quotidienne, particulièrement les femmes : exclusion, distinction et préférence.

Technicienne à la recevabilité à la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec,

je me sens bien intégrée au Québec. *Mes collègues ont pu faire leur chemin. Le seul grand comité est celui des jeunes petits-enfants.* Je continue à m'impliquer auprès d'organismes communautaires. Je siège également au Conseil d'administration du Collectif des femmes immigrantes du Québec et je suis membre de soutien du nouveau Comité 3 avril des femmes haïtiennes.

Somme toute, le Québec m'a tant donné et j'y ai tant appris. J'ai partagé avec les personnes qui m'ont fait confiance, l'expérience de ma vie d'errance, de cassures, de voyages, de rencontres et de *volonté impavide* : grand creuset dans lequel je puise chaque jour les effets positifs. Pour l'heure, la retraite n'est pas trop loir sera pour moi le temps de me constituer en rempart auprès des jeunes afin de leur transmettre les acquis que nous, aînées, avons construit ensemble.

Dans le scénario radiophonique de Jacqueline Fouché paru en 2004, *2 siècles de luttes et d'espoir, 200 ans d'indépendance*, elle évoque la dictature du régime des Duvalier père (1957-1971) et fils (1971-1986). En voici quelques extraits :

« Papa Doc gouverne le pays dans le sang, soutenu par ses sbires, les Tontons Macoutes. Duvalier sème la terreur sur tout un peuple... C'est ainsi que la prison de Fort Dimanche est devenue célèbre dans le monde entier. Si les Haïtiens constituent les diasporas les plus importantes c'est par instinct de survie... »

« ... De plus en plus d'Haïtiens quittent le pays ... »

« ... L'opposition ne lâche pas prise ... »

Sous le régime du fils

« ... Après une pseudo libération, la répression reprend... »

« ...Le 28 novembre 1985, l'assassinat de trois jeunes aux Gonaïves marque le début de la fin du régime des Duvalier... »

« ... Après, c'est l'espoir et la confiance dans le changement, souvent suivis de déception et de colère. Après, c'est cette volonté de voir des jours meilleurs que nous attendons encore et encore et encore... »

Dans sa présentation du CD, voici ce qu'en dit Jan J. Dominique :

... « Peu d'écrits de fiction prennent l'histoire d'Haïti comme sujet principal. Ce texte de Jacqueline Fouché doit servir à faire connaître ces 200 ans de luttes et d'espoir. Il ne s'agit pas de fêter 2004, trop de douleurs nous en empêchent, mais de rappeler cette histoire pour poursuivre la réflexion devant alimenter les luttes à venir. »

Elizabeth Philibert



Je suis née en Haïti. J'y ai grandi et fait une bonne partie de mes études. D'une jeunesse pétillante, je me délectais de chaque rayon de soleil que m'offrait ce pays. Je viens d'une grande famille, entourée de mes parents et de la famille élargie. À la mort de mon père, notre pilier, j'ai hérité en tant qu'aînée d'une lourde responsabilité, celle d'aider la famille à ne pas sombrer dans la désolation. C'est ainsi que sous la supervision des confrères de mon père qui exerçaient le métier d'orfèvre, j'ai dû reprendre son métier continûment afin de donner un sens à notre vie familiale.

Nous sommes en 1969, la répression duvaliériste s'abat sur les jeunes militants et militantes de l'époque. De cette razzia, je ne fus pas épargnée, j'étais alors enceinte de quatre mois. Mon compagnon et moi fûmes victimes. Il a succombé le 2 mai 1969 lors de notre arrestation ; moi, je fus conduite le même jour dans les geôles du Pénitencier national à Port-au-Prince. J'ai perdu d'un coup mon compagnon, des camarades, des amis, ma liberté, en d'autres termes beaucoup de mes ressources.

Je sortis après quatre années de détention et envoyée en exil. C'était une libération obtenue grâce à la grande solidarité sororale et fraternelle de mes camarades de lutte qui, par leurs démarches, ont réussi à m'extirper de l'enfer du Pénitencier. Dès cette relaxation s'amorce en moi une quête de stabilité qui devient de plus en plus impérative. Elle m'a conduite au Mexique, au Chili puis à Cuba. Je peux avouer que j'ai connu les affres de l'errance. De mes six années passées à Cuba, pays auquel j'exprime toute ma gratitude, ma quête se révèle une fois de plus inachevée.

En effet, j'ai déposé mes valises à Montréal le 29 septembre 1979, accompagnée de ma fille Yanick, âgée de quatre ans. Moi, j'entamais la trentaine. Il me fallait à tout prix donner un sens à ma petite famille, c'est ainsi que ma fille aînée, Marie Carmel, née en prison, me rejoint trois mois plus tard à Montréal, ville d'accueil de plusieurs grandes communautés, dont la mienne. Dans cette grande ville, je n'ai pas tardé à m'intégrer, à m'insérer dans des voies qui m'étaient grandes ouvertes. De ce point de vue, je dis un grand merci à ceux et celles qui les ont tracées.

Au début de l'année 1980, je faisais mes premiers pas dans le développement communautaire grâce aux liens que j'entretenais avec des proches, notamment de la Maison d'Haïti. La question des immigrants-tes devenait une constante dans la société québécoise. Je me souviens de ce colloque en juin 1982, mon baptême du feu, qui nous réunissait sous l'égide du Ministère des Communautés Culturelles. Néanmoins, je dois l'avouer, ce n'était pas facile de conjuguer procédures migratoires, vie familiale, recherche d'emploi. Ce n'est que trois ans plus tard que j'ai obtenu mon premier poste d'intervenante auprès des femmes. C'était en 1983, à la Maison d'Haïti.

Durant trois années, j'ai évolué dans l'univers de l'appréhension de la condition féminine en milieu immigrant, situation qui ne m'a apporté que de l'enrichissement. J'ai participé au programme d'alphabétisation mis sur pied par la Maison d'Haïti pour aider les femmes analphabètes à sortir de la dépendance lorsqu'elles devaient remplir certaines formalités. Je me suis engagée entièrement comme intervenante auprès de ces femmes. Il en est de même pour la criante problématique de la violence faite aux femmes, dans ce Québec en mutation. Situation qui m'a portée à m'impliquer dans un Centre d'hébergement pour femmes victimes de violence.

Néanmoins, mes activités à Montréal ne se sont pas limitées à la condition de la femme et à l'immigration. Forte de mes expériences communautaires, d'adhésion à des groupes de femmes – *Nègès Vanyan* (Femmes Vaillantes), le Collectif des femmes immigrantes, le MPFA qui regroupait la plupart des associations de femmes haïtiennes – mes activités se sont étendues encore plus loin, plus largement vers les droits humains. En 1986, j'ai eu la chance d'évoluer dans ce domaine comme Agente à l'accueil, à l'Association latino-américaine des droits humains. Plus tard, en 1989, je continuai mon exploration dans ce domaine, cette fois, dans l'action. Il fallait faire face aux problèmes de discrimination que rencontraient, dans leur vie quotidienne, particulièrement les femmes : exclusion, distinction et préférence.

Technicienne à la recevabilité à la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec,

je me sens bien intégrée au Québec. Mes enfants ont pu y faire leur chemin. Je suis grand-mère de deux beaux petits-enfants. Je continue à m'impliquer auprès d'organismes communautaires. Je siège également au Conseil d'administration du Collectif des femmes immigrantes du Québec et je suis membre de soutien du nouveau Comité 3 avril des femmes haïtiennes.

Somme toute, le Québec m'a tant donné et j'y ai tant appris. J'ai partagé avec les personnes qui m'ont fait confiance, l'expérience de ma vie d'errance, de cassures, de voyages, de rencontres et de volonté impavide : grand creuset dans lequel je puise chaque jour les effets positifs. Pour l'heure, la retraite n'est pas trop loin. Ce sera pour moi le temps de me constituer en rempart auprès des jeunes afin de leur transmettre les acquis de ce que nous, aînées, avons construit ensemble.

Dans le scénario radiophonique de Jacqueline Fouché paru en 2004, *2 siècles de luttes et d'espoir, 200 ans d'indépendance*, elle évoque la dictature du régime des Duvalier père (1957-1971) et fils (1971-1986). En voici quelques extraits :

« Papa Doc gouverne le pays dans le sang, soutenu par ses sbires, les Tontons Macoutes. Duvalier sème la terreur sur tout un peuple... C'est ainsi que la prison de Fort Dimanche est devenue célèbre dans le monde entier. Si les Haïtiens constituent les diasporas les plus importantes c'est par instinct de survie... »

« ... De plus en plus d'Haïtiens quittent le pays ... »

« ... L'opposition ne lâche pas prise ... »

Sous le régime du fils

« ... Après une pseudo libération, la répression reprend... »

« ...Le 28 novembre 1985, l'assassinat de trois jeunes aux Gonaïves marque le début de la fin du régime des Duvalier... »

« ... Après, c'est l'espoir et la confiance dans le changement, souvent suivis de déception et de colère. Après, c'est cette volonté de voir des jours meilleurs que nous attendons encore et encore et encore... »

Dans sa présentation du CD, voici ce qu'en dit Jan J. Dominique :

... « Peu d'écrivains de fiction prennent l'histoire d'Haïti comme sujet principal. Ce texte de Jacqueline Fouché doit servir à faire connaître ces 200 ans de luttes et d'espoir. Il ne s'agit pas de fêter 2004, trop de douleurs nous en empêchent, mais de rappeler cette histoire pour poursuivre la réflexion devant alimenter les luttes à venir. »

Mes expériences de travail avec la communauté haïtienne

Par Lise St-Jean, coopérante volontaire*

Origines et cheminement

Aînée d'une famille québécoise ordinaire, ayant grandi à la limite rurale d'une petite ville de la rive sud de Montréal, c'est à l'école secondaire que je fus d'abord en contact avec des personnes originaires d'Haïti, essentiellement des professeurs.

Attirée depuis longtemps par *l'ailleurs*, j'ai vite développé une forte curiosité pour ce pays. Alimentée par la lecture et les échanges interpersonnels, cette soif de connaissances s'est muée en intérêt profond, de sorte que plusieurs de mes travaux d'études en sciences humaines ont ensuite porté sur Haïti, allant de l'histoire de l'esclavage au sous-développement économique, en passant par la genèse du créole et du vaudou. Parallèlement à mes études, je suivis quelques formations relatives à la coopération internationale, avec le but avoué de découvrir Haïti d'abord.

Formée pour enseigner l'histoire, je suis entrée dans le système scolaire québécois au moment où des professeurs étaient mis à pied à cause d'un creux marqué dans la pyramide des âges. C'est alors que l'occasion s'est présentée de partir enfin ; j'avais 27 ans et je quittais le cocon familial.

En sol haïtien

En septembre 1982, à titre de coopérante volontaire, je suis devenue animatrice de loisirs auprès des enfants dans le cadre du Projet de développement communautaire de Chambellan en Haïti. Grâce à l'équipe de promotion féminine depuis peu mise en place, j'ai pu rapidement entrer en contact avec les femmes de la majorité des localités rurales.

Cela m'a permis de créer un réseau d'une douzaine de *Clubs Jeunesse Rurale* visant à développer le sens du travail communautaire par des activités récréo-éducatives. J'ai d'abord conçu et offert la formation de base en animation à des jeunes adultes, puis je les ai encadrés par des visites sur le terrain pendant leurs activités avec les enfants. Une réunion hebdomadaire leur permettait par ailleurs de partager leur expérience et de poursuivre leur formation.

Le programme proposait des activités variées axées sur la valorisation des savoirs, l'acquisition de nouvelles connaissances et habiletés. Jeux, soccer, chant, danse, notions d'hygiène, jardinage, pisciculture et participation aux travaux communautaires locaux ont servi d'outils d'apprentissage pour développer l'estime de soi, l'entraide et le sentiment d'appartenance. Cette approche m'a permis de véhiculer les valeurs d'égalité entre les sexes, de démocratie et de non-violence, tant auprès des animatrices / animateurs qu'auprès des jeunes.

En territoire montréalais

La suite de mon parcours professionnel se partage en plusieurs expériences de coopération avec d'autres groupes de femmes, ailleurs comme au Québec. Ma connaissance de la culture haïtienne fut un atout majeur pour le poste de travailleuse communautaire en habitations à loyer modique (HLM) que j'ai occupé de 1998 à 2002 à Montréal-Nord et à Saint-Léonard, puisqu'alors la majorité des familles locataires des deux complexes étaient d'origine haïtienne.

J'ai vu là des femmes venant de divers points d'Haïti se débattre avec la précarité d'emploi, la monoparentalité, le retour aux études. Je fus témoin de leurs inquiétudes quant à l'intégration de leurs enfants, surtout à l'âge critique de l'adolescence. Toutes n'avaient pas le même bagage de connaissances pour s'ajuster à la société québécoise, mais elles partageaient la volonté de donner le meilleur à leurs jeunes. J'ai constaté qu'elles étaient

souvent coincées entre les valeurs d'obéissance de leur propre éducation et celles plus libres des familles québécoises. Je les ai senties interpellées par les valeurs d'égalité homme/femme, qu'elles jugent souhaitables pour leurs filles sans toujours parvenir à les mettre en pratique dans leurs propres relations avec les hommes ou dans l'éducation de leurs enfants.

Conclusion

Je suis convaincue que ce qui reste de mes divers engagements et de la coopération internationale, c'est essentiellement la formation des ressources humaines. Malheureusement, il n'est pas toujours possible de mesurer l'impact individuel et collectif pourtant réel de notre contribution dans un milieu. À Chambellan, des animatrices rencontrées plus tard ont témoigné des retombées positives des connaissances acquises au cours de mes formations. À Montréal-Nord, quelle ne fut pas ma fierté de voir élue à la présidence de l'association de locataires une étudiante universitaire qui, quelques années auparavant, avait été la dynamique vice-présidente du comité de jeunes de ce HLM. J'ai également vu une jeune femme, recrutée comme formatrice bénévole, devenir présidente de la même association, avant d'obtenir un emploi dans un organisme local. Ici comme en Haïti, toutes ces jeunes femmes ont pris de l'assurance, ont su faire valoir leur connaissance du milieu et l'expertise de leur engagement citoyen pour faire leur place.

Qu'elles vivent dans les montagnes d'Haïti ou dans les HLM montréalais, la majorité des femmes haïtiennes que j'ai rencontrées sont des battantes, des «*poto mitan*» parmi les leurs. Je les admire pour leur capacité d'organisation, leur volonté d'avancer, leur résilience face aux coups de la vie.

Forte de mes expériences et convictions, j'envisage de vivre une retraite active quelque part dans les campagnes d'Haïti, pour avoir toujours le sentiment d'être utile en mettant humblement l'épaule à la roue, avec d'autres femmes.

* Née à Chambly (Québec), Lise St-Jean est titulaire d'un Baccalauréat en enseignement de l'histoire de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Elle possède également un Certificat en animation de l'Université de Montréal (UdeM).

MOMENTS-CLÉS DES ANNÉES 80

- 1980 – Loi 89 qui établit l'égalité entre les époux dans la gestion des biens de la famille et pour l'éducation des enfants – Les femmes gardent leur nom au mariage.
- 1980 – Yvette Bonny pédiatre hématologue, d'origine haïtienne, réalise la première greffe de moelle osseuse au Québec.
- 1981 – Abolition de la notion d'enfant illégitime.
- 1982 – Modification de la Charte des droits et des libertés pour implanter les programmes d'accès à l'égalité.
- 1982-1983 – Enquête de la Commission des droits de la personne sur le racisme dans l'industrie du taxi.
- 1983 – Fondation du Centre International de Documentation et d'Information Haïtienne, Caribéenne et Afro-canadienne, CIDIHCA.
- 1984 – Adoption de la première politique familiale au Québec.
- 1985 – Amendement du Code Canadien du travail pour interdire le harcèlement sexuel au travail et des recours pour les victimes.
- 1985 – La troisième conférence mondiale sur les femmes organisée par l'ONU a lieu en Nairobi.
- 1986 – La Chambre des communes adopte la Loi sur l'équité en matière d'emploi.
- 1986 – L'Alliance Théâtrale des Jeunes Haïtiens voit le jour. Par la création artistique, éducation et sensibilisation populaires afin de développer une meilleure compréhension entre Québécois de diverses origines.
- 1989 – Le 6 décembre, 14 jeunes femmes sont abattues par un tueur à l'École Polytechnique de Montréal.

Ninette Piou



Enseignante de formation, titulaire d'un certificat en andragogie, d'une attestation en actualisation du potentiel intellectuel et d'un Baccalauréat en administration des affaires des Hautes Études Commerciales de Montréal (HEC), je me suis installée définitivement au Québec en 1980 et j'œuvre au Centre N A Rive de Montréal, depuis 1984.

Faire éclater les compétences, oser faire comprendre aux autres qu'ils recèlent des talents et qu'ils peuvent rendre l'impossible possible, voilà ce qui me motive et me pousse à m'investir avec passion, de tout mon être, dans le développement, l'amélioration des conditions et de la qualité de vie des personnes défavorisées socialement et économiquement. Le souci des autres guide mes actions, mes interventions, mon implication dans différents milieux sociaux et m'offre les occasions de porter haut et fort leurs revendications d'un lendemain meilleur par l'accès à des activités éducatives et d'insertion sociale et professionnelle.

Femme d'engagement, habitée du rêve de voir sortir de leurs difficultés des femmes immigrantes, faiblement scolarisées et faisant face à de multiples défis, je m'évertue à tout mettre en œuvre pour les aider à aller de l'avant, jour après jour. Étant à l'écoute des unes et des autres, c'est avec un plaisir immense que je les accompagne en façonnant avec elles et pour elles des projets ou des activités qui sont à leur portée. Ce sont ces actions qui rythment ma vie et me procurent énergie et détermination pour faire route avec elles.

Une autre avenue que j'ai empruntée pour porter plus loin la cause des femmes et ma contribution au Québec, c'est d'occuper, au fil des années, des postes dans divers lieux décisionnels : Vice-présidente et de Présidente du Conseil d'Administration du Bureau de la communauté haïtienne de Montréal (BCHM), Présidente du Conseil National des Citoyens et Citoyennes d'Origine Haïtienne (CONACOH), Vice-Présidente du Conseil d'Administration de la CDEC Rosemont-Petite-Patrie, membre du Conseil d'Économie Sociale de l'Île-de-Montréal, du Comité Territorial de Centraide du Grand Montréal et, finalement, Conseillère au Conseil d'Administration du Groupe de Réflexion et d'Action pour une Haïti Nouvelle (GRAHN) et co-responsable du Comité Solidarité et Développement Social.

En novembre 2010, le Prix Inspiration Engagement Citoyen m'a été décerné par la CDEC Rosemont-Petite-Patrie et, le 11 mars 2012, j'ai reçu le Prix Sœur Madeleine Gagnon, octroyé par la Coalition 8 mars de la Petite-Patrie. Ces deux prix font palpiter mon cœur étant des signes de reconnaissance par les pairs et par le milieu.

Directrice du Centre N A Rive de Montréal, depuis 1996, je prends plaisir à inspirer confiance aux jeunes, aux femmes, aux aînés pour qu'ils découvrent leur potentiel et reconnaissent leurs talents cachés, afin de croire en eux, en leurs possibilités et capacités, car je demeure convaincue qu'ils peuvent se dépasser.

Madeleine Bégon Fawcett

Originaire des Cayes, ville située au Sud d'Haïti, je quitte mon pays en 1983 suite à la vague de répression exercée par le gouvernement de Jean-Claude Duvalier sur la communauté artistique dont je faisais partie. Depuis l'âge de 15 ans, j'étais membre de la troupe de théâtre dirigée par Fénelon Rodriguez : les Amants de la Littérature Haïtienne.

Ancienne de l'École Caroline Chauveau de Port-au-Prince, je termine en 1981 mes études professionnelles à l'École Normale Élie Dubois et commence à travailler l'année d'après.

C'est en 1983 que j'arrive au Québec. Jusqu'en 1986, j'enseigne le français en milieu communautaire en accompagnant les personnes âgées au Centre Haïtien d'Animation et d'Intervention Sociale (CHAIS) et comme bénévole au Service d'Aide aux Néo-Québécois et Immigrants (SANQI). Je fonde le Centre Socioculturel Pie-IX dont la mission était d'assister les communautés immigrantes, particulièrement les familles, les jeunes et les femmes monoparentales de la communauté haïtienne.

Je participe aux activités du Centre d'entraide aux familles de Rivière-des-Prairies (CEAF) et fonde, en 1987, la Troupe Nationale de théâtre d'Haïti au Québec. En 2007, j'initie le projet de télévision multiethnique francophone *L'Autre TV* au Québec.

Durant les 27 dernières années, j'ai œuvré dans la communauté autant en milieu haïtien que québécois, auprès des jeunes dont certaines problématiques me touchent particulièrement. Mère de famille, je crois que chacun peut dans les limites de ses compétences apporter son support à sa collectivité et participer à l'amélioration des contacts humains.

De retour en Haïti, entre 1998 et 2001, j'ai initié le projet-pilote d'éducation appelé Scolarisation universelle dans le Plateau-Central à titre de responsable du programme et Régisseuse départementale de l'éducation pour le Ministère de l'Éducation nationale d'Haïti.

En 2000, j'ai lancé avec deux amies un projet d'écoles communautaires « L'Arche des enfants ». Ce projet avait pour mission d'offrir une instruction de qualité aux enfants de familles peu fortunées. Aujourd'hui appelé l'Académie canado-haïtienne, l'accompagnement des familles haïtiennes de Delmas et des environs se poursuit.

De retour au Québec en 2001, je suis intervenante et travaille aussi comme contractuelle pour le Ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles (MICC) dans la conception de matériels spécifiques d'enseignement du français et animatrice d'ateliers de francisation depuis 2006.

Je possède un baccalauréat en Lettres de l'Université d'Ottawa et deux certificats, l'un en intervention psychosociale, et l'autre de formateurs en milieu de travail. Comme je l'ai évoqué plus haut, je suis l'initiatrice du projet de télévision multiethnique francophone *L'Autre TV Inc.* dont la mission sera d'accompagner la diversité québécoise dans ses revendications pour une place équitable dans le paysage télévisuel du Québec et du Canada. Nous travaillons présentement à l'implantation au Québec de ce nouvel écran pour la reconnaissance et la valorisation de NOTRE apport à l'économie d'ici.

Par ailleurs dans mes moments de loisirs, je réfléchis sur la situation humaine, ce qui m'amène à écrire des pièces de théâtre, des textes publiés et d'autres inédits. Une façon pour moi de partager mes réflexions de manière plaisante avec mes contemporains.

Dans le domaine culturel, je suis dramaturge, auteure, metteuse en scène et comédienne. Plusieurs de mes pièces de théâtre ont été présentées ici au Québec, au Canada et aux États-Unis (*Déblozay* (Parlons-en) en 1987; *Le prix du sang*, 1988; *Résidence surveillée*, 1990). J'ai aussi participé avec plaisir à plusieurs activités et porté sur la scène et à l'écran les œuvres de mes compatriotes créateurs.



J'aime la vie, la lecture, me retirer dans le silence parfois. Le Québec m'a beaucoup offert et je crois avoir apporté un peu de moi-même à cette société qui m'a accueillie. Mon rêve c'est de retourner vivre dans mon pays d'origine afin de rendre à la jeunesse un peu de ce que j'ai reçu. Je me prépare à amorcer cette marche vers ce chapitre final de ma vie avec grand plaisir.

CET ÉTRANGER...

De par nos mains liées
il devient de ma race
cet étranger dont on dit
qu'il n'est pas de mon pays

De par ce grand amour
que nous cristallisons
nous rendons nos chemins
étroits et parallèles
au soleil d'un lumineux carrefour

Vous qui bâtissez
frontières et murailles
parce que cet étranger
n'est pas de votre race
et ne fait pas les mots
du même son que vous
vous demeurez surpris
de le voir repartir
construire autres maisons
en d'autres ailleurs
pour dire ses mots trop seuls
à d'autres comme lui

Vous aurez perdu
en vos haines farouches
sa richesse infinie...

De par nos mains liées
il devient de ma race
de par mon grand amour

Je vis son univers
il ne cherchait au fond
qu'un peu de ma tendresse

Cet étranger...

Renée Thivierge, Montréal, 1981

La contribution des femmes haïtiennes à la société québécoise

ou la contribution de femmes phénoménales...

*Par l'Honorable Juge Juanita Westmoreland-Traoré**

Haïti, pays de Toussaint Louverture, demeure pour moi une source d'inspiration et de fascination. J'ai toujours fréquenté des Haïtiens et Haïtiennes : des voisins, des amis, sinon des connaissances. Cependant, c'est cette rencontre fortuite d'Adeline Chancy alors que nous étions toutes les deux professeures dans une école secondaire haïtienne. Adeline et moi, nous nous sommes liées d'amitié et avons milité ensemble pour les droits des femmes, les droits des travailleurs haïtiens au Canada menacés alors de déportation, ainsi que les droits des paysans et paysannes haïtien(e)s à la liberté et l'éducation. Adeline était reconnue pour la clarté de son analyse, ses connaissances et son engagement indéfectible. Je me demande encore comment, avec quatre adolescents, elle a pu concilier avec tant de sérénité ses obligations familiales et les exigences de ce militantisme.

L'intégration des femmes haïtiennes dans tous les domaines s'est faite malgré les obstacles, parfois explicites, mais souvent plutôt subtiles auxquels elles se heurtaient en tant que femmes, femmes afro-québécoises et canadiennes, et comme femmes immigrantes ; et, pour certaines, comme femmes unilingues francophones. Les sœurs haïtiennes que j'ai pu fréquenter pendant de longues années étaient des mères de famille, des professionnelles et des militantes, souvent les trois à la fois.

Elles se sont fait connaître dans trois domaines en particulier : santé, éducation et défense des droits de la personne, tout en démontrant une participation exemplaire dans d'autres. Il ne s'agit que d'un survol : nombreuses sont celles auxquelles je pense et que je ne peux citer nommément sans écrire un chapitre. Puisqu'il est difficile de se limiter, je propose de signaler surtout l'apport de celles de la génération des pionnières.

Dans le domaine médical, les infirmières haïtiennes sont souvent l'épine dorsale dans beaucoup d'institutions de soins au Québec. Sans vouloir cibler un organisme en particulier, je dois mentionner le rôle du Ralliement des infirmières haïtiennes ; celles-ci se sont regroupées pour venir en aide à leurs membres, mais aussi pour renforcer le soutien qu'elles pouvaient offrir à la communauté. Le Ralliement a été et est encore formidable autant pour les qualités de leadership de ses membres que par l'envergure de ses œuvres.

Il m'a été donné de connaître et de côtoyer deux femmes médecins exceptionnelles, les deux étant pionnières au Québec de techniques d'intervention très spécialisées : Docteure Yolande Charles dans la chirurgie laparoscopique en gynécologie et Docteure Yvette Bonny dans la transplantation de la moelle osseuse pour les enfants souffrant de maladies sanguines avancées, sans oublier l'anémie falciforme, autre champ de ses interventions. Ces deux femmes se sont également dévouées au partage de leur savoir et à la formation des jeunes internes des générations montantes. D'ailleurs, leurs contributions ont été reconnues professionnellement et socialement à de multiples occasions.

Dans le système d'enseignement public québécois, l'apport des personnes originaires d'Haïti est bien reconnu, et ce, à tous les niveaux. La carrière de Mireille Anglade, économiste en travail des femmes et enseignante à l'école secondaire, peut être citée en exemple. Son décès tragique dans le séisme en Haïti en janvier 2010 a rappelé cette carrière souvent effacée ; l'implication sociale et professionnelle de ses filles dans le milieu d'affaires et la médecine continue à rendre hommage à cette vie.

Madeleine Fugère, administratrice cadre, illustre aussi l'action des femmes haïtiennes dans le domaine des affaires et également sur la promotion de l'objectif d'une meilleure représentation féminine parmi les cadres et au sein des conseils d'administration des corporations.

En éducation, mes sœurs haïtiennes ont établi des garderies d'enfants modèles et innovatrices, répondant ainsi aux besoins multiples des familles d'immigrantes et celles des québécoises de longue date. Je mentionne La garderie Ami-Soleil, devenue plus tard un Centre de la petite enfance (CPE). L'expertise de Renée Condé en

éducation des jeunes enfants et en soutien aux familles et une des fondatrices du Bureau de la Communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal, a maintes fois été sollicitée comme membre d'organismes publics.

Le milieu communautaire n'est pas en reste : des femmes telles Marlène Rateau, Célitard Toussaint, et Marjorie Villefranche se sont illustrées par leur leadership et leur dévouement à l'organisation communautaire. Marlène Rateau, conceptrice et animatrice de regroupements haïtiens, a beaucoup contribué à la revitalisation du Bureau de la communauté haïtienne de Montréal (BCHM) ; actuellement elle en est la présidente. Cet organisme a joué un rôle prépondérant dans la légalisation du statut d'immigrant d'un très grand nombre d'Haïtiens au Québec au cours des années 70 (Opération mon pays). Le BCHM est autant connu pour l'adaptation de ses services aux besoins de ses membres que pour son travail d'accompagnement auprès des instances publiques ; de plus, il a souvent agi comme porte-parole pour ses membres dans des dossiers très médiatisés concernant notamment les réfugiés, les étudiants, ou la discrimination en emploi. Célitard Toussaint et Marjorie Villefranche ont participé et joué un rôle de leadership à toutes les étapes de l'évolution de La Maison d'Haïti, un organisme reconnu comme un des phares de notre société dans l'organisation et le ressourcement communautaire, autant pour les programmes d'éducation aux adultes que pour les programmes de formation linguistique ou professionnelle. La Maison d'Haïti s'est implantée dans un milieu qui présentait de grands défis, surtout en raison de son caractère multiethnique et l'immigration récente de beaucoup de résidents du quartier.

Les femmes haïtiennes font également leur marque en communication. Au sein des grands médias on peut signaler le rôle majeur comme journaliste d'enquête qui a été joué par son Excellence, madame Michaëlle Jean, ancienne Gouverneure générale du Canada, et depuis par mesdames Maxime Bertrand, Annick Berreault et d'autres. Dans les médias alternatifs, on trouve depuis de nombreuses années, l'équipe de *Pawòl fanm* de Radio Centre-ville qui produit une émission d'éducation populaire destinée principalement aux femmes haïtiennes avec à la barre, Marlène Rateau, Rose-Marie Gautier, Josette Jean-Pierre Rousseau, et Maud Pierre-Pierre. L'animatrice « D'une île à l'autre », Maguy Métellus, tient ses auditeur(e)s informé(e)s sur les nouvelles, en plus de disséminer mensuellement un communiqué très suivi sur les activités d'intérêt général et communautaire. »

Toutefois, il se pourrait que ce soit mon propre parcours qui m'amène à célébrer tout particulièrement l'implication des femmes haïtiennes au Québec dans les luttes pour la protection des victimes de violations graves des droits de la personne. Parmi les premières, je rends hommage à Françoise Ulysse, elle-même victime de la répression et militante avant l'heure dans la résistance haïtienne. Comme beaucoup d'autres, son récit avait été rejeté par les autorités de l'Immigration canadienne ; toutefois comme tant d'autres, elle ne s'est pas laissé décourager. Elle a mené la lutte, non seulement pour sa famille, mais aussi pour celles de tous les autres. Les femmes réfugiées politiques comme Elizabeth Philibert ont démontré ce qu'on entend par courage, sagesse, et persévérance. Lisette Dolleyres-Romulus, avec un groupe de militants, d'amis et amies et de personnes de bonne foi, a su rallier une large coalition de mouvements québécois, canadiens et américains pour la libération de prisonniers politiques. Son action a grandement contribué au rayonnement des organismes québécois de solidarité internationale. Le talent de peintre de Lisette ne peut être ignoré : elle incarne ce qui est assez répandu dans la communauté haïtienne, ce dualisme professionnel et artistique.

Ghislaine Charlier a brillé comme écrivaine et historienne ; avec sa grande vivacité, tenacité et intelligence, elle a aussi soutenu la cause des prisonniers politiques en Haïti. Elle est le symbole de la participation des femmes haïtiennes aux lettres et aux arts. Son courage inspire toutes les femmes. L'auteure Marie-Célie Agnant est une des écrivaines haïtiennes qui maintient cette tradition d'artiste et de militante, illustrant par ses œuvres l'interaction entre les dons d'écrivaine et de militante.

Plusieurs femmes m'ont introduite à la coalition des organismes et associations de femmes en Haïti, lesquelles ont mené des combats marquants autant pour les droits sociaux que politiques. Une de ces personnes modèles est feuée Jessie Manigat, dans le rôle de bâtisseuse et d'interlocutrice entre les mouvements de femmes en Haïti et au Québec. L'Honorable Lise Pierre-Pierre, fondatrice du Point de ralliement des femmes d'origine haïtienne de Montréal, premier groupe de femmes d'origine haïtienne d'allégeance féministe au Québec, devenue juge de la Cour d'appel en Haïti ; j'ai de bons souvenirs de son leadership, d'autant plus qu'elle était une de mes étudiantes en droit.

L'action politique des femmes haïtiennes au Québec a servi de modèle à tant d'autres femmes. D'abord, son Excellence Michaëlle Jean, comme chef d'État, a imprégné cette fonction de son grand humanisme ; en plus de ses fonctions officielles, elle a fixé un regard renouvelé sur la condition des jeunes et des peuples autochtones

du Canada. Ensuite, comme recteure d'Université, elle a poursuivi son œuvre auprès des jeunes canadiens et québécois. D'autres femmes haïtiennes ont également joué un rôle de premier plan. Alexandra Philoctète était la première femme haïtienne candidate du NPD ; elle a été récipiendaire du Prix de la Condition féminine Canada 2009. Maud Pierre-Pierre, infirmière de profession, a milité au Parti québécois pendant de nombreuses années et a été une des premières femmes des communautés culturelles à se présenter sur la scène politique québécoise comme candidate à des élections générales. Vivian Barbot a été élue députée fédérale du Bloc québécois ; elle est devenue adjointe parlementaire au Chef du parti, vice-présidente et finalement présidente et porte-parole de ce parti politique. Avant de se présenter aux élections fédérales, Vivian était présidente de la Fédération des femmes du Québec, une position qu'elle avait gagnée en raison de son expérience syndicale dans le milieu de l'éducation au Québec de son leadership et expertise dans les activités interculturelles. La contribution importante de Dominique Olivier ne peut être laissée sous silence ; elle a aussi affronté avec beaucoup de courage et de sensibilité les difficultés liées au cheminement des candidats des minorités. L'implication des sœurs haïtiennes aux instances municipales démontre encore leur leadership, leur intégration et leur engagement social exemplaire ; on doit citer entre autres le parcours de Kettly Beauregard comme conseillère suppléante et ensuite conseillère municipale.

Plus généralement, les Haïtiennes ont influencé d'autres communautés ethnoculturelles quant au développement des liens d'appartenance avec la société majoritaire francophone. À travers elles, plusieurs associations ont pu saisir l'occasion de mener leur action dans la société majoritaire. À une autre enseigne, plutôt que de poursuivre le modèle d'évolution linguistique parallèle entre les communautés anglophones et francophones, ces femmes ont démontré leur solidarité en s'impliquant également dans les organismes des femmes noires au Québec tel le Congrès des femmes noires du Canada, en formant des chapitres francophones. Leur action dans les dossiers d'éducation, d'immigration et de soutien aux familles souvent monoparentales a contribué à tracer la voie à une meilleure intégration des communautés. Amanthe Bathalien, travailleuse sociale et médiatrice familiale, prêtait souvent son concours aux actions bénévoles. Sur le front politique et communautaire, la participation des femmes haïtiennes a également facilité la mobilisation annuelle de larges manifestations féministes, celles de solidarité avec les femmes sud-africaines.

Je ne peux conclure sans souligner le rôle joué par les femmes haïtiennes au sein de ma propre profession, la profession juridique. Je me réjouis de l'émergence de jeunes avocats et avocates d'origine haïtienne qui prennent maintenant la relève au Barreau et à la Chambre des notaires. L'Honorable Guylène Beaugé a pris sa place avec grande dignité au sein de la magistrature fédérale comme juge à la Cour supérieure de Montréal, remportant le prix prestigieux de personnalité professionnelle de l'année 2011. La juge Beaugé a occupé de nombreuses fonctions de responsabilité au sein des organismes professionnels, jouissant de l'estime de tous ses collègues. Ancienne présidente du Congrès des Femmes Noires du Canada, feu L'Honorable Yolène Jumelle, après avoir gagné sa renommée comme travailleuse sociale, s'est illustrée dans une nouvelle carrière en devenant juriste. En reconnaissance de ses connaissances et de son expérience étendues, elle a été nommée juge au Tribunal administratif du Québec. À ce titre elle rendait des décisions dans des domaines très diversifiés qui touchaient la vie de tant de Québécois et Québécoises ; en même tant, elle jouait un rôle important dans la formation au sein de son Tribunal.

M^e Tamara Thermitus, avocate au Ministère de la justice fédérale, est présidente du comité sur l'égalité de l'Association du Barreau canadien, Division Québec ; à ce titre, elle organise de nombreuses sessions de formation. Elle s'implique dans les Comités et Programmes du Barreau du Québec qui s'intéressent aux questions d'égalité et de diversité culturelle dans la profession. Citons la Soumission du Barreau du Québec à la Commission Bastarache traitant du processus de nomination des juges au Québec. Cette Commission a incorporé dans son rapport presque intégralement les recommandations du Comité du Barreau sur les Communautés culturelles, comité que Me Thermitus avait présidé. Par ailleurs, M^e Thermitus a été directrice des politiques et de la planification stratégique dans son ministère de 2004 à 2006. Elle a ainsi participé aux négociations qui ont mené au règlement du contentieux découlant de l'internement des enfants autochtones dans les pensionnats. En 2011, elle a reçu le Mérite du Barreau du Québec.

Cadre supérieure dans l'administration publique, M^e Maryse Alcindor a occupé les plus hautes fonctions. J'ai eu le plaisir de diriger le stage de M^e Alcindor et de collaborer avec elle comme avocate ; plus tard, nous avons travaillé ensemble comme juristes à la Commission de justice et vérité en Haïti. Diplômée en histoire et en droit, elle s'est toujours distinguée par sa vive intelligence, sa grande polyvalence, et ses talents de communicatrice.

D'abord professeure à l'école publique, ensuite juriste, et finalement grand commis d'État. Tout au long de sa carrière dans la fonction publique du Québec, Maryse s'est illustrée par sa compétence et son leadership ; devenue sous-ministre du Gouvernement du Québec, elle a influencé maintes décisions, en laissant sa marque aux plus hautes sphères de l'administration publique, notamment dans les domaines de l'immigration et des communautés culturelles. Nommée Officière de l'Ordre national du Québec en 2010, elle y est décrite comme « une source d'enrichissement pour la société québécoise ».

De plus en plus de femmes haïtiennes juristes siègent aux organismes judiciaires et administratifs, tels l'Office de protection de la vie privée, la Régie du logement, et la Commission des libérations conditionnelles du Québec. En tant que juriste et cadre à la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec, M^e Michèle Turenne a contribué à l'évolution des politiques sociales en œuvrant notamment aux sections de la recherche et du contentieux. Dernièrement, son apport professionnel a été remarqué dans le développement des avis de la Commission concernant le profilage racial ; elle a aussi dirigé la section responsable de l'action auprès des personnes âgées et des personnes vulnérables. Son implication dans l'association des Avocats sans frontières apporte une expertise et une sensibilité uniques ; elle sait toujours lier son action sociale et politique à la valorisation et à la promotion des cultures haïtiennes et africaines.

M^{me} Marlène Rateau, infirmière de profession, a siégé au sein du Conseil de la magistrature du Québec comme représentante socio-économique. Son influence a été ressentie dans tous les dossiers et notamment ceux ayant un aspect interculturel ; Marlène a pu faire bénéficier le Conseil autant de son expérience professionnelle que de sa vaste expérience de leadership au sein des organismes féministes et communautaires.

Finalement, je rends hommage à mes anciennes consœurs au Barreau du Québec. Sans leur engagement et esprit de sacrifice, l'Association des avocats et notaires noirs du Québec n'aurait pas survécu et entrepris des actions significatives avec le Barreau du Québec. M^{es} Marlène Dubuisson Balthazar, Irma Lapommeray et Marie-Josée Guerrier, parmi tant d'autres, ont porté le flambeau à de nombreuses reprises.

Personnellement, j'ai été enrichie par ces amitiés et relations toutes spéciales et par la solidarité agissante de toutes ces femmes. J'ai appris le sens de la qualification de femme *poto mitan*... force de caractère, endurance, travail sans relâche, solidarité et sacrifice.

** En avril 1999, madame Westmoreland-Traoré a été nommée juge à la Cour du Québec : Chambre criminelle et pénale et Chambre de la jeunesse. Elle siège à Montréal.*

Elle a été reçue membre du Barreau du Québec en 1969 et membre du Barreau de l'Ontario en 1997. Elle est spécialiste en droit de l'immigration, de la citoyenneté, des droits de la personne, du droit de la famille et du droit se rapportant aux organismes à but non lucratif.

En 1991, elle a été nommée Officier de l'Ordre national du Québec. En 1993, elle a reçu un doctorat honorifique de l'Université d'Ottawa et, en 1996, elle a été la récipiendaire de la Médaille de l'Université de Montréal pour sa contribution aux droits de la personne. En 1999, elle est l'une des femmes juristes honorées par l'Association du Barreau canadien et le Barreau de Québec comme pionnière, ayant été la première personne d'origine africaine à être nommée juge au Québec. En septembre 2000, le Congrès juif canadien Région du Québec lui remet le Prix Alan Rose (droits de la personne).

MOMENTS-CLÉS DES ANNÉES 90

- 1990 – La Loi sur les normes du travail instaure un congé parental de 34 semaines pour les parents des nouveaux-nés ou les parents adoptifs.
- 1990 – Mise sur pied d'un programme d'accès à l'égalité pour les femmes, les communautés culturelles, les minorités visibles et les autochtones par le Service de police de Montréal.
- 1993 – Madeleine Parent reçoit le Prix Idola Saint-Jean. Ce prix a été créé par la Fédération des femmes du Québec en 1991 afin de souligner la « contribution exceptionnelle d'une femme œuvrant depuis plusieurs années à l'amélioration de la situation des femmes au Québec et à l'avancement du féminisme... »
- 1993 – Dans un effort pour donner accès à plus de femmes en ondes et de conscientiser les Montréalais à cette réalité, Radio Centre-Ville 102, 3 FM (RCV) met sur pied le projet ONDES DE FEMMES. Projet regroupant une soixantaine de femmes issues d'Amérique latine, d'Afrique, de Roumanie, de Chine, de Grèce, d'Haïti et du Québec.
- 1995 – La Fédération des femmes du Québec organise la marche *Du pain et des roses* pour l'éradication de la pauvreté des femmes et des familles.
- 1995 – Conférence de Beijing – Parmi les résolutions, objectifs d'égalité, de développement et de paix pour toutes les femmes dans le monde entier, dans l'intérêt de l'humanité tout entière.
- 1996 – Adoption de la *Loi sur l'équité salariale* par l'Assemblée nationale.
- 1999 – Mise sur pied d'un Réseau La Spirale de solidarité et signature par les membres des *manifestes de solidarité aux aides familiales du Québec*.
- 1999 – Nomination de Juanita Westmoreland Traore, première juge noire à la Cour du Québec.

Marie Yanick Dutelly



Yanick Dutelly est née en Haïti, mais elle vit au Québec depuis de nombreuses années. Artiste dans l'âme, ses intérêts sont multiples si bien qu'elle touche à presque tout ce qui lui permet de s'exprimer. Elle est chanteuse, compositrice à ses heures, elle est comédienne et conteuse et elle écrit également. De plus, elle est une femme qui s'engage dans des actions bénévoles pour le bien de la communauté haïtienne, mais également de la communauté noire. Elle est membre du comité restreint de consultation des célébrations du Mois de l'histoire des Noirs de la ville de Gatineau.

Elle a toujours mené sa carrière artistique tout en travaillant; elle a coordonné récemment un programme d'employabilité destiné principalement aux nouveaux arrivants, de la région Ottawa-Carlton. Cependant, le théâtre, le chant, le cinéma sont autant de cordes qu'elle a à son arc.

En musique, elle a enregistré son album *Reines Soleil*, à Montréal en 2003. Elle l'a popularisé en donnant de nombreux spectacles par la suite. Principalement à Montréal où elle demeurait alors, notamment au Kola Note, au Zest, au Spectrum,

au Parc Lafontaine; ailleurs, à Paris, en Guadeloupe, à Port-au-Prince, en Algérie, à Ottawa et à Gatineau. Elle a eu des cours de chant pour améliorer sa technique vocale avec des professeurs de renom, tels Trisha Pope et Marie-Claire Séguin.

Elle a également eu des formations pour le volet théâtre qui la passionne autant que le chant : à l'« Atelier grandeur Soleil » une formation en exploration de création de personnage à Montréal en 2003, à des ateliers d'écriture dont un de scénario avec Marc Robitaille à Ottawa en 2009 et de réécriture de poésie avec Mélanie Rivet à Gatineau en 2010. Comédienne et auteure à la fois, elle collabore à l'écriture d'une pièce de théâtre avec deux autres femmes, dans laquelle on traite de l'égalité hommes/femmes. Yannick Dutelly a également participé à l'écriture de la pièce *Terre d'accueil*, dans laquelle elle a tenu l'un des rôles principaux et qui a été présentée dans l'ensemble de la francophonie canadienne. On a pu apprécier son talent de comédienne dans plusieurs autres pièces dont une de Gervais Germain, réalisée par Maka Koto, présentée à Montréal et New York en 2004.

Elle laisse sa marque au cinéma dans des films qui ont été bien reçus par le public : de Fayolle Jean, *Pataswèl* en 2007 et *Roklò* en 2009; de Ky Nam Leduc, *Poudres* en 2009, de Fabienne Colas, *Minuit* en 2008, pour ne citer que ceux-là. Elle a été personne ressource pour un documentaire de Didier Berry « Héritage vaudou » et elle a fait de la recherche pour un documentaire de Carlos Ferrand en 2001.

Au cours de l'année 2011, elle a publié trois œuvres littéraires : en mai, un recueil de poésie *En attendant le jour* aux éditions du CIDIHCA; en novembre, une pièce de théâtre, *La Grande brassée*, en co-écriture avec Marie-Léontine Tsibinda Bilombo et Isabelle Bélisle, projet de la Ville de Gatineau et du ministère de la Condition féminine du Québec et, en décembre, un roman *Une petite fille sous un grand chapeau*, aux éditions Baico Publishing à Ottawa.

En 2012, elle a eu plusieurs projets artistiques, dont un recueil de nouvelles avec comme titre provisoire *La poudre blanche et autres histoires*.

Montréal et Gatineau où Yannick Dutelly a résidé, ont largement profité de son talent aux diverses facettes.

Arlette Josué

Née en Haïti, Arlette Josué y a fait ses études et y a exercé le métier de journaliste. Cela fait plus de seize ans qu'elle vit au Québec. À son arrivée à Montréal, elle a pu continuer à pratiquer le journalisme, principalement à la radio communautaire, son champ d'activité préféré. C'est dans cette voie qu'elle a mis sur pied à Radio Centre-Ville une équipe de nouvelles : indépendante, professionnelle et conscientisée, au service de la communauté haïtienne, une équipe attentive au sens des valeurs sociales qu'elle privilégiait.

En parallèle, elle s'est donné la mission de travailler à une meilleure intégration des membres de sa communauté à la société québécoise. Son micro d'animatrice et sa voix radiophonique ont été ses meilleurs outils pour y parvenir. Elle a donc fait la promotion de la culture haïtienne, persuadée qu'il était important de bien connaître sa propre culture avant d'en adopter une nouvelle, soit celle du pays d'accueil. Ainsi elle a toujours favorisé l'apprentissage et la maîtrise du créole en tant que langue d'expression de la majorité en Haïti et étroitement imbriquée dans la culture haïtienne.



Pour contrer l'analphabétisme et le décrochage scolaire, Arlette a toujours souligné l'importance de l'alphabétisation et du retour à l'école autant pour les adolescents que pour les adultes sous scolarisés, en vue d'une meilleure réussite sociale. Elle a accompagné plusieurs jeunes adultes, âgés de 16 à 35 ans, vivant dans des quartiers défavorisés — des gens d'ici ou issus de l'immigration — dans un processus de rétablissement de la confiance en soi, en facilitant leur retour à l'école ou leur intégration au marché du travail. Si son engagement sur le terrain a pris le pas sur son travail d'animatrice à la radio, elle est souvent invitée au micro des radios communautaires comme personne ressource.

C'est à différents niveaux qu'Arlette Josué a œuvré comme intervenante sociocommunautaire : alphabétisation, économie sociale et solidaire, formation professionnelle, communication... Elle a agi auprès de certaines institutions publiques québécoises en tant qu'interprète et comme traductrice, afin de faciliter le traitement de causes litigieuses impliquant des membres de la communauté haïtienne.

Arlette poursuit aujourd'hui son œuvre, avec en tête de ses préoccupations, principalement les jeunes, en collaborant à un projet qui vise à leur épanouissement dans la société, quelles que soient leur appartenance sociale et (ou) leur origine. Elle continue à miser sur la jeunesse et trouve toujours la bonne équipe pour atteindre son but.

« ... Connaitre sa propre culture avant d'en adopter une nouvelle... »

Marie-Flore Bordes Jocelyn



C'est en Haïti où je suis née que j'ai fait mes études. Diplômée en Secrétariat bilingue, je suis également titulaire d'un Baccalauréat en Sciences économiques. Après une carrière de 20 ans à la Banque de la République d'Haïti (Banque Centrale), j'ai quitté mon pays en 1999, accompagnée de mon époux et de nos deux filles pour venir vivre au Québec.

Arrivée à Montréal, j'ai travaillé quelques mois, en tant que contractuelle, dans une entreprise de génie conseil à titre de secrétaire bilingue. Parmi mes réalisations chez cet employeur, je citerais ma contribution au renforcement du système organisationnel, par la création d'abord d'un répertoire de plans (architecture, mécanique, structure, électricité, scénographie), de devis, de dessins d'atelier, de relevés photographiques et par l'établissement ensuite d'un système de classement de dossiers de construction par projet.

Après cette première expérience et mon contrat terminé j'ai travaillé dans une clinique médicale où j'ai été l'interlocutrice privilégiée et attentionnée des patients que j'accueillais, rassurais et aidais avec empathie dans leurs démarches. J'effectuais également le relais avec le secteur médical et paramédical par la transmission d'informations et de documents avec la célérité et la précision qu'exige ce secteur.

De plus en plus interpellée par les grands enjeux sociaux, économiques et culturels du Québec d'aujourd'hui et désireuse d'appuyer le développement économique et de contribuer à façonner le Québec de demain, j'ai postulé un emploi dans la fonction publique québécoise après avoir réussi le concours d'admission organisé par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

Mon premier poste au gouvernement provincial a été celui d'adjointe administrative au bureau du *Vérificateur Général du Québec*. Ce bureau, qui relève exclusivement de l'Assemblée nationale, effectue le contrôle des fonds et autres biens publics en procédant à la vérification des états financiers et à l'évaluation de la gestion, de même que de la reddition de comptes des organismes et entreprises du gouvernement. Il veille également à la promotion de saines pratiques de gestion dans ces domaines.

Dans ce cadre-là, j'ai contribué à la production et au contrôle de qualité de documents tels des états financiers, des plans de vérification et des rapports à la direction. Travail de précision qui exige beaucoup de rigueur. Mon apport à la révision linguistique finale des documents a été particulièrement important et apprécié.

Depuis août 2009, j'apporte ma contribution à la Direction régionale d'Emploi-Québec Laval du Ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale. Dans ce secteur de services qui a pour mission de développer l'emploi et la main-d'œuvre, de lutter contre le chômage, l'exclusion et la pauvreté, dans une perspective de développement économique et social, je collabore avec professionnalisme à l'efficacité et à l'efficience de l'unité administrative.

Dans la réalisation au quotidien de mes tâches administratives je fais preuve d'initiative, de créativité et démontre mon sens des responsabilités et d'organisation. Je crois avoir ainsi, par mon travail et « ce plus » que j'apporte à ce que je fais, un impact sur la qualité des services sociaux offerts par le ministère à toute la communauté québécoise dans les différents aspects de sa mission. De surcroît, mes contacts téléphoniques avec la clientèle me donnent l'occasion d'intervenir plus directement auprès des clients que je sers.

Tout compte fait, j'éprouve un sentiment d'accomplissement par mes nombreuses réalisations depuis mon arrivée en sol québécois.

Nos histoires communes

Par Yasmina Chouakri*

Quel honneur de me faire cette place à vos côtés, mes sœurs québécoises originaires d'Haïti. Sœurs par des histoires parallèles mais combien communes à la mienne, qui ont créé entre nous, des liens de solidarité féminine mais aussi des liens de cœur ! Et ce, bien que le pays que j'ai quitté en juin 1994, ne se trouvait pas dans les Caraïbes mais au Nord de l'Afrique et s'appelait l'Algérie !

Parallèles, sont nos histoires, car comme beaucoup d'Immigrées de différentes régions du monde, nous nous sommes lancées de façon souvent forcée, inattendue, puis choisie, dans cette aventure qu'est l'immigration, à des moments et des lieux si différents, mais si proches ! Une aventure souvent douloureuse au départ, mais combien enrichissante pour celles qui ont pu, comme nous toutes, surmonter les vicissitudes d'un exil, parfois déjà ressenti dans nos propres pays d'origine. Puis au Québec, qui nous était au départ, totalement étranger.

Communes aussi, sont nos histoires, par une mémoire de la colonisation subie dans nos pays d'origine par une même puissance colonisatrice qu'était la France, dont nous nous sommes appropriées la langue, aux côtés de nos langues maternelles, la rendant outil de nos luttes anticoloniales puis postcoloniales et enfin, de nos rêves de libération, comme Personnes et comme Femmes. Langue de l'universalité des droits, de la liberté et de l'égalité...

Communes, sont nos histoires, par les dictatures postcoloniales et la violence perpétuant des oppressions politiques, économiques et sociales, que nous avons dû fuir.

Communes, sont nos histoires, comme femmes, par les oppressions sexistes vécues et déjà combattues dans nos pays d'origine, pourtant illuminés de soleil.

Communes, sont nos histoires, par les luttes féministes menées, par bon nombre d'entre nous, au Québec même, comme Immigrées conscientes des oppressions multiples vécues par nos sœurs immigrées mais pleinement engagées aussi, prenant le train en marche des luttes de nos sœurs québécoises sorties de la noirceur depuis si peu de temps, elles aussi !

Communes aussi, sont nos luttes au quotidien afin de sortir de l'invisibilité, des sœurs pionnières dans la défense des droits des femmes, venues d'Haïti ou d'ailleurs qui sont présentes ou nous ont précédées, apportant engagement et richesse au Mouvement des femmes québécois.

Enfin, communes sont nos histoires, par nos parcours comme Immigrées dans ce Québec choisi au fil du temps comme notre nouvelle terre d'accueil.

En mémoire, pour nous toutes, je citerais Frantz Fanon, originaire des Caraïbes, qui fut un ardent défenseur de la décolonisation de l'Algérie et qui affirmait : « Un seul devoir, celui de ne pas renier ma liberté au travers de mes choix ». C'est ce que bon nombre d'entre-nous, venues d'ailleurs, défendons ardemment à travers nos luttes au Québec !

* Yasmina Chouakri est actuellement responsable du volet femmes de la Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI) et porte-parole du Réseau d'action pour l'égalité des femmes immigrées et racisées du Québec. Elle est également chercheuse associée à la CRIEC et a été présidente de l'Institut canadien de recherche sur les femmes. Elle a une formation en science politique et est impliquée dans le mouvement des femmes québécois et canadien depuis plus de dix ans comme militante et comme travailleuse. Sa contribution dans le milieu communautaire et féministe a porté notamment sur la mise en avant des facteurs d'inclusion et d'exclusion des femmes immigrantes, la participation civique, le sous-financement des organismes de femmes à caractère ethnoculturel, l'arrimage des revendications des femmes

immigrées et racisées aux luttes féministes ainsi que le développement de projets favorisant l'empowerment de ces femmes, la lutte contre les discriminations et le racisme.

Elle a été par ailleurs consultante en égalité entre les sexes, chargée de projet et responsable du comité des femmes des communautés culturelles de la Fédération des femmes du Québec de 2003 à 2008. En 2012, la Fondation YWCA de Montréal lui décerne le Prix Femmes de mérite de l'année dans la catégorie engagement communautaire et développement social.

«La question des inégalités et du partage du pouvoir reste également tabou lorsqu'il s'agit de l'aborder entre Immigrantes et non-Immigrantes. Il semble pourtant que cette question devra être l'objet d'un débat inévitable à faire avant même de promouvoir une meilleure représentation des femmes immigrantes dans les lieux décisionnels. Sinon, comment viser la solidarité entre toutes les femmes en ne rendant transversale que la question de l'égalité.»

Extrait de : *La Caravane des solidarités féministes*, Recherche et rédaction, Yasmina Chouakri, août 2009.

MOMENTS-CLÉS DES ANNÉES 2000

- 2000 – *Marche mondiale contre la pauvreté et les violences faites aux femmes* : le plus grand rassemblement féministe de tous les temps.
- 2000 – Léa Roback est reçue *Chevalier de l'Ordre national du Québec*. Plus tard, une rue est nommée en son honneur. La rue Léa-Roback dans le quartier Saint-Henri près du Canal-de-Lachine (Montréal).
- 2002 – Fondation de la Jeune Chambre haïtienne de Commerce de Montréal.
- 2005 – Une femme noire d'origine haïtienne est nommée Gouverneure générale du Canada : la très Honorable Michaëlle Jean.
- 2006 – Vivian Barbot, première femme d'origine haïtienne élue au Parlement Canadien.
- 2007 – Guylène Beaugé est nommée juge à la Cour supérieure du Québec.
- 2010 – Terrible tremblement de terre du 12 janvier en Haïti. Plusieurs féministes et fondatrices de groupes de femmes y ont perdu la vie.
- 2010 – Maryse Alcindor, juriste d'origine haïtienne reçoit le titre d'Officière de l'Ordre du Québec.
- 2010 – Publication d'un ouvrage sur la compositrice de musique classique haïtienne, intitulé *Carmen Brouard, Sa musique... Ses états d'âme... Ses souvenirs...* par Françoise Forest et Gérard D. Montès. Deux ans plus tard, à la Place des Arts de Montréal, son *Poème Symphonique, Baron La Croix*, a été créé par l'Orchestre Métropolitain.
- 2011 – Pose d'une plaque «Hommage au peintre des Amérindiens du Québec André Michel» sur sa maison natale, par la municipalité du Pontet, Avignon, France.
- 2011 – Le mouvement des indignés prend forme au Québec, comme aux USA (OCCUPIED WALL ST.) : protestation contre la pauvreté et l'injustice.
- 2012 – Fondation officielle de l'Association des femmes immigrées et racisées du Québec.
- 2012 – Une femme, Pauline Marois, est élue Première ministre du Québec pour la première fois.
- 2012 – Docteure Yvette Bonny, après avoir récolté de nombreux prix au cours des années 2000, reçoit la Médaille de Jubilé de Diamant de la reine Elisabeth II, pour l'ensemble de son œuvre.
- 2014 – Michaëlle Jean, ex-gouverneure générale du Canada, devient Secrétaire générale de la francophonie.

Femmes haïtiennes de seconde génération au Québec

Par Nathalie T. Sanon*

Les femmes haïtiennes établies depuis plus de cinq décennies au Québec ont su faire leur marque et influencer le paysage québécois à leur manière, mais qu'en est-il de leurs filles, et même de leurs petites-filles, devenues femmes québécoises à part entière? Comment peut-on caractériser leur présence sur la scène québécoise, leurs réussites, leur capacité à se faire une place, leur implication générale dans cette société? Lorsqu'on m'a demandé de rédiger un texte portant sur la situation socioprofessionnelle des jeunes femmes québécoises d'origine haïtienne, filles ou petites-filles de celles qui ont émigré, je me suis dit que je saurais plus aisément parler de ces nombreuses jeunes femmes d'origine haïtienne, parentes, amies, collègues ou connaissances, qui évoluent dans mon entourage proche ou élargi. Toutefois, je suis consciente que, ce faisant, je ne parle pas des jeunes femmes québécoises d'origine haïtienne dans leur ensemble. Dans les paragraphes qui suivent, j'esquisse donc un portrait socioprofessionnel de certaines d'entre elles, espérant qu'elles seront représentatives des filles de ces femmes haïtiennes venues au Québec et qui ont marqué le paysage québécois.

Ces jeunes femmes d'origine haïtienne, qui sont-elles? Leurs mères sont arrivées d'Haïti dans les années '60 ou '70 comme étudiantes, comme migrantes ou encore comme enfants suivant leurs parents, et elles ont œuvré dans la société québécoise particulièrement dans les domaines de la santé et de l'éducation. Les filles sont maintenant dans la trentaine ou la quarantaine. Étant nées et ayant grandi ici, elles ont fait toutes leurs études dans le système d'éducation québécois, au privé ou au public, ont bénéficié de nombreux programmes scolaires et parascolaires, ce qui leur a permis, plus que leurs mères, de développer dès leur jeune âge de l'intérêt pour cette société et de s'initier à des activités sportives, linguistiques, scientifiques, artistiques ou culturelles. Ainsi, elles se fondent plus facilement dans la population québécoise en général en ce qui concerne notamment quatre aspects de la communication : leur accent lorsqu'elles parlent le français, leurs habiletés orales en anglais, leur maîtrise des technologies de l'information, de même que le partage d'un certain style de vie avec les jeunes femmes québécoises « de souche ». Ces caractéristiques leur confèrent un avantage certain face, par exemple, à des situations potentiellement discriminatoires liées au racisme ou au sexisme.

Comment se portent les jeunes femmes d'origine haïtienne par rapport à leurs homologues masculins? Grâce aux nombreux efforts et accomplissements de leurs mères dans la lutte pour l'égalité des sexes, ainsi qu'aux grandes avancées faites par les femmes de la société québécoise en général, plusieurs des jeunes femmes d'origine haïtienne ont la chance de ne pas avoir à se soucier outre mesure de l'inégalité femme-homme : à l'instar de leurs mères, elles habitent un pays qu'elles connaissent bien et qui est le leur, elles ont fait des études et connaissent leur potentiel, mais connaissent surtout leurs droits. Elles ont donc, à bien des égards, toute la confiance nécessaire pour se percevoir comme les égales de leurs congénères masculins haïtiens et québécois. Par contre, elles n'échappent pas à cette fâcheuse tendance des femmes de toutes origines de douter d'elles-mêmes plus que les hommes et de ne pas déployer pleinement leur estime de soi et leur pouvoir d'action. Malheureusement, ces tendances universelles et séculaires sont plus lourdes chez celles qui sont économiquement défavorisées. Malgré tout, les jeunes femmes québécoises d'origine haïtienne sont aussi de celles, à l'image des femmes de la société dans laquelle elles évoluent, qui poursuivent des études postsecondaires et supérieures (maîtrise et doctorat) dans des domaines traditionnellement représentés comme des chasses gardées masculines. De plus, l'autonomie financière de certaines d'entre elles a profondément changé leurs relations avec les hommes en regard de celles, souvent inégales, qu'ont connues leurs mères.

Comment se portent les jeunes femmes d'origine haïtienne dans la sphère professionnelle? N'ayant pas eu à faire de mise à jour de leurs connaissances comme leurs mères qui arrivaient dans un nouveau pays, elles possèdent un diplôme d'études universitaires dans des domaines aussi variés que la médecine, les sciences, le droit, le génie, l'architecture, la comptabilité et l'administration, l'intervention sociale, la politique, l'éducation ou encore les arts. Mais, à la différence des secteurs d'activités privilégiés par leurs aînées et en suivant les courants qui agitent la société québécoise actuelle, nombre d'entre elles sont attirées par l'entrepreneuriat et se sont aventurées dans le

risque calculé du monde des affaires. C'est d'ailleurs un petit groupe de ces jeunes femmes qui a fondé la Jeune Chambre de Commerce Haïtienne (JCCH), association dynamique destinée à répondre aux besoins spécifiques des professionnels, gens d'affaires, entrepreneurs et travailleurs autonomes d'origine haïtienne dont le nombre est toujours croissant. Munies de leur diplôme, de la diversité de leurs expériences personnelles, de leur aisance à communiquer, elles se lancent donc dans leur vie professionnelle sans avoir peur des changements de carrière et lorgnent maintenant vers des positions de cadre supérieur ou vers la politique.

Comment se portent les jeunes femmes d'origine haïtienne dans la sphère sociale et culturelle ? Ayant d'abord accordé la priorité à leurs études et leur carrière, elles sont devenues mères et ont fondé une famille à un âge plus tardif que leurs mères. À la manière des femmes de la population québécoise en général, elles ne s'arrêtent que quelques temps pour chaque grossesse et retournent rapidement à leurs activités professionnelles. Ces jeunes femmes sont des mères qui tentent du mieux qu'elles peuvent de concilier travail et famille, et qui y parviennent plutôt bien car elles sont souvent bien épaulées par leurs conjoints qui partagent les tâches ménagères et parentales. Elles désirent que leurs enfants soient en contact avec la culture haïtienne et apprennent le créole, mais n'ayant malheureusement pas été encouragées à le parler elles-mêmes, elles n'y parviennent qu'avec difficulté ou abandonnent carrément. Toutefois, bien qu'elles soient nées au Québec et qu'elles soient des Québécoises à part entière, elles conservent un lien privilégié et un attachement profond au pays d'origine de leurs mères, Haïti. Elles sont de plus en plus engagées dans divers projets visant à améliorer la qualité de vie de la population haïtienne en Haïti, et ce, surtout depuis le tremblement de terre.

Est-ce qu'à travers leur parcours ces jeunes femmes ont connu des échecs et des embûches ? Sûrement, car elles ne sont pas à l'abri du racisme et du sexisme toujours présents, bien qu'elles ne s'en inquiètent pas outre mesure. Mais ces femmes haïtiennes de seconde génération ont été bien préparées par leurs mères à affronter la vie, à faire face aux problèmes et à continuer à viser plus haut. Je crois que la relève est effectivement bien portante et la seconde génération est fin prête à non seulement marcher dans les traces de leurs mères mais aussi à explorer des chemins nouveaux...

** Nathalie Sanon a des intérêts très variés ! Elle a obtenu son Ph.D. en Sciences neurologiques et travaille actuellement comme associée de recherche au CHU Sainte-Justine à la compréhension des mécanismes fondamentaux de l'épilepsie, employant de la technologie de pointe. Elle est également très impliquée dans le milieu communautaire haïtien et a œuvré comme Représentante régionale de l'AQANU, comme Secrétaire du Congrès Mondial Haïtien et Vice-présidente du BCHM. Ses intérêts pour les Sciences sociales la mènent aussi à être consultante dans le cadre d'un projet de recherche sur l'éducation à la démocratie. Enfin, elle a toujours eu un grand intérêt pour la danse de tous les styles allant du ballet classique, ballet jazz et folklore haïtien au hip-hop qu'elle a enseigné, en passant par le tango et le flamenco...*

Comment aborder la question de l'espace occupé ou accordé aux femmes dans un secteur donné, et quel qu'il soit, sans avoir recours à ce ton de militante qui finit par nous caractériser souvent?

Qu'il s'agisse de la rencontre internationale des femmes de Nairobi, de celle qui a eu lieu au Mexique, de Beijing en 1995, et de bien d'autres rencontres du même genre, le même constat, les mêmes discours reviennent, les sempiternelles résolutions sont adoptées sur les scénarios ou stratégies à élaborer pour assurer une place plus équitable à des femmes dans le champ des médias et de l'information.

Devons-nous nous contenter de simples constats? Devons-nous nous contenter d'un simple rôle d'observatrice, de ce rôle de spectatrice de notre existence?

Les questions qu'il nous faudrait poser sont multiples, diverses. Les réponses existent. Nous les connaissons. Cependant, tel Sisyphe et son rocher, nous nous évertuons à rouler notre pierre, à reconstruire, époque après époque, une avant-garde. Mais il nous faut toujours recommencer, les acquis sont si fragiles que nous ne saurions nous asseoir sur nos lauriers.

MARLÈNE RATEAU, COORDONNATRICE DU PRFOHM

Extrait du sommaire d'une intervention faite à Québec, à l'Université Laval, en 2007.

Portrait d'une Grand-mère

Par Monique Paultre-Cavé

Monique Paultre-Cavé travaille au ministère des Transports du Canada. Artiste dans l'âme, durant ses heures de loisirs elle se consacre à la peinture, plus particulièrement au portrait.

Elle a fait ses premiers pas dans ce domaine à Montréal et y a étudié sous la direction du peintre haïtien Guerdy Préval. Elle a également travaillé avec des peintres de renom canadiens, japonais et chinois, ce qui explique le caractère un peu éclectique de son art.

Elle nous présente l'une de ses œuvres, celle d'une grand-mère haïtienne, femme remarquable, décédée à l'âge de 101 ans.



Hommage à nos disparues

Au cours de nos années d'engagement dans la société québécoise, nous avons rencontré ou fréquenté plusieurs femmes qui y ont contribué par leur savoir-faire dans l'exercice de leur profession. Comment parler de la présence inspirante des femmes d'origine haïtienne sans se souvenir de celles qui avaient aussi choisi le Québec comme terre d'accueil et qui n'y sont plus.

Sans n'en nommer aucune de peur d'en oublier certaines, il est important pour nous de leur rendre un hommage collectif dans ce livre qui les concerne autant que toutes les autres femmes d'Haïti qui ont choisi le Québec comme terre d'adoption. En lisant ces lignes, vous évoquerez sans doute quelque sourire, quelques personnalités dont vous avez croisé la route dans ce Québec qui était devenu leur lieu d'ancrage.

Puisqu'elles nous ont quittées pour leur dernier voyage, il nous revient en signe de reconnaissance de citer en exemple ou comme référence ces femmes, mères, militantes, ouvrières, éducatrices... qui ont tant donné dans diverses sphères d'activités.

Elles ont milité pour de nobles causes, ont travaillé parfois dans des conditions difficiles, parfois déplorables, ou se sont distinguées par des exploits de renom, ont élevé leurs enfants et ceux des autres, ont soigné les corps et les âmes de plusieurs et se sont éteintes au terme d'une vie bien remplie.

Qu'elles aient été des professionnelles de la santé, de l'éducation, de l'administration publique ou privée, qu'elles aient connu les petits boulots à temps partiel, qu'elles aient été des travailleuses à la chaîne dans les manufactures, elles ont toutes donné au Québec le meilleur d'elles-mêmes. Leur descendance continue de témoigner du passage parmi nous de ces femmes vaillantes !

Josette Jean-Pierre Rousseau

Conclusion

Nous voilà au terme d'un long périple, au bout d'une expérience intense, enrichissante, parfois éprouvante, au cours de laquelle plus d'une centaine d'Haïtiennes arrivées au Québec, surtout dans les années 60-70, racontent leur parcours, chacune à sa manière.

Durant leur cheminement et leur adaptation au Québec, elles ont emprunté des chemins différents, parfois parsemés d'embûches. L'éventail de leur passage est aussi vaste qu'original. Tracer la voie aux plus jeunes a aussi été au cœur de leurs préoccupations d'éducatrices, de formatrices, de mères ou simplement de femmes.

Leurs efforts n'ont pas été vains puisqu'aujourd'hui des jeunes issus de cette première génération évoluent dans diverses disciplines, telles que les sciences, les communications, le droit, les sciences de la santé, l'administration, la politique, les arts, etc., ce qui a fait dire à la ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles, Yolande James, lors du gala annuel de la Jeune Chambre de Commerce Haïtienne en 2009 : « La relève au niveau de la communauté haïtienne est dynamique, jeune, bourrée de talents ».

Malgré ces réussites, on ne saurait nier que pour bon nombre de jeunes, le chemin demeure ardu et rempli d'obstacles : plusieurs d'entre eux sont au chômage, bien que diplômés de grandes universités québécoises. D'autres vivent carrément sous le seuil de la pauvreté et une minorité, qui ne parvient pas à se faire une place dans la société québécoise, prend les sentiers de la dérive.

À ce jour, plus de 40 % des 130 000 membres que compte la communauté sont nés au Québec et y ont développé un fort sentiment d'appartenance. Quelques-uns, en particulier des femmes, suivent l'exemple de leurs aînés en créant et en soutenant des organisations qui viennent en aide aux démunis d'ici et d'Haïti.

Ce livre est l'occasion de saluer le courage, la détermination et les réalisations de quelques-unes des femmes qui, ayant quitté leur Haïti chérie, soit de force, soit par choix, ont réussi à s'épanouir et à prendre leur place dans ce pays qui est devenu le leur. Pionnières qui ont ainsi ajouté leur pierre à l'édifice québécois et ont pavé la voie aux deux générations qui leur succèdent.

Pour le Collectif

Rose-Marie Gautier et Alexandra Philoctète

SOMMAIRE

- Préface : Michaëlle Jean* 5
Bref historique de la présence des Noirs au Québec – Quelques faits saillants : Alexandra Philoctète 7
Avant-propos : Marlène Rateau 11

Témoignages des années 50

- Jeanine Renaud-Murat 18
Jacqueline Damas 20
Michèle Dhaiti 22
Michaëlle Léger-Roy 24
Marthe Pierre-Pierre 26

Collaboration —

- « *Des femmes fortes* » : *Micheline Corbeil-Laramée* 27

Témoignages des années 60

- Mireille Apollon 30
Yvette Bonny 31
Rose-Marie Dhaiti 32
Monique Argant 33
Josette Jean-Pierre Rousseau 34 ✓
✓ Nadine Magloire 36 ✓
Gilberte Douyon Azevedo 37
Marie-Claude Vieux 38
✓ Marlène Rateau 41 ✓
Michèle Bertol 43 ✓
Thérèse Tardieu 45
Jocelyne Bonnefil 46
Ghislaine Bouchereau 47
Marie-Yolaine Saintonge Thomas 48 ✓
Liliane Dévieux 49 ✓
Mireille Olivier 50
Dilia Philoctète Kaufmann 51 ✓
Maryse Alcindor 53 ✓
✓ Lisette Doleyres 54 ✓
Merlaine Chrispin Brutus 56
Edna Étienne 57
Simone Lissade Métellus 59
Vonette Cadet Bélizaire 60
Jacqueline Eyssallenne Fouché 61
Rose-Marie Gautier 62 ✓
Yvette Pilié Godbout 64
Béatrice Longchamps 66
Maud Malval 67
Gina Thésée 68
Marlène Valcin 70 ✓

Vivian Barbot	71	✓
Danièle Coicou Mangerel	73	
Marie-Claude Gousse	74	
Alexandra Philoctète	76	
Marie Lissa Roy-Guérin	79	
Rennes Basquiat Edmond	80	
Mona Chassagne Desmangles	81	
Régine Laurent	82	
Marie-Bernadette Julien	83	
Colette Pasquis	84	
Maud Pierre-Pierre	85	
Ghislaine Rey Charlier	86	✓
Aliette Saint-Jean Flavien	88	
Rosemay Baillargé-Eustache	90	
Yolande Charles	92	
Mercedès Durosel	93	
Evelyn Moïse-Carrénard	95	
Marie-Élise Lebon	96	
Rolande Petit	97	
Marie-Michelle Dimanche	99	
Collaboration —		
<i>La tulipe noire</i> : Éline Hémond	100	

Témoignages des années 70		
<i>Hommage à Lise Pierre-Pierre</i>	110	
Mireille Neptune Anglade	111	✓
Marie-Hélène Cauvin	112	
Marie-Célie Agnant	114	
Pascale Cassagnol Annoual	116	
Amanthe Estiverne-Bathalien	117	
Ghislaine Télémaque	118	
Myrtha Dominique	119	
Suzon Faustin	121	
Bettyna Frédéric	122	
Aliette Honorat-Moisset	124	
Jacqueline Moraille Courtois	126	
Marie-Andrée Pressoir	127	
Yolène Jumelle	129	
Marie-Michèle Amédée Volcy	131	
Claudette Durand York	132	
Marie-Alix Francoeur	133	
Carole Amédée	134	
Renée Condé-Icart	135	
Édith Duterville	137	
Monique Fareau	138	
Anna Fayonna	139	
Gerthy Mazile	141	
Yannick Raymond	143	
Rose-Andrée Éloi	145	
Jocelyne Saint-Léger	146	

Marie-Luce Ambroise 147
Marie-Claudette Ciriaque 148
Jan J. Dominique 149 ✓
Ginette Roy Doura 150
Marie-Thérèse Désinor 151
Marie-Claude Argant-Le Clair 153
Marie-Alice Marcel 154
Célitard Louis Toussaint 155
Odette Delice 156
Mireille Gélín-Bernard 157
Jocelyne Smith 158
Marie-Thérèse Tanis 160
Jessica Carrié 161
Gladys Démosthène 163
Marie-Françoise Mégie 165
Gabrielle Ledain Simic 167
Marie-Hélène Lindor 169
Perpétue Sulney 171
Elizabeth Philibert 172 ✓

Collaboration —

*Mes expériences de travail
avec la communauté haïtienne* : Lise St-Jean 174

Témoignages des années 80

Ninette Piou 178
Madeleine Bégon Fawcett 179

Collaboration —

*La contribution des femmes haïtiennes
à la société québécoise...* : Juanita Westmoreland-Traoré 181

Témoignages des années 90

Marie Yanick Dutelly 186
Arlette Josué 187
Marie-Flore Bordes Jocelyn 188

Collaboration —

Nos histoires communes : Yasmina Chouakri 189

Années 2000

Collaboration —

Femmes haïtiennes de seconde génération au Québec : Nathalie T. Sanon 192
Portrait d'une grand-mère : Monique Paultre-Cavé 195
Hommage à nos disparues 197

Conclusion 199



« Bien que le travail des femmes se fasse souvent dans l'ombre, un pan important de l'apport de la première génération de femmes haïtiennes ayant choisi d'investir leur savoir au service de la collectivité mérite d'être connu et inclus dans l'histoire du Québec. Tout comme l'indéniable contribution autochtone trop souvent ignorée, nous espérons que ces témoignages ne soient que le prélude à la connaissance et la reconnaissance de la contribution de femmes inspirantes à la société québécoise d'aujourd'hui... Je souhaite à tout le monde de pouvoir partager la richesse de la diversité et j'espère que cette démarche incitera les femmes de toutes communautés à nous faire découvrir et apprécier tant leur engagement que leur amour du Québec... »

Diane Manseau

